John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No

*ADAMS

165.1

v.1

A. 82. 1. 1.

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DE BERWICK,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME;

AVEC uue ſuite abrégée depuis 1716, juſqu'à ſa mort en 1734; précédés de ſon Portrait, par Milord BOLINGBROKE, & d'une ébauche d'Eloge hiſtorique, par le Préſident de MONTESQUIEU; terminés par des Notes & des Lettre ſervant de pieces juſtificatives pour la campagne de 1708.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de LA REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe d'ARTOIS, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXVIII.

ADAMS 165.1
v. 1

AVERTISSEMENT.

LE Maréchal de Berwick a joui, durant sa vie, d'une grande réputation de vertu & de capacité militaire : cette opinion de ses contemporains nous a été transmise, sans réclamation. L'on sait aussi que sa vie, passée presque entiérement dans les champs de Mars, a été terminée, comme celle du Grand Turenne, par une mort mémorable & glorieuse ; mais on est peu instruit du détail des faits qui ont produit cette opinion générale, & qui sont le fondement de sa gloire. Il n'existe pas d'Histoire particuliere de sa vie, ni de ses campagnes : ce qui a été donné immédiatement après

ſa mort, ſous le titre de *Mémoires du Maréchal de Berwick*, eſt une compilation informe, ſans intérêt comme preſque ſans vérité. Les Hiſtoires générales ſont auſſi très-défectueuſes dans la relation des opérations militaires, & dans tout ce qui concerne ce grand Homme. L'Ouvrage que nous publions, ſuppléera à ce défaut. Ses Mémoires, écrits de ſa propre main, préſentent une Hiſtoire authentique de preſque toute ſa vie, telle qu'aucun autre n'auroit pu la donner : toute ſa conduite, ſoit à la guerre, ſoit dans l'adminiſtration civile, y eſt rapportée. On y trouve ſes principes, ſes mœurs, ſon caractere clairement exprimés. L'addition qu'on y a jointe

pour les completter, & qui contient l'Hiſtoire des dernieres années de ſa vie, de ſes dernieres campagnes & de ſa mort, a été faite ſur ſes lettres, ſur ſa correſpondance avec les Miniſtres, & autres pieces.

Toute Préface ou Introduction eſt ici parfaitement inutile; cependant, comme le Maréchal de Berwick étoit lié intimement avec deux hommes des plus célebres de leur temps pour les talens de l'eſprit (Milord Vicomte de Bolingbroke & le Préſident de Monteſquieu), qui ſe ſont plû à lui payer un tribut de leur reſpect & de leur admiration, en traçant des eſquiſſes de ſa vie, on ne privera pas le Public de ces

pieces. Il jugera probablement que, tout imparfaites qu'elles sont, elles valent les chef-d'œuvres d'Ecrivains ordinaires, & que leurs témoignages, provoqués par les motifs les plus nobles, sont bien au dessus de tous les éloges commandés par l'orgueil des familles, ou dictés par la vanité des Orateurs.

L'estime que le Maréchal de Berwick & Milord Bolingbroke avoient prise l'un pour l'autre dans les grandes affaires qu'ils avoient eu occasion de traiter ensemble, les avoit étroitement unis. Ce que nous présentons de ce Seigneur Anglois, est une effusion de son cœur, dans le moment qu'il apprit la mort

du Maréchal de Berwick. De concert avec plusieurs Grands d'Angleterre, il s'amusoit, dans ce temps, à publier des dissertations politiques, dans une feuille hebdomadaire intitulée *le Craftsman*, dissertations qui transmettront son nom à la postérité la plus reculée. La nouvelle de la mort du Maréchal de Berwick lui fit tomber la plume des mains, & son cœur ne lui permit de continuer à s'occuper des objets les plus grands & les plus intéressans, que préalablement il ne lui eût rendu les derniers devoirs, en couvrant de fleurs son tombeau.

Lorsque le Maréchal de Berwick alla à Bordeaux en 1716,

pour commander en Guienne, il y connut le Préſident de Monteſquieu. Quoique ce célebre Ecrivain n'eût alors que vingt-ſept ans, & qu'il n'eût encore donné aucun de ſes Ouvrages, le Maréchal ſut diſcerner Monteſquieu des autres hommes, & ſe lia avec lui d'une amitié ſolide, qu'il conſerva juſqu'à ſa mort. Sa famille hérita de ſes ſentimens pour le Préſident : preſſée par des amis à donner au Public les Mémoires du Maréchal, elle les communiqua au Preſident de Monteſquieu, pour avoir ſon avis. Il penſa, après les avoir lus, qu'il falloit les donner tels qu'ils étoient, ſans y rien changer, & *tels qu'on les donne au-*

jourd'hui; il agréa même de ſe charger de l'édition; mais malheureuſement la mort l'enleva avant que d'avoir rien exécuté. M. de Secondat de Monteſquieu, ayant trouvé parmi les papiers de ſon illuſtre Pere une eſquiſſe d'Eloge hiſtorique du Maréchal de Berwick, a eu l'honnêteté de la remettre à la famille. Ce n'eſt que le projet d'un diſcours, un pur brouillon raturé, parſemé de blancs qu'il comptoit remplir. On le reconnoîtra cependant pour la production de l'eſprit & du cœur du Préſident de Monteſquieu.

On croit donc n'avoir d'autre devoir à remplir, que d'ajouter quelques notes, pour éclaircir certains faits, ſur-tout par rapport

aux affaires d'Angleterre, dont il eſt ſouvent queſtion dans ces Mémoires : tout ce qui demandera une expoſition un peu plus longue, ſera renvoyé à la fin du volume, par forme d'éclairciſſement.

PORTRAIT DU M^AL. DE BERWICK;

PAR MILORD BOLINGBROKE,

Tiré d'une Feuille extraordinaire du Craftsman, du 30 Juin (vieux ſtyle) 1734.

LES lettres de Paris nous apprennent que le Maréchal de Berwick a été tué d'un coup de canon, le matin du 12 Juin (*nouveau ſtyle*), étant à la tranchée devant Philisbourg, où ſon intrépidité peu commune & ſa vigilance ordinaire ne le portoient que trop ſouvent. Il étoit fils du feu Roi Jacques II, & de Demoiſelle Arabelle Churchill, (qui a été depuis Madame Godfrey) ſœur du feu Duc de Marlborough.

Sa patrie le perdit bientôt, n'ayant que dix-ſept ans (1) lors de la der-

(1) Il en avoit dix-huit.

niere révolution, & la France, qui devint dès-lors son refuge, ne tardera pas sans doute à s'appercevoir que l'armée qu'il commandoit, & le Royaume entier le perdent trop tôt aujourd'hui. C'est véritablement une perte pour l'humanité, à laquelle on peut bien dire qu'il faisoit honneur, comme on l'a dit du Grand Turenne.

Il a eu tant de part aux affaires de son temps, qu'il tiendra une grande place dans l'Histoire de ce siecle; & sans doute que quelque bonne plume célébrera particuliérement une vie digne du meilleur Ecrivain. L'étendue de cette Feuille ne me permet que de marquer quelques-uns des principaux traits d'un si excellent tableau.

Il se montra de bonne heure dans la profession qu'il a illustrée depuis. A l'âge de quatorze ans (1) il se trouva au siege de Bude, & fit deux

(1) Il en avoit quinze.

campagnes en Hongrie, où il fut élevé au grade de Général Major. Depuis ce temps, l'Irlande, la Flandre, l'Espagne, la Savoie, l'Allemagne, ont été successivement le théatre de ses grands talens pour la guerre. Il se signala dans les commandemens inférieurs, durant la guerre de 1688; & lorsqu'il parvint à avoir le commandement en Chef des armées, ce qui fut, si je ne me trompe, en 1702 (1), de dix-huit (2) campagnes qu'il a faites depuis, il n'y en a pas une qui n'ait été marquée par des succès extraordinaires; & cela, dans des temps où la Fortune sembloit avoir abandonné le parti dans lequel il étoit engagé, comme si la Victoire, n'ayant que de l'indifférence pour les Nations qui se faisoient la guerre, eût réservé ses

(1) C'étoit en 1704.

(2) De quinze.

faveurs, pour les répandre uniquement fur deux hommes, dans les veines desquels couloit le même sang, les Ducs de Marlborough & de Berwick. Il avoit un talent particulier pour les sieges, & pour ce qu'on appelle le détail d'une armée; mais les champs d'Almanza attestent que, si les occasions s'en étoient aussi souvent présentées, il n'auroit pas montré moins de capacité pour les batailles, sur lesquelles le commun des hommes, peut-être injustement, mesure la gloire des Généraux, quoique le succès n'en soit souvent dû qu'à des événemens imprévus, & que ce ne soient que les grandes suites d'une victoire qui frappent les imaginations des hommes, & enlevent leur admiration. Il étoit particuliérement attentif à ménager la vie du Soldat, soit en pourvoyant avec le plus grand soin à sa subsistance, soit en ne l'exposant qu'à des dangers inévitables

qu'on lui voyoit affronter le premier. Il étoit avec cela très-exact à maintenir la discipline. En un mot, il fut généralement regardé comme l'égal des plus grands Généraux de son temps, & dans un pays de Guerriers il vécut assez pour se voir reconnu le premier de tous. Ses talens ne se bornoient pas à cet unique genre de grandeur ; il étoit également grand dans le gouvernement civil, & dans le cabinet. L'honneur qu'il eut d'être admis aux plus importans Conseils par Louis XIV, & par le Régent de France, les deux plus sages & les deux plus grands Princes de leur temps, le prouvent suffisamment, aussi bien que l'estime & l'affection générale que lui porte une grande Province, la Guienne, dont il eut, durant plusieurs années, le commandement. Tout le monde sait que l'on doit à ses soins & aux sages mesures qu'il prit, que la peste qui menaçoit toute l'Europe ait été

contenue dans le lieu où elle avoit pris naiſſance.

Il connoiſſoit très-bien les Cours; mais il ne ſe ſervoit de cette connoiſſance, que pour éviter de ſe laiſſer entraîner par les factieux, & pour ſe garantir des artifices & des trahiſons de ce pays.

Pour en venir aux qualités de l'homme privé, le Maréchal de Berwick étoit au deſſus de l'argent, & ſon déſintéreſſement, déjà bien connu par nombre de traits, éclatera davantage, quand le Public ſera inſtruit de pluſieurs faits que ſa modeſtie lui avoit fait céler. Il étoit exact obſervateur de la juſtice, & ſi fidele ami de la vérité, qu'il avoit coutume de garder un profond ſilence ſur les affaires dont l'importance demandoit le ſecret; & aucun motif d'intérêt ou autre ne pouvoit l'engager à violer la loi qu'il s'étoit preſcrite à lui-même. Perſonne n'avoit plus d'humanité que lui; il

étoit naturellement affable, & s'il ne le paroiſſoit pas au premier abord, cela ne provenoit que de la réſerve que l'élévation de ſon rang lui avoit impoſée, & de ce qu'il craignoit de ſe trop livrer à la familiarité d'une nation ſouvent portée à en abuſer. Quand il ne traitoit point d'affaires, & qu'il ſe trouvoit parmi ſes amis, il étoit familier & parfaitement à ſon aiſe. On a toujours remarqué en lui l'humeur la plus égale, ce qui ſembloit être une qualité acquiſe; car il étoit naturellement vif & porté à la colere. Il fut dès ſa jeuneſſe exempt des vices, qui ne ſont guere regardés comme des taches à cet âge, & dans les perſonnes de ſa profeſſion. Son penchant pour la vertu le porta bientôt à la Religion, & la Religion à la piété, dans laquelle il perſévéra inviolablement. Elle fut en lui ſi douce, qu'elle n'impoſa jamais la moindre contrainte à ceux qui vivoient avec lui.

On s'attend peut-être, que, pour

rendre tout ce que je viens de dire plus croyable, je ferai mention de ses défauts; mais dans le vrai ils étoient si légers & si passagers, qu'on avoit peine à les appercevoir. Je suis sûr d'avoir omis plusieurs de ses vertus, & que ses plus grands ennemis, si tant est qu'il en eut, ne sauroient lui imputer aucun vice.

Pour reprendre en peu de mots son caractere, on peut dire de lui, avec quelques additions, ce qui a été dit de son grand-pere le Roi Charles I, qu'il étoit le fils le plus soumis, le meilleur pere, le mari le plus tendre, l'ami le plus sincere, le maître le plus compatissant, & le sujet le plus fidele qui ait paru de son temps; & sa mémoire sera chere à tous ceux qui ont eu le bonheur de le bien connoître, comme du *meilleur Grand Homme*, qui ait jamais existé.

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm mihi.

ÉBAUCHE DE L'ÉLOGE HISTORIQUE DU Mal. DE BERWICK,

Par le Président de MONTESQUIEU.

IL naquit le 21 d'Août 1670 ; il étoit fils de Jacques, Duc d'Yorck, depuis Roi d'Angleterre, & de la Demoiselle Arabella Churchill ; & telle fut l'étoile de cette Maison de Churchill, qu'il en sortit deux hommes, dont l'un dans le même temps fut destiné à ébranler, & l'autre à soutenir les deux plus grandes Monarchies de l'Europe.

Dès l'âge de sept ans il fut envoyé en France, pour y faire ses études & ses exercices. Le Duc d'Yorck étant parvenu à la Couronne le 6 Février 1685, il l'envoya l'année

ſuivante en Hongrie; il ſe trouva au ſiege de Bude.

Il alla paſſer l'hiver en Angleterre, & le Roi le créa Duc de Berwick. Il retourna au printemps en Hongrie, où l'Empereur lui donna une commiſſion de Colonel, pour commander le régiment de Cuiraſſiers de Taaff. Il fit la campagne de 1687, où le Duc de Lorraine remporta la victoire de Mohatz; & à ſon retour à Vienne, l'Empereur le fit Sergent Général de Bataille.

Ainſi c'eſt ſous le Grand Duc de Lorraine, que le Duc de Berwick commença à ſe former; & depuis, ſa vie fut en quelque façon toute militaire.

Il revint en Angleterre, & le Roi lui donna le Gouvernement de Portſmouth & de la Province de Southampton. Il avoit déjà un régiment d'Infanterie. On lui donna encore le régiment des Gardes à cheval du

Comte d'Oxford : ainſi, à l'âge de dix-ſept ans, il ſe trouva dans cette ſituation ſi flatteuſe, pour un homme qui a l'ame élevée, de voir le chemin de la gloire tout ouvert, & la poſſibilité de faire de grandes choſes.

En 1688, la révolution d'Angleterre arriva ; & dans ce cercle de malheurs, qui environnerent le Roi tout-à-coup, le Duc de Berwick fut chargé des affaires qui demandoient la plus grande confiance. Le Roi ayant jetté les yeux ſur lui pour raſſembler l'armée, ce fut une des trahiſons des Miniſtres de lui envoyer ces ordres trop tard ; afin qu'un autre pût emmener l'armée du Prince d'Orange. Le haſard lui fit rencontrer quatre régimens qu'on avoit voulu mener au Prince d'Orange, & qu'il ramena à ſon poſte. Il n'y eut point de mouvemens qu'il ne ſe donnât pour ſauver Portſmouth, bloqué par mer &

par terre, ſans autre proviſion, que ce que les ennemis fourniſſoient chaque jour, & que le Roi lui ordonna de rendre. Le Roi ayant pris le parti de ſe ſauver en France, il fut du nombre des cinq perſonnes à qui il ſe confia, & qui le ſuivirent; & dès que le Roi fut débarqué, il l'envoya à Verſailles, pour demander un aſyle. Il avoit à peine dix-huit ans.

Preſque toute l'Irlande ayant reſté fidele au Roi Jacques, ce Prince y paſſa au mois de Mars 1689; & l'on vit une malheureuſe guerre, où la valeur ne manqua jamais, & la conduite toujours. On peut dire de cette guerre d'Irlande, qu'on la regarda à Londres comme l'œuvre du jour, & comme l'affaire capitale de l'Angleterre, & en France, comme une guerre d'affection particuliere & de bienſéance. Les Anglois, qui ne vouloient point avoir de guerre civile chez eux, aſſommerent l'Irlande. Il

paroît même que les Officiers François qu'on y envoya, penſerent comme ceux qui les y envoyoient : ils n'eurent que trois choſes dans la tête, d'arriver, de ſe battre & de s'en retourner. Le temps a fait voir que les Anglois avoient mieux penſé que nous.

Le Duc de Berwick ſe diſtingua dans quelques occaſions particulieres, & fut fait Lieutenant Général.

Milord Tirconel, ayant paſſé en France en 1690, laiſſa le commandement général du Royaume au Duc de Berwick. Il n'avoit que vingt ans, & ſa conduite fit voir qu'il étoit l'homme de ſon ſiecle à qui le Ciel avoit accordé de meilleure heure la prudence. La perte de la bataille de la Boine avoit abattu les forces Irlandoiſes ; le Roi Guillaume avoit levé le ſiege de Limerick, & étoit retourné en Angleterre ; mais on

n'en étoit guere mieux. Milord Churchill (1) débarqua tout-à-coup en Irlande avec huit mille hommes. Il falloit en même temps rendre ſes progrès moins rapides, rétablir l'armée, diſſiper les factions, réunir les eſprits des Irlandois. Le Duc de Berwick fit tout cela.

En 1691, le Duc de Tirconel étant revenu en Irlande, le Duc de Berwick repaſſa en France, & ſuivit Louis XIV, comme Volontaire, au ſiege de Mons. Il fit dans la même qualité la campagne de 1692, ſous M. le Maréchal de Luxembourg, & ſe trouva à la bataille de Steinkerque. Il fut fait Lieutenant Général en France l'année ſuivante, & il acquit beaucoup d'honneur à la bataille de Nerwinde, où il fut pris. Les choſes qui ſe dirent dans le monde, à l'occaſion de ſa priſe,

(1) Depuis Duc de Marlborough.

n'ont pu avoir été imaginées, que par des gens qni avoient la plus haute opinion de ſa fermeté & de ſon courage. Il continua de ſervir en Flandre, ſous M. de Luxembourg, & enſuite ſous M. le Maréchal de Villeroi.

En 1696, il fut envoyé ſecrétement en Angleterre, pour conférer avec des Seigneurs Anglois, qui avoient réſolu de rétablir le Roi. Il avoit une aſſez mauvaiſe commiſſion, qui étoit de déterminer ces Seigneurs à agir contre le bon ſens. Il ne réuſſit pas : il hâta ſon retour, parce qu'il apprit qu'il y avoit une conjuration formée contre la perſonne du Roi Guillaume, & il ne vouloit point être mêlé dans cette entrepriſe. Je me ſouviens de lui avoir oui dire, qu'un homme l'avoit reconnu ſur un certain air de famille, & ſur-tout par la longueur de ſes doigts; que par bonheur cet homme

étoit Jacobite, & lui avoit dit : *Dieu vous bénisse dans toutes vos entreprises*; ce qui l'avoit remis de son embarras.

Le Duc de Berwick perdit sa premiere femme, au mois de Juin 1698. Il l'avoit épousée en 1695. Elle étoit fille du Comte de Clanricard. Il en eut un fils, qui naquit le 21 d'Octobre 1696.

En 1699, il fit un voyage en Italie, & à son retour il épousa Mademoiselle de Bulkeley, fille de Madame de Bulkeley, Dame d'honneur de la Reine d'Angleterre, & de M. de Bulkeley, frere de Milord Bulkeley.

Après la mort de Charles II, Roi d'Espagne, le Roi Jacques envoya à Rome le Duc de Berwick, pour complimenter le Pape sur son élection, & lui offrir sa personne pour commander l'armée que la France le pressoit de lever, pour maintenir la neutralité en Italie; & la Cour de Saint-Germain offroit d'envoyer des

des troupes Irlandoiſes. Le Pape jugea la beſogne un peu trop forte pour lui, & le Duc de Berwick s'en revint.

En 1701, il perdit le Roi ſon pere, & en 1702, il ſervit en Flandre ſous le Duc de Bourgogne & le Maréchal de Boufflers; en 1703, au retour de la campagne, il ſe fit naturaliſer François, du conſentement de la Cour de Saint-Germain.

En 1704, le Roi l'envoya en Eſpagne avec dix-huit bataillons & dix-neuf eſcadrons qu'il devoit commander, & à ſon arrivée le Roi d'Eſpagne le déclara Capitaine Général de ſes armées, & le fit couvrir.

La Cour d'Eſpagne étoit infeſtée par l'intrigue. Le Gouvernement alloit très-mal, parce que tout le monde vouloit gouverner. Tout dégénéroit en tracaſſerie, & un des principaux articles de ſa miſſion étoit

de les éclaircir. Tous les partis vouloient le gagner, il n'entra dans aucun; & s'attachant uniquement au ſuccès des affaires; il ne regarda les intérêts particuliers, que comme des intérêts particuliers, il ne penſa ni à Madame des Urſins, ni à Orry, ni à l'Abbé d'Etrées, ni au goût de la Reine, ni au penchant du Roi; il ne penſa qu'à la Monarchie.

Le Duc de Berwick eut ordre de travailler au renvoi de Madame des Urſins. Le Roi lui écrivit : » Dites » au Roi mon petit-fils, qu'il me » doit cette complaiſance. Servez-» vous de toutes les raiſons que vous » pourrez imaginer pour le perſua-» der, mais ne lui dites pas que je » l'abandonnerai, car il ne le croi-» roit jamais «. Le Roi d'Eſpagne conſentit au renvoi.

Cette année 1704, le Duc de Berwick ſauva l'Eſpagne; il empêcha l'armée Portugaiſe d'aller à Madrid.

Son armée étoit plus foible des deux tiers ; les ordres de la Cour venoient coup sur coup de se retirer, & de ne rien hasarder. Le Duc de Berwick qui vit l'Espagne perdue, s'il obéissoit, hasarda sans cesse, & disputa tout. L'armée Portugaise se retira, M. le Duc de Berwick en fit de même. A la fin de la campagne, le Duc de Berwick reçut ordre de retourner en France. C'étoit une intrigue de Cour ; & il éprouva ce que tant d'autres avoient éprouvé avant lui, que de plaire à la Cour, est le plus grand service que l'on puisse rendre à la Cour, sans quoi toutes les œuvres, pour me servir du langage des Théologiens, ne sont que des œuvres mortes.

En 1705, le Duc de Berwick fut envoyé commander en Languedoc : cette même année il fit le siege de Nice, & la prit.

En 1706, il fut fait Maréchal de

France, & ſut envoyé en Eſpagne, pour commander l'armée contre le Portugal. Le Roi d'Eſpagne avoit levé le ſiege de Barcelone, & avoit été obligé de repaſſer par la France, & de rentrer en Eſpagne par la Navarre.

J'ai dit qu'avant de quitter l'Eſpagne, la premiere fois qu'il y ſervit, il l'avoit ſauvée; il la ſauva encore cette fois-ci. Je paſſe rapidement ſur les choſes que l'Hiſtoire eſt chargée de raconter. Je dirai ſeulement que tout étoit perdu au commencement de la campagne, & que tout étoit ſauvé à la fin. On peut voir dans les Lettres de Madame de Maintenon à la Princeſſe des Urſins, ce que l'on penſoit pour lors dans les deux Cours. On formoit des ſouhaits, & on n'avoit pas même d'eſpérances. M. le Maréchal de Berwick vouloit que la Reine ſe retirât à ſon armée: des conſeils timides

l'en avoient empêchée. On vouloit qu'elle se retirât à Pampelune ; M. le Maréchal de Berwick fit voir que, si l'on prenoit ce parti, tout étoit perdu, parce que les Castillans se croiroient abandonnés : la Reine se retira donc à Burgos, avec les Conseils, & le Roi arriva à la petite armée. Les Portugais vont à Madrid, & le Maréchal par sa sagesse, sans livrer une seule bataille, fit vuider la Castille aux ennemis, & rencoigna leur armée dans le Royaume de Valence & l'Arragon. Il les y conduisit marche par marche, comme un Pasteur conduit des troupeaux. On peut dire que cette campagne fut plus glorieuse pour lui, qu'aucune de celles qu'il a faites, parce que les avantages n'ayant point dépendu d'une bataille, sa capacité y parut tous les jours. Il fit plus de dix mille prisonniers, & par cette campagne il prépara la seconde, plus cé-

lebre encore par la bataille d'Almanza, la conquête du Royaume de Valence, de l'Arragon, & la priſe de Lérida.

Ce fut en cette année 1707, que le Roi d'Eſpagne donna au Maréchal de Berwick les villes de Liria & de Xerica, avec la Grandeſſe de la premiere claſſe; ce qui lui procura un établiſſement plus grand encore pour ſon fils du premier lit, par le mariage avec Dona Catharina de Portugal, héritiere de la Maiſon de Véraguas. M. le Maréchal lui céda tout ce qu'il avoit en Eſpagne.

Dans le même temps, Louis XIV lui donne le Gouvernement du Limouſin, de ſon propre & pur mouvement, ſans qu'il le lui eût demandé.

Il faut que je parle de M. le Duc d'Orléans, & je le ferai avec d'autant plus de plaiſir, que ce que je

dirai ne peut ſervir qu'à combler de gloire l'un & l'autre.

M. le Duc d'Orléans vint pour commander l'armée. Sa mauvaiſe deſtinée lui fit croire qu'il auroit le temps de paſſer par Madrid. M. le Maréchal de Berwick lui envoya Courier ſur Courier, pour lui dire qu'il ſeroit bientôt forcé à livrer la bataille : M. le Duc d'Orléans ſe mit en chemin, vola & n'arriva pas. Il y eut aſſez de Courtiſans qui voulurent perſuader à ce Prince, que le Maréchal de Berwick avoit été ravi de donner la bataille ſans lui, & de lui en ravir la gloire; mais M. le Duc d'Orléans connoiſſoit qu'il avoit une juſtice à rendre, & c'eſt une choſe qu'il ſavoit très-bien faire ; il ne ſe plaignit que de ſon malheur.

M. le Duc d'Orléans déſeſpéré, déſolé de retourner ſans avoir rien fait, propoſe le ſiege de Lérida.

M. le Maréchal de Berwick, qui n'en étoit point du tout d'avis, exposa à M. le Duc d'Orléans ses raisons avec force; il proposa même de consulter la Cour. Le siege de Lérida fut résolu. Dès ce moment, M. le Duc de Berwick ne vit plus d'obstacles: il savoit que si la prudence est la premiere de toutes les vertus avant que d'entreprendre, elle n'est que la seconde après que l'on a entrepris. Peut-être que s'il avoit lui-même imaginé ce siege, il auroit moins craint de le lever. M. le Duc d'Orléans finit la campagne avec gloire; & ce qui auroit infailliblement brouillé deux hommes communs, ne fit qu'unir ces deux-ci; & je me souviens d'avoir entendu dire au Maréchal que l'origine de la faveur qu'il avoit eue auprès de M. le Duc d'Orléans, étoit la campagne de 1707.

En 1708, M. le Maréchal de Ber-

wick, d'abord destiné à commander l'armée du Dauphiné, fut envoyé sur le Rhin, pour commander sous l'Electeur de Baviere. Il avoit fait tomber un projet de M. de Chamillart, dont l'incapacité consistoit sur-tout à ne point connoître son incapacité. Le Prince Eugene ayant quitté l'Allemagne, pour aller en Flandre, M. le Maréchal de Berwick l'y suivit. Après la perte de la bataille d'Oudenarde, les ennemis firent le siege de Lille; &, pour-lors, M. le Maréchal de Berwick joignit son armée à celle de M. de Vendôme. Il fallut des miracles sans nombre, pour nous faire perdre Lille. M. le Duc de Vendôme étoit irrité contre M. le Maréchal de Berwick, qui avoit fait difficulté de servir sous lui. Depuis ce temps, aucun avis de M. le Maréchal de Berwick ne fut accepté par M. le Duc de Vendôme; & son ame, si

grande d'ailleurs, ne conserva plus qu'un ressentiment vif de l'espece d'affront qu'il croyoit avoir reçu. M. le Duc de Bourgogne & le Roi, toujours partagés entre des propositions contradictoires, ne savoient prendre d'autre parti, que de déférer au sentiment de M. de Vendôme. Il fallut que le Roi envoyât à l'armée, pour concilier les Généraux, un Ministre qui n'avoit point d'yeux : il fallut que cette maladie de la nature humaine, de ne pouvoir souffrir le bien, lorsqu'il est fait par des gens que l'on n'aime pas, infestât pendant toute cette campagne le cœur & l'esprit de M. le Duc de Vendôme : il fallut qu'un Lieutenant Général eût assez de faveur à la Cour, pour pouvoir faire à l'armée deux sottises, l'une après l'autre, qui seront mémorables dans tous les temps, sa défaite & sa capitulation : il fallut que le siege de Bruxelles eût été rejetté

d'abord, & qu'il eût été entrepris depuis; que l'on résolût de garder en même temps l'Escaut & le Canal, c'est-à-dire, de ne garder rien. Enfin, le Procès entre ces deux Grands Hommes existe; les lettres écrites par le Roi, par M. le Duc de Bourgogne, par M. le Duc de Vendôme, par M. le Duc de Berwick, par M. de Chamillart, existent aussi (1). On verra qui des deux manqua de sang froid, & j'oserois peut-être même dire, de raison. A Dieu ne plaise que je veuille mettre en question les qualités éminentes de M. le Duc de Vendôme! Si M. le Maréchal de Berwick revenoit au monde, il en seroit fâché: mais je dirai, dans cette occasion, ce qu'Homere dit de Glaucus: Jupiter ôta la prudence à Glaucus, & il changea un bouclier d'or contre un bouclier d'airain. Ce bouclier d'or, M. de Vendôme,

(1) *Voyez* la fin de ces Mémoires.

avant cette campagne, l'avoit toujours conſervé, & il le retrouva depuis.

En 1709, M. le Maréchal de Berwick fut envoyé pour couvrir les frontieres de la Provence & du Dauphiné; & quoique M. de Chamillart, qui affamoit tout, eût été déplacé, il n'y avoit ni argent, ni proviſions de guerre & de bouche; il fit ſi bien qu'il en trouva. Je me ſouviens de lui avoir oui dire que dans ſa détreſſe il enleva une voiture d'argent, qui alloit de Lyon au Tréſor Royal; & il diſoit à M. d'Angervilliers, qui étoit ſon Intendant dans ce temps, que dans la regle ils auroient mérité tous deux qu'on leur fît leur procès. M. Deſmarais cria: il répondit qu'il falloit faire ſubſiſter une armée, qui avoit le Royaume à ſauver.

M. le Maréchal de Berwick imagina un plan de défenſe, tel qu'il

étoit impoſſible de pénétrer en France, de quelque côté que ce fût, parce qu'il faiſoit la corde, & que le Duc de Savoie étoit obligé de faire l'arc. Je me ſouviens qu'étant en Piémont les Officiers, qui avoient ſervi dans ce temps-là, donnoient cette raiſon, comme les ayant toujours empêchés de pénétrer en France ; ils faiſoient l'éloge du Maréchal de Berwick, & je ne le ſavois pas.

M. le Maréchal de Berwick, par ce plan de défenſe, ſe trouva en état de n'avoir beſoin que d'une petite armée, & d'envoyer au Roi vingt bataillons : c'étoit un grand préſent dans ce temps-là.

Il y auroit bien de la ſottiſe à moi de juger de ſa capacité pour la guerre, c'eſt-à-dire, pour une choſe que je ne puis entendre. Cependant, s'il m'étoit permis de me haſarder, je dirois que, comme chaque Grand Homme, outre ſa capacité générale,

a encore un talent particulier, dans lequel il excelle, & qui fait sa vertu distinctive; je dirois que le talent particulier de M. le Maréchal de Berwick étoit de faire une guerre défensive, de relever des choses désespérées, & de bien connoître toutes les ressources que l'on peut avoir dans les malheurs. Il falloit bien qu'il sentît ses forces à cet égard. Je lui ai souvent entendu dire que la chose qu'il avoit toute sa vie le plus souhaitée, c'étoit d'avoir une bonne place à défendre.

La paix fut signée à Utrecht en 1713. Le Roi mourut le 1.er Septembre 1715 : M. le Duc d'Orléans fut Régent du Royaume. M. le Maréchal de Berwick fut envoyé commander en Guienne. Me permettra-t-on de dire que ce fut un grand bonheur pour moi, puisque c'est-là où je l'ai connu?

Les tracasseries du Cardinal Al-

beroni firent naître la guerre que M. le Maréchal de Berwick fit sur les frontieres d'Espagne. Le Ministere ayant changé par la mort de M. le Duc d'Orléans, on lui ôta le commandement de Guienne. Il partagea son temps entre la Cour, Paris & sa maison de Fitz-James. Cela me donnera lieu de parler de l'homme privé, & de donner, le plus courtement que je pourrai, son caractere.

Il n'a guere obtenu de graces, sur lesquelles il n'ait été prévenu : quand il s'agissoit de ses intérêts, il falloit tout lui dire..... Son air froid, un peu sec, & même quelquefois un peu sévere, faisoit que quelquefois il auroit semblé un peu déplacé dans notre Nation, si les grandes ames & le mérite personnel avoient un pays.

Il ne savoit jamais dire de ces choses, qu'on appelle de jolies choses. Il étoit sur-tout exempt de ces fautes sans nombre, que commet-

tent continuellement ceux qui s'aiment trop eux-mêmes...... Il prenoit presque toujours son parti de lui-même : s'il n'avoit pas trop bonne opinion de lui, il n'avoit pas non plus de méfiance ; il se regardoit, & se connoissoit avec le même bon sens, qu'il voyoit toutes les autres choses..... Jamais personne n'a mieux su éviter les excès, ou, si j'ose me servir de ce terme, les pieges des vertus : par exemple, il aimoit les Ecclésiastiques ; il s'accommodoit assez de la modestie de leur état ; il ne pouvoit souffrir d'en être gouverné, sur-tout s'ils passoient, dans la moindre chose, la ligne de leurs devoirs : il exigeoit plus d'eux, qu'ils n'auroient exigé de lui.... Il étoit impossible de le voir, & de ne pas aimer la vertu, tant on voyoit de tranquillité & de félicité dans son ame, sur-tout quand on la comparoit aux passions qui agitoient ses semblables....

J'ai vu de loin dans les Livres de Plutarque, ce qu'étoient les Grands Hommes : j'ai vu en lui de plus près ce qu'ils ſont. Je ne connois que ſa vie privée : je n'ai point vu le Héros, mais l'homme dont le Héros eſt parti... Il aimoit ſes amis : ſa maniere étoit de rendre des ſervices, ſans vous rien dire ; c'étoit une main inviſible qui vous ſervoit... Il avoit un grand fond de Religion. Jamais homme n'a mieux ſuivi ces Loix de l'Evangile, qui coûtent le plus aux gens du monde : enfin, jamais homme n'a tant pratiqué la Religion, & n'en a ſi peu parlé..... Il ne diſoit jamais de mal de perſonne : auſſi ne louoit-il jamais les gens qu'il ne croyoit pas dignes d'être loués.... Il haïſſoit ces diſputes, qui, ſous prétexte de la gloire de Dieu, ne ſont que des diſputes perſonnelles. Les malheurs du Roi ſon pere lui avoient appris qu'on s'expoſe à faire de grandes fautes, lorſqu'on a trop

de crédulité pour les gens même dont le caractere est le plus respectable..... Lorsqu'il fut nommé Commandant en Guienne, la réputation de son sérieux nous effraya; mais, à peine y fut-il arrivé, qu'il y fut aimé de tout le monde, & qu'il n'y a pas de lieu où ses grandes qualités aient été plus admirées.....

Personne n'a donné un plus grand exemple du mépris que l'on doit faire de l'argent..... Il avoit une modestie dans toutes ses dépenses, qui auroit dû le rendre très à son aise; car il ne dépensoit en aucune chose frivole : cependant il étoit toujours arriéré, parce que, malgre sa frugalité naturelle, il dépensoit beaucoup. Dans ses commandemens, toutes les familles Angloises ou Irlandoises pauvres, qui avoient quelque relation avec quelqu'un de sa maison, avoient une espece de droit de s'introduire chez lui; & il est singulier que cet

homme, qui ſavoit mettre un ſi grand ordre dans ſon armée, qui avoit tant de juſteſſe dans ſes projets, perdît tout cela, quand il s'agiſſoit de ſes intérêts particuliers.....

Il n'étoit point du nombre de ceux, qui tantôt ſe plaignent des auteurs d'une diſgrace, tantôt cherchent à les flatter; il alloit à celui dont il avoit ſujet de ſe plaindre, lui diſoit les ſentimens de ſon cœur, après quoi il ne diſoit rien......

Jamais rien n'a mieux repréſenté cet état, où l'on ſait que ſe trouva la France à la mort de M. de Turenne. Je me ſouviens du moment où cette nouvelle arriva : la conſternation fut générale. Tous deux ils avoient laiſſé des deſſeins interrompus; tous les deux, une armée en péril; tous les deux finirent d'une mort qui intéreſſe plus que les morts communes : tous les deux avoient ce mérite modeſte, pour lequel on aime à s'attendrir, & que l'on aime à regretter.....

Il laiſſa une femme tendre, qui a paſſé le reſte de ſa vie dans les regrets, & des enfans qui par leur vertu font mieux que moi l'éloge de leur pere.

M. le Maréchal de Berwick a écrit ſes Mémoires ; &, à cet égard, ce que j'ai dit dans l'eſprit des Loix ſur la relation d'Hannon, je puis le dire ici. *C'eſt un beau morceau de l'Antiquité que la relation d'Hannon : le même homme qui a exécuté, a écrit. Il ne met aucune oſtentation dans ſes récits : les grands Capitaines écrivent leurs actions avec ſimplicité, parce qu'ils ſont plus glorieux de ce qu'ils ont fait, que de ce qu'ils ont dit.*

Les Grands Hommes ſont plus ſoumis que les autres à un examen rigoureux de leur conduite : chacun aime à les appeller devant ſon petit tribunal. Les Soldats Romains ne faiſoient-ils pas de ſanglantes railleries autour du char de la victoire ? Ils croyoient

triompher, même des triomphateurs; mais c'eſt une belle choſe pour le Maréchal de Berwick, que les deux objections qu'on lui a faites ne ſoient uniquement fondées que ſur ſon amour pour ſes devoirs.

L'objection qu'on lui a faite, de ce qu'il n'avoit pas été de l'expédition d'Ecoſſe, en 1715, n'eſt fondée que ſur ce qu'on veut toujours regarder le Maréchal de Berwick comme un homme ſans patrie, & qu'on ne veut pas ſe mettre dans l'eſprit qu'il étoit François. Devenu François, du conſentement de ſes premiers Maîtres, il ſuivit les ordres de Louis XIV, & enſuite ceux du Régent de France. Il fallut faire taire ſon cœur, & ſuivre les grands principes : il vit qu'il n'étoit plus à lui : il vit qu'il n'étoit plus queſtion de ſe déterminer ſur ce qui étoit le bien convenable, mais ſur ce qui étoit le bien néceſſaire ; il ſut qu'il ſeroit

jugé, il méprisa les jugemens injustes. Ni la faveur populaire, ni la maniere de penser de ceux qui pensent peu, ne le déterminerent.

Les Anciens, qui ont traité des devoirs, ne trouvent pas que la grande difficulté soit de les connoître, mais de choisir entre deux devoirs. Il suivit le devoir le plus fort, comme le destin. Ce sont des matieres qu'on ne traite jamais, que lorsqu'on est obligé de les traiter, parce qu'il n'y a rien dans le monde de plus respectable qu'un Prince malheureux. Dépouillons la question: elle consiste à savoir, si le Prince, même rétabli, auroit été en droit de le rappeller. Tout ce que l'on peut dire de plus fort, c'est que la patrie n'abandonne: mais cela même n'étoit pas le cas; il étoit proscrit par sa patrie, lorsqu'il se fit naturaliser. Grotius, Puffendorf, toutes les voix par lesquelles l'Europe a

parlé, décidoient la queſtion, & lui déclaroient qu'il étoit François, & ſoumis aux Loix de la France. La France avoit mis pour lors la paix pour fondement de ſon ſyſtême politique. Quelle contradiction, ſi un Pair du Royaume, un Maréchal de France, un Gouverneur de Province avoit déſobéi à la défenſe de ſortir du Royaume, c'eſt-à-dire, avoit déſobéi réellement, pour paroître aux yeux des Anglois ſeuls n'avoir pas déſobéi! En effet, le Maréchal de Berwick étoit, par ſes Dignités même, dans des circonſtances particulieres; & on ne pouvoit guere diſtinguer ſa préſence en Ecoſſe d'avec une déclaration de guerre avec l'Angleterre. La France jugeoit qu'il n'étoit point de ſon intérêt que cette guerre ſe fît; qu'il en réſulteroit une guerre qui embrâſeroit toute l'Europe. Comment pouvoit-il prendre ſur lui le poids im-

menſe d'une démarche pareille? On peut dire même que s'il n'eût conſulté que l'ambition, quelle plus grande ambition pouvoit-il avoir, que le rétabliſſement de la Maiſon de Stuart ſur le Trône d'Agleterre? On ſait combien il aimoit ſes enfans. Quels délices pour ſon cœur, s'il avoit pu prévoir un troiſieme établiſſement en Angleterre!

S'il avoit été conſulté pour l'entrepriſe même, dans les circonſtances d'alors, il n'en auroit pas été d'avis: il croyoit que ces ſortes d'entrepriſes étoient de la nature de toutes les autres, qui doivent être réglées par la prudence, & qu'en ce cas, une entrepriſe manquée a deux ſortes de mauvais ſuccès; le malheur préſent, & une plus grande difficulté pour entreprendre de réuſſir à l'avenir.

MÉMOIRES

Nota. Le Trait coloré qui s'étend du Var au Rhône, indique la Ligne de Défensive formée par le Marechal de Berwick

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DE BERWICK,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

JE naquis le 21 Août 1670, & dès 1670.
'âge de ſept ans je fus envoyé en France,
ɔour y être élevé dans la Religion Catho-
ique, Apoſtolique & Romaine. Le Pere
Gough, Prêtre de l'Oratoire, à qui on
.voit confié le ſoin de mon frere, depuis
Duc d'Albemarle, & de moi, nous mit
Jully, college de ſa Congrégation, où
e Duc de Monmouth, fils naturel de
Charles II, avoit pareillement étudié. Ce
on-homme étant mort, l'on nous ôta
e là, & nous fûmes au college du Pleſ-
s juſqu'en l'année 1684, que le Duc 1684.

1684. d'Yorck voulant nous voir, nous passâmes en Angleterre. Le Duc nous présenta au Roi son frere, qui nous fit beaucoup de caresses, & offrit au Duc de me donner un titre; mais ce Prince ne le voulut pas : ainsi on nous renvoya en France achever nos études, &, par le conseil du Pere Peters, Jésuite, on nous mit à la Fleche.

1685. Charles II, Roi de la Grande-Bretagne, étant mort le 6 Février 1685, (vieux style) son frere le Duc d'Yorck fut incontinent proclamé Roi, sous le nom de Jacques II. Peu après, le Duc de Monmouth débarqua dans l'ouest de l'Angleterre avec environ quatre-vingts personnes; & ayant été joint par un nombre assez considérable de gens de la populace, il eut la témérité de prendre le titre de Roi, sous le faux prétexte que le Roi Charles avoit épousé sa mere. Sa royauté ne fut pas de longue durée : car l'armée du Roi, commandée par le Comte de Feversham, le défit à Sed

gemore, au mois de Juillet : il fut pris,
& eut la tête tranchée à Londres. L'on 1685.
prétend que le Prince d'Orange, qui songeoit dès ce temps-là à s'emparer de la Couronne (1), l'avoit encouragé & assisté sur la promesse qu'il lui fit, que, s'il venoit à bout du Roi, il proclameroit le Prince & la Princesse d'Orange. Dès que ce Rebelle eut pris le titre de Roi, le Prince d'Orange offrit sa personne & des troupes au Roi, son oncle & son beau-pere; mais les soupçons, dont on vient de parler, empêcherent qu'on n'acceptât sa proposition.

Le Comte d'Argyle avoit aussi débarqué en Ecosse, & y avoit ramassé quelque monde; mais il fut bientôt battu & pris par le Comte de Dumbarton, puis décapité à Edimbourg. Les troubles de la Grande-Bretagne étant pacifiés, le Roi me fit revenir de la Fleche, & m'envoya à Paris pour y faire mes exercices pendant l'hiver. Au printemps je quittai l'Académie, & m'en allai en Hongrie.

1686. Le ſiege de Bude ayant été réſolu dans le Conſeil de l'Empereur Léopold I, & tout ce qui étoit néceſſaire pour cette entrepriſe étant prêt, le 18 Juin les Ducs de Lorraine & de Baviere, Généraux de l'armée, inveſtirent la ville des deux côtés du Danube; ſavoir, le premier du côté du midi, où eſt ſituée Bude, & l'autre du côté du Nord, où eſt la ville de Peſt, ſéparée de Bude par le Danube. L'on travailla incontinent aux lignes de contrevallation; & dès qu'on eut conſtruit les deux ponts de communication au deſſus & au deſſous de la ville, le Duc de Lorraine rapprocha ſon armée du côté de la baſſe ville; & le Duc de Baviere, ayant paſſé le Danube avec la ſienne, ſe poſta au deſſous de la ville, du côté du château, près d'une montagne appelée de Saint-Gérale. On avoit à peine commencé à tirer du canon contre la baſſe ville, que les Turcs l'abandonnerent & y mirent le feu.

Vers le commencement de Juillet

on ouvrit la tranchée, & l'on établit des batteries. Du côté de l'attaque du Duc 1686.
de Lorraine, il y avoit une double enceinte, séparée par un fossé très-profond; deux grosses tours joignoient & flanquoient les deux enceintes. Par le dehors, il n'y avoit, ni fossé, ni ouvrage, ni chemin couvert. La breche ayant été faite à la premiere enceinte, on y donna l'assaut; mais comme il y avoit peu de troupes commandées pour cette attaque, & que la breche étoit assez difficile, on fut bientôt repoussé. L'on y perdit à la vérité peu de Soldats; mais nombre de Volontaires y furent tués & blessés: le Duc de Vejar, Grand d'Espagne, étoit du nombre des premiers. L'on attribua cet échec au Felt-Maréchal Comte de Staremberg, qui avoit, en 1683, défendu Vienne contre les Turcs: il étoit créature du Prince Hermand de Bade, Président du Conseil de guerre, lequel haïssant mortellement le Duc de Lorraine, le traversoit dans toutes ses en-

treprises. Par bonheur, peu de jours après
1686. cette attaque, Staremberg fut blessé, & obligé de se faire transporter à Vienne : ainsi le Duc de Lorraine n'eut plus à l'armée d'ennemis domestiques qui pussent le traverser.

On rapprocha les batteries, qu'on augmenta de plusieurs grosses pieces ; mais toutefois les breches ne se trouverent entiérement praticables, que le 27 de Juillet. Alors le Duc de Lorraine, ne voulant point tomber dans les inconvéniens du premier assaut, ordonna dix mille hommes pour l'attaque, & se transporta lui-même à la tête de la tranchée, afin de tout voir & d'être plus à portée de donner les ordres nécessaires. Les Turcs, de leur côté, qui ne pouvoient ignorer notre dessein, attendu le grand nombre de troupes qu'ils voyoient arriver à la tranchée, firent tous les préparatifs imaginables pour une vigoureuse résistance. L'attaque commença sur le midi, & dura pendant six heures :

jamais on ne vit plus de courage qu'il en parut ce jour-là de part & d'autre. 1686.
Les Chrétiens, malgré la grêle de balles, de fleches, de grenades, de pots & sacs à poudre, & douze mines ou fougasses, s'efforçoient de se loger; mais les Turcs les obligeoient de plier, lorsque le Duc de Lorraine sortit de la tranchée, l'épée à la main, & ranimant par sa présence le courage des troupes presque rebutées, les ramena à la breche, dont elles s'emparerent, & se logerent sur la premiere enceinte: on fit aussi un logement sur la partie des deux tours, qui joignoit la premiere enceinte. Les Turcs conserverent la partie opposée, par le moyen d'un retranchement considérable de poutres & de palissades qu'ils y avoient fait. L'on compte que les Chrétiens eurent en cette occasion environ quinze cents hommes de tués & autant de blessés. Le Duc de Lorraine y perdit un Aide-de-camp, sur lequel il s'appuyoit, en montant à la breche.

Le Duc de Baviere attaqua en même
1686. temps une tour du château : il s'y logea ; mais les Turcs ne laisserent pas que de se maintenir dans le reste du château, pendant tout le siege, sans que jamais on les en pût chasser.

L'on fit des batteries sur les deux tours & sur la courtine, pour faire breche à la seconde enceinte, & miner les retranchemens des Turcs ; & lorsqu'on crut que l'artillerie avoit fait son effet, l'on donna successivement deux assauts, où l'on fut toujours repoussé avec perte. L'on tenta, avec aussi peu de succès, de mettre le feu aux poutres & palissades, dont étoit composé le retranchement des tours : à mesure que le bois commençoit à être consommé, les Turcs en remettoient d'autres. Enfin, ne sachant comment venir à bout d'entrer dans la place, on fit une nouvelle batterie sur la courtine, à la droite de l'attaque du Duc de Lorraine. Le mur étoit foible de ce côté-là, & l'on n'y trouva

qu'une ſeule enceinte : ainſi en très-peu 1686.
de jours la breche fut faite, & pour ne pas donner le temps aux Turcs de faire de nouveaux retranchemens, on réſolut de donner l'aſſaut général ; ce qui fut executé le 2 du mois de Septembre. La réſiſtance fut très-foible, & la breche emportée preſqu'auſſi-tôt qu'attaquée : le Viſir & le Pacha furent tués ſur la breche, & tout ce qui ſe trouva dans la ville fut paſſé au fil de l'épée, excepté environ mille perſonnes de tout ſexe. L'Aga des Janiſſaires, qui s'étoit ſauvé au château, dont le Duc de Baviere ne put jamais s'emparer, s'y rendit à diſcrétion, avec cinq cents Janiſſaires, le reſte de douze mille qu'ils étoient au commencement du ſiege.

Pour ne pas interrompre la relation de ce qui regarde les différentes attaques, je n'ai point fait mention de ce qui ſe paſſoit en campagne : le voici en deux mots. Le Grand Viſir s'avança avec quatre-vingt mille hommes, pour tâcher

1686. de ſecourir la place, & vint camper ſur une hauteur vis-à-vis de notre camp: il fit pluſieurs tentatives par de petits détachemens; mais l'entrée d'un petit nombre de Turcs dans la place, n'étoit pas ſuffiſante; ainſi il réſolut de faire un effort conſidérable. Pour cet effet, il deſcendit un jour, avec toute ſon armée, dans une grande plaine, entre les deux camps, comme s'il vouloit donner bataille. Notre armée ſortit auſſi-tôt des lignes, pour le mieux recevoir; mais tout d'un coup, à la faveur de quelques fonds qui ſe trouvoient ſur la gauche, il fit couler ſix mille Janiſſaires, & quatre mille Spahis, leſquels, avec une diligence extrême, gagnerent le haut d'une montagne fort près de nos lignes. Le Duc de Lorraine n'eut que le temps d'envoyer le Général Dunewald, avec trente-un eſcadrons, pour s'oppoſer aux Turcs; car nos lignes étoient alors dégarnies. Dunewald arriva juſte en même temps que les Infideles, qui le char-

gerent d'abord avec leur cavalerie : elle fut battue ; après quoi il chargea l'infanterie, qu'il dispersa, & en tua deux mille sur la place. Pendant cette action, les deux armées étoient en halte, comme pour attendre l'événement de ce qui se passoit à la montagne. Dès que le Duc de Lorraine eut appris le succès, il fit ébranler toute l'armée, pour marcher à celle des Turcs ; mais ceux-ci, voyant leur projet échoué, ne jugerent pas à propos de hazarder la bataille ; ainsi ils firent demi-tour à droite, & se retirerent au petit pas sur la montagne de leur ancien camp : ce que voyant le Duc de Lorraine, il fit halte & rentra aussi dans ses lignes ; car quand une fois les Turcs se retirent, il seroit non-seulement inutile, mais très-dangereux de les suivre, vû qu'on ne peut se flatter de les atteindre, & que, pour peu que l'on dérange ses rangs, ils reviennent avec une telle précipitation & une telle furie, que

1686.

1685. les meilleures troupes courent risque d'en être culbutées.

Les Turcs, voyant que la place étoit prise, se retirerent du côté d'Esseck, & le Duc de Lorraine envoya un détachement qui se rendit maître de Ségedin, par où finit la campagne.

Pendant le siege, il arriva une chose remarquable : le magasin à poudre, qui étoit près du château, sauta en l'air, ruina partie du château, & fit une breche trés-considérable dans le rempart; màis nous n'en pûmes profiter, attendu qu'elle se trouva du côté de la riviere, & qu'ainsi nous ne pouvions y arriver. Le bruit fut épouvantable, toutes les vitres à une lieue à la ronde furent cassées, & il y eut des pans de muraille d'une grosseur énorme jetés de l'autre côté du Danube. Je ne peux dire combien il y avoit de poudre; mais la quantité en devoit être très-grande, car c'étoit le magasin de toute la Hongrie. Je n'ai jamais pu sa-

voir comment le feu s'y étoit mis : il y en a qui prétendent que ce fut par le moyen d'un incendiaire que les Chrétiens y avoient envoyé ; d'autres croient que ce fut un pur effet du hasard ; au moins est-il certain que personne ne parut depuis pour en solliciter la récompense. 1686.

Le Général Mercy, neveu de ce fameux Général du même nom, qui fut tué à Nortlingue, reçut, durant le siege, un coup de sabre à la tête, dont il mourut au bout de trois semaines, généralement regretté de tout le monde, & sur-tout du Duc de Lorraine, qui connoissoit sa valeur & ses talens pour la guerre. La campagne finie, je retournai en Angleterre.

Après avoir passé l'hiver à la Cour de Londres, je fus créé Duc de Berwick ; 1687. auparavant je ne m'appelois que M. Fitz-James : je retournai au printemps en Hongrie. L'Empereur me donna une commission de Colonel, pour comman-

1687. der le régiment de Cuiraſſiers de Taaff: celui-ci étoit alors Lieutenant général de Cavalerie, homme de beaucoup d'eſprit, & le favori du Duc de Lorraine. Il étoit Irlandois de naiſſance, & frere du Comte de Carlingford (*a*); il avoit été Page de l'Empereur, &, par ſon mérite, avoit trouvé le moyen de ſe faire un établiſſement conſidérable à la Cour de Vienne. Après la mort du Duc de Lorraine, il eſt toujours reſté auprès des enfans de ce Prince, en qualité de leur Gouverneur; & quand, par la paix de Riſwick, le Roi Très-Chrétien rendit la Lorraine, il y vint avec le jeune Duc, qui le fit ſon Grand-Maître & ſon premier Miniſtre: il étoit de plus Felt-Maréchal de l'Empereur, & Chevalier de la Toiſon d'or. C'étoit un des Seigneurs de l'Europe, des plus agréables; il poſſédoit parfaitement les Belles-

(*a*) Ce Comte de Carlingford ayant été tué à la Boyne, il lui ſuccéda dans le titre.

Lettres, & étoit grand homme de cabinet, mais peu eſtimé à la guerre. J'ai cru devoir parler de ce Général Taaff, d'autant que le Roi d'Angleterre m'avoit adreſſé à lui, & qu'il avoit la bonté de prendre ſoin de moi. 1687.

L'armée étant aſſemblée, nous marchâmes ſur la Drave, que la Cour de Vienne avoit ordonné qu'on paſsât pour aller combattre les troupes campées ſous Eſſeck. Le Duc de Lorraine avoit inutilement repréſenté le ridicule de ce projet, & le danger où l'on expoſeroit l'armée. Les ordres étoient ſi précis, qu'il y fallut obéir; & il y a lieu de croire que les ennemis de ce Prince avoient principalement en vue de le perdre. Quoi qu'il en ſoit, nous paſsâmes la Drave après beaucoup de temps qu'il nous fallut employer, tant pour faire les paſſages au travers d'une lieue de marais, que pour conſtruire notre pont de bateaux. Nous marchâmes enſuite à l'armée Turque, retranchée ſous Eſſeck;

mais après avoir bien visité la situation
1687. & la force de leur camp, & après avoir perdu beaucoup de monde par le feu de leur artillerie, que nous essuyâmes pendant un jour & demi, nous jugeâmes qu'il n'étoit pas possible de les attaquer avec espérance de succès; ainsi nous repassâmes la Drave, & vînmes camper sur le Danube, à Mohats. De là nous résolûmes de marcher vers Cinq-Eglises, afin d'y trouver des vivres qui nous manquoient. Dès que les Turcs, qui avoient aussi repassé la Drave, nous virent en marche, ils nous attaquerent. La bataille ne dura pas plus de deux heures : la cavalerie des Infideles plia la premiere, & ensuite on attaqua leur infanterie, qui d'abord fit assez de résistance; mais enfin on les enfonça. On poursuivit les Turcs jusqu'au pont d'Esseck; on leur tua dix mille hommes, sans compter ce qui se noya dans la Drave. L'on fit environ dix mille prisonniers; toute leur artillerie & tout

leur bagage furent pris. Notre perte ne fut pas considérable; je ne crois pas qu'elle montât à deux mille hommes, tant tués que blessés. Le Duc de Mantoue qui étoit Volontaire, ne courut pas grand risque; car dès qu'il vit les Turcs s'avancer pour nous attaquer, il se retira sur la montagne de Harsan, où nous avions placé notre bagage: à la vérité il y eut quelques momens de peur; car un corps de Tartares, qui s'étoit coulé par notre droite, venoit à toutes jambes pour tomber sur les bagages: mais heureusement pour le Sérénissime Duc, le Général Taaff prit quelques escadrons de la seconde ligne, qu'il mit en potence, pour les couvrir; ainsi les Tartares s'en retournerent (*a*). 1687.

(*a*) Il s'appeloit Ferdinand-Charles, & étoit fils de Charles III, Duc de Mantoue, & d'Isabelle-Claire, fille de l'Archiduc Léopold. Il a été le dernier de sa race, &, après sa mort, l'Empereur s'est emparé du Duché de Mantoue. Il y a apparence que le Maréchal de Berwick

1687. Cette bataille fut donnée près de Mohats, dans le même terrein où fut autrefois défait par les Turcs, Louis, Roi de Hongrie, qui y périt avec toute son armée.

Après cette victoire, l'armée passa le Danube, & se rendit maîtresse de tout le plat-pays de l'autre côté de ce fleuve, jusqu'en Transilvanie. Après quoi finit la campagne; car le Duc de Lorraine n'avoit aucuns préparatifs quelconques

---

ne l'auroit pas censuré de la sorte, si sa lâcheté n'eût été très notoire, & s'il ne se fût rendu la fable de l'armée. Voici ce qu'on lit de lui à cette même occasion, dans la Vie du Prince Eugene : » Pendant que ces choses se passoient, (les premieres escarmouches) le Duc de Mantoue demanda au Général Caprara, quel étoit l'endroit où l'on pourroit le plus commodément voir le combat. Caprara lui montra le mont Harsan. Le Duc s'y rendit au plus vîte, & ne le quitta qu'après que la bataille fut finie. On en fit des railleries, & les Soldats donnerent à ce mont le nom de *Miroir de la valeur Mantouane*, nom qu'il a conservé jusques aujourd'hui. «

pour faire des ſieges, de maniere que le profit de cette défaite ſe termina à peu de choſe. L'Empereur, à mon retour à Vienne, me fit Sergent général de bataille, c'eſt-à-dire, Maréchal de Camp. 1687.

Il ne ſera pas hors de propos de parler ici du caractere du Duc de Lorraine, d'autant qu'il n'en ſera plus queſtion dans le reſte de ces Mémoires, & qu'il ne ſeroit pas raiſonnable d'omettre ce qui regarde un ſi grand homme. C'étoit un Prince éminent par ſa prudence, ſa piété & ſa valeur; auſſi habile, qu'expérimenté dans le commandement des armées; également incapable d'être enflé par la proſpérité, comme d'être abattu par l'adverſité; toujours juſte, toujours généreux, toujours affable. A la vérité, il avoit quelquefois des mouvemens vifs de colere; mais dans l'inſtant la raiſon prenoit le deſſus, & il en faiſoit ſes excuſes. Sa droiture & ſa probité ont paru, lorſque, ſans conſidérer ce qui pouvoit lui être perſonnellement

avantageux, il s'oppoſa en 1688 à la
1687. guerre que l'Empereur méditoit contre la France, quoique ce fût l'unique moyen pour être rétabli dans ſes Etats. Il repréſenta fortement qu'il falloit préférer le bien général de la Chrétienté à des inimitiés particulieres; & que, ſi l'on vouloit employer toutes ſes forces en Hongrie, il oſeroit preſque répondre de chaſſer les Turcs de l'Europe, dans peu de campagnes. Son avis ne fut pas ſuivi; mais il n'en eſt pas moins louable. Il avoit épouſé la veuve de Michel, Roi de Pologne, & ſœur de l'Empereur Léopold, dont il a eu une nombreuſe lignée. Il mourut au commencement de l'année 1690 (*a*).

(*a*) Ce Prince mourut à Velz, près de Lintz, le 17 Avril 1690, âgé d'environ quarante-huit ans. Il écrivit, en mourant, à l'Empereur Léopold ſon beau-frere, la lettre ſuivante:

» Sacrée Majeſté, ſuivant vos ordres, je ſuis
» parti d'Inſpruck, pour me rendre à Vienne;
» mais je ſuis arrêté ici par un plus grand

Quand je retournai de Vienne en Angleterre, je paſſai par la Flandre Eſpagnole, dont le Marquis de Gaſtanaga étoit Gouverneur, homme de très-bonne mine, d'une converſation agréable, & qui vivoit avec plus de magnificence que pluſieurs Rois de l'Europe. Il me reçut avec tous les égards & toute la politeſſe imaginable, & pendant quinze jours qu'il me retint à Bruxelles, ce ne furent que fêtes & divertiſſemens de toutes ſortes. A mon retour, le Roi me donna le Gouvernement de Portſmouth & de la Province de Southampton, qu'il venoit d'ôter au Lord Ganesborough. L'on m'avoit, pendant l'été, conféré le régiment d'Infanterie du Lord Ferrers, & 1687.

» Maître. Je vais lui rendre compte d'une vie
» que je vous avois conſacrée toute entiere.
» Souvenez-vous que je quitte une épouſe qui
» vous touche, des enfans à qui je ne laiſſe
» que mon épée, & des ſujets qui ſont dans
» l'oppreſſion. «

l'hiver j'eus aussi le régiment des Gardes
1687. à cheval du Comte d'Oxford.

Je restai cette année en Angleterre ;
1688. pendant l'été. Le Roi fit un camp sur la Bruyere de Hounslow, à dix mille de Londres. Nous y avions environ quatre mille hommes.

La Reine accoucha le 20 Juin, dans le Palais Saint-James, d'un Prince, qui fut dans l'instant, selon les usages du Royaume, créé Prince de Galles. La Reine Douairiere, le Chancelier, & tout ce qu'il y avoit de personnes considérables à la Cour & à la Ville, se trouverent dans la chambre de la Reine, lors de sa naissance; le Roi ayant eu soin d'ordonner qu'on les avertît : la Princesse de Danemarck, fille du Roi, étoit absente, & l'on croit qu'elle alla exprès aux eaux de Bath, afin de ne pas être à l'accouchement.

Le Prince d'Orange envoya le Comte de Quilestein faire au Roi ses complimens en forme : mais en même temps

très-fâché de se voir éloigné de la Couronne, par la naissance du Prince, il employa par-tout des Emissaires pour insinuer que cet enfant n'étoit pas né de la Reine, & que les Catholiques l'avoient supposé, afin de donner au Trône un héritier de leur Religion. Il n'y eut sortes de mensonges, d'impostures, d'artifices, dont on ne se servît, pour tâcher de rendre cette calomnie probable; & le silence de la Princesse de Danemarck, sur cette matiere, étoit une augmentation de soupçons. Elle avoit d'autant plus de tort, qu'elle savoit mieux que personne la vérité de la grossesse de la Reine, ayant plusieurs fois mis la main sur le ventre nu de la Reine, & senti l'enfant remuer. Il est vrai que, depuis la révolution, elle a écrit au Roi son pere, pour demander pardon de tout ce qu'elle avoit commis contre lui; mais ce sont de vaines paroles, qui n'ont point réparé les malheurs de sa famille. 1688.

Les motifs que je viens de marquer,

déterminerent le Prince d'Orange à en-
1688. vahir l'Angleterre ; mais il prit pour prétexte les prieres de toute la Nation, qui l'avoit, disoit-il, fait solliciter de venir sauver les Loix, la Religion & la liberté, du danger évident où elles étoient. Sur les bruits de l'armement qui se faisoit en Hollande, le Roi de France, persuadé que cela regardoit l'Angleterre, fit offrir au Roi, & troupes & flottes : mais ce Prince, trompé par le Comte de Sunderland, son premier Ministre, répondit toujours que cet armement ne le regardoit pas, & qu'en tout cas il n'avoit besoin que de ses sujets pour se défendre. Le Marquis d'Albeville, Envoyé d'Angleterre en Hollande, écrivoit continuellement au Comte de Sunderland, pour informer le Roi des préparatifs que faisoit le Prince d'Orange, & pour l'assûrer que c'étoit pour une descente en Angleterre. Le Comte, pour toute réponse, le traitoit de visionnaire. Enfin Albeville, lassé d'écrire en vain,

&

& pénétré de zele, paſſa lui-même la mer, pour répéter au Roi, de bouche, tout ce qu'il avoit déjà mandé par lettres. Le Comte le fit réprimander par le Roi, d'être venu ſans permiſſion, & il eut ordre de s'en retourner incontinent. A la vérité, il eut la ſatisfaction de rendre compte au Roi, de tout ce qu'il ſavoit; mais on n'y fit pas toute l'attention convenable, quoique l'on ne pût plus diſconvenir que le Prince d'Orange n'eût deſſein ſur l'Angleterre. 1688.

Skelton, Envoyé d'Angleterre en France, convaincu du danger où étoit le Roi ſon maître, avoit engagé le Roi Très-Chrétien à déclarer aux Etats Généraux, que, s'ils faiſoient aucun acte d'hoſtilité envers le Roi de la Grande-Bretagne, il le regarderoit comme une déclaration de guerre contre lui: ſur quoi, comme Skelton avoit agi en cela ſans ordre, Sunderland le fit non-ſeulement rappeller, mais à ſon retour mettre à la tour de Londres.

Le Pape Innocent XI, l'Empereur &
1688. le Roi d'Espagne, étoient d'intelligence avec le Prince d'Orange, sur l'invasion préméditée; cela dans la vue d'obliger le Roi d'Angleterre à renoncer à l'alliance qu'il avoit avec la France, & à se joindre à la Ligue nouvellement faite à Ausbourg, contre cette Nation. Leur intention ne fut jamais pourtant de détrôner le Roi d'Angleterre; & pour preuve, Dom Pedro Ronquillo, Ambassadeur d'Espagne à Londres, dans une Audience particuliere qu'il demanda exprès, fit entrevoir clairement au Roi, que l'orage le menaçoit; mais en même temps l'assûra, au nom de la Maison d'Autriche, que, s'il vouloit entrer dans la Ligue, il n'y auroit plus rien à craindre pour lui, & que tout l'effort se tourneroit contre la France. La réponse du Roi, quoique peu conforme à ce que la politique auroit peut-être pu exiger de lui dans les circonstances présentes, fut selon la droiture de son cœur & de sa

conſcience. Il aſsûra l'Ambaſſadeur qu'il avoit intention de vivre bien avec tout le monde, & de ne ſe départir jamais des regles de l'équité & de la juſtice; que par ces mêmes regles, il ne pouvoit rompre avec un Prince ſon parent & ſon allié, de qui il n'avoit jamais reçu que des amitiés. Ronquillo le preſſant fortement, & lui faiſant enviſager les malheurs où il alloit être expoſé, s'il perſiſtoit dans cette réſolution, le Roi lui répondit qu'il perdroit plutôt ſa Couronne, que de jamais commettre une action injuſte. 1688.

Le Roi Très-Chrétien, informé de la Ligue faite contre lui, & des deſſeins qu'avoit formés le Prince d'Orange, crut qu'il devoit prendre des meſures d'avance contre ſes ennemis, & ſur-tout ſe garantir contre les entrepriſes des Allemands. Pour cet effet, le Dauphin, au mois de Novembre, aſſiégea Philisbourg, dont il ſe rendit maître, & par-là couvrit entiérement l'Alſace. Ce n'étoit

pourtant pas ce qu'il y avoit de mieux à
1688. faire : car si le Dauphin, au lieu d'aller sur le Rhin, eût attaqué Maëstricht, les Hollandois, alarmés de voir la guerre portée dans leur pays, n'auroient jamais permis au Prince d'Orange de passer en Angleterre avec leurs troupes, en ayant besoin pour la défense de leurs propres frontieres.

Au mois d'Octobre, le Prince d'Orange, ayant fait voile des côtes de Hollande, passa avec sa flotte à la vue de celle du Roi, mouillée au Boy-due-Nore, à l'embouchure de la Tamise. Plusieurs personnes ont cru que c'étoit par mauvaise volonté que Milord Dartmouth, Amiral de la flotte, ne suivit pas celle du Prince d'Orange; mais j'ai su du Chevalier Strickland, Vice-Amiral de Dartmouth, & très-honnête homme aussi bien que très-habile marin, que les vents ne permettoient pas à la flotte de pouvoir sortir d'où elle étoit, à cause de certains bancs de sables,

Ce même Dartmouth a fait voir depuis, qu'il étoit fidele sujet, étant mort dans la tour de Londres, où le Prince d'Orange, devenu Roi, l'avoit enfermé, le soupçonnant avec raison d'être attaché à son véritable Souverain. En effet, le Roi l'avoit comblé de faveurs; il l'avoit fait Grand-Ecuyer d'Angleterre, & Grand-Maître de l'Artillerie. Il avoit aussi été fait Lord par le Roi Charles, à sa recommandation. 1688.

Le Roi ayant eu avis que le Prince d'Orange étoit débarqué à Torbay dans l'Ouest de l'Angleterre, résolut de marcher à lui pour le combattre; & pour cet effet il ordonna que le rendez-vous général de l'armée seroit à Salisbury.

J'étois alors à Portsmouth, mon Gouvernement, & j'y reçus ordre d'aller à Salisbury prendre le commandement des troupes qui s'y assembloient. Cependant Milord Cornbury, fils aîné du Comte de Clarendon, & par conséquent cousin-germain des Princesses d'Orange & de

1688. Danemarck, y étoit arrivé le premier; &, comme le plus ancien Colonel, se trouva, par mon absence, Commandant du quartier. Il voulut profiter de l'occasion pour mener au Prince d'Orange les quatre régimens de Cavalerie & de Dragons qui y étoient. Le sieur de Blathwayt, Secrétaire de la guerre, pour favoriser ce projet, avoit exprès différé pendant plusieurs jours de m'envoyer l'ordre du Roi. Cornbury donc supposant avoir reçu des ordres de la Cour, pour s'approcher plus près des ennemis, se mit en marche, & craignant que je ne le joignisse, il marcha nuit & jour, faisant seulement quelquefois de petites haltes, pour rafraîchir les chevaux. Le Prince d'Orange, à qui il avoit donné avis de sa marche, envoya au devant de lui un gros détachement de cavalerie; & dès que Cornbury l'eut apperçu, il l'alla joindre avec quelques Officiers à qui il avoit donné le mot: mais le gros des troupes se voyant sur-

pris & trahi par les Chefs, ſe retira au galop. 1688.

J'étois arrivé, peu de jours auparavant, à Salisbury, d'où ayant trouvé les troupes parties, je les ſuivis & arrivai à Warminſter (je crois que c'eſt le nom du Bourg) le ſoir de cette trahiſon. J'y fus réveillé vers le minuit par un grand bruit que j'entendis dans la rue; & ayant mis la tête à la fenêtre, je vis paſſer beaucoup de gens qui crioient : *Les ennemis* : ſur quoi je montai promptement à cheval; & étant ſorti du bourg, je ralliai les fuyards, & ramenai à Salisbury les quatre régimens, qui ne ſe trouverent diminués que d'environ cinquante Cavaliers ou Dragons, & d'une douzaine d'Officiers.

Il eſt à remarquer que, malgré l'invitation & les promeſſes de nombre de Seigneurs, le Prince d'Orange fut pendant plus de quinze jours, après être débarqué, ſans que perſonne l'allât joindre; de maniere qu'il commença à craindre

1688. pour la réuſſite de ſon entrepriſe, & délibéra même dans ſon Conſeil, s'il ne ſe rembarqueroit pas : toutefois s'étant déterminé d'attendre encore quelque temps, il vit avec plaiſir arriver Milord Colcheſter, Lieutenant des Gardes du Corps du Roi; & peu de temps après, l'aventure du Milord Cornbury étant ſurvenue, il ne ſongea plus qu'à profiter des mauvaiſes diſpoſitions où étoit la Nation contre le Roi.

Le Roi étant arrivé à Salisbury, avoit donné ſes ordres pour que l'on ſe tînt prêt à marcher en avant; mais ayant appris qu'il y avoit nombre de mal-intentionnés dans l'armée, & qu'il étoit à craindre, qu'en s'approchant de l'ennemi, il ne ſe trouvât abandonné de la plupart, il prit le parti de retourner à Londres. Le Prince Georges de Danemarck, les Ducs de Grafton & d'Ormond, Milord Churchill, & pluſieurs autres, quitterent le Roi, & paſſerent au Prince d'Orange.

Le Roi me donna la Compagnie des

Gardes-du-Corps, vacante par la désertion du Lord Churchill, mon oncle: 1688.
le régiment des Gardes à cheval, que j'avois, fut donné au Comte d'Arran, fils aîné du Duc d'Hamilton.

Le Roi, en partant de Londres, avoit envoyé le Prince de Galles à Portsmouth, pour y être plus en sûreté; & lorsqu'il résolut de retourner de Salisbury à Londres, il envoya ordre à Milord Dover, Capitaine des Gardes-du-Corps, qui accompagnoit le Prince, de le mener en France; & pour cet effet signa l'ordre pour que Milord Dartmouth, qui étoit mouillé avec la flotte à Spithéad, passât le Prince. Dartmouth refusa de le faire, disant qu'il falloit un ordre en forme du Conseil, pour le disculper envers la Nation de hasarder l'héritier présomptif de la Couronne hors du Royaume; mais sa véritable raison étoit, qu'il n'avoit plus que le nom d'Amiral, & qu'il craignoit que, si le Prince étoit embarqué, la flotte, toute dévouée au Prince

d'Orange, ne le livrât aux ennemis :
1688. ainſi le Prince fut ramené à Londres, où le Roi arriva pareillement.

Quoique je vouluſſe cacher les fautes qu'a commiſes Milord Churchill, je ne puis paſſer ſous ſilence une circonſtance aſſez remarquable. Le Roi devoit, de Salisbury, aller dans mon carroſſe viſiter le quartier que commandoit le Major Général Kirck : un prodigieux ſaignement de nez, qui prit tout d'un coup au Roi, l'en empêcha ; & l'on prétend que la partie étoit faite, & les meſures priſes par Churchill & Kirck, pour livrer le Roi au Prince d'Orange : mais cet accident détourna le coup.

La Princeſſe de Danemarck, ayant ſu que le Roi revenoit de Salisbury, & que ſon mari étoit paſſé aux ennemis, s'enfuit de Londres à Nottingham, accompagnée de l'Evêque de Londres, de Madame de Churchill & de Madame de Berkley : beaucoup de Nobleſſe s'empreſſerent de toutes parts à ſe

rendre auprès d'elle ; le tout ſur le prétexte que l'Egliſe étoit en danger, & que le Roi vouloit introduire le papiſme & le pouvoir arbitraire. Il eſt vrai qu'en pluſieurs occaſions on avoit agi avec peut-être trop peu de circonſpection, & que par-là on avoit donné lieu à de fauſſes imaginations : il eſt certain auſſi, qu'indépendamment du zele indiſcret de quelques Catholiques, le Comte de Sunderland y avoit plus contribué que perſonne ; & cela, dans la vue de ruiner le Roi, & de préparer les eſprits pour les entrepriſes du Prince d'Orange, qui l'avoit gagné depuis long-temps. Mais, quoi qu'il en ſoit, l'on peut aſſûrer, que, malgré quelques démarches irrégulieres qu'on ne peut totalement excuſer, beaucoup de ce qu'on diſoit étoit outré, & que la Nation n'avoit jamais été ſi floriſſante que ſous ce regne. 1688.

Le Roi ſe voyant trahi & abandonné par ſes enfans, & par ceux en qui il avoit le plus de confiance, crut que la

1688. voie de négociation convenoit mieux que celle des armes; mais qu'avant tout, il falloit mettre la Reine & le Prince en lieu de sûreté. Il les fit donc embarquer secrétement, & conduire en France par Messieurs de Lausun & de Saint-Victor, deux François qui se trouvoient pour lors à Londres. Après cette démarche, il députa au Prince d'Orange trois Seigneurs; savoir, les Comtes de Nottingham & de Godolphin, avec le Marquis d'Hallifax, Chef de l'Ambassade. Le Prince d'Orange, pour toute réponse, dit qu'il alloit s'approcher de Londres, afin d'être plus à portée de traiter; & en effet il continua sa marche à la tête de son armée : sur quoi le Roi jugeant de la mauvaise volonté du Prince d'Orange, & craignant d'être arrêté, prit le parti de se déguiser & de se sauver en France; mais en chemin il fut arrêté par la populace, auprès de Feversham, & ayant été obligé de se découvrir, pour éviter leurs emportemens, (car ils le

prenoient pour un Prêtre, auſſi bien que le Chevalier Hales qui ſeul l'accompagnoit,) il fut traité avec reſpect; enſuite il fit venir de Londres le Comte de Feversham, avec un détachement de Gardes-du-Corps, & y retourna dans ſes carroſſes. En paſſant par la ville pour aller à Whitehall, le peuple s'empreſſoit en foule pour le voir, & crioit, *Vive le Roi*, avec toutes les démonſtrations de la plus grande joie: le ſoir il y eut partout des illuminations. Ces marques d'amitié des Bourgeois de Londres déplurent au Prince d'Orange, & il réſolut d'éloigner le Roi, crainte que ſa préſence ne fût un obſtacle à ſes vaſtes deſſeins. En effet, le Roi lui ayant, auſſi-tôt après ſon retour, envoyé un meſſage à Windſor où il étoit arrivé, eut pour réponſe, que les affaires préſentes requérant ſa préſence à Londres, il ne convenoit pas que le Roi s'y trouvât en même temps, & qu'ainſi Sa Majeſté eût à choiſir l'endroit où Elle ſe voudroit retirer. Le Roi choiſit la ville de Rocheſter. 1688.

Pendant ce temps, les Gardes Bleues du
1688. Prince d'Orange étoient venues prendre poste à Whitehall, & les Gardes Angloises eurent ordre de se retirer : à quoi le Roi leur ordonna d'obéir. Le Roi, accompagné d'un détachement des Gardes du Corps du Prince d'Orange, se rendit à Rochester par eau : j'y arrivai deux jours après, ayant un peu auparavant, par ordre du Roi, rendu au Prince d'Orange la ville de Portsmouth. Il m'auroit été bien difficile, pour ne pas dire impossible, de défendre cette place; car, quoique je fusse assez assûré de ma garnison, consistant en deux mille cinq cents hommes de pied, & cinq cents Dragons, je n'avois aucun magasin de vivres, & je ne pouvois en trouver, à cause que par mer j'étois bloqué par la flotte qui ne vouloit laisser entrer aucun bâtiment dans le port; & du côté de terre M. Norton, Colonel du temps de Cromwell, ayant assemblé les Milices du pays, s'étoit posté sur les hauteurs de Postdowne, & par-là barroit l'entrée

& la sortie de la petite isle de Portsmouth. J'avois été à bord de Milord Dartmouth, pour lui représenter la nécessité où j'étois, par rapport aux vivres, & l'importance de m'en faire avoir pour conserver la place : il me répondit, les larmes aux yeux, qu'il convenoit de tout ce que je lui disois, & que de son côté il n'y avoit rien qu'il ne fît pour le service du Roi; mais qu'il n'étoit pas plus maître de la flotte, que moi; qu'il y étoit véritablement prisonnier, quoiqu'en apparence on vînt lui rendre les respects dus à un Amiral; que c'étoit le Chevalier Berry, son Contre-Amiral, qui étoit le maître; & qu'ainsi tout ce qu'il pouvoit me conseiller de mieux, c'étoit de ne plus revenir à bord, crainte qu'on ne m'arrêtât. Je fus donc obligé de convenir avec Norton, que je ne ferois aucun acte d'hostilité, pourvu qu'il permît que les paysans vinssent au marché à l'ordinaire; car nous ne vivions qu'au jour la journée. Le Roi avoit bien ordonné, 1688.

en partant de Salisbury, qu'un vaiſſeau
1688. chargé de vivres, qui étoit à Southampton, vînt à Portſmouth; mais le Chevalier Berry l'avoit ſaiſi, ſous prétexte que la flotte en manquoit.

J'arrivai le ſoir à Rocheſter, & le Roi me dit de reſter à ſon coucher. Après qu'il fut déshabillé, & que tout le monde fut congédié, il reprit ſes habits, & ſortant par une porte dérobée, qui étoit dans ſa chambre, il gagna le bord de l'eau, & s'embarqua dans une grande chaloupe que Travagnon & Macdonnel, deux Capitaines de vaiſſeaux, dont les navires étoient dans la riviere, lui avoient préparée : il n'avoit avec lui que ces deux Officiers, Hidolph, Gentilhomme de la chambre, Labadye, Valet de chambre, & moi. Nous débarquâmes la nuit d'après à Ambleteuſe, d'où le Roi ſe rendit à Saint-Germain : la Reine & le Prince de Galles y étoient arrivés quelques jours auparavant.

Le Roi m'avoit dépêché de Bou-

ogne à Verſailles, pour donner part 1688.
u Roi Très-Chrétien de ſon arrivée en
'rance, & lui demander retraite dans
on Royaume. J'en fus reçu avec toute
a politeſſe & l'amitié imaginables; &
l étoit aiſé de voir par ſes diſcours,
ue ſon cœur parloit autant que ſa
angue.

Dès que le Prince d'Orange apprit
e départ du Roi, & ſon arrivée en 1689.
'rance, il convoqua une Convention, où
ſſiſterent tous les Grands du Royaume
c les Députés des Provinces & Villes:
près de grands débats, il y fut à la fin
onclu, à la pluralite des voix, que le
oi avoit abdiqué, & qu'ainſi le trône
toit vacant.

Le Roi écrivit de Saint Germain une
ettre à la Convention, pour lui expli-
uer les raiſons qu'il avoit eues de ſe re-
irer en France, & lui défendre en même
emps de procéder en rien contre ſes
ntérêts ou ſon autorité: mais on ne
oulut pas recevoir ſa lettre, & peu

après on déféra la Couronne, ou, pour
1689. mieux dire, on élut pour Roi & Reine d'Angleterre, le Prince & la Princesse d'Orange.

Je ne prétends pas ici faire un long discours, pour prouver l'irrégularité de tout ce qui se faisoit en Angleterre; je dirai seulement qu'il n'a jamais été défendu par aucune Coutume ou Loi à un Prince de sortir d'un de ses Royaumes sans la permission de ses sujets, & qu'il est absurde d'avancer que par-là il abdique; l'abdication étant une démission volontaire faite, ou de bouche, ou par écrit, ou du moins par un silence non forcé, après qu'on a été pressé de s'expliquer. Le Roi n'est tombé dans aucun de ces cas; il étoit prisonnier, & pour se tirer des mains de ses ennemis, s'étoit sauvé où il avoit pu. De plus il ne lui étoit pas possible d'aller joindre ses fideles sujets en Ecosse, ou en Irlande, que par la France; car toute l'Angleterre étant soulevée, il n'eut pu traverser tout

e Royaume qu'avec un grand péril : 1689.
nais quand même il auroit été vrai que e Roi eût abdiqué, la Couronne se rouvoit, selon les loix fondamentales du Royaume, *ipso facto*, dévolue à l'héri-ier immédiat, lequel n'étant alors qu'un nfant au berceau, ne pouvoit avoir ommis aucun crime, ni abdiqué. Le Prince de Galles, son fils, avoit été re-onnu pour tel par toute l'Europe, par oute la Nation Angloise, & même par e Prince d'Orange : ainsi le Prince de Galles étoit Roi ; & pour en reconnoître in autre, il falloit prouver qu'il étoit in enfant supposé : mais c'est ce qu'on i'a jamais osé entreprendre, attendu que nul Prince n'est venu au monde en présence de tant de témoins que celui-ci ; comme il fut prouvé en plein Conseil & assemblée de Notables, un peu avant a descente du Prince d'Orange. J'en pourrois parler savamment, car j'y étois ; & malgré mon respect & mon dévoue-ment pour le Roi, je n'aurois jamais pu

donner les mains à une action si détes-
1689. table, que celle de vouloir supposer un enfant, pour ôter la Couronne aux véritables héritiers; & après la mort du Roi, je n'aurois pas continué à soutenir les intérêts d'un imposteur : l'honneur & la conscience ne me l'auroient pas permis.

J'ajouterai encore cette réflexion. Le Prince d'Orange, par sa déclaration, lorsqu'il passa en Angleterre, marquoit qu'il n'y venoit à autre intention que celle d'empêcher la ruine de l'Eglise Anglicane, & d'examiner la naissance du Prince de Galles.

Quant au premier point, il l'a effectué, en détrônant un Roi Catholique; mais en même temps il a renversé un des principaux articles de la Religion Anglicane, qui jusques-là avoit fait gloire de soutenir l'obéissance passive. Quant au second, j'ai déjà dit que le Prince d'Orange ne l'a jamais osé mettre sur le tapis; & il n'en avoit plus besoin,

puiſqu'on l'avoit déclaré Roi : ſes Emiſ-
ſaires ont même ſouvent voulu avan- 1689.
cer qu'il ne tenoit la Couronne, que par droit de conquête, à l'exemple de Guillaume le Conquérant.

Quoique la défection ſemblât être générale, il faut pourtant dire, à l'honneur de l'Egliſe Anglicane, que l'Archevêque de Cantorbery, & ſix autres Evêques, ne voulurent jamais reconnoître d'autre Roi que Jacques II ; & malgré ce que la Convention venoit de faire pour le Prince d'Orange & la Princeſſe ſa femme, ils continuerent à prier Dieu publiquement pour le Roi. La réponſe, que l'Archevêque fit faire à la Princeſſe, eſt digne d'être tranſmiſe à la poſtérité. Dès qu'elle fut arrivée de Hollande à Whitehall, elle lui envoya un Gentilhomme, pour demander ſa bénédiction. Il répondit : » Quand elle aura » obtenu celle de ſon pere, je lui donne» rai volontiers la mienne. « Le Prince d'Orange, voyant la fermeté de ces Pré-

lats, les fit dépoſer. Ils donnerent un
1689. bel exemple de fidélité inviolable à leur Souverain; car plutôt que de rien faire qui y pût être contraire, ils ſe laiſſerent dépouiller de leurs dignités & revenus, & ne vécurent plus que des aumônes qu'on leur faiſoit.

Le Comte de Tirconel, Vice-Roi d'Irlande, ayant rejetté les offres avantageuſes qui lui avoient été faites par le Prince d'Orange, & ayant, par ſa fermeté, conſervé dans l'obéiſſance toute l'Irlande, à l'exception du Nord qui s'étoit déclaré pour la révolution, le Roi réſolut de l'aller joindre, & de mener avec lui des Officiers Généraux François. M. de Roſen, Lieutenant Général, lui fut donné pour commander l'armée ſous Tirconel; M. de Momont, Maréchal de Camp, pour ſervir de Lieutenant Général; & MM. de Puſignan & Lery, Brigadiers, pour être Maréchaux de Camp. Boiſſelau, Capitaine aux Gardes, fut envoyé pour être Major

Général ; & l'Eſtrade, Enſeigne des Gardes-du-Corps, pour être Maréchal des Logis de la Cavalerie. Au mois de Février le Roi partit pour Breſt, où il m'avoit déjà envoyé, & où le Roi Très-Chrétien avoit fait équiper une eſcadre de trente vaiſſeaux de guerre, commandés par M. de Gabaret. Le Roi mit à la voile au premier bon vent; mais il fut obligé de rentrer dans le port, ayant été abordé & endommagé à la hauteur de Camaret, par un autre vaiſſeau de guerre. Dès que le vaiſſeau fut radoubé, nous remîmes à la voile, & nous arrivâmes à Kingſale le 17 Mars. Tirconel vint au devant du Roi à Cork, où il fut créé Duc : il rendit compte de l'état des affaires, & du nombre de troupes qu'il avoit levées. Les peuples montrerent par-tout une joie extraordinaire, n'ayant jamais vu de Roi dans ce Royaume, depuis Henri II. Le Roi ſe rendit à Dublin, où il convoqua un Parlement, afin de trouver les fonds pour la guerre.

1689.

Avant l'arrivée du Roi, Tirconel 1689. avoit envoyé M. Richard Hamilton, Lieutenant Général, avec quelques troupes, pour tâcher de réduire le Nord : j'eus ordre auſſi de m'y rendre, pour ſervir ſous lui, en qualité de Maréchal de Camp. Après que je l'eus joint, nous nous avançâmes à Colraine, poſte très-conſidérable, que les Rebelles abandonnerent à notre approche, dans la crainte d'être coupés par un détachement, qui avoit paſſé la riviere un peu au deſſus. De là nous marchâmes, le 15 Avril, au pont de Clady, ſur la riviere de Strabane, dont les Rebelles, au nombre de dix mille, vouloient défendre le paſſage : il n'y avoit point de gué, & de l'autre côté du pont, qui étoit rompu, les ennemis avoient placé de l'infanterie dans un bon retranchement. Nous n'avions mené avec nous que trois cent cinquante hommes de pied & environ ſix cents chevaux; le reſte de notre petite armée étoit reſté près de Strabane.

Notre

Notre infanterie s'approcha du pont rompu, & à coups de fusils chassa les ennemis de leur retranchement. Hamilton, jugeant à propos de profiter du désordre qui paroissoit parmi les Rebelles, ordonna qu'on passât la riviere à la nage. Dans l'instant nous nous y jettâmes tous à cheval, & nous arrivâmes sur l'autre bord avec perte seulement d'un Officier & de deux Cavaliers noyés: l'infanterie en même temps trouva moyen, avec des planches, de passer sur le pont, & s'étant saisi des retranchemens, se mit à tirer sur le gros des Rebelles qui étoient en bataille à mi-côte; ce qui joint à l'action hardie que nous venions de faire, jetta l'épouvante parmi eux, de maniere qu'au lieu de venir nous charger au sortir de l'eau, il s'enfuirent tous. Nous les poursuivîmes pendant cinq milles; mais il n'y eut pas moyen d'atteindre leur cavalerie: pour l'infanterie, nous en tuâmes environ quatre cents sur la place: le reste, à la fa- 1689.

1689. veur des marais, trouva moyen de se sauver. M. de Rosen, que le Roi Très-Chrétien avoit donné au Roi pour être son Général, étoit arrivé à Strabane pendant l'action, avec quelques troupes, & voyant que les Rebelles, qui lui étoient opposés, se retiroient, il passa pareillement la riviere à la nage sans aucune opposition. Le Roi, qui s'étoit avancé vers cette frontiere, ayant su la déroute, fut conseillé de s'approcher en personne de la ville de Londonderry, où les Rebelles s'étoient retirés, ne doutant pas que sa présence ne les déterminât à se soumettre. En effet, ayant joint M. de Rosen, il se mit en marche par St. Johnstown, & arriva devant Londonderry, sans en avertir Hamilton. Le malheur voulut que celui-ci, ayant envoyé aussi-tôt après notre action, sommer les habitans de se rendre, ils lui avoient répondu qu'ils envoyeroient des Députés dans deux jours pour traiter; mais qu'ils demandoient que les troupes ne s'appro-

chaſſent pas plus près de leur ville, que Saint-Johnſtown; ce qu'Hamilton leur promit. Voyant donc paroître le reſte de l'armée devant leur ville, les Rebelles s'imaginerent que l'on vouloit les ſurprendre, & que la promeſſe de M. d'Hamilton n'avoit été que pour mieux en venir à bout; de maniere que, lorſque le Roi les fit ſommer, ils ne répondirent qu'à grands coups de canons: ainſi, comme nous n'avions rien de prêt pour un ſiege, nous nous retirâmes un peu en arriere, & le Roi s'en retourna à Dublin, afin de tâcher de former une armée ſuffiſante pour oppoſer à celle que le Prince d'Orange ſe préparoit à envoyer en Irlande, ſous le commandement de M. de Schomberg. M. de Roſen avoit eu d'autant plus de tort de perſuader au Roi de faire devant Londonderry la démarche que je viens de marquer, qu'il avoit ſu & approuvé l'accord de M. d'Hamilton. Le Roi en partant avoit laiſſé le commandement de 1689.

1689. l'armée à MM. de Momont & d'Hamilton, ayant emmené avec lui M. de Rosen. Après le départ du Roi, nous résolûmes de nous approcher de Londonderry, pour la bloquer, en attendant que nous pussions avoir ce qui étoit nécessaire pour le siege. Momont, Hamilton, Pusignan & moi, nous nous avançâmes avec quatre cents hommes de pied, le régiment de Cavalerie de Tirconel, & celui de Dragons de Dungan; faisant environ sept cents chevaux : nous prîmes nos quartiers près du fort de Cullmore au dessous de Derry (Londonderry) sur la même riviere : le Commandant de ce fort se rendit d'abord, quoique nous n'eussions pas de quoi le prendre.

Nous avions laissé à Saint-Johnstown trois bataillons & neuf escadrons; comme aussi à deux milles de Derry, du côté de Saint-Johnstown, quatre bataillons aux ordres du Brigadier Ramsey. Le Brigadier Wauchop étoit de l'autre côté de

a riviere, vis-à-vis de Derry, avec deux 1689.
bataillons, quelque cavalerie & quelques petites pieces de campagne.

Nous avions envoyé ordre à Ramſey d'envoyer deux cents hommes de pied, ſous les ordres du Colonel Hamilton, occuper le village de Pennibom, à un mille de la ville du côté de Cullmore, à deux milles de notre quartier, & à trois de celui de Ramſey. Les ennemis, qui virent paſſer cette petite troupe à la vue de la ville, ſortirent deſſus au nombre de quinze cents fantaſſins & de trois cents chevaux. Le Colonel Hamilton ſe poſta dans les haies & maiſons de Pennibom, & nous envoya avertir de venir promptement à ſon ſecours : malheureuſement notre cavalerie étoit au fourrage, de maniere que nous ne pûmes nous ſervir que d'une garde de quarante Maîtres avec leſquels nous allâmes au grand galop à Pennibom : nous trouvâmes que l'infanterie des ennemis s'étoit miſe en bataille vis-à-vis de la

nôtre, & que leur cavalerie étoit à leur
1689. droite, sur l'Estran : nous formâmes dans l'instant notre cavalerie, qui, par l'arrivée de quelques Dragons, se trouva de deux troupes de quarante Maîtres chacune ; nous chargeâmes la cavalerie ennemie, que nous culbutâmes & que nous poursuivîmes le long de l'Estran, jusques fort près de la place. L'infanterie ennemie voyant cette déroute, se retira, & nous ne les inquiétâmes que de loin par quelques coups de fusils notre perte ne fut pas considérable quoiqu'en allant à la charge nous eussions essuyé tout le feu de l'infanterie ennemie. Momont y fut tué, aussi bien que le Major Taaf, frere du Comte de Carlingford & du Général Taaf, & six ou sept Cavaliers ou Dragons ; de tout ce que nous étions, il n'y en eut pas un qui ne fût, ou lui-même, ou son cheval blessé. Cette action arriva le 21 Avril.

Crainte de nouvelle attaque, nous augmentâmes le poste de Pennibom jus

qu'à cinq cents hommes de pied; toutefois le 25, les ennemis sortirent vers les 1689.
neuf heures du matin, avec sept à huit mille hommes, & nous attaquerent vivement. Le combat dura toute la journée; mais comme nous avions été chassés de toutes les haïes, & réduits aux dernieres maisons du village, nous courions risque d'être totalement battus, si Ramsey, à qui nous avions envoyé, ne fut arrivé vers les sept heures du soir, avec ses troupes. Il commença d'abord par attaquer les Rebelles parderriere: ce qui les fit retirer avec précipitation dans la ville. Nous ne perdîmes pas beaucoup de monde dans cette action, quoique très-longue: Pusignan, Maréchal de Camp, y fut blessé, & mourut peu de jours après; Pointy, Brigadier François y fut blessé, mais il en guérit: je reçus une grosse contusion à l'épine du dos, qui me fit grand mal, j'en fus quitte pour quelques incisions; c'est l'unique blessure que j'aie eue de ma vie.

Les ennemis continuerent à faire des
1689. ſorties conſidérables, & il ne ſe paſſoit pas de jour que nous n'euſſions quelque action.

Comme on nous avoit mandé de Dublin, qu'on nous envoyoit de l'artillerie, nous crûmes qu'il étoit à propos de prendre à l'avance les poſtes près de la ville, qui pourroient en faciliter le ſiege. Pour cet effet, le 6 Mai, Ramſey attaqua avec ſes troupes un moulin à vent, qui étoit ſur une hauteur à demi-portée du canon de la place, derriere laquelle étoit un fond où il devoit ſe camper. Les ennemis ſe défendirent avec une grande bravoure, & à la fin toute la ville étant ſortie ſur lui, il fut pouſſé & obligé de ſe retirer. Ramſey y fut tué avec environ deux cents hommes; pluſieurs Officiers de diſtinction furent pris. Wauchop prit le commandement des troupes de Ramſey, & réſolut de tenter encore de s'emparer du moulin. Les ennemis, qui en voyoient la conſé-

quence, l'avoient enveloppé d'un grand retranchement : nos troupes ne purent jamais le forcer, & nous y perdîmes encore plusieurs Officiers, & au moins cent Soldats. 1689.

Voyant l'opiniâtreté, le nombre & la bravoure des Rebelles, nous rassemblâmes toutes nos troupes, consistant en douze bataillons, & quinze ou seize escadrons. Nous nous campâmes vis-à-vis du front de la place, derriere un rideau à une bonne portée de carabine, & nous laissâmes de l'autre côté de la riviere les deux bataillons qui y étoient. Quelques jours après arriverent six pieces de gros canon; il y en avoit trente dans la ville. Nous n'avions en tout que cinq à six mille hommes; les assiégés en avoient plus de dix mille bien armés.

M. de Rosen arriva pareillement avec les Ingénieurs & Artilleurs François, pour commencer les attaques. Comme la besogne ne me plaisoit pas, non plus que le nouveau Général, & que l'on avoit

1689. dessein d'envoyer un détachement pour observer les Rebelles d'Inniskillin, dont le nombre s'augmentoit, j'en demandai le commandement, & l'obtins. Je partis le 21 Juin du camp avec quatre cents chevaux, ou Dragons, & me rendis à Cavanparck sur la riviere de Shabane: de là ayant appris qu'il y avoit à Donegal trois cents Rebelles, qui faisoient des magasins, j'y marchai de nuit, & les attaquai à la petite pointe du jour: ils y furent battus & contraints de se sauver dans le château. Je brûlai les magasins & la ville, & me retirai à mon camp avec quinze cents bœufs, vaches, ou moutons.

Ayant été joint quelque temps après par un régiment de Cavalerie, par un de Dragons, & par quatre bataillons venus de Dublin, je résolus de m'approcher d'Inniskillin, afin de mieux observer les mouvemens des Rebelles. J'allai donc le 6 de Juillet camper à Trelick, à neuf milles d'Inniskillin; le 13 je m'a-

vançai avec un détachement, pour reconnoître le pays & la ville. Les ennemis ſortirent ſur moi avec deux cents hommes de pied & cent chevaux : je les attaquai, & pouſſai la cavalerie juſqu'aux retranchemens qu'il avoient faits auprès de la ville, & même ſous le feu du canon d'un fort qu'ils avoient bâti : nous fîmes main-baſſe ſur l'infanterie, dont il ne s'échappa que cinq ou ſix hommes : nous prîmes un Capitaine, un Lieutenant & deux drapeaux. 1686.

Peu de temps après, je fus fait Lieutenant général.

Le Général Kirck étant arrivé avec une petite flotte dans le lac Foyle, où la riviere de Derry ſe décharge, M. de Roſen m'ordonna de revenir, tant pour être plus à portée de le renforcer, que pour m'oppoſer aux entrepriſes de Kirck Etant donc revenu à Cavanparck, j'eus avis par M. de Roſen, que Kirck avoit fait une deſcente à Ramulton, avec huit cents Fantaſſins; ſur quoi je m'y tranſ-

1689. portai diligemment avec ma Cavalerie & mes Dragons, faiſant pour lors douze cents chevaux. Je fis tâter l'infanterie ennemie par les Dragons; mais il n'y eut pas moyen de la dépoſter, d'autant qu'elle étoit ſoutenue par des frégates, qui tiroient continuellement ſur nous : ainſi l'affaire ſe paſſa en eſcarmouches toute la journée, & le lendemain je me retirai à Cavanparck.

Le 28 Juillet, les vaiſſeaux ennemis remonterent la riviere, malgré l'eſtacade que l'on avoit faite auprès du fort de Cullmore, & qui fut briſée par le premier bâtiment, qui paſſa. M. de Roſen, voyant le ſecours entré dans la place, jugea à propos de lever le ſiege, d'autant que le Roi pouvoit avoir beſoin de ſon armée pour faire tête à M. de Schomberg, qui étoit ſur le point d'arriver en Irlande avec des forces conſidérables. L'armée décampa dans le commencement d'Août, & retourna du côté de Dublin. Le Roi avoit ordonné

qu'on me donnât partie des troupes, & l'artillerie, pour aller prendre Inniskillin; mais Rosen n'y voulut point consentir, disant que je n'avois pas de quoi réussir dans cette expédition. Il est vrai que nous avions peu ou point de boulets pour notre canon, ni presqu'aucune sorte de munitions de guerre; mais pourtant, comme le fort d'Inniskillin n'étoit que de terre, nous aurions pu l'emporter; de plus, la ville d'Inniskillin étoit ouverte, ainsi nous nous en serions emparés, & par-là aurions peut-être obligé le fort à se rendre. Rosen me dit que, s'il avoit trouvé l'affaire praticable, il y auroit été lui-même. 1689.

En revenant du Nord, nous laissâmes une bonne garnison dans Charlemont. A peine fus-je arrivé à Dublin, que le Roi ayant eu avis que Schomberg étoit débarqué dans le Nord, m'ordonna de m'y avancer avec mille hommes de pied, & six cents chevaux ou Dragons: il étoit question de retarder sa marche

1690. le plus qu'il ſe pourroit, afin de donner au Roi le temps de former une nouvelle armée ; car celle qui venoit de Derry étoit réduite à peu de choſe. Je me portai à Newry, où je reſtai pendant que Scomberg fit le ſiege de Carick-Fergus ; en quoi nous lui eûmes grande obligation : car s'il eût marché tout droit en avant, ſans s'amuſer, il ſeroit arrivé à Dublin, avant que le Roi eût été en état de s'oppoſer à lui. Je fis travailler à Newry, publiant que je voulois défendre ce poſte. En effet, Schomberg, ne s'imaginant point que j'oſaſſe reſter dans cet endroit avec ſi peu de troupes, ne douta point, ou que je n'euſſe beaucoup de monde, ou que mon poſte ne fût excellent. Etant donc venu avec ſon armée camper à deux milles de Newry, il vint me reconnoître avec quatorze eſcadrons. Je fis occuper tous les petits monticules, car le pays en étoit plein, par des vedettes, & me tins au milieu ſur une hauteur avec deux troupes

eulement, faiſant jouer des fanfares par es trompettes. Cette contenance con- 1690.
irma Schomberg dans ſon opinion, & il ſe retira à ſon camp, juſqu'où je le ſuivis i une certaine diſtance. Il fit diſtribuer des munitions à ſon infanterie, dans l'in-tention de m'attaquer le lendemain avec toute ſon armée; mais la nuit je me retirai à Dundalk, d'où, deux jours après, par ordre, je me rendis à Drogheda. Le Roi y étoit arrivé, & par les ſoins du Duc de Tirconel, il avoit ramaſſé une armée de vingt-deux mille hommes aſſez mal armés : il réſolut de ſe porter en avant; & en effet nous marchâmes à Affane, a trois mille de Dundalk, où Schomberg étoit campé avec toute ſon armée, compoſée de vingt mille hommes. Peu de jours après, le Roi mit l'armée en bataille dans une plaine à la vue des ennemis, pour leur offrir le combat; mais ils demeurerent dans leur poſte, & nous dans notre camp, juſqu'à la fin d'Octobre que nous nous retirâmes en quar-

tiers d'hiver : Schomberg en fit autant,
1689. & abandonna Dundalk, où, par les maladies que causoit le mauvais air, il avoit perdu la moitié de ses troupes. Nous y établîmes un quartier considérable aux ordres d'un Maréchal de Camp.

M. de Rosen s'en retourna en France, à son grand contentement, aussi bien qu'à celui de tous les Officiers de l'armée, qui ne pouvoient le souffrir. Il étoit de Livonie, il avoit commencé à servir en France, dans le régiment du vieux Général Rosen. Son Colonel, lui trouvant du courage & de l'esprit, le fit Officier, & enfin lui donna sa fille en mariage; de là il trouva moyen de se pousser par les degrés, & parvint à être Lieutenant Général, & ensuite Mestre-de-Camp Général de la Cavalerie Françoise. C'étoit un excellent Officier, fort brave & fort appliqué, très-propre pour être à la tête d'une aile; mais incapable de commander une armée, par la raison qu'il craignoit toujours les évé-

emens ; & quoique très-civil dans la
ɔciété, & très-noble dans ſa maniere 1689.
e vivre, il étoit fort ſujet à ſe mettre
n colere, & même à un tel point qu'il
n devenoit furieux ; & alors il n'étoit
lus capable de rien écouter que ſa paſ-
on. Il fut fait Maréchal de France en
703, & voyant qu'on ne vouloit pas
: mettre à la tête d'une armée, il ſe
ètira à une terre qu'il avoit en Alſace,
: y mourut en 1714, âgé de 87 ans.

M. d'Avaux, Ambaſſadeur de France,
ıt auſſi rappelé ; le Roi n'étoit pas con-
:nt de ſes manieres hautes, & peu reſ-
eƈtueuſes : c'étoit d'ailleurs un homme
eſprit, & qui avoit acquis de la répu-
tion dans les différentes ambaſſades
ı'il avoit eues.

A la priere de la Reine d'Angleterre,
Roi Très-Chrétien envoya à ſa place
Duc de Lauſun, à qui il donna auſſi
commandement des ſept bataillons
rançois qu'il avoit réſolu de faire paſſer
ı Irlande. Le Roi avoit demandé au

Roi Très-Chrétien un ſecours de
1689. troupes, à cauſe que le Prince d'Orange ſe préparoit à y venir en perſonne, avec une armée conſidérable; mais ce petit nombre n'étoit pas ſuffiſant, & fut cauſe que le Prince d'Orange en mena plus qu'il n'avoit d'abord projetté. Milord Montcaſſel paſſa en France, ſur les mêmes bâtimens qui avoient porté les troupes Françoiſes, & y conduiſit cinq régimens d'Infanterie Irlandoiſe, que le Roi envoyoit en échange des troupes qu'avoit emmenées le Duc de Lauſun.

Vers le commencement de cette an-
1690. née, le Roi ayant eu avis que, dans la vue d'étendre ſes quartiers, M. de Schomberg avoit détaché le Brigadier Wooſely, pour ſe ſaiſir de Belturbet, petit bourg, dans un pays abondant & très-propre à ſon deſſein, m'envoya de ces côtés-là, avec quinze cents hommes de pied & deux cents chevaux, afin d'obſerver les ennemis, & de les déloger s'il étoit poſſible. J'arrivai à Cavan, à

cinq milles de Belturbet, le ſoir fort tard, & le temps étant fort mauvais: 1690.
les troupes furent logées dans la ville. Je chargeai le Brigadier Wauchop, qui y avoit commandé pendant l'hiver, du ſoin d'avoir des partis en campagne; ce qu'il m'aſsûra avoir déjà fait, & qu'il ſeroit averti du moindre mouvement des ennemis. Toutefois le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes fort ſurpris d'entendre crier aux armes : en effet, les ennemis ayant marché la nuit, étoient déjà à la vue des poſtes avancés. Je fis incontinent monter mes troupes ſur une hauteur à la droite de la ville, & les rangeai en bataille un peu en avant d'une eſpece de fort de terre, où nous avions une garniſon. Le deſſein des ennemis, qui ignoroient pareillement mon arrivée, étoit de s'emparer de cette hauteur, & d'attaquer le fort; mais ayant apperçu plus de troupes qu'une ſimple garniſon, ils ſe mirent en bataille. Ils étoient au nombre de trois mille hommes de

1690. pied, & de trois cents chevaux. Je marchai à eux, je les attaquai, & les pouſſai de haies en haies, juſqu'au penchant de la hauteur, qu'ils commençoient déjà à deſcendre aſſez en déſordre : mais malheureuſement le Brigadier Nugent, & beaucoup d'Officiers de ſon régiment, ayant été bleſſés, & ſe retirant, une terreur panique ſaiſit toutes mes troupes, & dans un inſtant de vainqueurs nous devînmes vaincus. Toute mon infanterie s'enfuit dans le fort, ſans qu'il me fût poſſible de la rallier au dehors. Les ennemis ne pourſuivirent point ma cavalerie, qui ſe retira à douze milles en arriere. Ils ne reſterent qu'une demi-heure ſur le champ de bataille, & ſe retirerent à Belturbet. Dans cette occaſion ils perdirent environ deux à trois cents hommes, & nous cinq cents. Je reſtai quelques jours à Cavan, pour y donner des ordres néceſſaires à la ſûreté de cette frontiere, & puis je retournai à Dublin.

Le Prince d'Orange débarqua au prin- 1690.
emps dans le Nord de l'Irlande ; ſur quoi
e Roi ayant raſſemblé ſon armée, s'a-
ança au mois de Juin à Dundalk. Les
nnemis avoient quarante-cinq mille
ommes, & nous n'étions que vingt-
ois mille. Cette grande diſproportion
ous détermina à tâcher d'occuper quel-
ue poſte pour arrêter le Prince d'O-
inge, ou du moins le combattre avec
ioins de déſavantage. Il fut propoſé de
camper ſur les hauteurs au delà de
Dundalk, attendu que le pays étoit aſ-
ez difficile ; mais comme les ennemis,
n faiſant un petit détour, pouvoient
eſcendre dans la plaine derriere nous,
fut réſolu de ſe placer derriere la ri-
iere de Boyne, près de Drogheda. Le
rince d'Orange nous ſuivit, & ſe campa
is-à-vis de nous, le 29 Juin. Le len-
emain, les ennemis partagerent leur
rmée : le Prince d'Orange, avec la moi-
é, remonta la riviere juſqu'à Slane,
'où ayant chaſſé deux régimens de Dra-

gons, qui gardoient ce passage, il s'avança
1690. vers nous. Le Roi, qui vit cette manœuvre, marcha aussi de ce côté-là avec la plus grande partie de l'armée, & laissa, pour garder le passage d'Old-Bridge, huit bataillons aux ordres de M. d'Hamilton, Lieutenant Général, & l'aile droite de cavalerie aux miens. Schomberg, qui étoit resté vis-à-vis de nous, attaqua Old-Bridge, & s'en empara, malgré la résistance du régiment qui y étoit, & qui y perdit cent cinquante hommes tués sur la place; sur quoi Hamilton descendit avec les sept autres bataillons pour rechasser les ennemis. Deux bataillons des Gardes les enfoncerent; mais leur cavalerie ayant trouvé moyen de passer à un autre gué, & s'avançant pour tomber sur notre infanterie, j'y fis marcher notre cavalerie, ce qui donna le moyen à nos bataillons de se retirer; mais aussi il fallut que nous commençassions un combat fort inégal, tant par le nombre d'escadrons, que par le ter

rein qui étoit fort coupé, & où les ennemis avoient fait glisser de l'infanterie. 1690.
Nous ne laissâmes pas de charger & recharger dix fois; & à la fin les ennemis étourdis de notre audace, firent halte: nous nous reformâmes devant eux, & puis nous nous remîmes en marche au petit pas, pour aller joindre le Roi; lequel, après avoir mis l'armée en bataille, pour charger le Prince d'Orange, en fut empêché par un marais qui se trouva entre les deux armées: sur quoi, pour n'être pas enveloppé par cette partie des ennemis qui venoient de forcer le passage d'Old-Bridge, il fit marcher par la gauche pour gagner le ruisseau de Duleek. J'arrivai avec ma cavalerie, justement comme les dernieres troupes du Roi passoient le ruisseau; mais celles du Prince d'Orange, qui s'avançoient toujours, y arriverent presque en même temps; de maniere que je fus obligé de passer le défilé au grand galop & en confusion: nous nous ralliâmes de l'autre côté, &

toute notre armée s'y rangea en bataille.
1690. Les ennemis en firent autant vis-à-vis de nous, mais n'oserent nous attaquer. Après quelque peu de temps, nous nous remîmes en marche, & fûmes suivis par partie de l'armée ennemie; toutes les fois qu'à quelque défilé nous faisions halte, ils en faisoient de même, & je crois qu'ils étoient bien aises de nous faire un pont d'or. A la vérité, cette inaction pouvoit venir de la mort de Schomberg, qui avoit été tué dans la mêlée du côté d'Old-Bridge dans une des charges que nous y fîmes, & l'on peut (sans faire tort au Prince d'Orange) assurer que Schomberg étoit meilleur Général que lui. Quoi qu'il en soit, les ennemis nous laisserent aller tranquillement. La nuit venue, nous reçûmes ordre de marcher à Dublin; ce que nous fîmes le matin. De là le Duc de Tirconel nous ordonna de gagner Lymerick, qui en étoit au moins à soixante milles: chaque Colonel fut chargé d'y conduire son régiment

régiment par où il jugeroit à propos ; ce qui fut exécuté, sans qu'il y eût que fort peu de désordre commis dans le pays. Les François faisoient l'arriere-garde, commandée par M. de Surlaube, Brigadier; car tous les autres François avoient pris le chemin de Cork & de Kinsale, à dessein de s'embarquer. Le Duc de Tirconel & le Duc de Lausun se rendirent aussi à Limerick. Le Roi, ayant vu que, par le malheureux succès de la journée de la Boyne, il ne pouvoit conserver Dublin, crut qu'il convenoit mieux de laisser le commandement à Tirconel, & de s'en retourner en France, tant pour y solliciter des secours, que pour voir même s'il ne trouveroit pas jour à profiter de l'absence du Prince d'Orange, pour faire une entreprise sur l'Angleterre (*a*). L'occasion se trouvoit fa- 1690.

(*a*) M. de Voltaire a censuré un peu rigoureusement la conduite d'un Roi vertueux, & une Nation brave & fidelle : il ne l'auroit pas

1690. vorable, car le Maréchal de Luxembourg avoit gagné en Flandre la bataille de Fleurus; & le Comte de Tourville, qui venoit de battre les flottes ennemies, étoit actuellement à l'ancre aux Dunes; de maniere que le passage en Angleterre étant sans difficulté ni opposition, il y avoit lieu de présumer que le Roi pourroit aisément se rendre maître de ce Royaume. Cela auroit aussi obligé le Prince d'Orange à abandonner l'Irlande, pour accourir au plus pressé: mais M. de Louvois, Ministre de la Guerre, qui, par opposition à M. de Seigneley, Ministre de la Marine, étoit contraire en tout au Roi d'Angleterre, s'opposa si

---

fait s'il avoit connu la vérité; car, en plusieurs endroits de son Histoire générale, ou plutôt dans tous ses écrits, l'on voit que la vertu & la valeur malheureuses ont droit à son respect. Cela nous engagera à mettre à la fin de ces Mémoires une relation plus ample de cette bataille, & de la retraite du Roi, tirée des Mémoires manuscrits de ce Prince. *Voyez* la note n°. 2.

fortement à ce projet, que le Roi Très-Chrétien, persuadé par ses raisons, n'y voulut pas consentir. 1690.

Je reviens à l'Irlande. Dans le combat de la Boyne, nous ne perdîmes qu'environ mille hommes, & il n'y eut que les troupes de M. d'Hamilton, & les miennes, qui combattirent : Hamilton y fut pris ; Milord Dongan, le Chevalier de Vaudray (*a*), le Comte d'Hoquincourt, fils du Maréchal du même nom, & Milord Carlingford, y furent tués. La perte des ennemis n'y fut que très-médiocre : la Caillemotte, frere du Marquis de Ruvigny, créé depuis Vicomte de Galloway, fut tué au passage d'Old-Bridge ; Schomberg fut tué par un Exempt & quelques Gardes-du-Corps, lesquels le prirent, à cause de son cordon bleu, pour le Prince d'Orange.

Les ennemis furent plusieurs jours sans venir à Dublin ; ce qui fit courir le bruit en Flandre, & même dans toute

(*a*) Il avoit été mon Gouverneur.

1690. l'Europe, que le Prince d'Orange avoit été tué. Il eſt vrai que, la veille du combat de la Boyne, il avoit été frappé légérement d'un coup de canon, qui lui effleura le haut de l'épaule. A la fin les ennemis ſe mirent en marche ; & de Dublin ils vinrent à Limerick. Le même jour qu'ils y parurent, les troupes Françoiſes ſe retirerent à Galloway. Nous laiſsâmes M. de Boiſſeleau, François, Capitaine aux Gardes du Roi Très-Chrétien, & Maréchal de Camp, pour commander dans la ville, avec toute notre infanterie Irlandoiſe, qui montoit à environ vingt mille hommes, dont pourtant il n'y avoit pas plus de la moitié qui fût armée. Nous tînmes la campagne avec notre cavalerie, qui pouvoit faire trois mille cinq cents chevaux. Nous campâmes d'abord à cinq milles de Limerick, en deçà de la riviere de Shannon qui la traverſe, afin de garder la communication libre avec la ville. Cela nous réuſſit parfaitement, & jamais les en-

nemis n'oserent tenter de l'investir de notre côté, ni même d'envoyer aucun parti en deçà de cette riviere, qui n'est guéable qu'en quelques endroits. La place n'avoit pour toute fortification qu'un mur non terrassé, avec quelques méchantes petites tours sans fossés. Nous avions fait une sorte de chemin couvert tout autour, & une espece d'ouvrage à cornes palissadé devers la grande porte; mais les ennemis ne l'attaquerent point par-là. Ils ouvrirent la tranchée au loin sur la gauche; ils dresserent des batteries, firent une breche de cent toises, & puis sommerent la garnison de se rendre. Les Irlandois n'y voulurent point entendre, de maniere que le Prince d'Orange fit donner l'assaut général par dix mille hommes. La tranchée n'étant qu'à deux toises des palissades, & n'y ayant point de fossés, les ennemis furent sur le haut de la breche, avant que l'on eût l'alarme de l'attaque. La décharge d'une batterie que Boisseleau avoit pratiquée en dedans, les ar- 1690.

1690. rêta un peu; mais bientôt ils descendirent dans la ville. Les troupes Irlandoises s'avancerent de tous côtés, & ensuite chargerent les ennemis avec tant de bravoure dans les rues, qu'ils les rechasserent jusques sur le haut de la breche, où ils voulurent se loger. Le Brigadier Talbot, qui se trouvoit alors dans l'ouvrage à cornes avec cinq cents hommes, accourut pardehors le long du mur, & les chargeant parderriere, les chassa, & puis rentra par la breche, où il se posta. Dans cette action, les ennemis eurent deux mille hommes tués sur la place; de notre côté, il n'y en eut pas quatre cents.

Le Prince d'Orange, voyant le mauvais succès de cette attaque, & que l'élite de ses troupes y avoit péri, se détermina à lever le siege. Il publia en Europe que les pluies continuelles en avoient été la cause (*a*) : mais je peux certifier qu'il

(*a*) Il allégua la même raison dans son discours au Parlement d'Angleterre.

n'étoit pas tombé une goute d'eau de plus d'un mois auparavant, & qu'il ne plut pas de trois ſemaines après. 1690.

Il ne reſtoit dans Limerick, que cinquante barils de poudre, lors de la levée du ſiege; & nous n'avions pas, dans toute la partie de l'Irlande qui nous étoit ſoumiſe, de quoi y en mettre encore autant.

J'avois propoſé au Duc de Tirconel, dès que les ennemis furent placés & établis devant Limerick, de paſſer le Shannon avec nos trois mille cinq cents chevaux, dans l'intention d'aller détruire tous les magaſins qu'ils avoient ſur leurs dernieres, ſur-tout à Dublin; ce qui les auroit indubitablement obligés de décamper. Comme les villes de ce pays étoient toutes ouvertes & ſans défenſes, j'étois moralement sûr de réuſſir dans mon projet; & quant au retour qu'on m'objectoit devoir être difficile, la connoiſſance que j'avois du pays, m'y avoit fait pourvoir; car, outre l'avance que

1690. j'aurois eue ſur les ennemis, je comptois gagner le Nord, & rentrer dans nos quartiers par Sligo. Le Duc de Tirconel, devenu peſant & craintif, ne voulut point conſentir à ma propoſition, & peut-être y entra-t-il un peu de jalouſie de ſa part; car, comme il ne convenoit pas à ſa dignité de Vice-Roi de devenir partiſan, & que d'ailleurs il n'étoit pas d'un âge ni d'une taille à faire cette courſe, le tout auroit roulé ſur moi.

Peu de temps après, ayant ſu qu'un grand convoi d'artillerie & de munitions de guerre alloit au camp devant Limerick, il détacha le Brigadier Sarsfield, avec huit cents chevaux ou Dragons, pour l'attaquer : celui-ci tomba deſſus, battit l'eſcorte, & brûla le convoi. Cette expédition pouvoit avoir été la cauſe du manque de poudre & de boulets, où ſe trouverent les ennemis; & ce qui, joint à l'obſtination & à la bravoure des Irlandois, détermina ſans doute la retraite du

Prince d'Orange, qui repaſſa bientôt après en Angleterre. 1690.

Le Duc de Tirconel crut qu'il étoit néceſſaire qu'il allât en France, pour y repréſenter le mauvais état des affaires, & faire ſentir que, ſans des ſecours très-conſidérables, on ne pouvoit ſoutenir l'Irlande. M. de Lauſun partit avec lui, & ramena en même temps les troupes Françoiſes.

Il ne ſera pas hors de propos de parler ici de M. de Lauſun, d'autant qu'il n'en ſera plus queſtion dans ces Mémoires. Son caractere eſt auſſi extraordinaire, que ſa vie a été romaneſque. Il étoit né Gaſcon, & d'une très-grande Maiſon. Il trouva moyen de ſe pouſſer à la Cour, & d'y devenir favori du Roi Louis XIV, qui le fit Capitaine des Gardes-du-Corps, & créa pour lui la charge de Colonel Général des Dragons. Non-ſeulement il traita les Miniſtres & les Courtiſans avec la derniere hauteur, mais il pouſſa ſes prétentions juſqu'à ne vouloir pas ſe con-

tenter d'épouser en secret Mademoiselle,
1690. fille de Monsieur, Gaston de France, à quoi le Roi avoit consenti; il vouloit absolument qu'il lui fût permis de célébrer le mariage publiquement, avec pompe, & en présence du Roi & de toute la Famille Royale. Les Princes du Sang firent leurs représentations; sur quoi, le Roi lui défendit de plus songer à ce mariage: mais Lausun, loin d'avoir pour son maître & son bienfaiteur les égards convenables, s'emporta jusqu'au point de reprocher au Roi son manque de parole, & même de casser son épée en sa présence, lui disant qu'il ne méritoit plus qu'il la tirât pour son service. Le Roi, malgré cette impertinence, lui offrit d'oublier le passé, & même de le faire Duc, Maréchal de France & Gouverneur de Province, pourvu qu'il voulût ne plus prétendre à Mademoiselle; mais il refusa tout, de maniere que le Roi, irrité contre lui, le fit enfermer dans le château de Pignerol, où il a

eſté pendant nombre d'années, juſqu'à 1690.
e que Mademoiſelle, qui l'avoit épouſé
ecrétement, donna, pour le tirer de
priſon, à M. le Duc du Maine, la Prin-
ipauté de Dombes. Il paſſa enſuite en
Angleterre, d'où, en 1688, il revint en
France avec la Reine & le Prince de
Galles, ainſi que je l'ai marqué ci-de-
vant. Le Roi Très-Chrétien, à la priere
de la Reine, le fit Duc, & lui redonna
outes les entrées qu'il avoit eues aupa-
avant. Etant paſſé en Irlande, à la tête
des troupes auxiliaires, il y fit voir que,
i jamais il avoit ſu quelque choſe du
métier de la guerre, il l'avoit alors to-
alement oublié. Le jour de la Boyne,
étant avec lui le matin, lorſque les en-
nemis paſſerent la riviere à Slane, il me
dit qu'il falloit les attaquer; mais à force
de chercher un champ de bataille, il don-
na le temps aux ennemis de déboucher
& de ſe former dans la plaine; après quoi
j'ai marqué qu'il ne fut plus poſſible
de les charger. Il ne montra en Irlande

1690. ni capacité, ni résolution, quoique d'ailleurs on assûrât qu'il étoit très-brave de sa personne. Il avoit une sorte d'esprit, qui ne consistoit pourtant qu'à tourner tout en ridicule, à s'ingérer par-tout, *à tirer les vers du nez, & à donner des godens*. Il étoit noble dans ses manieres, généreux, & vivant très-honorablement. Il aimoit le gros jeu, & jouoit très-noblement. Sa figure étoit fort mince, & l'on ne peut comprendre comment il a pu être un homme à bonne fortune. Après la mort de Mademoiselle, il s'est marié avec la fille du Maréchal de Lorges, dont il n'eut pas d'enfans. Le Roi d'Angleterre lui avoit donné la Jarretiere.

Tirconel m'avoit laissé le commandement général du Royaume en son absence : sur quoi ayant envie d'étendre mes quartiers au delà de la riviere de Shannon, je passai au pont de Banaker avec toute ma cavalerie, sept bataillons & quatre pieces de canon; j'attaquai le château de Blir : mais par la maladresse

de mes Canonniers, qui ne purent jamais attraper le château, je me vis obligé de lever le siege; car le Général Douglas, ayant rassemblé un très-gros corps des ennemis, vint au secours, & je ne crus pas devoir hasarder une action avec des forces si inégales. Je me retirai donc à deux milles en arriere, dans un très-bon poste, d'où ensuite je repassai le Shannon. 1690.

Peu de temps après, j'eus avis que Milord Churchill avoit débarqué près de Kinsale avec huit mille hommes: il assiégea cette place, la prit en peu de jours, & de là marcha à Cork. J'avois cependant ramassé sept à huit mille hommes, & je m'avançai du côté de Kilmalock pour tenter le secours; mais toutes les troupes ennemies de ce côté-là l'ayant joint, je me trouvai si inférieur en nombre, que je me contentai de l'observer; & quand son expédition fut finie, nous nous retirâmes tous dans nos quartiers. Le Duc de Grafton, fils du

1690. Roi Charles II, Vice-Amiral d'Angleterre, qui étoit venu Volontaire avec Churchill, fut tué à Cork.

Pour ne point interrompre les faits militaires, j'ai omis plusieurs particularités d'intrigues & de cabales, que je vais ici présentement dire en deux mots.

Dès l'arrivée du Roi à Dublin, plusieurs Irlandois conçurent de la haine pour Mylord Melford, Ecossois, premier Ministre & Secrétaire d'Etat : le Duc de Tirconel, qui voyoit avec peine le grand crédit de ce favori, contribua sous main à faire éclater les murmures publics, & enfin fit présenter au Roi un placet au nom de la nation Irlandoise, pour demander l'éloignement de Melford. Le Roi, dans les circonstances présentes, ne crut pas pouvoir le refuser à une Nation qui soutenoit si noblement ses intérêts, & à laquelle il espéroit alors avoir l'obligation de son rétablissement sur le trône d'Angleterre. Melford fut donc envoyé en France, &

de là à Rome, pour y résider auprès du Pape, comme Ministre du Roi. Le Chevalier Nagle, Irlandois, & Procureur Général, eut, à la sollicitation de Tirconel, la charge de Secrétaire d'Etat. C'étoit un très-honnête homme, de bon sens & très-habile dans son métier, mais nullement versé dans les affaires d'Etat. Le Brigadier Luttrel avoit été un des principaux boute-feux dans toute cette affaire, & montra dans la suite de quoi il étoit capable; car, après la bataille de la Boyne, le Duc de Tyrconel étant redevenu Vice-Roi d'Irlande par la retraite du Roi, Luttrel ne cessa de parler contre Tirconel, & d'exciter tout le monde contre lui : il sut si bien animer les principaux de la Nation, qu'un jour Sarsfield me vint trouver de leur part, & après m'avoir fait promettre le secret, il me dit, qu'étant convaincus de la perfidie de Tirconel, ils avoient résolu de l'arrêter, & qu'ainsi il me proposoit de leur part de prendre sur 1690.

moi le commandement du Royaume.
1690. Ma réponſe fut courte : je lui dis que je m'étonnois qu'ils oſaſſent me faire une telle propoſition, que tout ce que l'on pouvoit faire contre le Vice-Roi étoit crime de leze-Majeſté, & que par conſéquent, s'ils ne ceſſoient de cabaler, je ſerois leur ennemi, & en avertirois le Roi & Tirconel. Mon diſcours fit impreſſion, & empêcha l'exécution de leurs deſſeins. Après le départ de Tirconel pour la France, Sarsfield, Simon Luttrel, frere du Brigadier, & le Brigadier Dorington, me vinrent trouver à Limerick, de la part de l'aſſemblée générale de la Nation, pour me dire qu'ils avoient lieu de ſoupçonner que Tirconel ne repréſenteroit pas ſuffiſamment à la Cour de Fran e leurs beſoins, & qu'ainſi ils me prioient de vouloir bien prendre des meſures pour le faire moi-même. Je leur répondis que je m'étonnois qu'ils oſaſſent faire de pareilles aſſemblées ſans ma permiſſion, que je leur défen-

ois d'en faire à l'avenir, & que le len- 1690.
emain je leur ferois ſavoir mes inten-
ions ſur ce dont ils m'avoient parlé.
n effet, je convoquai chez moi tous les
rincipaux Seigneurs, tant Eccléſiaſtiques
ue Laïques, & tous les Officiers Mi-
taires, juſqu'aux Colonels inclus. Je leur
s un diſcours à peu près comme la
eille; mais pour montrer que je ne
eſirois que le bien, je dis que je voulois
ien avoir la complaiſance pour eux d'en-
oyer en France des perſonnes de leur
oût, pour repréſenter au vrai leur état
leurs beſoins: je propoſai l'Evêque
e Cork, les deux freres Luttrel, &
le Colonel Purcell. Tout le monde
pprouva dans l'inſtant mon choix, &
ans peu de jours je fis partir mes dé-
utés: j'envoyai auſſi le Brigadier Max-
vell, Ecoſſois, pour expliquer au Roi
es raiſons que j'avois eues pour faire cette
léputation & pour le ſupplier de vou-
oir bien ne pas laiſſer revenir le Briga-
lier Luttrel, ni le Colonel Purcell,

les deux plus dangereux brouillons, qu
1690. j'avois choisis exprès pour les éloigner
Ces Messieurs, étant à bord, soupçonnerent que Maxwell pouvoit être chargé d'instructions sur leur sujet, & proposerent de le jeter dans la mer; mais ils en furent empêchés par l'Evêque & l'aîné Luttrel: le premier étoit un Prélat d'une piété distinguée; & le second, d'un esprit liant, m'a toujours paru un honnête homme. Malgré ce que Maxwell put représenter, le Roi permit à ces Messieurs de retourner en Irlande. Tirconel y consentit; mais il eut dans la suite lieu de s'en repentir. Comme ils craignoient d'être mis en prison, ils firent insinuer au Roi que les Irlandois s'en prendroient à moi du traitement qu'on leur feroit; & ce fut cette considération qui détermina le Roi à leur permettre de s'en retourner en Irlande.

Pendant cet hiver, il ne se passa
1691. rien de considérable, & je ne fus occupé que de la visite du pays & des

ɔſtes, du rétabliſſement des troupes, &
: l'approviſionnement des magaſins. 1691.
Vers le milieu de Janvier, le Duc de
irconel revint en Irlande; & le Roi
: voulant point me laiſſer dans un pays
plein de troubles, m'ordonna de re-
ıſſer en France, ce que je fis au mois
: Février. A peine fus-je arrivé, que
Roi Très-Chrétien partit pour le ſiege
: Mons : j'eus l'honneur de l'accom-
ıgner comme Volontaire. Le Roi ſou-
ıitoit fort auſſi d'y aller : mais on le
: prier ſous main de ne le pas propoſer.
'ans ce même temps, le Prince d'O-
nge étoit à la Haye, où il y avoit
ı Congrès de nombre de Princes des
us conſidérables de la Ligue, leſquels
ɔncertoient les moyens de pouſſer plus
goureuſement la guerre : cette entre-
riſe faite, pour ainſi dire, à leur barbe,
:s ſurprit & les mortifia. Le Prince
'Orange aſſembla auſſi-tôt ſon armée :
ıais comme elle étoit de beaucoup in-
érieure à la nôtre, il n'oſa s'avancer

que jusqu'à Notre-Dame de Hall. Le
1691. Roi Très-Chrétien délibéra avec ses Généraux sur ce qu'il y avoit à faire, en cas que les ennemis s'approchassent pour secourir la place : l'avis du Maréchal de Luxembourg fut de rester dans ses lignes ; & ce fut celui qui fut suivi.

Il dit pour raison, que lorsqu'on n'a qu'une petite armée, & que par conséquent on ne peut être également en force dans tout le tour de la circonvallation, il vaut mieux à l'approche de l'ennemi sortir de ses lignes pour aller combattre ; mais que, lorsqu'on a suffisamment de troupes pour être campé sur deux lignes tout autour de la place qu'on assiege, il vaut mieux profiter de l'avantage que donne un bon retranchement, d'autant que par-là le siege n'est point interrompu ni ralenti.

Le siege ne dura que trois semaines de tranchée ouverte ; l'on y perdit peu de monde, & il n'y eut que deux actions un peu remarquables, toutes deux

l'ouvrage à cornes. L'envie de faire 1691.
aisir au Comte de Boufflers, Lieu-
nant Général, détermina M. de Vau-
n, Chef des Ingénieurs, à consentir
l'on fît l'attaque de cet ouvrage,
rsqu'il étoit de tranchée. Je m'y trouvai:
ous entrâmes dans l'ouvrage assez faci-
ment, quoique la breche ne fût pas
icore fort bonne; mais au bout d'un
os quart-d'heure, & avant que notre
gement pût être en état, les ennemis
rtirent sur nous, & nous chasserent;
oufflers y fut blessé légérement. Deux
urs après, le canon ayant perfectionné
breche, on s'y logea & on s'y main-
nt. Le Prince de Bergues, Gouver-
eur de la place, ayant demandé à ca-
ituler le 9 Avril, obtint une capitu-
ation très-honorable. Le Roi Très-Chré-
ien s'en retourna ensuite à Versailles,
& renvoya toutes les troupes dans leurs
quartiers.

L'armée commandée par le Maréchal
de Luxembourg, se rassembla au mois

1691. de Mai, & j'y servis en qualité de Volontaire. Il n'y eut rien de considérable durant le cours de cette campagne; tout se passa à s'observer & à consommer les fourrages. Vers le mois de Septembre le Prince d'Orange quitta l'armée, & en laissa le commandement au Prince de Waldeck. Le 18 de Septembre, M. de Luxembourg ayant appris que l'armée ennemie décampoit de Leuse, s'y porta diligemment avec vingt & un escadrons de la Maison du Roi & de la Gendarmerie; il ordonna à M. de Rosen de suivre avec trente autres escadrons; il mena aussi trois régimens de Dragons, commandés par le Marquis d'Alégre, Brigadier. En arrivant, il trouva que l'armée ennemie avoit déjà passé le ruisseau de Lacatoire, & qu'il ne restoit que dix escadrons en deçà de l'eau, & quelques bataillons dans les cens de Lacatoire. Les ennemis, qui croyoient que les troupes qui paroissoient, n'étoient que le détachement du Marquis de Villars,

aréchal de Camp, firent repaſſer toute 1691.
ır aile droite de cavalerie, qui faiſoit
ır arriere-garde, pour attaquer Villars;
ais voyant qu'ils s'étoient mépris, ils
mirent en bataille, la droite au ruiſ-
ıu de Leuſe, & la gauche à celui
Lacatoire. Ils avoient environ ſoi-
nte-dix eſcadrons, & le terrein ſe
ouvant fort ſerré, ils furent obligés
ſe mettre ſur trois lignes. Le Ma-
chal de Luxembourg commença par
ter les Dragons dans les haies, pour
ntenir & amuſer l'infanterie ennemie;
is, ayant formé une premiere ligne
mis la Gendarmerie en ſeconde, il
nna ordre de charger. La premiere
ne des ennemis fit des merveilles,
nos troupes ſe mêlerent; mais enfin,
rès une vive réſiſtance, les ennemis
ierent. Notre premiere ligne s'étant
formée, partie avec la Gendarmerie,
partie en ſeconde ligne, nous mar-
ıâmes à la ſeconde ligne des ennemis,
ıi, dès qu'on fut près, firent leur dé-

charge & s'enfuirent : ce que voyan
1691. leur troisieme ligne, elle tourna le dos & s'en alla aussi. Nous ne poursuivîme les ennemis que jusqu'au ruisseau ; ca toute leur armée qui revenoit, se for moit à mesure de l'autre côté ; presqu toute leur infanterie avoit été témoin d l'action. Les ennemis y eurent quinz cents hommes de tués sur la place Notre perte ne monta qu'à quatre cent hommes ; mais nombre d'Officiers prin cipaux, Ogier, Lieutenant Général Neuchal, Maréchal de Camp, & Thoiras Brigadier, furent tués. M. de Rose s'avançoit au petit pas pour nous joindre mais comme il étoit encore loin lorsqu l'action finit, M. de Luxembourg lu envoya ordre de faire halte ; & crainte que toute l'armée ennemie ne revînt su nous, l'on se remit au plutôt en marche & l'on retourna le soir à Tournay : de là nous allâmes ensuite finir la campagne à Courtray.

Quoique je ne veuille mettre dans mes

es Mémoires que ce que j'ai vu,
:anmoins, attendu que ce qui se passa 1691.
tte année en Irlande, regardoit le
oi d'Angleterre, je crois devoir en
ire mention.

A la priere du Roi, S. M. T. C. y
oit envoyé le sieur de Saint-Ruth,
eutenant Général, pour commander
rmée sous le Vice-Roi, & il avoit
ec lui Messieurs d'Usson & Chevalier
Tessé, Maréchaux de Camp.

Les armées étant assemblées, le sieur
inckle, Général des ennemis, marcha
;-à-vis d'Athlone, & s'étant emparé
:ilement d'un Fauxbourg, qui y étoit,
solut d'attaquer la place, la riviere
Shannon entre deux; projet d'autant
.is chimérique, que cette riviere est
rt large, qu'il n'y avoit qu'un gué
:s-profond, près du pont, à passer
.viron six hommes de front, & que
rmée du Roi étoit campée à deux
illes d'Athlone du même côté de la
/iere, par conséquent, à portée d'y

1691. envoyer tel nombre de troupes qu'il seroit néceſſaire. Comme les fortifications de la place du côté de l'armée du Roi n'étoient que de terre, l'on avoit proposé à Saint-Ruth de faire ouvrir les courtines, afin d'être en état d'y entrer en bataille s'il en étoit queſtion; mais il n'en fit rien : de maniere que Ginckle ayant dreſſé des batteries ſur le bord de la riviere, & ayant fait breche à la muraille, il fit donner l'aſſaut. Maxwell, Maréchal de Camp de jour, qui s'y trouvoit alors commandant à ſon tour, eut beau avertir Saint-Ruth des préparatifs qu'il voyoit faire, & demander un renfort de troupes, n'ayant qué deux bataillons de nouvelles troupes (car on y relevoit la garde comme dans une tranchée), on lui répondit que s'il avoit peur, on y envoyeroit un autre Officier Général : les ennemis donc ſe jetterent dans l'eau & attaquerent la breche, que nos troupes abandonnerent après une décharge. Maxwell y fit ferme avec quel-

es Officiers ; mais la plupart ayant
é tués à ses côtés, il fut pris, & alors 1691.
ennemis coulerent le long du rempart. Saint-Ruth entendant l'attaque,
craignant quelque malheur, y envoya le Major Général, Jean Hamil-
, avec deux brigades d'infanterie ;
is il étoit trop tard, car il trouva le
npart bordé des troupes ennemies,
ainsi il fut obligé de retourner au
np. Saint-Ruth décampa d'où il étoit,
se retira à Aghrim ; en quoi il fit
ore une grande faute, car les enne-
, quoique maîtres d'Athlone,
troient pu en déboucher à cause d'un
nd marais.

Quoique le Vice-Roi eût pour Saint-
h tous les égards imaginables, &
l le laissât le maître de tout faire,
i-ci étant naturellement fort vain,
portoit impatiemment d'avoir un su-
eur à l'armée : ainsi se servant de
mêmes brouillons, dont j'ai parlé,
e mit à déclamer contre Tirconel,

& fit tant qu'il l'obligea à quitter l'armée
1691. & à se retirer à Limerick ; après quoi, étant fâché & honteux du mauvais succès qu'il avoit eu à Athlone, il se détermina à combattre. Il eut bientôt ce qu'il souhaitoit ; car les ennemis voyant que le débouché d'Athlone étoit libre, marcherent droit à lui. Il étoit fort bien posté, ayant à quelque distance en avant un marais impraticable à la cavalerie, hors sur les chaussées qui le traversoient. Il eût pu aisément les empêcher de passer ; mais il avoit tant d'envie de batailler, qu'il répéta le même *dictum* du Maréchal de Crequi : Que plus il en passeroit, plus il en battroit ; & cela lui réussit aussi de même. Les ennemis passerent tous & se mirent en bataille sans être inquiétés ; alors il les attaqua. Son infanterie d'abord poussa celle des ennemis : mais bientôt elle fut ramenée à son tour : ses deux ailes de cavalerie furent aussi battues ; sur quoi voulant aller chercher

on corps de réserve, qui n'étoit com-
posé que de six escadrons, il fut emporté 1691.
d'un coup de canon, & l'armée du Roi ne songea plus qu'à se sauver. Plusieurs personnes ont publié que, s'il n'avoit pas été tué, il auroit gagné la bataille; mais j'en fais juge le lecteur. Lui auroit-il été possible, avec six escadrons, de rétablir une affaire déja perdue? Tout ce qu'il auroit pu faire, c'eût été de faciliter un peu la retraite; ce que firent les Officiers Généraux après sa mort. La perte du côté des ennemis fut très-considérable: celle des Irlandois le fut aussi. Le débris de l'armée se retira partie à Galloway, & partie à Limerick: la premiere place se rendit sans coup férir, à l'approche des ennemis; & quant à la seconde, comme c'étoit la seule dans toute l'Irlande, qui restât sous l'obéissance du Roi, les ennemis la bloquerent de toutes parts; & au mois de Septembre, le Duc de Tirconel y mourut.

Vers la fin de l'année, les provisions

1691. manquant abſolument, les Irlandois demanderent à capituler. Le Général ennemi offrit de leur reſtituer tous leur biens, & de leur permettre l'exercice de leur Religion, ainſi qu'ils l'avoien ſous le regne de Charles II, à condition qu'ils miſſent bas les armes, & s'en retournaſſent vivre chez eux tranquillement : mais les Irlandois ne voulurent pas accepter ces conditions, & enfin il fut arrêté qu'il ſeroit permis tous ceux qui étoient alors dans Limerick, de retourner chez eux & d jouir de leurs biens, & qu'on fourniroit à ceux qui voudroient paſſer e France les vaiſſeaux ſuffiſans. On eu grand tort de ne pas faire inſérer dan les articles, *tous les Irlandois en général*; car les Généraux ennemis auroient conſenti à tout pour mettre fin cette guerre; mais l'imbécillité des Députés que la garniſon avoit chargés d la capitulation, & peut-être la craint que cette propoſition ne fût un obſtacl

au tranſport des troupes que quelques personnes, par des vues d'intérêt particulier, ſouhaitoient, fut cauſe que l'on n'en fit pas ſeulement mention. Nombre de Seigneurs & d'Officiers priſonniers en furent ruinés ; car ils perdirent totalement leurs biens, ſans être aſſurés de recouvrer leur liberté. 1691.

Pour finir ce qui regarde la guerre d'Irlande, il ſera bon de dire ici quelque choſe des principales perſonnes qui y ont eu part.

Richard Talbot, Duc de Tirconel, étoit natif d'Irlande, & de bonne maiſon; il étoit d'une taille au deſſus de l'ordinaire; il avoit une grande expérience des affaires du monde, ayant été de bonne heure dans la meilleure compagnie, & pourvu d'une charge honorable chez le Duc d'Yorck. Ce Prince, devenu Roi, l'éleva à la dignité de Comte, & peu après, connoiſſant ſon zele & ſon attachement, il le fit Vice-Roi d'Irlande. Il avoit un très-bon ſens; il étoit

très-civil, mais infiniment vain, & fort
1691. rusé. Quoiqu'il eût acquis de grands biens, on ne peut dire que ce fut par de mauvaises voies; car il n'a jamais paru avide d'argent. Il n'avoit point de génie pour la guerre, mais beaucoup de valeur. Sa fermeté conserva l'Irlande après l'invasion du Prince d'Orange, & il refusa noblement toutes les offres qu'on lui fit pour se soumettre. Après la bataille de la Boyne, il baissa prodigieusement étant devenu aussi irrésolu d'esprit, qu pesant de corps.

Patrice Sarsfield étoit né Gentilhomme, & avoit hérité de son frer aîné d'environ deux mille livres sterlin de rente. C'étoit un homme d'une taill prodigieuse, sans esprit, de très-bo naturel, & très-brave. Il avoit été Enseigne en France dans le régiment d Monmouth, Lieutenant des Gardes-du-Corps en Angleterre; & quand l Roi passa en Irlande, il y eut un régiment de Cavalerie, & fut fait Briga-

lier. L'aventure du convoi battu, dont
'ai parlé ci-devant, l'enfla tellement, 1691.
qu'il se crut le plus grand Général du
monde. Henri Luttrel ne cessoit de lui
tourner la tête, & de le vanter par-tout,
non par une véritable estime qu'il en eut,
mais afin de le rendre populaire, & par-
là s'en servir à ses propres desseins. En
effet, la plupart des Irlandois conçurent
une telle opinion de lui, que le Roi,
pour leur plaire, le créa Comte de Lucan,
& à la prochaine promotion il fut fait
Maréchal de Camp. Etant passé en
France après la capitulation de Limerick,
le Roi lui donna une Compagnie des
Gardes-du-Corps; & le Roi Très-Chré-
tien le fit Maréchal de Camp. Il fut tué
en 1693, à la bataille de Nerwinde.

Henri Luttrel étoit Gentilhomme
Irlandois, & avoit servi subalterne en
France quelques campagnes. Il avoit
beaucoup d'esprit, beaucoup de manege,
beaucoup de courage, & étoit bon Offi-
cier, capable de tout pour venir à bout

1691. de ses fins. Depuis la prise de Galloway il fut soupçonné d'intelligence avec le ennemis ; si bien que Milord Lucan son ami intime, l'arrêta à Limerick pa ordre du Duc de Tirconel. Après la capi tulation, le Prince d'Orange lui donna l bien de son frere aîné, & même un pension de deux mille écus. Il a été assas siné à Dublin en 1717 ; l'on n'a pu découvrir par qui.

1692. Vers le commencement de cette an née, les troupes Irlandoises arriveren de Limerick à Brest, au nombre d'en viron vingt mille hommes. On les mi d'abord en quartiers dans la Bretagne & le Roi y alla lui-même en faire la revue. Il en forma neuf régimens d'In fanterie de deux bataillons chacun, deux de Dragons à pied, deux de Cavalerie, & deux Compagnies des Gardes-du-Corps, dont j'eus la premiere, & Milord Lucan la seconde. Toutes ces troupes étoient à la commission du Roi, mais payées par les Trésoriers de la Cour de France.

(*) Cet hiver, le Roi Très-Chrétien, convaincu que le plus court moyen de finir la guerre, seroit de rétablir le Roi en Angleterre, & de plus poussé à cette belle action, par l'amitié qu'il avoit naturellement pour ce Prince, donna ordre d'équiper une grande flotte, dont quarante-quatre vaisseaux s'armoient à Brest, & trente-cinq à Toulon. Toutes les troupes Irlandoises, avec quelques bataillons & quelques escadrons François, furent disposées à portée de la Hogue & du Havre-de-Grace, où se devoit faire l'embarquement, & le Roi se rendit auprès de la Hogue à la fin d'Avril.

1692.

* *Voy.* la note n°. 3.

Le rendez-vous de la flotte étoit, au mois de Mai, à la hauteur d'Ouessant; mais les vents contraires empêcherent le Comte d'Estrées, pendant six semaines, de sortir de la Méditerranée avec les vaisseaux de Toulon: de maniere que le Roi Très-Chrétien, impatient d'exécuter son projet, envoya ordre au Chevalier de Tourville, Amiral de la flotte,

d'entrer dans la Manche avec les vaif-
1692. feaux de Breft, fans attendre l'efcadre du Comte d'Eftrées, & de combattre les ennemis, fort ou foible, s'il les trouvoit. Cet Amiral, le plus habile homme de mer qu'il y eût en France, & peut-être même dans le monde entier, étoit piqué de ce que, la campagne précédente, on avoit voulu lui rendre de mauvais offices à la Cour, & même l'accufer de ne pas aimer les batailles; ainfi il ne balança pas à exécuter l'ordre qu'il avoit reçu. Il entra dans la Manche avec fes quarante-quatre vaiffeaux de ligne, & ayant fu que les flottes combinées d'Angleterre & de Hollande, au nombre de quatre-vingt cinq vaiffeaux de ligne, étoient à Spithéad, il y fit voile. Les Hollandois le voyant venir à pleine voile, & avec des forces fi inférieures, craignirent d'abord quelque trahifon, & fe tinrent au vent; mais bientôt ils reconnurent la fauffeté de leurs foupçons. Tourville attaqua vivement les Anglois; le combat dura juf-

[q]u'à la nuit, & jamais action ne fut plus
[b]rillante, plus hardie, ni plus glorieuse 1692.
[p]our la marine Françoise. Tourville,
[q]uoiqu'environné d'ennemis, se battoit
[e]n lion, sans que les ennemis lui prissent
[a]ucun vaisseau, ni osassent l'entamer:
[t]outefois voyant qu'il ne pouvoit pas
[s]outenir un combat si inégal, & qu'il
[a]voit perdu beaucoup de monde, il crut
[q]ue la prudence exigoit qu'il se retirât
[l]a nuit vers les côtes de France; ce qu'il
[e]xécuta, suivi de la flotte ennemie.

Nous avions entendu très-distincte[m]ent le combat, & le lendemain nous [v]îmes arriver sur nos côtes nombre [d]e vaisseaux. Comme d'abord nous ne [v]oyions que des pavillons François, nous [c]rûmes que notre flotte victorieuse ve[n]oit pour nous transporter en Angle[t]erre; mais notre joie fut courte, car bientôt nous decouvrîmes les pavillons Anglois, par où nous ne connûmes que trop que nos vaisseaux étoient poursuivis par les Alliés.

1692. Tourville efpéroit avoir affez de ma rée pour paffer le Ratz Blanchart, & en effet partie de fes vaiffeaux le pafferent toutefois la marée manquant, il mouill avec le refte à l'entrée; mais les gros cou rans faifant chaffer fes ancres, il fu obligé de couper fes cables, & de perce au travers la ligne des ennemis, qu avoient pareillement mouillé auprès d lui. Quatre de fes vaiffeaux des plus en dommagés entrerent à Cherbourg, o les ennemis, quelques jours après, les brû lerent; & lui, avec treize vaiffeaux, entr dans la baie de la Hogue. Il s'y mit d'a bord à l'ancre en ligne, le plus près d terre qu'il put, & enfuite vint trouve le Roi d'Angleterre, qui logeoit fur l côte, pour recevoir fes ordres, & l confulter fur ce qu'il y avoit à faire.

Le Maréchal de Bellefont, qui de voit être le Général du débarquement & tous les Officiers Généraux, tan de terre que de mer, furent appelés au Confeil. Tourville propofa tous les dif

érens partis qu'il y avoit à prendre; mais 1692.
n même temps il fit voir que, ſelon
es apparences, il n'y en avoit aucun
ui pût ſauver les vaiſſeaux, & qu'en
as que l'on voulût les défendre, tous
eux qui s'y trouveroient ſeroient in-
ıillíblement perdus, ſi les ennemis y
ıettoient le feu. Il fut donc réſolu qu'on
eroit échouer les vaiſſeaux, après en
voir retiré tout ce que l'on pourroit,
ç qu'on tâcheroit, par le moyen des
haloupes, dont nous avions nombre
eſtinées pour le débarquement, d'em-
êcher qu'on y mît le feu. Les ennemis,
ui étoient en bataille à l'entrée de la
aie, détacherent quelques vaiſſeaux de
uerre, pour canonner le fort de la
Iogue, & pour ſoutenir leurs cha-
ɔupes, qui s'avancerent en bon ordre
vec des brûlots: les nôtres voulurent
ller au devant d'eux; mais dès que l'on
int à la portée des coups de fuſils, les
nnemis, plus accoutumés & plus adroits
ue nos gens à ces ſortes de manœuvres,

les firent plier & regagner la terre :
1692. après quoi ils s'emparerent des vaif-
feaux, qu'ils brûlerent, ne les pouvan
emmener.

Après cette malheureufe aventure
nous demeurâmes encore quelque temp
fur la côte, jufqu'à ce que, par les ordre
de la Cour de France, l'on fît marche
les troupes pour aller groffir les armée
fur les frontieres. Alors le Roi retourn
à Saint-Germain; & au mois de Jui
je pris le chemin de Flandre.

J'arrivai au camp devant Namur, l
lendemain que la place s'étoit rendu
Le Prince d'Orange étoit venu avec fo
armée pour la fecourir : mais le Ma
réchal de Luxembourg, qui comman
doit l'armée d'obfervation, s'étant pré
fenté fur la Mehaigne, les ennem
n'oferent en tenter le paffage. Namu
pris, le Roi Très-Chrétien s'en re
tourna à Verfailles.

Le Prince d'Orange, fâché de n'avoi
fervi, par fa préfence, qu'à donner u

lus grand lustre à la conquête de Na- 1692.
mur, résolut de chercher à combattre.
Après quelques camps & marches faites
e part & d'autre, nous vînmes le pre-
mier du mois d'Août camper à Stein-
kerque, près d'Anguien, & les ennemis
après de Hall, à Tubize.

Le Prince d'Orange, ayant découvert
u'un Secrétaire de l'Electeur de Ba-
iere donnoit avis au Maréchal de
Luxembourg de tout ce qui se passoit,
oulut en profiter, pour tâcher de
urprendre notre armée. Il obligea cet
omme à mander, que le lendemain les
nnemis devoient fourrager. En effet,
omme on vint à la pointe du jour aver-
ir M. de Luxembourg, que les ennemis
aroissoient, il n'y fit d'abord aucune
ttention; toutefois sur les avis réitérés
qu'on lui donna, il monta à cheval,
& s'étant porté un peu en avant du camp,
l vit les colonnes d'Infanterie : sur quoi
d'abord il ordonna de faire repasser le
ruisseau d'Anguien aux troupes, qui

1692. étoient campées du côté d'où venoie les ennemis ; mais peu après il se d termina à ne faire aucun mouvemen & à se soutenir dans la situation où étoit, quoique le ruisseau coupât not armée en deux, & qu'ainsi la comm nication n'en fût pas commode pour l mouvemens à faire dans une action g nérale. Il fit donc avancer des troupe tant pour renforcer, que pour souter celles qui étoient campées en avant : tout fut exécuté avant onze heures du m tin. Les ennemis arrivoient cependant colonnes, & se formoient ; mais à cau du pays très-coupé, ils ne purent êt en bataille, & leurs dispositions faite que vers une heure après midi. Alors i attaquerent notre droite avec furie, malgré la résistance des troupes, il no chasserent du terrein que nous occu pions, & se rendirent maîtres du canon il n'y eut qu'un bataillon d'Orléans, q se maintint toujours dans son terrein : brigade de Pollier, qu'on fit avancer

arrêta tout court à une certaine portée 1692.
ès ennemis ; mais toutefois ne s'enfuit
as. Sur cela, M. de Luxembourg, qui
oyoit l'importance d'un coup de vi-
ueur, pour rétablir l'affaire, fit venir
. brigade des Gardes, qui chargea
épée à la main, & culbuta tout ce qui se
résenta. Plusieurs brigades, qui étoient
ur la droite & la gauche, en firent de
même, de maniere que nous poussâmes
s ennemis un grand quart de lieue,
usques hors du bois, avec un prodigieux
arnage. Notre troupe dorée, composée
e Monseigneur le Duc d'Orléans, de
MM. les Duc de Bourbon, Prince de
Conti, Duc de Vendôme, Grand-Prieur,
: nombre d'autres, fut pendant toute
action avec M. de Luxembourg, expo-
ée au plus grand feu. La nuit appro-
hant, on jugea à propos de ne pas pous-
er l'affaire davantage, quoique quelques-
ns proposassent de profiter de l'occa-
on, & d'attaquer les ennemis. M. de
Luxembourg soutint que ce seroit perdre

1692. beaucoup de monde, ſans pouvoir eſpé-
rer d'avoir du jour ſuffiſamment pou
en faire une action déciſive, d'autan
que c'étoit un pays fort coupé & plei
de haies. L'on perdit de part & d'autre
en deux heures de temps, que dura l
combat, plus de ſept mille hommes, tu
ſur le champ de bataille; & M. d
Luxembourg aſsûra n'avoir jamais v
une action ſi chaude.

L'on a dit communément dans
monde, que nous fûmes ſurpris par
Prince d'Orange; toutefois par ce q
j'ai raconté, l'on voit que M. de Luxer
bourg, trompé par la lettre de l'eſpio
ne ſe doutoit pas que les ennem
euſſent intention de marcher à lui; ma
cela ne conclut pas qu'il fut ſurpris;
en effet, il n'eſt pas facile à une gran
armée d'en ſurprendre une autre; ca
comme il faut néceſſairement march
de nuit & en colonnes, quand la tê
paroît, la queue eſt encore bien loin
& par conſéquent on a tout le tem

prendre les armes & de faire les dif- 1692.
ſitions néceſſaires pour recevoir l'en-
ni.

Le Prince d'Orange commit deux
ındes fautes dans cette journée. La
emiere, c'eſt qu'il auroit dû attaquer
tre gauche en même temps que notre
oite, n'étant pas dans l'ordre de s'i-
giner battre une armée par une pointe.
ſeconde, c'eſt de n'avoir pas fait ſou-
ir par des troupes fraîches, celles qui
nmencerent l'attaque : s'il l'avoit fait,
ne ſai ce qui en feroit arrivé ; mais
n m'a aſſûré, que, pendant l'action,
Prince reſta fort loin immobile, &
s donner le moindre ordre, quoique
Officiers généraux envoyaſſent à cha-
e inſtant lui demander du ſecours.

Le reſte de cette campagne ſe paſſa
anquillement.

Je ſervis encore cette année en Flan-
e, en qualité de Lieutenant Général, 1693.
ns l'armée du Maréchal de Luxem-
ourg. Le Roi Très-Chrétien, ayant

projeté de se rendre maître de la Flandre, y avoit assemblé une armée prodigieuse qu'il partagea en deux. Il en commandoit une, ayant sous lui le Dauphin & le Maréchal de Boufflers. Le Maréchal de Luxembourg étoit à la tête de l'autre. Nous marchâmes d'auprès de Mons, & nous avançâmes à Gemblours, où étoit le quartier du Roi. On y resta quelques jours, pour y attendre, à ce que l'on croyoit, des convois; mais nous fûmes fort surpris, quand tout-à-coup l'on déclara la résolution du Roi, de s'en retourner à Versailles, & d'envoyer le Dauphin en Allemagne, avec une partie de l'armée. Le Prince d'Orange, qui n'avoit au plus que cinquante mille hommes, s'étoit campé à l'Abbaye du Parc, auprès de Louvain, pour nous observer & tâcher de couvrir Bruxelles; mais, avec six-vingt mille hommes, nous l'aurions attaqué & écrasé, s'il avoit osé nous attendre; nous nous serions rendus maîtres de tout le pays;

1693.

ıs aurions pris Liege, & même Maëſ-
ht : rien ne pouvoit s'oppoſer à nos 1693.
repriſes ; & c'eſt ce qui rendoit la re-
te du Roi d'autant plus incompréhen-
e. Ne pouvant y avoir de bonnes rai-
s, & même n'en ayant jamais pu
rendre, ni des Miniſtres, ni des Gé-
ıux, il faut conclure que Dieu ne
loit pas l'exécution de tous ces beaux
jets. Quelques gens ont voulu en re-
ɜr la cauſe ſur Madame de Main-
ɔn, laquelle avoit accompagné le Roi
la frontiere où elle étoit reſtée ; c'eſt
que je ne puis pourtant, ni affirmer,
ıier.

.a ſéparation des armées étant faite,
s marchâmes à Melder, qui n'étoit
ı une lieue de l'armée ennemie. Nous
rouvâmes ſi bien poſtée, que nous
rûmes pas à propos de l'y attaquer.
Maréchal de Luxembourg fit pluſieurs
ches & contre-marches, pour tâcher
tirer les ennemis, ſans que cela réuſsît
ord. Il ſurprit à Tongres une tren-

taine d'escadrons, que commandoit M
1693. de Tilly; ensuite il vint camper à Vignamont, d'où il fit faire le siege d'Huy par le Maréchal de Villeroy. Les ennemis qui craignoient pour Liege, y avoien placé trente bataillons dans un bon cam retranché. Nous allâmes les reconnoître & nous eûmes ordre de faire des fascines comme si nous eussions voulu les attaquer. Le Prince d'Orange cependant étoi venu se camper entre les deux Gettes, sept lieues de Vignamont, ne doutar pas d'être assez éloigné de nous, pou n'avoir rien à craindre; en quoi il trompa très-fort: car le Maréchal d Luxembourg, dont le principal obj étoit de combattre, fit tout d'un cou une marche forcée, & arriva avec tout sa cavalerie en présence des ennemis le 28 Juillet. L'infanterie ne put y arriver que très-tard; ainsi il fallut différe le combat jusqu'au lendemain 29 d Juillet. Le Prince d'Orange auroit pu la nuit, se retirer de l'autre côté de Gette

ette, au moyen de nombre de ponts
ı'il y avoit; mais les diſcours qu'on 1693.
'oit tenus ſur ſon compte, la campagne
écédente, le déterminerent à la ba-
ille, malgré la repréſentation de l'Elec-
ur de Baviere, & des Principaux de
n armée. Il n'avoit que ſoixante-cinq
taillons & cent cinquante eſcadrons;
ous avions quatre-vingt ſeize batail-
ıs, & deux cent dix eſcadrons: il eſpé-
it, par le moyen d'un retranchement,
ppléer à notre ſupériorité: en effet,
ıte la nuit les ennemis travaillerent ſi
vement, qu'à la pointe du jour leurs
tranchemens étoient fort élevés. Leur
nc gauche étoit appuyé à un bon ruiſ-
ıu, & la droite au village de Ner-
nde, d'où il y avoit près d'un quart
lieue juſqu'à l'autre ruiſſeau: à la
rité le terrein y étoit coupé de haies;
ais c'étoit toujours une grande faute
ne l'avoir occupé qu'avec un très-
tit nombre de troupes; de maniere
ıe, ſi nous les euſſions tournées par-là,

la bataille auroit été décidée en peu de
1693. temps, attendu que nous aurions pri
toute leur armée en flanc; mais nou
fîmes en cela une faute aussi bien qu'eux

M. de Luxembourg, ayant reconnu la situation des ennemis, fit sa disposition. Il ordonna à la droite de conteni seulement les ennemis sans attaquer, cause qu'il y avoit de ce côté-là un ravi très-profond, difficile à passer. Il étend au centre la plus grande partie de sa ca valerie, & poussa sur la gauche le gro de son infanterie.

M. de Rubantel, M. de Montche vreuil, Lieutenans Généraux, & mo eûmes ordre de commencer l'attaqu savoir, Rubantel, avec deux brigade les retranchemens à la droite de Ne winde; Montchevreuil, avec le mêm nombre de troupes, à la gauche; & village fut mon lot, avec deux autr brigades.

Ce village faisoit un ventre dans la plaine, de maniere que, comme no

archions tous trois de front, & que 1693.
tois dans le centre, j'attaquai le pre-
ier: je poussai les ennemis, & les
assai de haies en haies jusques dans
plaine, au bord de laquelle je me
nis en bataille. Les troupes, qui de-
ient attaquer sur ma droite & ma
uche, au lieu de le faire, jugerent
'ils essuieroient moins de feu, en se
tant dans le village; ainsi tout-à-coup
se trouverent derriere moi. Les en-
nis, voyant cette mauvaise manœuvre,
ıtrerent par la droite & la gauche dans
village: ce fut alors un feu terrible;
confusion se mit dans les quatre bri-
des que commandoient de Rubantel
de Montchevreuil, de maniere qu'ils
ent rechassés; & par-là je me trouvai
ıqué de tous côtés. Après avoir perdu
monde infini, mes troupes abandon-
:ent pareillement la tête du village;
comme je tâchois de m'y maintenir,
ıs l'espérance que M. de Luxem-
urg, à qui j'avois envoyé, feroit

avancer du secours, je me trouvai à l:
1693. fin totalement coupé. Alors je voulus tâ-
cher de me sauver par la plaine, & ayan
ôté ma cocarde blanche, l'on me pre
noit pour un Officier des ennemis
malheureusement le Brigadier Chur
chill, frere de Milord Churchill, préser
tement Duc de Marlborough, & mc
oncle, passa auprès de moi, & reconn
un seul Aide de Camp, qui m'étc
resté; sur quoi, se doutant dans l'insta
que j'y pourrois bien être, il vint à m
& me fit son prisonnier. Après no
être embrassés, il me dit qu'il étc
obligé de me mener au Prince d'C
range. Nous galopâmes long-temp
sans le pouvoir trouver; à la fin nous
rencontrâmes fort éloigné de l'actio
dans un fond où l'on ne voyoit ni ami
ni ennemis. Ce Prince me fit un cor
pliment fort poli, à quoi je ne répon
que par une profonde révérence: ap
m'avoir considéré un moment, il ren
son chapeau, & moi le mien; puis

rdonna qu'on me menât à Lewe. J'ai
aconté toutes ces circonſtances, à cauſe 1693.
ue dans le monde on les avoit tournées
out autrement, & qu'on avoit fait ſur
ela des contes fort éloignés de la vérité.

Après ma priſe, le Maréchal de
uxembourg rattaqua, & ſe rendit
naître de la plus grande partie du vil-
age, d'où il penſa néanmoins être en-
ore rechaſſé ; mais enfin, à force de
roupes, il vint à bout d'en chaſſer to-
alement les ennemis ; & alors, moyen-
ant le feu de notre infanterie, il fit
ntrer ſa cavalerie dans les retranche-
nens. Après nombre de charges, les en-
emis furent entiérement battus & mis
n fuite. Le Prince d'Orange & l'Elec-
eur de Baviere ſe retirerent avec partie
u débris à Tirlemont & Louvain. Le
'rince de Naſſau, Stadhouder de Friſe,
es Généraux Ginckle & Talmash paſ-
erent par Lewe, & gagnerent la Ha-
;ueland. Je marchai avec ces derniers

jusqu'à Sichen, d'où l'on m'envoya
1693. Malines, & puis à Anvers.

Les ennemis perdirent à cette bataill
près de vingt mille hommes, & nou
au moins huit mille. Montchevreuil
Lieutenant Général, Milord Lucan &
Ligneville, Maréchaux de Camp, sep
Brigadiers de Cavalerie, & nombre d'au
tres Officiers, furent tués de notre côt

On ne doutoit pas, qu'après un
victoire si complette, le Maréchal d
Luxembourg ne se rendît maître d
tous les Pays-Bas; mais on fut surpr
de voir qu'il ne fit aucun mouvement
il prétendoit n'être pas en état, faut
de vivres, de pouvoir marcher en avant
mais il étoit facile de répondre, qu
le pays étoit plein de subsistances, &
que la consternation étoit si grande
que s'il eût seulement fait avancer u
corps considérable, on auroit de toute
parts apporté les clefs & des provision
Bruxelles, Louvain, Malines, Lierre

'attendoient que de le voir paroître,
u une semonce, pour se soumettre : je 1693.
ais l'asſûrer ; car, pendant que j'y
:ois, l'on venoit me demander ma pro-
:ction.

Cette inaction des François donna le
:mps au Prince d'Orange de rassembler
ne armée, tant du débris de la sienne,
ue d'un renfort d'Allemagne, & des
oupes de M. de Virtemberg, qu'il fit
:venir de Flandre. Avec cette armée, il
int se poster auprès de Bruxelles, &
1. de Luxembourg avec la sienne ne
occupa, pendant le mois d'Août, qu'à
onner à ses troupes abondance de vivres
: de fourrages, dans le Brabant & le
ays de Liege.

Après la bataille, M. de Luxembourg
'avoit répété, afin que, selon le cartel,
n me renvoyât au bout de quinze jours:
ais quoique, de son côté, il eût relâché
ır leur parole tous les Officiers Géné-
ux ennemis, qui étoient prisonniers,
outefois on me gardoit à Anvers; sur

quoi la fortune ayant voulu que le Duc
1693. d'Ormont ne pût, à cause de ses blessures,
profiter du congé comme les autres,
M. de Luxembourg fit déclarer aux ennemis qu'il retiendroit ce Duc jusqu'à
ce qu'on m'eût renvoyé. Il somma aussi
le Lieutenant Général Scravemore, & le
reste des Officiers, de revenir à Namur
cela produisit son effet, & je retournai
joindre notre armée au camp de Nivelle. Le Prince d'Orange avoit certainement dessein de m'envoyer prisonnier
en Angleterre, où l'on m'auroit gardé
étroitement à la tour de Londres, quoi
que cela eût été contre toutes les regles
de la guerre; car, quoiqu'il prétendît que
j'étois son sujet, & par conséquent rebelle, il ne pouvoit me traiter comme
tel, du moment que je n'avois pas été
pris sur les terres de son obéissance: nous
étions sur les Etats du Roi d'Espagne, &
j'avois l'honneur de servir de Lieutenant
Général dans l'armée du Roi Très-Chrétien; ainsi le Prince d'Orange ne pouvoit

mais y être regardé que comme auxi- 1693.
aire.

Au mois de Septembre, le Maré-
nal de Luxembourg, pressé par les or-
res de la Cour, résolut d'attaquer Char-
roi. Il vint pour cet effet se camper
ans les plaines de Fleurus, & le Ma-
échal de Villeroy fut détaché pour en
ire le siege : M. de Vauban y arriva, &
n eut la direction. Après la tranchée
uverte, M. de Luxembourg me dé-
acha avec dix-sept bataillons & quelque
avalerie pour aller camper auprès de
Mons, non-seulement pour couvrir le
ays, mais aussi dans la vue d'avoir une
ête d'armée à portée de se rendre dili-
emment en Flandre, si les ennemis y
ouloient marcher.

Charleroi fut pris dans un mois de
emps, malgré la belle défense que fit
M. de Castilio, depuis Marquis de Vil-
adarias ; & nous allâmes finir notre cam-
pagne à Courtray.

Je servis en Flandre dans l'armée de 1694.

1694. Monseigneur le Dauphin, qui avoi sous lui les Maréchaux de Luxembourg de Villeroi, de Joyeuse & de Boufflers Mais le premier, par une distinction par ticuliere, commandoit aux trois autres lesquels prenoient le mot de lui, chacu à son tour, comme nous le faisions d'eux Nous passâmes la campagne à consom mer les fourrages aux camps de Saint Tron, de Tongres & de Vignamont les ennemis en faisoient autant de leu côté.

Vers le mois de Septembre, les en nemis ne craignant plus d'entreprise d notre part, vû la saison avancée, for merent le dessein de profiter de la po sition où ils se trouvoient, & de s porter en Flandre: ils n'avoient que seiz lieues à faire, pour gagner l'Escaut entr Tournai & Oudenarde; au lieu que par le tour qu'il nous falloit faire, nou en avions le double: cela leur faisoi juger avec raison, qu'y arrivant plutô que nous, ils forceroient aisément no

gnes de Comines, & se plaçant au mi-
eu de notre pays, ils en tireroient de 1694.
rosses subsistances & contributions. La
onfiance qu'ils avoient dans ce projet,
ui ne pouvoit naturellement man-
uer de réussir, fut cause qu'il échoua;
ar, se croyant sûrs de leur fait, ils
narcherent fort lentement. Dès que
ous apprîmes qu'ils avoient décam-
é, nous passâmes la Sambre au-
rès de Namur; nous la repassâmes à
Aierbe-Poitrine, &, par les marches
es plus vives, nous arrivâmes à Tour-
ai, avec toute notre infanterie, ou du
noins tous nos drapeaux, en même
emps que les ennemis arrivoient à Pott
c Escanaffe, où ils avoient dessein de
aire leurs ponts sur l'Escaut.

Monseigneur le Dauphin, qui avoit
ris les devants avec la cavalerie, & huit
ou dix bataillons, avoit été joint au
pont d'Espierre par M. de la Valette,
Lieutenant Général, qui commandoit
dans les lignes avec une douzaine de

1694. bataillons. Il se mit en bataille à la vue des ennemis, & mit contre eux en batterie quelques pieces de campagne. La surprise du Prince d'Orange, qui croyoit ne trouver que M. de la Valette, fut si grande, qu'il ne jugea pas à propos de rien hazarder ce jour-là. Le lendemain nous allions joindre Mgr. le Dauphin, qui n'étoit qu'à trois lieues de nous; mais les ennemis s'étant remis en marche pour Oudenarde, nous allâmes camper à Courtray. Le Prince d'Orange fit un détachement qui prit Huy; & ainsi finit cette campagne.

1695. Cet hiver, mourut le Maréchal Duc de Luxembourg, universellement regretté des gens de guerre. Jamais homme n'eut plus de courage, de vivacité, de prudence & d'habileté; jamais homme n'eut plus la confiance des troupes qui étoient à ses ordres; mais l'inaction dans laquelle on l'avoit vu rester aprè plusieurs de ses victoires, l'a fait soupçonner de n'avoir point envie de finir

guerre, ne croyant pas pouvoir faire même figure à la Cour, qu'à la tête 1695.
: cent mille hommes : quand il étoit ıeſtion d'ennemis, nul Général plus illant que lui ; mais du moment que .ction étoit finie, il vouloit prendre ſes ſes, & paroiſſoit s'occuper plus de s plaiſirs, que des opérations de la mpagne. Sa figure étoit auſſi extraornaire, que ſon humeur & ſa conver-tion étoient agréables. Sa grande famiırité lui avoit attiré l'amitié des Offiers ; & ſon indulgence à ne point trop ſoucier d'empêcher la maraude, l'aıit fait adorer des Soldats, qui, de leur ıté, ſe piquoient d'être toujours à leur :voir, quand il avoit beſoin de leurs 'as.

Le Maréchal de Villeroi fut nommé énéral de l'armée de Flandre, à la place : M. de Luxembourg ; & je ſervis avec ıi. Notre armée étant inférieure à celle es ennemis, M. de Villeroi reſta avec ne partie derriere les lignes de Comines,

& le Maréchal de Boufflers avec le reste,
1695. derriere les lignes entre la Lis & l'Escaut.
Le Prince d'Orange laissa auprès d'Oudenarde l'Electeur de Baviere, avec moitié de son armée, & s'avança avec le reste à Rousselar, à une lieue de Comines. Son intention étoit de nous faire croire qu'il vouloit nous attaquer, afin que nous nous fissions rejoindre par Boufflers; & alors, par une contre-marche, de se porter diligemment sur Namur.

Lorsque le Maréchal de Villeroi vit arriver le Prince d'Orange à Rousselar, il proposa au Roi de l'attaquer; ce qui se pouvoit exécuter facilement, & avec apparence de succès; car, pendant que nous l'aurions attaqué de front, le Maréchal de Boufflers pouvoit, en une marche de nuit, passer la Lis auprès de Courtray, & se trouver à la pointe du jour sur les derrieres des ennemis: le Comte de la Mothe, qui étoit à Ypres avec un corps de troupes, devoit arriver

n même temps ſur leur droite ; de maniere qu'il y avoit apparence que nous 1695.
es aurions écraſés dans ce trou, où ils 'étoient fort mal-à-propos enfournés, & 'où il ne s'en ſeroit échappé aucun, 'ils euſſent été battus.

La Cour, perſiſtant dans la réſolution e demeurer ſur la défenſive, ne voulut oint conſentir à la propoſition. Le Prince 'Orange, étant reſté quelque temps à ouſſelar, décampa au mois de Juin, ꝛ ſe porta tout d'un coup devant Naıur, qu'il avoit fait inveſtir par le Comte 'Athlone. Le Maréchal de Boufflers ut toutefois le temps de s'y jetter avec uelques régimens de Dragons. Nous eſtâmes avec l'armée entre Tournai & Courtray, juſqu'à ce que le ſiege fût ntiérement formé; après quoi le Prince e Vaudemont étant demeuré auprès le Deinſe, avec trente bataillons & oixante eſcadrons, pour nous obſerver, e Maréchal de Villeroi réſolut de l'attaquer. Pour cet effet, nous marchâmes

1695. de nuit; &, quoique nous eussions la Lis à passer, & huit lieues à faire, nous arrivâmes sur lui, presque avant qu'il en fût informé : on attaqua & prit deux bataillons Prussiens, qui se trouverent campés en avant. Le Prince de Vaudemont, ne jugeant pas la partie soutenable, se détermina à la retraite : elle lui eût été très-difficile, j'ose même dire impossible, d'autant que tout notre gauche étoit déjà arrivée sur son flanc droit, & qu'avec l'infanterie j'étoi déjà à mille pas des ennemis, derrier le village d'Arselle. J'avois détaché M de Surville, Brigadier, avec tous le Grenadiers, & je le suivois avec qua rante bataillons, quand tout-à-coup u ordre supérieur me fit faire halte; & par-là les ennemis, que nous pouvion joindre & charger, nous échapperen La conséquence de les avoir battus, au roit été la levée du siege qu'ils n'au roient pu continuer; car, outre que nou serions devenus supérieurs en nombre

r-tout lorſque les ſecours, qui nous
noient d'Allemagne, nous auroient 1695.
ints, nous pouvions, ſans coup férir,
liger le Prince d'Orange à abandon-
r ſon entrepriſe, en nous mettant
tre Bruxelles & Namur, & par-là lui
upant les vivres.

Vaudemont retiré à Gand, nous
mes attaquer Dixmude, qui ne tint que
u de jours; la garniſon, compoſée de
iit bataillons, fut priſonniere: de là
ius fûmes à Deinſe, où il y avoit deux
taillons, qui ſe rendit ſans réſiſtance.
e Commandant de la premiere de ces
lles eut la tête coupée; & celui de la
rniere fut caſſé avec infamie; ce que
us deux méritoient, pour ne s'être pas
fendus autant qu'ils le devoient.

Ces expéditions faites, nous mar-
iâmes à Bruxelles, derriere laquelle
lle le Prince de Vaudemont ſe plaça:
Maréchal de Villeroi écrivit à l'Elec-
ur de Baviere, qui y étoit arrivé du
mp devant Namur, pour lui faire

1695. ſavoir qu'il avoit ordre du Roi de bom barder cette capitale des Pays-Bas, e repréſailles de ce que la flotte des Allie faiſoit ſur les côtes de France; mais que ſi S. A. E. vouloit promettre qu l'avenir on ne feroit plus rien de pareil il n'exécuteroit pas les ordres qu'il avoi L'Electeur fit d'abord réponſe, qu'il en verroit au Prince d'Orange, pour ſavo ſes volontés: mais, comme le Maréch de Villeroi lui manda qu'il ne pouvo accorder de délai, & qu'il falloit ſur l champ une réponſe poſitive, l'Electeu déclara qu'il n'étoit pas en ſon pouvo de donner ſa parole ſur cette affaire ſur quoi, les batteries étant faites, nou bombardâmes la ville pendant deux fo vingt-quatre heures, & nous y jettâme force boulets rouges. Jamais on ne v un ſpectacle plus affreux, & rien n reſſembloit mieux à ce que l'on nou raconte de l'embraſement de Troye On eſtime que le dommage cauſé pa cet incendie, montoit à vingt millions

De Bruxelles, nous nous mîmes en ıarche, pour tenter le ſecours de Na- 1695.
ıur; & ayant été joints par les déta-
ıemens venus d'Allemagne, nous al-
mes par la grande chauſſée.

Après avoir paſſé le défilé des Cinq-
toiles, comme nous commencions à
.mper ſur la Méhaigne, nous vîmes pa-
ıître de l'autre côté un gros corps de ca-
ılerie. D'abord nous crûmes que ce pou-
ɔit être l'armée d'obſervation du Prince
Orange, qui vouloit nous diſputer le
ıſſage de la riviere; mais nous apper-
ımes bientôt que cela n'étoit point ſuivi.
'étoit M. de la Foreſt, qui venoit avec
ente eſcadrons nous reconnoître. M. le
[aréchal de Villeroi prit tout ce qui ſe
ɔuva de cavalerie dans le camp; car la
us grande partie étoit allée au four-
ge; & paſſant à Bonef, il attaqua la
ɔreſt, qui ſongeoit déjà à ſe retirer. Il
ıt pouſſé & ſuivi juſqu'auprès du camp
ınemi, d'où il ſortit beaucoup d'infan-
ɛrie, pour faciliter la retraite de la

Foreſt : ſur quoi, nous jugeâmes auſſi
1695. propos de nous retirer à notre camp
crainte que toute l'armée ennemie r
ſortît ſur nous, ayant plus de deux lieu
de chemin à faire : nous ne fûmes pa
ſuivis. Dans cette action, nous ne per
dîmes qu'une centaine d'hommes, & M
de la Foreſt en perdit au moins quat
cents.

Le lendemain, nous allâmes recon
noître le camp des ennemis, que no
trouvâmes de toutes parts bien poſtés
retranchés, de maniere qu'il fut déte
miné qu'on ne pouvoit les attaquer av
eſpérance de réuſſir. Nous ne reſtâm
que trois jours dans ce camp; car, ayan
appris que Namur s'étoit rendu, no
décampâmes auſſi-tôt, & regagnâm
nos frontieres. A la fin d'Octobre, l
ennemis ayant commencé à ſe ſéparer
pour entrer en quartiers d'hiver, no
en fîmes autant. Le Maréchal de Bou
flers avoit fait une belle défenſe, ta
dans la ville, que dans le château. C

rnier étant entiérement ouvert, il sou- 1695.
it l'assaut général; & quoique les en-
mis fussent déjà entrés dans la place,
les rechassa avec une perte considé-
ble de leur part; mais à la fin, ne
yant plus d'espérance d'être secouru,
ne croyant pas qu'il fût raisonnable
exposer à un second assaut la garnison
tiguée & diminuée considérablement,
demanda à capituler. Le Prince d'O-
nge lui accorda volontiers toutes les
nditions les plus honorables, telles que
éritoient sa dignité, son mérite per-
nnel, & ce qu'il venoit de faire: mais
rès que la garnison fut sortie, il fit ar-
ter le Maréchal, sous prétexte que,
ntre le Droit des Gens, on retenoit
s huit bataillons pris à Dixmude, au
eu de les renvoyer, selon le cartel, au
out de quinze jours, après qu'ils eurent
é réclamés. A la vérité nous avions
ort, & le tout venoit de la faute de
M. de Montal, qui avoit fait la capitu-
ation de Dixmude; car, s'il y avoit

ſtipulé le mot d'*à diſcrétion*, au lieu d
1695. celui de *priſonniers de guerre*, il n'
auroit eu aucune difficulté. Le Maré
chal de Boufflers fut mené à Maëſtricht
où on le garda juſqu'à ce que le Ro
eût promis de relâcher les ſuſdits hui
bataillons : ſa détention lui donna occa
ſion d'entamer quelques propoſitions d
paix, qui, deux ans après, produiſiren
les conférences publiques qu'il tint ave
Milord Portland.

Le Roi Jacques avoit ſous main con
1696. certé un ſoulévement en Angleterre
où il avoit fait paſſer nombre d'Offi
ciers : ſes amis y avoient trouvé le moye
de lever deux mille chevaux bien équi
pés, & même enrégimentés, prêts à ſ
mettre en campagne au premier ordre
pluſieurs perſonnes de la premiere diſ
tinction s'étoient auſſi engagées dans l'a
faire ; mais tous unanimement avoien
réſolu de ne point lever le maſque
qu'un corps de troupes n'eût premié
rement débarqué dans l'iſle. Le Roi Trè

ıretien consentoit volontiers à le four-
; mais il insistoit, qu'avant de faire 1696.
nbarquement, les Anglois prissent
armes, ne voulant point risquer ses
upes, sans être sûr d'y trouver un
ti pour les recevoir.

Ni les uns, ni les autres ne voulant
relâcher de leurs résolutions, de si
les dispositions ne pouvoient rien pro-
ire : ce qui détermina le Roi d'An-
terre à m'envoyer sur les lieux, pour
her de convaincre les Anglois de la
érité des intentions de la Cour de
nce, & les engager à prendre les
nes, sans attendre la descente, leur
mettant que dans l'instant le Marquis
Iarcourt, nommé Général de cette ex-
lition, feroit embarquer ses troupes. Je
sai donc déguisé en Angleterre. Je me
dis à Londres, où j'eus plusieurs con-
sations avec quelques-uns des princi-
ıx Seigneurs : mais j'eus beau leur dire
ıt ce que je pus imaginer de plus fort,
leur représenter la nécessité de ne pas

1696. perdre une ſi belle occaſion, ils demeu
rerent fermes à vouloir, qu'avant que d
ſe ſoulever, le Roi d'Angleterre m
pied à terre avec une armée. Pour dir
la vérité, leurs raiſons étoient bonnes
car il étoit certain que, dès que le Princ
d'Orange auroit vu la révolte, ou qu'
auroit eu avis du projet, ce qui ne pou
voit demeurer long-temps caché, attenc
les préparatifs qu'il étoit néceſſaire d
faire pour le tranſport, il auroit da
l'inſtant mis une flotte en mer, & auro
fait bloquer les ports de France; a
moyen de quoi les Soulevés ſe trouva
obligés de combattre avec leurs troup
levées à la hâte, contre une bonne arm
compoſée de Soldats aguerris & diſc
plinés, il étoit certain qu'ils auroie
été bientôt écraſés.

Ne voyant pas d'apparence de po
voir faire changer de ſentiment à c
Seigneurs, & ayant d'ailleurs été info
mé, pendant mon ſéjour à Londres
qu'il s'y tramoit une conſpiration cont

perſonne du Prince d'Orange, je crus 1696.
ue ma principale miſſion étant finie,
ne devois pas perdre de temps à regaer la France, pour ne point me trouer confondu avec les Conjurés, dont le eſſein me paroiſſoit difficile à exécuter. e retournai par le même chemin que étois venu, & étant arrivé à une maiſon rès de la mer, où je devois avoir neuelles de mon bâtiment, je me couchai ur un banc, & m'endormis. Au bout de eux heures, je fus éveillé en ſurſaut par n grand bruit que j'entendis à la porte; me levant, je vis entrer nombre de oldats armés de fuſils. J'avoue que d'abord ma ſurpriſe & mon inquiétude furent grandes, mais bientôt j'en fus quitte our un peu de peur; car, à la lueur une lampe, je reconnus le Maître de on bâtiment, qui, crainte d'accident, voit par précaution mené avec lui une ouzaine de Matelots bien armés.

Je m'embarquai tout de ſuite, & rrivai à Calais en trois heures de temps,

1696. Ayant de là pris le chemin de Saint-Germain, je rencontrai le Roi d'Angleterre, que la Cour de France avoit fait partir un peu trop précipitamment, nonobstant ce dont on étoit convenu avec moi; savoir, qu'il ne bougeroit pas jusqu'à ce qu'il eût de mes nouvelles. Ce Prince continua sa route pour Calais & m'envoya à Marli rendre compte de l'affaire dont j'étois chargé. Le Roi Très-Chrétien demeurant ferme dans sa premiere résolution, de ne point faire d'embarquement, jusqu'à ce qu'il eût appris un soulévement formel en Angleterre conclut que l'entreprise ne se feroit pas toutefois, comme je lui fis part du projet qu'on m'avoit communiqué contre la personne du Prince d'Orange, il ordonna que tout resteroit dans le même état, afin d'être prêt à passer en Angleterre, en cas que l'on eût la nouvelle que, depuis mon départ, il y fût arrivé quelque événement. Ainsi j'allai à Calais rejoindre le Roi; nous y apprîmes bien-

t que la Conſpiration avoit été dé- 1696.
uverte, beaucoup de coupables arrêtés,
que tous les vaiſſeaux de guerre, qui
trouvoient dans la Tamiſe, avoient
dre de venir aux Dunes. La Cour de
ance ne laiſſa pas de prier le Roi
Angleterre de reſter encore quelque
nps ſur les côtes, quoiqu'il n'y eût
ıs de poſſibilité de rien entreprendre.

Il ſera utile de dire en peu de mots
qui regarde cette conſpiration, que
Prince d'Orange a voulu imputer à
n beau-pere & au Roi Très-Chrétien.
J'ai déjà dit qu'il y avoit deux mille
evaux de prêts à ſe mettre en campa-
e, pour joindre le Roi à ſon arrivée.
: Chevalier Fenwiek, Maréchal de
ımp, devoit ſe mettre à leur tête; &
ı lui avoit envoyé de France nombre
Officiers pour qu'il s'en ſervît. Le
hevalier Barkley, Brigadier, Lieute-
.nt de ma Compagnie des Gardes-du-
orps, qui étoit du nombre, ſe trou-
ınt un jour au cabaret à Londres, avec

le sieur Porter, Gentilhomme Catho-
1696. lique, celui-ci lui dit que, pour faciliter le soulévement prémédité, il avoit imaginé un projet qu'il croyoit devoir rendre la chose presque sûre : il lui expliqua toutes les allées & venues du Prince d'Orange, & dit, qu'il se feroit fort, avec une cinquantaine d'hommes de battre les Gardes, & de se saisir de sa personne. Barkley goûta la proposition; tout fut reglé entr'eux, les hommes choisis, & le jour même pris pour l'exécution; de manière qu'ils ne doutoient plus de la réussite. Barkley, que je vis trois jours après mon arrivée à Londres m'en fit confidence; & quoique je ne trouvasse pas la chose aussi sûre qu'ils la faisoient, je ne crus pas être obligé en honneur de l'en détourner : mais Pendergras, un des Conjurés, effrayé du danger, ou pour mieux dire, dans la vue de la récompense, alla découvrir le tout à Mylord Portland; ainsi cette affaire manqua précisément sur le point

qu'elle alloit s'exécuter. Le Prince d'O- 1696.
range étoit prêt à sortir, ses carrosses
arrivés ; mais dans l'instant tout fut
renvoyé, & les ordres furent donnés pour
tâcher de saisir les coupables, dont on
prit plusieurs, qui furent condamnés &
exécutés à mort. Porter, qui avoit tout
imaginé & proposé, se voyant arrêté &
attiré par la promesse du pardon, servit
de témoin contre ses camarades & ses
amis ; tant il est vrai que la crainte de
mourir peut quelquefois déterminer des
gens, jusqu'alors honnêtes, à commettre
des actions indignes.

Barkley se sauva ; & si j'avois tardé
plus long-tems à partir de Londres,
j'aurois couru grand risque, car de tous
côtés on arrêtoit les passans. Le Chevalier Fenwick, qui ignoroit totalement
la conspiration, fut arrêté ; & quoiqu'il
n'y eût pas de preuves suffisantes pour
le convaincre d'avoir eu intention de se
soulever, le Parlement ne laissa pas de
le condamner à mort, déclarant que

1696. cette maniere de procès & de jugemen ne pourroit ſervir d'exemple à l'avenir La vérité eſt, que le Prince d'Orange avoit une haine perſonnelle contre Fenwick, & ſe ſervit de la diſpoſition des eſprits, & de la conjonɛture, pour les déterminer, malgré les Loix, à ſacrifier cet homme à ſon reſſentiment. La Nobleſſe du Comté de Lancaſtre fut plus heureuſe; car, quoiqu'ils fuſſent tous dans le projet du ſoulévement, & que pour cet effet, ils euſſent actuellemen armé hommes & chevaux prêts à s'en ſervir, on ne put jamais les condamner faute de témoins. Le Roi demeura environ ſix ſemaines à Calais, ou à Boulogne, après quoi il retourna à Saint-Germain, & j'allai ſervir en Flandre, dans l'armée de M. le Maréchal de Villeroi.

Il ne ſe paſſa rien de conſidérable pendant toute la campagne. On ne ſongea de part & d'autre, qu'à ſubſiſter; & l'arriere-ſaiſon venue, on entra en quartiers d'hiver.

Je servis encore cette année dans l'ar- 1697.
née de M. le Maréchal de Villeroi. La
aix ayant été faite en Italie, la Cour
n avoit fait venir toutes les troupes en
landre, où elle en forma trois armées
ous les ordres des Maréchaux de Vil-
eroi, de Boufflers & de Catinat. Les
rois faisoient cent trente-trois bataillons,
& trois cent cinquante escadrons. Ca-
inat fit le siege d'Ath : la défense en fut
rès-médiocre; de maniere qu'il ne dura
as un mois. Après cette conquête, nos
rmées marcherent en avant, du côté
le Ninove; mais le Prince d'Orange,
qui étoit beaucoup inférieur, demeura
oujours clos & couvert auprès de Bru-
elles. Le Maréchal de Boufflers eut plu-
ieurs conférences avec Milord Portland,
& enfin la paix générale fut réglée; ce
qui mit fin & à la campagne & à cette
guerre. La prise de Barcelonne, par M.
de Vendôme, au mois d'Août, déter-
mina les Espagnols à signer; & l'Em-
pereur, qui, selon la coutume ordinaire

de la Cour de Vienne, ne se décidoit
1697. jamais qu'après ses alliés, accepta pareillement, après quelques contestations, les conditions que le Prince d'Orange avoit réglées pour lui.

Le Roi d'Angleterre eut la mortification de voir l'Usurpateur reconnu pour Roi; mais il ne s'en prenoit qu'à son mauvais sort, & au besoin que la France avoit de la paix, sans en conserver aucun ressentiment contre le Roi Très-Chrétien, dont il avoit reçu tant de marques d'amitié. Par le traité de paix, il avoit été stipulé que le Prince d'Orange paieroit réguliérement à la Reine d'Angleterre, son douaire: mais, quand la France en demanda l'exécution, Milord Portland soutint que le Maréchal de Boufflers lui avoit promis, qu'en faveur de cet article, le Roi d'Angleterre sortiroit de France: Boufflers avoua que Portland lui en avoit parlé; mais qu'il ne s'étoit engagé à rien. Quoi qu'il en soit, la France ne crut pas devoir recom-

ıencer la guerre, pour ce douaire; & 1697.
Reine n'en a jamais rien touché.

L'on fit une grande réforme dans les oupes Irlandoises, que l'on réduisit à ıit régimens d'Infanterie, & un de Caılerie. Les Gardes-du-Corps furent rérmés, & l'on me donna un régiment Infanterie, dans lequel cent cinq Gardes rent incorporés, comme Cadets, avec ıute paye.

Ma femme, que j'avois épousée en 595, mourut au mois de Janvier de 1698. ıtte année. Elle étoit attaquée de la ıitrine, & je l'avois menée à Pesenas ı Languedoc, dans l'espérance que l'air ce pays pourroit rétablir sa santé. Elle oit fille du Comte de Clanricard, de ncienne & illustre famille des Bourke ı Irlande (*a*).

(*a*) Il m'en reste un fils, qui naquit le 21 ctobre 1696, & à qui, en 1716, j'ai cédé Duché de Liria en Espagne. Il s'est marié la ême année à Dona Catarina de Portugal, sœur unique héritiere du Duc de Veraguas.

Je fis un voyage en Italie, pour mo
1699. plaisir uniquement; j'allai à Turin, d
là par la Lombardie, à Venise, &, er
suite par Lorrette, à Rome. Le Card
nal de Bouillon, qui y étoit chargé d
affaires de la France, me logea chez lui

La Duchesse de Bracciano, qui d
puis a pris le nom de Princesse des U
sins, étoit aussi alors à Rome, & j'allo
tous les jours la voir, l'ayant conn
en France. Elle étoit brouillée à outran
avec le Cardinal de Bouillon : j'en dir
en peu de mots l'origine, afin de fai
voir que souvent les plus grandes qu
relles ne viennent que de sujets trè
légers. Le Duc de Bracciano étant mor
le Cardinal, qui étoit fort ami de
Duchesse, courut chez elle, afin d'en
pêcher que la Justice n'y pût mettre
scellé; car c'est à Rome un privilege d
Cardinaux, que les Gens de Justice
peuvent entrer dans les maisons où i
sont. Madame de Bracciano fit servir u
grand dîner dans son anti-chambre

ɔur le Cardinal, lequel n'en voulut
ıs, prétendant devoir manger avec 1699.
le au chevet de ſon lit. Elle eut beau
préſenter que, le corps de ſon mari
ant encore dans la maiſon, ce ſeroit
ɔntre la bienſéance, il s'en tint très-
ffenſé, & le ſoir s'en retourna chez lui
jeun. Peu de jours après, Madame de
racciano voulut faire tendre ſes appar-
mens de violet, ainſi qu'elle préten-
ɔit qu'il étoit permis à la Maiſon des
rſins: le Cardinal, piqué de ce qui
étoit paſſé auparavant, s'y oppoſa for-
ment, ſoutenant que c'étoit une diſ-
nction uniquement réſervée aux Car-
inaux. L'affaire fut décidée en faveur
e Madame de Bracciano; & depuis,
on-ſeulement ils ne ſe ſont plus vus,
ıais ils ont cherché l'un & l'autre à ſe
ıire tout le mal poſſible.

Comme ami commun, je crus que
e pourrois peut-être les racommoder,
l'autant qu'il n'y avoit réellement aucun

sujet valable d'être ennemis irréconciliables. J'en parlai à l'Abbé de la Trimouille, depuis Cardinal, & frere de la Duchesse. Il me témoigna que cela lui feroit grand plaisir, d'autant que, malgré la brouillerie de sa sœur, il ne laissoit pas que d'aller très-souvent chez le Cardinal. Je n'eus pas grande peine à faire convenir les parties de se raccommoder, & de se voir, à condition de n'entrer dans aucun éclaircissement. Il n'étoit donc plus question que de la premiere visite. Le Cardinal, qui naturellement étoit l'homme du monde le plus glorieux, & qui se targuoit encore plus de sa naissance, que de sa dignité, insista sur ce que la Duchesse eût à lui faire la premiere visite : malgré tout ce que je lui pus dire, l'assûrant que je ne pouvois proposer pareille chose, que les démarches de civilité envers les Dames ne tiroient jamais à conséquence, & que les hommes se faisoient honneur de com-

encer à leur égard, il n'en voulut point
mordre, & je cessai de travailler da- 1699.
ntage à leur réconciliation.

La Duchesse, plus brouillée que ja-
ais avec le Cardinal, remua ciel &
rre, pour lui nuire, & il n'y donna
e trop d'occasion par sa conduite dans
ffaire de l'Archevêque de Cambrai,
'il soutint hautement, quoique le Roi
rès-Chrétien ne l'eût envoyé à Rome,
e pour en solliciter la condamnation.
Roi, fâché de son procédé, y en-
ya le Prince de Monaco à sa place,
le rappella. Il ne voulut pas obéir,
us prétexte qu'étant absent de Rome,
perdroit le Décanat du Sacré-College,
êt à vaquer. Le Roi, irrité de sa dé-
béissance, lui fit faire son procès, fit
isir tous ses revenus, disposa de la
arge de Grand-Aumônier de France,
lui ordonna de remettre le Cordon
l'Ordre. Mais, comme tout le reste
est pas de mon sujet, je n'en dirai pas
vantage, sinon que la Duchesse de

Bracciano eut plus de part que personn
1699. à échauffer la Cour contre le Cardinal
qui ne cessa depuis de faire des folies
Au reste, son apologie a été imprimée
on peut la consulter.

Ma curiosité ne me porta pas à alle
à Naples ; ainsi, après avoir resté six se
maines à Rome, je retournai en Franc
par les Etats du Grand-Duc, par Gênes
& par Turin.

Je me remariai, au mois d'Avril
1700. avec Mademoiselle de Bulkeley, fill
de Madame de Bulkeley, Dame d'hon
neur de la Reine d'Angleterre, & d
M. Bulkeley, frere de Milord Bulkeley
Je restai tranquille cette année.

Charles II, Roi d'Espagne, mou
rut le 1er du mois de Novembre, é
déclara, par son testament, le Duc d'An
jou, second fils du Dauphin, son seu
& unique héritier. Il avoit depuis long
temps consulté en secret la Cour d
Rome sur cette affaire ; & ce fut de l'avi
d'Innocent XII, qu'il se détermina, espé

ınt par-là empêcher les guerres, & con-
ɛrver en ſon entier toute la Monarchie 1700.
'Eſpagne; car il ne pouvoit s'imaginer
ue toute l'Europe réunie pût, ou vou-
ùt même empêcher ou troubler cette
ıcceſſion, du moment que la France la
ɔutiendroit, & d'autant plus que, par le
hoix qu'il faiſoit d'un Cadet de la Mai-
ɔn de France, & par la dénomination
es autres ſucceſſeurs, en cas que celui-
ı mourût ſans enfans, il prévenoit la
ɔnction des deux Royaumes ſous un
ɛul Chef.

Dès que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne eut
ɛçu ordre de la Régence de porter ce
ɛſtament au Roi Très-Chrétien, il cou-
ut à Verſailles : mais il fut bien ſurpris
e n'avoir pour réponſe qu'un, JE
'ERRAI. En effet, le Roi balançoit fort
ur le parti qu'il avoit à prendre, ou
l'accepter le teſtament, ou de s'en tenir
ıu traité de partage, qu'il avoit peu au-
ɔaravant conclu avec le Roi Guillaume
& la Hollande : le premier flattoit plus

1700. ſa gloire, & la tendreſſe d'un grand-pere mais le dernier étoit plus avantageu pour la France, attendu que, moyennant la ceſſion de l'Eſpagne, des Indes des Pays-Bas, & du Milanois à l'Archiduc, le Guipuſcoa devoit appartenir à l France, & les Royaumes de Naples & Sicile au Duc d'Anjou, & à ſes héritiers Enfin, après quelques jours de conſeil le Roi déclara à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qu'il acceptoit le teſtament, & auſſi-tôt le Duc d'Anjou fut ſalué Roi tous les Etats de la Monarchie d'Eſpagn le reconnurent; & ce nouveau Monarqu partit à la fin de l'année pour Madrid.

Les Hollandois faiſoient difficulté de le reconnoître. Le Roi, ſon grand-pere de concert avec l'Electeur de Baviere oncle du jeune Roi, & Gouverneur des Pays-Bas, fit entrer à même heure, & à même jour, les troupes de France dans toutes les places de Flandre, & ſe ſaiſit des troupes Hollandoiſes, qui y étoient en garniſon. Le Roi déclara en même

nps, qu'il les relâcheroit dès l'inſtant
e les Etats Généraux reconnoîtroient 1700.
Roi d'Eſpagne ; ce qu'ils firent au
tôt, auſſi bien que le Roi Guillaume;
alors le Roi fit relâcher les troupes
llandoiſes, faute des plus grandes ;
par-là il mettoit les ennemis en état
lui faire la guerre ; au lieu que, s'il
avoit gardées juſqu'à ce qu'il eût eu
itres sûretés que des paroles, il au-
: prévenu tout le ſang que cette
ieuſe querelle a fait verſer dans les
tre coins de l'Europe. L'Empereur,
avoit publiquement proteſté contre
eſtament du feu Roi d'Eſpagne, ſe
paroit à la guerre : il réſolut de la
nmencer par l'Italie, dont la poſſeſ-
l'a toujours beaucoup plus flatté
iucune autre partie de l'Europe. Le
Très-Chrétien, pour s'oppoſer à
deſſeins, envoya au ſecours du Mi-
ois quarante bataillons, & autant
ſcadrons, commandés par le Comte
Teſſé, & le tout aux ordres du

Prince de Vaudemont, Gouverneur d
1700. pays. Il engagea le Duc de Savoie
joindre ses troupes avec celles des deu
Couronnes, dont il fut déclaré Géné
ralissime; il fit en même temps sollicit
les Princes d'Italie, de faire entr'e
une Ligue, pour le maintien de
tranquillité de leur patrie, contre to
ceux qui entreprendroient de la tro
bler. Dans ces entrefaites, le Roi d'A
gleterre résolut de m'envoyer à Rom
pour y faire un compliment au nouve
Pape Clément XI, qui avoit succéd
cette année, à Innocent XII, & veil
à ses intérêts, dans cette nouvelle sce
des affaires de l'Europe. J'avois au
ordre principalement d'offrir, de la p
du Roi d'Angleterre, mes services
Saint Pere, pour commander l'arm
que la France le pressoit de lever; &
Roi Très-Chrétien souhaitant fort q
mon offre fût acceptée, ordonna au Ca
dinal de Janson, de faire sur cela to
ce qu'il pourroit.

Je partis de Saint-Germain au mois 1701.
Janvier, & me rendis d'abord à Tu-
, où j'eus plusieurs conférences avec
Duc de Savoie, sur les affaires d'An-
terre. Le Prince d'Orange venoit de
oposer un acte au Parlement, pour
clure de la Couronne tout Catholique,
établir la succession dans la famille
Hanovre. C'étoit un tort manifeste que
n faisoit à plus de quarante Princes,
nt le droit étoit antérieur; & la Du-
esse de Savoie étoit la premiere lésée,
nme héritiere immédiate de cette
uronne, après les enfans du Roi d'An-
terre. Je représentai au Duc de Sa-
e, que son silence, dans cette occa-
n, pourroit être regardé comme un
nsentement, & qu'il ne pouvoit con-
nir, ni à son honneur, ni à ses inté-
s, d'acquiescer à un acte, qui détrui-
t les droits incontestables de sa famille.
abord il me fit de grandes difficultés,
it sur ce qu'il s'attiroit par-là de très-
iissans ennemis, que sur l'inutilité de

la chose en soi-même; mais lui aya
1701. représenté que le Roi Très-Chréti
approuveroit fort les démarches qu
feroit sur cela, & que j'avois ordre de
lui dire de sa part, il consentit à ma pr
position, & ordonna à son Ministre
Londres, de faire une protestation p
blique contre cet acte. En effet, ce M
nistre alla au Parlement avec un N
taire, & en fit la signification. Cela n'e
pêcha pourtant pas l'acte de passer, &
Princesse Sophie, Douairiere d'Hanov
fut déclarée héritiere de la Couronn
en cas que le Prince d'Orange & la Pr
cesse de Danemarck mourussent s
enfans.

De Turin, j'allai à Modene,
j'eus plusieurs conversations avec le D
de ce nom, sur les affaires présen
Je lui fis voir le danger évident p
l'Italie, si la guerre s'y allumoit; ca
outre les petits désordres & les dég
inévitables, les petits Souverains
trouveroient à la merci du vainque

.l qu'il fût ; qu'ainſi il étoit de leur 1701.
érêt commun de s'unir enſemble, ur tâcher de prévenir la guerre. A la , après lui avoir fait naître beaucoup crainte, je l'engageai à me dire qu'il oit ce que le Pape voudroit ; & qu'il prioit d'en aſsûrer Sa Sainteté de ſa . De là je me rendis à Rome, où oord j'eus quelque difficulté ſur le émonial ; car je prétendois qu'on me nât un tabouret à l'Audience du Pape, ì qu'on l'avoit fait à feu M. de Tu-ne, & ainſi que le prétendoient les nds d'Eſpagne, à qui pour le moins ie me croyois point inférieur. Après ıze jours de négociation, j'acceptai *Mezzotermine*; ſavoir, qu'après avoir mes génuflexions ordinaires, & baiſé ıule du Pape, il m'embraſſeroit, & evant de ſon fauteuil, il ſe prome-oir avec moi dans ſa galerie, & dans ıppartemens. A la premiere audience : j'eus, après l'avoir aſsûré du reſpect lu zele du Roi d'Angleterre pour le

Saint Siege, je lui dis que, pour er
1701. donner une preuve, ce Prince m'avoi
chargé de lui offrir mes ſervices, & que
même il trouveroit moyen de lui en-
voyer des troupes Irlandoiſes. Le Pape
me répondit par beaucoup de compli-
mens & de marques de tendreſſe; mais i
n'entra nullement dans la propoſition qu
je lui fis. Il étoit timide, & naturellemen
irréſolu; il voyoit bien la néceſſité d'a
voir des troupes, pour n'être pas expoſ
aux inſultes des deux parties; mais
craignoit d'irriter l'Empereur, pour qu
les Italiens ont toujours de grands égard
& quoiqu'on ne lui propoſât pas de ſe dé
clarer contre ce Prince, mais ſeulemer
contre l'agreſſeur, il ne voulut jama
prendre d'autre parti que celui de leve
quelques mauvais régimens, qui lui coû
terent beaucoup d'argent, ſans aucu
profit. Il trouva même moyen, par cett
conduite, de déſobliger la France &
l'Empire, & dans la ſuite de le paye
bien cher. Il me dit pluſieurs fois, e

ſantant, que les Prêtres n'étoient 1701.
re capables de régler les affaires mi-
res; il me pria même de vouloir exa-
er ſi les deux Généraux, quil venoit
ıommer, étoient habiles : en effet,
deux Meſſieurs vinrent me trou-
& j'appris d'eux leurs ſervices. Le
nier ſe nommoit le Comte Maſ-
, Gouverneur du Château Saint-
e; il avoit autrefois ſervi en Flandre
un emploi ſubalterne; mais depuis
ege de Dunkerque, il s'étoit retiré
talie. Le ſecond étoit le Comte
ucci, frere du Cardinal du même
, qui ne put ſe vanter que d'avoir
Capitaine de Cavalerie, pendant un
u deux, dans l'Etat de Milan, en
s de paix.

e Cardinal de Janſon, qui étoit
gé des affaires de France à Rome,
ſon côté tout ce qu'il put, pour
miner le Pape; mais il n'en put
is venir à bout. Après ſix ſemaines
éjour, j'appris que le Roi d'Angle-

terre avoit eu une attaque d'apoplexi
1688. & qu'il devoit aller aux eaux de Bou
bon; fur quoi je pris incontinent con
du S. Pere, & m'en retournai en tou
diligence en France.

Je trouvai le Roi un peu mieux,
l'accompagnai à Bourbon; mais ces eau
au lieu de lui faire du bien, lui aya
causé un crachement de fang, il
obligé de les quitter, & de regag
Saint-Germain.

La guerre paroiffant inévitable
Italie, le Roi y envoya le Maréc
de Catinat, avec une augmentation
troupes; mais cela n'empêcha pas
Prince Eugene, Général de l'Empere
d'y defcendre par le Trentin, à la t
d'une armée de foixante mille homn

Tout étoit tranquille fur les fronti
d'Alface; mais, comme les Hollanc
faifoient de grands préparatifs en Flanc
le Maréchal de Villeroi fut nommé p
commander fur la Sarre & la Mozel
& le Maréchal de Boufflers fut env

n Flandre, où j'eus ordre d'aller servir. 1701.
)e part & d'autre, on ne fit aucun acte
'hostilité : chacun ne songeoit qu'à voitu-
er du canon & des munitions de guerre
ans les places, & à y faire des magasins
e vivres : quand nos partis se rencon-
oient, les Officiers se faisoient de
rands complimens ; car le Roi ne vou-
oit point absolument être l'agresseur.

Au commencement de Septembre,
: Roi d'Angleterre eut encore une at-
.que, & je retournai au plutôt à Saint-
ermain, où je le trouvai dans un état
ésespéré. Les remedes le tirerent de la
thargie, mais sans donner plus d'espé-
ance : il s'affoiblissoit à vue d'œil; son
on sens & la connoissance lui resterent
esque jusqu'au dernier soupir. Il em-
oya tout ce temps en prieres & en
éditations. Jamais on ne vit plus de
atience, plus de tranquillité, plus de
ie même, lorsqu'il songeoit à la mort,
u qu'il en parloit. Il prit congé de la
.eine, avec une fermeté extraordinaire,

1701. & les pleurs de cette Princesse désolé ne firent sur lui aucune impression, quoi qu'il l'aimât tendrement : tout ce qu' lui dit, pour retenir ses larmes, fut *Songez, Madame, que je vais être heu reux à jamais.* Le Roi T. C. étant ven le voir, l'assûra qu'il auroit pour so fils les mêmes égards que pour lui ; qu'il lui rendroit les mêmes honneu Le Roi d'Angleterre le remercia en pe de mots, des marques passées de so amitié, & de ce qu'il venoit de lui pro mettre ; puis l'ayant embrassé, le pria ne pas rester plus long-temps dans un e droit si triste. Toute la Cour de Fran vint aussi à Saint-Germain, & fut t moin de la piété & de la sainteté ce Héros Chrétien. Le Prince de Co voulut y rester tout le temps, & m' voua que cette mort le surprenoit le touchoit infiniment. Il sembloit q Dieu vouloit qu'on n'en pût ignor toutes les circonstances ; car, penda tout le temps de sa maladie, les port

e ſa chambre ne furent plus gardées, 1701.
e maniere que tout le monde y entroit;
: comme ſes rideaux furent toujours
ıverts, on le voyoit dans ſon lit, où
ordinaire il tenoit les yeux fermés,
ɔur être plus recueilli : enfin, le 16
ptembre, à trois heures après midi,
expira *; & dans l'inſtant nous allâmes *Voy. la note n. 4.
ıez le Prince de Galles le ſaluer Roi:
s Rois de France & d'Eſpagne le re-
nnurent comme tel, & ce fut un des
otifs dont le Prince d'Orange ſe ſervit,
ɔur engager le Parlement d'Angleterre
ıns la guerre contre les deux Couronnes.

Vers le commencement de cette
née, le Prince d'Orange mourut *; *Voy. la note n. 5.
la derniere choſe qu'il fit avant
ıe d'expirer, fut de ſigner l'acte d'ab-
ration du jeune Roi d'Angleterre.

Quelque raiſon que j'aie pour ne 1702.
ɔint aimer la mémoire de ce Prince,
ne puis pourtant lui refuſer la qualité
: Grand Homme, &, s'il n'avoit pas été
ſurpateur, celle de Grand Roi. Il avoit

1702. ſu dès ſa jeuneſſe ſe rendre preſque l
maître de ſa République, malgré l
crédit & l'autorité des De Wits. Il avo
infiniment d'eſprit, étoit habile pol
tique, & ne ſe rebutoit jamais dans ſ
projets, quelque obſtacle qu'il ſe préſe
tât. Il étoit très-ſévere, mais naturell
ment point cruel. Il étoit très-entrepr
nant, mais point Général. On le ſou
çonnoit de n'avoir pas beaucoup de co
rage; toutefois on peut dire que
moins il étoit brave juſqu'au dégaîn
Son ambition a paru dans tous les m
neges qu'il a faits, pour détrôner
Prince qui étoit ſon oncle & ſon bea
pere; & cela ne peut avoir réuſſi, q
par nombre de voies auſſi oppoſées
devoir d'un honnête homme, que co
traires au Chriſtianiſme.

Peu de temps après la paix de R
wick, le Roi Très-Chrétien avoit p
poſé au Roi d'Angleterre, que,
vouloit laiſſer le Prince d'Orange jo
tranquillement du Royaume, il en aſ

:oit la possession, après sa mort, au
ince de Galles. La Reine, qui étoit 1702.
ésente à la conversation, ne donna pas
Roi son mari le temps de répondre,
dit qu'elle aimeroit mieux voir son
; mort, que possesseur de la Cou-
nne au préjudice de son pere : ainsi
Roi Très-Chrétien changea de dis-
urs. Il y a apparence, que ce qu'il en
oit avoit été concerté avec le Prince
Orange ; & ce fut, si je l'ose dire,
e grande imprudence de refuser une
reille offre.

Dès que le Prince d'Orange fut mort,
Princesse de Danemarck fut procla-
:e Reine, sans aucune opposition. Le
i Jacques se contenta de publier un
anifeste par voie de protestation, pour
blir ses droits contre ceux de la Reine
ne sa sœur.

L'on trouvera le reste de ces Mé-
ires plus détaillé, à cause que j'ai
nmencé cette année à écrire réguliè-
nent tout ce qui se passoit.

Monseigneur le Duc de Bourgogne
1702. fut nommé pour commander l'armée de Flandre, ayant sous lui le Maréchal de Boufflers. J'eus ordre d'y servir, & me rendis à Bruxelles en même temps que ce Prince. Nous y apprîmes que le Maréchal de Boufflers, ayant assemblé partie de l'armée de l'autre côté de la Meuse, avoit marché, pour attaquer le Comte de Tilly à Santen. Dès que les ennemis virent arriver l'armée de France, ils décamperent avec précipitation, & eurent le bonheur de faire leur retraite, sans être en aucune façon inquiétés, ni suivis. On blâma fort le Maréchal, car il auroit pu aisément battre Tilly, qui étoit de la moitié plus foible que lui. Il est facile d'imaginer quelle auroit été la conséquence d'un heureux succès, au commencement de la campagne & de la guerre; outre que la levée du siege de Keyserwert s'en seroit infailliblement ensuivie, cela auroit donné aux troupes de France une supériorité, & une réputation infinie.

Ce coup manqué, & Monseigneur Duc de Bourgogne arrivé à Santen, 1702.
ec quelques troupes d'augmentation, ut le monde s'attendoit avec raison, ie nous ne demeurerions pas les bras oisés, vû que partie de l'armée ennemie oit occupée au siege de Keyserwert, l'autre côté du Rhin, & que le reste oit en trop petit nombre, pour s'opser à nos entreprises (car, pour ce qui oit des troupes Allemandes, elles ne uvoient joindre les Alliés, de plus de semaines); mais par la timidité du aréchal, ou par une fatalité malheuuse, nous demeurâmes tranquilles à nten, pendant presque tout le siege Keyserwert: il n'est pas fort difficile dire quelles entreprises on auroit pu mer. La commodité de la Meuse ofit d'un côté le siege de Grave, si l'on vouloit pas attaquer Maëstricht: Cogne étoit une ville en deçà du Rhin, is autres fortifications qu'une simple iraille. La conquête en eût été aussi

1702. facile, qu'utile & éclatante : Juliers se pouvoit attaquer, & nous auroit été très-commode pour la communication de la Meuse au Rhin ; outre cela, on auroit pu passer le Rhin, soit à Bonn, ou près de Rhinberg, & marcher au secours de Keyserwert. La seule objection qu'on eût pu faire à cette derniere proposition, étoit que le Roi ne vouloit pas que les armées passassent le Rhin, crainte de donner un prétexte à l'Empire de se déclarer contre la France; mais, pour les autres projets, il ne tenoit qu'à nous de les exécuter.

Le Comte de Tallard étoit sur les bords du Rhin, avec dix-huit bataillons & trente escadrons. Il eut ordre d'incommoder les ennemis dans leur siege & de rafraîchir la place de temps à autre d'autant qu'elle n'étoit point investie de notre côté du Rhin, & par conséquent on y entroit par eau, tant que l'on vouloit. Le Comte de Nassau Sarbruck, qui commandoit au siege, avec dix-huit

lle hommes, trouva beaucoup de diffi- 1702.
tés, tant par rapport à la vigoureuſe
ſenſe des aſſiégés, que par rapport au
uvais temps. Il avoit ouvert la tran-
ée du côté du Rhin : la pluie inonda
tie de ſa tranchée, & la garniſon
toya le reſte, de maniere qu'il fut
igé de recommencer de nouveau ſes
ques. M. de Tallard mit quelques
ces de canon en batteries, pour in-
nmoder leur nouvelle tranchée; mais
oignement étoit trop grand, pour faire
ucoup de mal.

Pendant que nous étions à Santen,
ı trouva moyen de faire ſonder l'E-
eur de Brandebourg, qui ſe trou-
t alors à Weſel. On lui envoya plu-
ırs fois le ſieur Bielk, Colonel Al-
ıand, & l'Electeur parut aſſez porté
aire un traité avec la France. Nous
périons d'autant plus qu'il avoit tout
ı d'être mécontent des Hollandois,
ſujet de la ſucceſſion du Prince d'O-
ıge, & qu'il avoit fort à cœur de ſe

faire reconnoître Roi de Prusse ; titi
1702. qu'il venoit de prendre du consentemen
de l'Empereur ; mais que beaucoup c
Princes refusoient de lui donner. Nou
comptions, qu'en cas que le traité ave
le Brandebourg réussît, il joindroit tren
mille hommes de ses troupes, avec l'E
lecteur de Baviere, qui en avoit ving
cinq mille, & que par-là l'Empereur
trouvant fort embarrassé, & l'Empi
n'osant prendre parti, nous passerio
en même temps le Rhin, & portant
guerre en Hollande, nous obligerio
les Etats Généraux à demander la pai
aux conditions qu'il nous plairoit. C
vues étoient grandes, & il étoit fort r
sonnable de les suivre ; mais malheure
sement l'Electeur de Brandebourg n
gissoit pas de bonne foi ; & dans les r
gociations il n'avoit d'autre but que ce
de nous amuser, pendant que nous étic
dans son Duché de Cleves, & par-
nous obliger à avoir des ménageme
pour son pays. Nous lui fîmes off

utes les conquêtes que nous ferions
r le Rhin, ſur le Val, en Hollande, 1702.
dans le pays de Juliers, laiſſant au
oi d'Eſpagne celles dont nous ferions
conquête en Flandre. Il parut être
tté de ces eſpérances, mais ne ſe dé-
mina pas, avouant que, s'il n'étoit
eſtion que des Hollandois, il ne ba-
nceroit pas; mais qu'à l'égard de l'Em-
reur, il ne ſavoit comment manquer
x paroles données, & aux traités faits
ec lui, tant que ce Monarque en exécu-
oit de ſon côté toutes les conditions.
Pendant que tout ceci ſe paſſoit en
ées & venues, le Maréchal de Bouf-
rs réſolut d'attaquer le Comte d'Ath-
ne, Général des Hollandois, qui ſe trou-
it campé à Clerebek derriere Cleves.
ur cet effet, nous nous mîmes en
arche le 18 de Juin, & allâmes à
ogernok, où l'on paſſa la nuit ſans
mper. Notre armée étoit compoſée de
ente-ſept bataillons, & de cinquante-
uf eſcadrons, outre le corps de M.

1702. de Tallard, qui n'étoit plus que de dix bataillons & de trente escadrons, & celui de Caraman, qui avoit neuf bataillons & onze escadrons. Athlone n'avoit que vingt-sept bataillons & soixante-deux escadrons. Le Marquis d'Alegre fut détaché, avec quelque cavalerie, pour reconnoître la situation des ennemis, & en les amusant, nous donner le temps d'arriver sur eux. Ils ignoroient totalement notre marche, & s'imaginoient que c'étoit tout au plus un gros parti qui rodoit; mais le soir ils furent informés de la vérité par un Courier qui leur dépêcha l'Electeur de Brandebourg. Ils résolurent aussi-tôt de se retirer vers Grave, & décamperent à huit heures du soir; mais comme il y avoit des défilés pour sortir de leur camp, qu'il falloit que leurs troupes, leur artillerie & équipages passassent tous par le même chemin, & que c'étoit la nuit, leur marche fut lente & fort embarrassée. Le Marquis d'Alegre se trouva en présence à cinq

eures du matin, & fit ce qu'il put 1702.
our les amuser; mais ils continuerent
ɔujours leur marche. A six heures, notre
ile gauche arriva, & fut bientôt jointe
u grand galop, par l'aile droite. Les
nnemis ne voyant pas de possibilité à
agner Grave, car nous arrivions sur le
anc de leur marche, & ne trouvant
'autre retraite que Nimegue, ils en
rirent le chemin, & avec une telle di-
gence, que notre cavalerie ne put, ni
es arrêter, ni les charger, d'autant que
eur infanterie étoit mêlée avac leur ca-
alerie, & que notre infanterie n'étoit
as encore arrivée. Il n'y eut que cinq
scadrons de battus par les régimens du
oi & de Duras, qui prirent un éten-
ard, un Lieutenant Colonel, & quel-
ues Cavaliers. De cette maniere, les en-
emis se retirerent en bon ordre, jus-
u'à environ une portée de canon de
Nimegue, où ils firent mine de tenir
erme, à l'abri de quelque infanterie
u'ils jetterent dans des maisons & der-

riere des haies qui s'y trouverent. Notre
1702. cavalerie alors se mit en bataille; & cependant les bataillons ennemis s'étant jettés dans le chemin couvert, leur cavalerie se mit sur le glacis, la croupe des chevaux aux palissades : notre infanterie arriva, nous nous approchâmes d'eux à portée du mousquet, & l'on auroit pu charger la cavalerie dans cet instant; mais on ne le fit pas, j'en ignore la raison. L'on fit avancer du canon qui tira dessus, sans qu'elle fît aucun mouvement; mais enfin, nos Grenadiers s'étant approchés à la portée du pistolet, elle se débanda; partie se jetta dans le chemin couvert, comme elle put, & partie, en longeant le glacis, gagna les bords du Val, & par-là entra dans la ville. Cependant le canon de la place tiroit sur nous, & commençoit à nous incommoder beaucoup; ainsi on se retira hors de la portée. Nous eûmes environ trois cents hommes de tués, ou de blessés. On jugea que la perte des en-

nemis montoit à mille. Nous prîmes deux cents chartettes d'artillerie, trois cents autres charrettes, & mille chevaux. 1702.
Cette action, quoique peu considérable, ne laissa pas d'être aussi brillante, que singuliere; car c'est une chose sans exemple, qu'une armée en ait couru une autre pendant deux lieues, & l'ait culbutée dans le chemin couvert d'une place, presque sans coup férir. L'on s'étonnera peut-être qu'on ne les ait point chargés, ayant été si long-temps en présence; mais les gens du métier comprendront aisément, que dans un pays de plaine, sans fossé, ravine, ni ruisseau, il n'est pas facile de joindre un ennemi, qui a mille pas d'avance, que lorsqu'il arrive au défilé; & de plus notre infanterie n'étoit pas encore arrivée. A la vérité, si de Norguenou, où nous passâmes la nuit, nous nous étions mis en marche deux heures plutôt, nous aurions trouvé l'armée ennemie sortant du défilé de Cranembourg, & elle

1702. n'auroit pu nous gagner du pied, ni par conséquent éviter la bataille. Quelques personnes proposerent d'attaquer l'armée ennemie dans le chemin couvert, attendu que de la place on n'oseroit tirer sur nous, crainte de tuer également amis & ennemis, & que, si nous les y battions, ils auroient tous été tués ou pris; peut-être même que dans la confusion nous eussions entré pêle-mêle avec eux dans la place; mais on fut si longtemps à délibérer sur cette proposition, qu'il n'y eut plus moyen de l'exécuter; car de pareils coups se doivent faire dans l'instant, & sans donner le temps à l'ennemi de se reconnoître.

Nos Soldats se répandirent dans tout le pays, où ils trouverent un butin considérable : car les habitans se croyant en sûreté n'avoient rien emporté.

Le lendemain 12, nous vînmes camper à Donsbruck, auprès de Cleves. Le Comte de Tallard & Caraman, qui n'auroient pu arriver à temps, si nous

ions eu bataille, camperent dans notre
iſinage, & Athlone ſe plaça de l'autre 1702.
té du Val. Peu de jours après, Keyſer-
ert ſe rendit, après avoir fait une très-
lle défenſe, & coûté beaucoup de
onde aux ennemis. L'Electeur de Bran-
bourg, qui étoit allé à la Haye, nous
yant encore plus avant dans ſon
ys, nous fit ſonder par deux Gentils-
mmes, qui ſe rendirent à Cleves,
ur ſavoir ſi on étoit toujours dans l'in-
ntion de traiter avec lui, & qu'en ce
il conſentiroit à une neutralité: quoi-
e nous dûſſions avoir pour ſuſpect
it ce qui venoit de ſa part, après ce
i s'étoit paſſé, on ne laiſſa pas de
pondre affirmativement; ſur quoi les
ux émiſſaires envoyerent un Courier
a Haye, & eurent, par le retour, des
tres de créance. La Cour de France
voya auſſi un plein pouvoir à M. le
aréchal de Boufflers; mais tout cela
iboutit à rien, car dès qu'on tom-
it d'accord de quelque article, l'Elec-

teur propoſoit quelque choſe de nou-
1702. veau : auſſi ne cherchant qu'à nous amu-
ſer, il alongea la négociation juſqu'à
ce que nous fuſſions ſortis de ſon Du-
ché de Cleves, & alors il rompit tout-
à-fait avec nous.

Les fourrages devenant rares, & vou-
lant d'ailleurs être plus à portée d'ob-
ſerver les mouvemens des ennemis, qui
ſe raſſembloient derriere Nimegue,
nous allâmes camper dans la plaine de
Gock; nous fîmes auſſi faire deux ponts
ſur la Meuſe, afin de fourrager de l'autre
côté, & de pouvoir paſſer, s'il en étoit
beſoin.

Vers le 15 de Juillet, M. de Marl-
borough *, à qui les Hollandois avoient
donné le commandement de leurs ar-
mées, ainſi qu'il l'avoit des troupes An-
gloiſes, vint camper auprès de Grave,
d'où le 26 il paſſa la Meuſe; ſur quoi
nous décampâmes de Goch, paſsâmes la
Meuſe à Ruremonde, & allâmes cam-
per à Bray. Nous avions, par ordre de

* *Voy.* la note n. 6.

Cour, envoyé un détachement en
lſace, de maniere que le Comte de 1702.
allard compris, & tous les autres corps
ant rejoints, nous n'avions que ſoi-
nte-ſix bataillons, & cent quatorze
cadrons. Les ennemis avoient ſoixante-
nq bataillons, & cent trente eſca-
ons, outre une douzaine de bataillons
une vingtaine d'eſcadrons à portée de
s joindre en vingt-quatre heures. De
:ay nous nous avançâmes à Lonoven,
où nous allâmes à Beringhen. Mon-
eur de Marlborough propoſa de mar-
er à nous, en paſſant le défilé de Péer,
oyennant quoi la bataille étoit inévi-
ble ſur les bruyeres; mais les Dépu-
s des Etats Généraux n'y voulurent ja-
ais conſentir, non plus qu'à nous atta-
ıer dans notre camp de Lonoven : ce
ii fut fort heureux pour nous; car
ous étions poſtés de maniere que
ous aurions été battus ſans pouvoir nous
muer, notre gauche étant en l'air, &

notre droite enfoncée dans un cul-de
1702. ſac entre deux ruiſſeaux.

Après avoir paſſé la Meuſe, nous aurions dû reſter du côté de Bray, ou d'Ath, au lieu de nous aller promener dans les Bruyeres; par là nous aurions mis Ruremonde & le Brabant à couvert, d'autant que les ennemis ne pouvoient rien entreprendre ni ſur l'un, ni ſur l'autre, ſans nous avoir auparavant battus ou chaſſés de là. Notre unique intention étoit donc d'empêcher les ennemis de tirer des convois de Bois-le-Duc, & par-là les obliger de ſe rapprocher de leur pays, faute de vivres, parce que nous ne comptions pas qu'ils puſſent en tirer ſuffiſamment de Maëſtricht: ainſi nous allâmes camper à Rythouen, d'où je fus détaché avec ſix bataillons, ſix cents Grenadiers, treize eſcadrons, & douze pieces de canon pour occuper Endouen, à deux lieues de notre gauche ſur la Dommel. J'appris, a

non arrivée, qu'il étoit parti un convoi 1702.
onsidérable de Bois-le-Duc, & je vis M. de Tilly qui venoit de l'armée es Alliés pour aller à sa rencontre. Au eu de faire passer le convoi par l'autre ôté de la riviere d'Aa, il se campa à la anquette sur la Bruyere à Geldrop, à inq quarts de lieues de mon camp : il voit environ trente escadrons, & une louzaine de bataillons.

J'envoyai à dix heures du soir en vertir le Maréchal de Boufflers, & lui ropofai en même temps de me faire oindre par l'aile gauche de l'armée ; noyennant quoi, nous pourrions à la ointe du jour tomber sur M. de Tilly : e Courier ne rendit ma lettre qu'à quatre eures du matin, de maniere que l'aile gauche ne put se mettre en marche qu'à ix. Le Maréchal me manda que Moneigneur le Duc de Bourgogne & lui eroient aussi de la partie, & que je ouvois toujours m'avancer avec mes roupes sur l'ennemi : ce que je fis aussi-

tôt en passant la Dommel, & le rui
1702. seau de Tongrelope, & me mis sur
bord de la Bruyere à une petite demi
lieue de M. de Tilly. Le Maréchal étai
arrivé, ne jugea pas à propos d'attaquer
craignant que l'armée ennemie ne vîn
droit sur Endouen, pendant qu
nous serions aux prises avec M. de Tilly
& ne coupât notre retraite; mais cet
appréhension étoit frivole, vû qu'il
avoit trois lieues de là à l'armée enn
mie, & que nous aurions eu le tem
de battre M. de Tilly, détruire le co
voi, & repasser la Tongrelope &
Dommel, avant qu'il fût possible à M
de Marlborough d'arriver; & quan
même il auroit pu arriver, notre r
traite se pouvoit faire en longeant
l'autre côté de la Tongrelope, & pu
passant la Dommel au dessous d'Endoue
De plus, comme nous cherchions l
occasions de batailler, il n'y avoit qu
faire marcher toute l'armée, & si l'e
nemi s'avançoit, le combattre dans c

elles plaines. J'eus donc ordre de re-
iſſer la Tongrelope, & de me mettre 1702.
 bataille ſur la Bruyere, de l'autre
té du pont d'Endouen, ce que j'exé-
tai. Tilly ſe mit en marche, & ſe
aça à couvert de l'Aa. L'armée enne-
ie ayant appris ce qui ſe paſſoit, ſe
it d'abord en mouvement pour venir
 ſecours du convoi; mais ſur la nou-
lle de notre rétrogradation, elle rentra
ns ſon camp, d'où quelques jours
rès elle alla à Péer : nous prîmes le
ême chemin par la Bruyere, & ayant
 que M. de Marlborough ſe portoit
rs Helectren, nous marchâmes à lui
deſſein de l'attaquer. Dès qu'il nous
 paroître, il fit halte, & ſe mit en ba-
lle; mais comme nous avions nombre
 défilés à paſſer, il étoit près de quatre
ures après midi, avant que nous puſ-
ins également nous y mettre : ainſi,
mme il ne nous reſtoit pas aſſez de
ır pour reconnoître la ſituation des
nemis, & les attaquer, le reſte de la

1702. journée se passa en canonnade de part & d'autre. Nous eûmes une trentaine d'Officiers, & deux cents Soldats de tué Les ennemis en perdirent, je crois, plu car leur droite étoit fort exposée, notre artillerie mieux servie que la leu Le lendemain 24 Août, dès la poir du jour, Mgr. le Duc de Bourgogne appeller tous les Lieutenans Générau pour savoir leur sentiment : nous avio tous été la veille reconnoître la positi des ennemis. Leur droite étoit appuy à des haies, où ils avoient mis un tr gros corps d'infanterie, & étoit couve en avant par un ruisseau marécageu leur gauche étoit appuyée au ruiss de Béringhem, & couverte par les cen de Sphippelback, qu'ils avoient pare lement farcies d'infanterie. Leur fr étoit sur une hauteur, qui régnoit de droite à la gauche; & en avant à la der portée du canon, se trouvoient plusie marais & flaques d'eau; ce qui nous a roit obligés à défiler, & il ne nous aur

s été facile de nous reformer si près 1702.
l'ennemi, qui pouvoit tomber en balle sur nous.

Derriere leur armée se trouvoit le sseau d'Hélectren, lequel étant bon, us ne pouvions les tourner. Les choses si reconnues & expliquées, tout le onde décida que le poste des ennemis it inattaquable ; & ainsi il fut décidé, e ne pouvant, faute de pain & de urrages, rester où nous étions, l'on se ireroit à l'entrée de la nuit par le me chemin, par où nous étions venus ; qui fut exécuté, sans que les ennemis 1s inquiétassent. Le lendemain ils nous nt suivre par quelques troupes ; mais out se passa en escarmouches. L'armée Mgr. le Duc de Bourgogne étoit alors soixante-dix bataillons, & de cent torze escadrons ; celle des ennemis, quatre-vingt douze bataillons, & de t cinquante escadrons.

Le Duc de Marlborough, après toutes marches & contre-marches, se trou-

1702. vant entre nous & les places de la Gueldre, ne ſongea plus qu'à en faire l conquête. Il commença par le ſiege d Venloo; ſur quoi le Duc de Bourgogn fit encore aſſembler les Officiers Géné raux, pour voir ce qu'il y avoit à fair Il fut réſolu qu'on ne pouvoit préſente ment s'oppoſer aux progrès des ennem de ce côté-là; & voici les raiſons qu'o eut.

Pour ſecourir la Gueldre, il falloit o battre les ennemis, ou arriver auprès d places: à l'égard du premier point, to homme de guerre ſait que ce n'eſt p choſe facile de battre des gens qui ont eu temps de ſe placer, & qui ont des poſt excellens. Si l'on avoit voulu tourner l ennemis, ils n'auroient auſſi qu'à ſe tou ner par leur droite à couvert de la Nez qui tombe dans la Meuſe, entre Rur monde & Venloo; ou par leur gauche s'appuyer au château de Stacken d'u côté, & à des marais & bois de l'autr A l'égard du ſecond, ſavoir d'arriver au

1702.

ıces de la Gueldre, il n'y avoit que ux chemins à prendre, celui de Ru-nonde & de Steventwert, ou celui Liege, pour y passer la Meuse, & se rter par l'autre côté. Pour ce qui étoit ller à Ruremonde ou Steventwert, les ıemis nous en barroient le chemin, la position qu'ils avoient prise. Reste ıc à aller à Liege : le tour étoit si nd, qu'il falloit presque autant de ıps pour le faire, que pour prendre nloo; mais, quand même cela n'au-: pas été, dès que nous aurions eu sé la Meuse, les ennemis en auroient autant, & se seroient mis toujours re nous & la place assiégée; ou s'ils sent voulu, ils n'avoient qu'à quitter rs entreprises sur la Gueldre, & mar-r droit à Bruxelles, Louvain & Ma-s; en un mot, prendre tout le Bra-t : de plus, nous étions si fort gênés nos vivres, que nous ne pouvions s en écarter, sans courir risque de e périr l'armée; outre que les en-

1702. nemis avoient vingt bataillons de plu
que nous, & que chacun de leurs ba
taillons avoient au moins cent homme
de plus que les nôtres. Il fut donc de
terminé que nous ne songerions pas a
secours de la Gueldre ; mais qu'on tâ
cheroit de faire quelque diversion e
Flandre.

Pour cet effet, M. d'Usson, Lieut
nant Général, fut détaché avec quelqu
troupes, pour aller joindre le Marqu
de Bedmar, Gouverneur des armes da
les Pays-Bas. Celui-ci marcha à Halt
& d'abord il se rendit maître de que
ques redoutes ; mais le Commandant
la place ayant lâché les eaux, il fall
abandonner l'entreprise. On auroit
l'avoir prévu, & ne point exposer
troupes des deux Couronnes à une r
traite honteuse & précipitée. Il nous
coûta cinq cents hommes.

Le Roi, voyant le mauvais train q
prenoit cette campagne, fit revenir
l'armée Mgr. le Duc de Bourgogne, a

ı'il n'eût pas le déshonneur d'être uni- 1702.
ıement ſpectateur des conquêtes de M.
Marlborough.

Les ennemis, ayant ouvert la tran-
ée & fait breche au fort de Saint-
ichel, le prirent d'aſſaut. Venloo ſe
ndit au bout de dix jours de tranchée
ıverte; Steventwert dura très-peu, &
ıremonde capitula le cinquieme jour
tranchée. Nous nous étions avancés à
ɔngres, pour obſerver les ennemis, &
re ſemblant de vouloir les empêcher
s'avancer davantage. Le Comte de
ıllard avoit été détaché avec dix-ſept
taillons & vingt-cinq eſcadrons, pour
er retirer de Bonn l'Electeur de Co-
gne. Il le fit, & laiſſa dans la place
ze bataillons, & quelques eſcadrons
x ordres de M. d'Alegre. Enſuite l'E-
ſteur s'approcha de Cologne : cette
lle craignant le bombardement, fit un
ıité de neutralité, & s'engagea à n'a-
ɔir que huit mille deux cents hommes
garniſon, & cela ſeulement des

troupes de Westphalie, à permettre l
1702. commerce, & à chasser un Officier qu
avoit fait tirer du canon contre l'Elec
teur. Pour montrer leur bonne foi, le
Magistrats firent dans l'instant sortir d
la ville deux bataillons Hollandois, qu
y étoient en garnison. De Cologne
Tallard marcha à Luxembourg, puis
Treves, & prit ensuite Traërback. M
de Marlborough nous voyant si foibl
& si peu d'humeur à nous opposer à s
entreprises, résolut de profiter du tem
& de l'occasion, & proposa aux D
putés des Etats Généraux le siege d
Liege. D'abord ils s'y opposerent; c
les Hollandois naturellement ne vou
loient point d'action dont le sort pouvo
être douteux, sachant que les batail
décident des Etats, & les peuvent da
un instant culbuter. Ils craignoient don
que, rassemblant toutes nos forces, nou
ne vinssions les attaquer; mais Marlbo
rough leur ayant fait voir clairement
que le détachement que nous avion

ıvoyé en Allemagne, & celui de M. 1702.
:Tallard, qui étoit allé ſur la Mo-
lle, nous avoient tellement affoiblis,
ıe nous n'oſerions haſarder un combat,
s Députés enfin conſentirent à l'entre-
iſe.

Cependant le Maréchal de Boufflers
trouvoit dans un embarras terrible;
ıoique brave de ſa perſonne, il crai-
ıoit les ennemis, & d'un autre côté il
voit les diſcours qu'à la Cour & à l'ar-
ée on tenoit ſur ſon compte. Il n'a-
ıit pas aſſez de troupes pour chercher
livrer bataille, n'ayant que ſoixante-
:ux bataillons, & quatrevingt-ſix eſca-
ons. D'un autre côté, il ne lui étoit
us poſſible maintenant de couvrir
.ege & le Brabant. Il falloit donc op-
r, & c'eſt ce qui l'affligeoit; en effet,
ıelque parti qu'il prît, il étoit tou-
urs ſûr de faire quelque perte conſidé-
ble, & par conſéquent d'être blâmé;
la vérité, s'il avoit voulu prendre ſes
.eſures dès qu'il eut abandonné

Gueldre, il auroit pu faire un bon camp
1702. retranché sous Liege, ainsi que le ennemis l'avoient pratiqué la dernier guerre, moyennant quoi, en y laissan trente ou trente-cinq bataillons, la plac auroit été en sûreté; avec le reste, il s feroit tenu derriere les Gettes, ce qu auroit couvert le Brabant, mais il n'e avoit plus le temps; ainsi il se content de jetter huit bataillons dans les châteaux & citadelle de Liege. Le 13 Octobre, les ennemis arriverent devant l ville, qui leur ouvrit les portes; le batteries commencerent à tirer le 2 contre la citadelle. Ils en attaquerent l 23 le chemin couvert, & y trouveren si peu de résistance, que voyant un breche faite au corps de la place, & l fossé peu profond, ils monterent à l'assaut, & emporterent la citadelle. L sieur de Violaine, qui y commandoit, n put jamais excuser sa négligence; il n'avoit fait aucune disposition, & ne paru à la tête des troupes, que lorsque le

nemis étoient déjà maîtres de la place. 1702.
ès que nous apprîmes cette triste nou-
lle, nous rentrâmes dans nos lignes
Jandrin, mettant notre droite près
Boneff, sur la Méhaigne, & notre
uche au ruisseau de Josse.

La Chartreuse de Liege ne fit pas une
us longue défense que le reste. Dès
ie le canon commença à tirer, la gar-
son capitula ; après quoi les ennemis
songerent plus qu'à se séparer, ce
i'ils firent dans les premiers jours de
ovembre, à notre grand contentement ;
ir dans le train où nous étions de lais-
r tout faire, ils n'auroient trouvé de
otre part aucun obstacle à leurs entre-
rises. Notre armée fut aussi renvoyée
ans les quartiers d'hiver.

Le Maréchal de Villeroi, qui étoit
risonnier en Allemagne, revint cet
iver à la Cour. Voici son aventure en
eu de mots. Vers la fin de la campagne
le 1701, le Roi, peu content de la
onduite du Maréchal de Catinat, l'a-

voit envoyé commander l'armée d'Ita-
1702. lie, sous les ordres du Duc de Savoie Généralissime des deux Couronnes. Il donna le combat de Chiati, où nos troupes furent repoussées & très-mal menées; ensuite ayant mis, pendant l'hiver son quartier général à Crémone, & cette ville ayant été surprise par le Prince Eugene, il y fut pris & emmené en Allemagne. Jamais peut-être il n'est rien arrivé à la guerre de plus singulier. Une armée surprend une ville, y prend le Général; & toutefois les troupes qui s'y trouvent, quoique beaucoup inférieures en nombre, dispersées dans différens quartiers, sans chef & sans ordre, ont la fermeté de courir de toute part sur les ennemis, & enfin de les rechasser totalement de la ville.

Le Roi, qui aimoit tendrement le
1703. Maréchal de Villeroi, fit tant solliciter l'Empereur, que celui-ci le relâcha, & aussi-tôt il fut nommé pour Général de l'armée de Flandre, ayant sous lui le

]aréchal de Boufflers, dont la Cour
i:toit que médiocrement satisfait. Je 1703.
i.servis encore dans cette armée.

Dès les premiers jours de Mai, les
»upes commencerent à s'assembler, &
septieme nous campâmes en front de
ndiere à Tirlemont, avec cinquante
taillons & cent escadrons. Le dessein
ı Maréchal de Villeroi étoit de tâcher
surprendre quelques quartiers des
inemis, dispersés le long du Demer
du Jarre, & de profiter de l'absence
ı Duc de Marlborough, qui dans ce
mps-là faisoit le siege de Bonn.

Nous marchâmes le 9 Mai par la
ande chaussée, & investîmes tout-à-
»up Tongres, où il y avoit deux ba-
illons.

M. d'Owerkerque, Général des
Iollandois, qui commandoit dans l'ab-
ence de M. de Marlborough, ayant
ppris que nous nous assemblions, avoit
ésolu de venir se camper, avec ce qu'il
ourroit ramasser de troupes, sur les

hauteurs de Tongres, mettant sa gauche
1703. à la ville, & la droite tirant vers Hasselt, moyennant quoi il auroit été dans un poste excellent, & nous auroit barré l'entre-deux du Demer & du Jarre; mais notre diligence rompit ses mesures; ainsi il fut obligé de se camper auprès de Maëstricht, pendant que nous attaquâmes Tongres. Nous n'y observâmes pas grande cérémonie, la ville n'ayant pour toute défense qu'une muraille flanquée de quelques méchantes tours. On planta du canon, qui tira le même jour. Le lendemain, comme il commençoit à y avoir breche, la garnison se rendit à discrétion; nous y prîmes les équipages du Duc de Virtemberg, Général des Danois, & du Major Général Herbo. Nous nous campâmes ensuite, la droite à Bedoé sur le Jarre, & la gauche sur les hauteurs tirant vers Hasselt, & nous laissâmes Borkloën derriere nous.

Le Maréchal de Villeroi voulut en-

ite faire une tentative ſur les ennemis ; 1703.
ur cet effet, nous fîmes une marche
nuit, & arivâmes le 14 à huit heures
matin en préſence ; nous les trou-
mes en bataille, la droite à Péterſem,
la gauche à Maëſtricht ; mais peu de
nps après, avant que notre infanterie
arrivée, ils rehauſſerent leur droite :
us reconnûmes leur ſituation, pour
ir la maniere dont il faudroit faire les
poſitions de la bataille ; mais après
ɔir bien examiné, nous jugeâmes que
poſte étoit inattaquable. Leur droite
it appuyée à Lonaken, village très-
t, ſitué ſur une hauteur qui domi-
t toute la plaine ; & leur front étoit
ıvert par un chemin creux, qui va
Lonaken à Maëſtricht. Leur armée
it de trente-cinq à quarante batail-
ıs, & d'environ ſoixante-dix eſca-
ɔns. Le Maréchal de Villeroi ayant
uvé les avis de Meſſieurs les Offi-
rs Généraux conformes aux ſiens,

remarcha le même jour à son camp
1703. près de Tongres.

Le Duc de Marlborough, ayant pri
Bonn, où le Marquis d'Alegre fit un
très-belle défense, revint joindre Ower
kerque. Son armée se trouva composé
de soixante-cinq bataillons, & de cen
vingt escadrons. Il passa le Jarre auprè
de Maëstricht, & se campa à Outem
sur quoi nous mîmes notre gauche prè
de Tongres, & la droite vers le boi
d'Hernous, nous étendant le long d
Jarre. Les ennemis marcherent ensui
par leur gauche, & nous par not
droite, & cette manœuvre dura le res
du mois. Mais avant que de continu
à faire le détail de cette campagne,
est à propos de faire quelques raisonn
mens sur les projets & desseins d
ennemis. Ayant vu que l'année préc
dente nous nous étions opposés au
foiblement qu'inutilement à leurs entr
prises, & sachant d'ailleurs que penda

iver nous avions envoyé ſur le Rhin 1703.
nombre conſidérable de troupes, ils
douterent pas que leur ſupériorité
cette frontiere ne fût ſi grande,
'ils n'auroient qu'à ſe déterminer ſur
choix des conquêtes; & ſur ce pied,
firent les préparatifs néceſſaires pour
écution de leurs projets: dès que
nn ſeroit pris, Anvers & Oſtende
'oient être les premieres villes atta-
ées; la premiere au profit des Hol-
dois, & l'autre pour les Anglois,
avoient fort inſiſté ſur cela pendant
ver, & qui n'avoient même con-
i au ſiege de Bonn qu'à cette con-
on. Ils étoient tous perſuadés que
s ne pouvions mettre vingt mille
mmes enſemble; auſſi furent-ils bien
ris, quand ils nous virent enlever
gres, & leur préſenter la bataille
rès de Maëſtricht: toutefois ils ne
nt pas encore détrompés, s'imagi-
t à la vérité que nous avions plus de
pes qu'ils n'avoient cru, mais auſſi

1703. qu'excepté ce qu'ils voyoient, nous n'a vions plus rien dans tout le pays. C'e sur ce principe que M. de Marlborough dès qu'il fut arrivé, passa le Jarre, afi de nous attirer sur la Méhaigne, (par-là nous éloigner de la Flandre vers où il faisoit par les derrieres fil des troupes, ne doutant point qu'e nous tenant de ce côté-ci en échec, il pût, sans obstacle, faire exécuter l desseins projettés. Sa surprise fut des pl grandes, quand il sut que le Marqu de Bedmar assembloit un corps con dérable près d'Anvers, & qu'on form encore deux camps près de Gand & Bruges. Résolu de voir s'il ne nous en barrasseroit pas, il fit embarquer canon à Maëstricht, comme pour att quer Huy; il en fit autant à Berg-c Zoom, & même en Hollande: il descendre des troupes par eau à Lill au Sas de Gand & à l'Ecluse, afin nous donner jalousie pour toutes places de Flandre. Mais voyant que r

nous ébranloit, il fut à son tour assez
barrassé ; car, d'un côté, il avoit fort 1703.
vie de faire quelque chose, & ne
voit pas trop jour à le pouvoir ; & de
ıtre côté, il étoit fort pressé par l'Em-
eur de lui envoyer un secours consi-
able, sans quoi ce Prince déclaroit
il ne pouvoit résister aux François &
varois, qui venoient se joindre au
tre de l'Allemagne. Ce dernier mo-
le détermina à faire marcher au delà
Rhin quelques troupes, & à conti-
er de voir s'il pourroit nous entamer
quelque côté.

l faut observer qu'outre les soixante-
q bataillons, & les cent vingt esca-
ns que les ennemis avoient dans
r camp, ils avoient une trentaine de
aillons, & autant d'escadrons, dis-
sés depuis Breda jusqu'à l'Ecluse, in-
endamment de dix bataillons, &
elque cavalerie, qui bloquoient la
e de Gueldres. Nous avions alors dans
re armée soixante-trois bataillons,

& cent un eſcadrons ; le Marquis
1703. Bedmar avoit à ſes ordres, tant au
d'Anvers que du côté de Gand, Brug
Oſtende & Damm, quarante batail
& vingt-ſept eſcadrons ; je ne co
prends ni ce qui étoit dans nos ga
ſons, ni dans celles de nos ennemis

Pour revenir aux mouvemens qu
firent de part & d'autre, le 9 Juin,
ennemis remarchant par leur gauc
ſe vinrent camper la droite à Ti
court, & la gauche près de Warſu
ſur quoi nous remontâmes par n
droite juſqu'au delà des ſources
Jarre, & nous nous plaçâmes dans l'
tre-deux du Jarre & de la Méhaig
afin de barrer le chemin aux ennem
notre droite étoit près de Breff, ſu
Méhaigne, & notre gauche à Dric
ſur le Jarre. Comme il n'y avoit p
de ruiſſeau qui ſéparât les deux armé
qui n'étoient éloignées que d'une li
& demie, nous mîmes beaucoup d'
fanterie dans Tourine, village ſitué tr

ntageusement, au centre de notre
np : l'on fit aussi quelques redoutes le 1703.
g de notre front, & l'on retrancha
ion. Les ennemis ne jugerent pas à
pos de nous attaquer ; ainsi il n'ar-
a aucune action considérable, seule-
nt quelques petites escarmouches, à
casion des fourrages que nous fîmes
s de leur camp.

Le Duc de Marlborough, qui voyoit
il ne pouvoit rien entreprendre de
sidérable qu'en déplaçant notre ar-
e, ou du moins les différens corps
nous avions à portée de nos prin-
ales places, ordonna à M. de Cohorn
tenter une irruption dans le pays de
ies, afin d'y attirer le Marquis de
dmar, qui se tenoit campé sous
vers : si Bedmar quittoit son poste,
dam qui étoit, avec un gros corps,
s de Lillo, auroit dans l'instant mar-
sur Anvers, & se feroit placé der-
re la Skene ; Cohorn l'auroit joint en
igence, & toute l'armée y auroit

marché à tire d'aile. Selon les app
1703. rences, ayant leur dessein formé, ils
seroient arrivés avant nous, & en ce c
Anvers étoit perdu.

Cohorn fit quelques mouvemens,
prit même quelques postes dans le pa
de Waës.

Marlborough décampa le 27 Jui
passa le Jarre au dessus de Tongre
étendant sa droite vers Borckloe
Comme nous jugions qu'il avoit desse
de passer le Demer, nous nous po
tâmes entre Avesnes & Lewes.

Les ennemis le lendemain s'étendire
à Bilsen; sur quoi nous nous rappr
châmes de Dieft, afin de pouvoir no
placer derriere le ruisseau de Benegue
& barrer aux ennemis le chemin
Lierre & d'Anvers; mais comme no
vîmes que les ennemis n'avoient p
encore passé le Demer, & que nous a
prîmes que M. d'Obdam étoit ve
camper à Ekeren à une lieue d'Anver
en deçà de Lillo, le Maréchal de Bo

rs fut détaché avec trente escadrons,
nt la moitié étoient de Dragons, & 1703.
nte compagnies de Grenadiers, pour
er, conjointement avec le Marquis de
dmar, attaquer Obdam. Ce Général
nemi ne fut en aucune façon averti
cette marche, de maniere que la pre-
ere nouvelle qu'il en eut, fut lorsque
gardes avancées lui annoncerent l'ar-
ée de nos troupes sur eux : ce qui est
core fort surprenant, c'est que nos
ns eurent toutes les peines du monde
rouver l'armée ennemie, quoiqu'on
qu'elle étoit campée à Ekeren : l'on
très-long-temps à la chercher avant
e de la pouvoir découvrir, tout comme
and un piqueur cherche à détourner
ns un bois un cerf, ou un sanglier ;
qui fut cause qu'on n'arriva que vers
quatre heures après midi. D'abord
tre Cavalerie & nos Dragons, qui
oient pris les devants, pousserent quel-
es troupes ennemies jusqu'auprès de
ur camp, mais leur infanterie les fit

1703. retirer. La nôtre étant ensuite arrivé, on chassa les ennemis du village d'Elren, & alors ils ne songerent plus q[illegible] se retirer à Lillo ; cela ne se pouv[illegible] que par une chaussée, à cause que t[illegible] le pays est coupé par des watergans, [illegible] fossés & des haies. On essaya d'inqu[illegible]ter leur retraite ; mais ils la firent [illegible] bon ordre, & repousserent vivem[illegible] ceux qui les approchoient. Quelq[illegible] brigades de nos troupes ayant char[illegible] furent battues à plate couture, & [illegible] retirerent même en désordre dans [illegible] lignes d'Anvers. Durant que cela [illegible] passoit à la gauche, nos Dragons & qu[illegible]ques bataillons s'étoient emparés d[illegible] village, qui se trouvoit vers le mili[illegible] de la digue, entre Ekeren & Lillo, [illegible] maniere que si nos gens s'y étoient ma[illegible]tenus, chose très-facile, au moyen d'u[illegible] coupure, ou retranchement sur la digu[illegible] qu'on auroit pu faire en un qua[illegible] d'heure, les ennemis eussent été ob[illegible]gés de se rendre, n'y ayant point moy[illegible]

ſe ſauver par ailleurs ; mais ceux qui 1703.
:rouverent chargés de cette commiſ-
ı ne firent rien du tout, en ſorte que
ennemis qui n'avoient d'autre reſ-
rce, attaquerent avec tant de furie,
: nos gens leur laiſſerent le paſſage
e. Quelques troupes les ſuivirent ;
.s le grand feu qu'ils firent, le bon
re qu'ils obſerverent, & la nuit,
ent fin au combat. Cependant la
; grande partie de nos gens croyoient
ir perdu la bataille, ſi bien que, du-
l'obſcurité, l'on ſe retira ſur la
yere, auprès de la cavalerie qui y
t reſtée. Le jour venu, on envoya
ınnoître ; & comme l'on vit que les
emis s'étoient entiérement retirés,
fit retourner les troupes ſur le champ
ıataille, avec un grand bruit de tam-
rs, tymbales & trompettes. L'on prit
tre pieces de canon, deux gros mor-
;, & quarante petits, toutes les mu-
ons de guerre, tout le bagage, quel-
s drapeaux, & l'on fit environ huit

1703. à neuf cents prisonniers, avec la Co-
tesse de Tilly, habillée en Amazor,
laquelle étoit venue ce jour-là dî
au camp. M. d'Obdam, Général de ce
armée, voyant qu'on marchoit pour l
taquer, se crut si bien battu, qu'il
sauva à toutes jambes à Berg-op-Zôo,
où il annonça tout perdu. Le Lieuten
Général Shulembourg resta avec
troupes, & acquit, par sa belle mano-
vre, autant de réputation, que
Chef en recueillit de honte. L'on ne
dire combien les ennemis perdirent
monde; mais de notre côté la perte m-
toit au moins à deux mille hommes.

Autre chose extraordinaire, c'est q,
quoiqu'il n'y eût que neuf lieues
Diest à Ekeren, & que l'action se
passée le 30, nous n'eûmes avis de ce
affaire, que le 2 de Juillet. L'on p
juger de l'inquiétude où nous étions to,
& sur-tout le Maréchal de Viller,
dont le fils aîné, Lieutenant Général, ét
du détachement. Nous avions enter

feu du combat, & le ſilence de M. Maréchal de Boufflers & du Marquis 1703.
Bedmar, joint aux mauvais rapports quelques Officiers bleſſés, nous faient avec raiſon appréhender quelque aſtrophe.

Ayant appris que les ennemis avoient ſé le Demer à Haſſelt, & étoient ve- camper à Beringhen, nous ne jumes pas à propos, attendu le détament que nous avions fait, de nous oſer en plaine; ainſi, au lieu d'aller Béverlo, comme d'abord nous en ons eu intention, nous paſsâmes le mer, une demi-lieue au deſſous de em, & allâmes le 1^er de Juillet nous per auprès d'Arſcot, derriere les es qui alloient d'Arſcot à Lierre. elques jours après, le Maréchal de ifflers nous ayant rejoint, comme i quelques autres troupes du Marquis Bedmar, nous ſortîmes de nos lignes, de faire croire aux ennemis que s ne demandions pas mieux que de

nous battre ; mais nous n'avions poi
1703. tant intention que de faire bonne co
tenance, de tâcher de différer la jonĉti
des troupes de Cohorn, avec celles d'C
dam, ſans quoi nous étions bien aſsû
que le Duc de Marlborough ne no
attaqueroit pas, & d'être toujours
ſituation de couvrir toutes nos plac,
tant en deçà qu'au delà de l'Eſcaut. Ap
pluſieurs marches & contre-march,
faites de part & d'autre, enfin nous n
campâmes à S. Job ; la droite à la Ske,
& la gauche dans la plus belle pl e
du monde.

Le 23, les ennemis vinrent can
à une lieue & demie de nous. L'a
dîné, le Duc de Marlborough vint
tous les Officiers Généraux, pour
reconnoître ; ſur quoi pluſieurs
ſonnes, qui avoient déjà propoſ
Maréchal de Villeroi de ſe retirer
ſes lignes, le preſſerent de le faire, d
ſoir même, pour ne point s'expoſe
entrer trop précipitamment ; manœ

ıjours dangereuſe, & peu honorable :
ıis le Maréchal n'y voulut point con- 1703.
ıtir, alléguant, pour raiſon, qu'il fal-
t cacher, le plus long-temps qu'on
ırroit, l'ordre qu'il avoit de ne point
nbattre; & qu'ainſi, tant que le camp
Lillo ne ſeroit pas à portée de joindre
ennemis, il falloit faire mine de les
ındre de pied ferme, d'autant que,
ſque nous verrions la jonction prête
faire, & même les ennemis com-
ncer à déboucher ſur la bruyere, nous
ons encore à temps de rentrer dans
lignes, dont nous n'étions qu'à une
e. Nous avions fait un ſi grand nombre
ıvertures, pour y arriver, que dans
heure de temps nous y aurions été.
terrein étoit auſſi très-favorable pour
etraite, y ayant force haies que nous
ons farcies d'infanterie; de maniere
la cavalerie ennemie n'eût oſé nous
ıiéter; & pour ce qui eſt de leur
nterie, elle ne pouvoit jamais arriver
mps, ayant une lieue & demie de

bruyere à traverser : on se contenta d
1703. de renvoyer les gros bagages. Le len
main 24, nous apprîmes par nos par
que le camp de Lillo, fort de vingt
bataillons, & d'autant d'escadrons, ay
marché de nuit, étoit arrivé le mati
Capelle, à une lieue & demie de n
gauche ; nous entendîmes même le
gnal de son arrivée, par un coup de ca
qu'on y tira. Nous vîmes, peu après,
mée ennemie commencer à débou
sur la bruyere, auprès de Westue
sur quoi nous nous mîmes en mar
& en moins de trois heures, l'armé
les bagages furent dans nos lignes,
qu'il parût personne à notre arriere-g
Les ennemis camperent la gauche à V
vesel, & la droite en arriere de
pelle, & nous la droite à Oleghem
la gauche à Durem, avec soixante
bataillons, & cent six escadrons. M
Guiscard fut envoyé de l'autre côt
l'Escaut à Bork, avec dix-huit ba
lons, & dix escadrons, pour couv

Sainte-Marie, & garder la digue de 1703.
o, dans le pays de Waës.

l ſeroit difficile de dire, ſi les enne- avoient véritablement intention de ıbattre. L'on peut dire qu'ils y au- nt moins riſqué que nous; car s'ils ènt perdu la bataille, nous n'aurions attaquer que Liege, au lieu qu'en ;agnant, ils nous auroient enlevé ⁄ers & tout le Brabant. Peut-être :efois, que vu la répugnance qu'ont ours eue les Etats Généraux à riſquer action déciſive, le mouvement de de Marlborough n'étoit que pour ſe dre à Cohorn, & de là s'étendre l'Eſcaut, afin de porter la guerre en ıdre, où, à cauſe de leur infantrie, ſpéroient avoir plus beau jeu. Quoi l en ſoit, dès que nous fûmes dans lignes, ils ne firent aucun mouve- ıt de douze jours. Le Maréchal de eroi, attentif à ne ſe point laiſſer ıer de marche d'aucun côté, & ayant rvu à l'autre côté de l'Eſcaut par le

1703. corps de M. de Guiscard, me détac avec trente-huit escadrons pour Lier. Au commencement d'Août, les ennen ne voyant aucune possibilité de pouv rien faire du côté de Flandre, rem cherent vers la Meuse ; nous les c toyâmes toujours pardedans nos ligne observant par nos alongemens d'être état de ne pouvoir être devancés d'a cune part par une contre-marche : quoi qu'ils publiassent qu'ils alloi assiéger Huy, & qu'ils avoient p cela tous les préparatifs nécessaires, espéroient que, pour les en empêch nous irions nous placer à Vignamo auquel cas ils s'en seroient retournés diligence pour attaquer nos lignes, auroient tenté d'exécuter leurs prem projets sur Anvers. Nous ne nous av çâmes donc qu'à mesure que les en mis s'avançoient, & ainsi s'étant e mêmes campés à Vignamont, nous n mîmes, la droite à Vasiege sur la M haigne, & la gauche à Josse. Alors

ge d'Huy se fit tout de bon, pendant
quel je fus détaché avec quinze ba- 1703.
lons & vingt-six escadrons, pour con-
uer nos lignes de Vasiege à la Meuse.
de Tzerclaës fut envoyé dans le
ndros pour contenir les ennemis de
côté-là, & être à portée de pousser
troupes sur la Moselle, en cas
ils y en fissent marcher, après la prise
Huy. Ce château se rendit le 25 Août.
ennemis vinrent ensuite se camper
Hannuye, à deux petites lieues de
ıs : ils nous reconnurent plusieurs
; mais ne jugeant pas à propos de
ıs attaquer, ils marcherent à Saint-
on, d'où ils envoyerent vingt-cinq
aillons & quarante escadrons assié-
Limbourg.

M. de Pracontal eut ordre, avec dix-
t bataillons & quinze escadrons, de
observer, d'autant que dans ce temps-
e Maréchal de Tallard, qui comman-
t l'armée sur le Rhin, faisoit le siege
Landau; & la Cour avoit ordonné,

1703. qu'en cas que les ennemis envoyassen un détachement de Flandre pour l Rhin, Pracontal y marcheroit aussi Pour cet effet il se campa à Marches dan les Ardennes; la garnison de Limbour fut obligée de se rendre prisonniere d guerre le 27 Septembre. Le Duc d Marlborough, qui y étoit allé lui-même revint ensuite à Saint-Tron rejoindr son armée; mais dans les premiers jour d'Octobre il se retira à Tongres, & nous étendîmes notre armée à Diest, & le long du Demer. Le reste du mois l'o ne songea, de part & d'autre, qu'à s'a muser, pour s'empêcher d'envoyer de troupes en Allemagne : nous fîme même embarquer du canon à Namur où les Maréchaux se rendirent de leur personnes pour y faire accroire que nou voulions rassiéger Huy. Mais enfin, u détachement des ennemis étant part pour aller au secours de Landau, & M. de Pracontal le côtoyant, notr campagne prit fin le 2 de Novembre

Au retour de l'armée, je me fis natu- 1703.
aliser François, en ayant demandé &
btenu la permission du Roi d'Angle-
erre.

Cet hiver, l'Empereur ayant, par le 1704.
noyen des Anglois & des Hollandois,
ngagé le Portugal à se déclarer pour la
igue, résolut d'envoyer en Portugal son
econd fils, l'Archiduc Charles, afin de
âcher d'exciter, par la présence de ce
Prince, les Espagnols à se déclarer contre
Philippe V, d'autant que l'Amirante
e Castille, qui s'étoit retiré à Lisbonne,
voit assûré que la nation Espagnole ne
emandoit pas mieux, pour peu qu'elle
ût soutenue. Sur ce principe, l'Empe-
eur déclara l'Archiduc Roi d'Espagne,
: le fit passer en Hollande, d'où il de-
oit aller en Portugal avec douze mille
ommes de Troupes Angloises & Hol-
andoises : sur quoi le Roi fit marcher
n Espagne dix-huit bataillons & dix-
euf escadrons, au secours de son petit-
ils, & je fus nommé le Général de ces

1704. troupes. Puyfegur, Maréchal de camp, & qui avoit, depuis nombre d'années, fait la charge de Maréchal des Logis de l'armée en Flandre, fut envoyé à l'avance à Madrid, afin de faire les arrangemens pour tout ce qui regardoit la guerre. Après avoir réglé avec Orry les endroits où fe devoient faire les magafins, & donné les inftructions pour tous les préparatifs néceffaires, il alla vifiter les frontieres de Portugal, afin de pouvoir, à mon arrivée, me rendre un meilleur compte de toutes chofes. Mais à fon retour il fe plaignit très-vivement de ce qu'Orry l'avoit trompé, n'ayant rien trouvé de ce qu'on lui avoit afsûré être déjà dans les magafins. Sur cela, grandes lettres furent écrites à Verfailles. L'Abbé d'Etrées Ambaffadeur de France, ennemi juré de Madame des Urfins, & par conféquent Orry qui en étoit la créature & le confeil, fe joignit à Puyfegur; le Roi & la Reine d'Efpagne prirent le parti d'Orry, de maniere que le Roi ne

chant que croire, m'ordonna d'exa-
iner cette affaire, & de lui mander 1704.
vérité de ce que j'aurois découvert
r cela, aussi bien que sur toutes les
itres brouilleries de la Cour d'Espagne.
J'arrivai à Madrid le 15 Février, où
abord S. M. Catholique me fit Capi-
ine Général de ses armées. Je fis aussi
cérémonie de me couvrir, ayant été
troduit à l'audience par le Duc d'Ar-
s, comme parrain, selon la coutume
Espagne. Je commençai ensuite par
aminer ce qui regardoit les magasins,
mme ce qui m'importoit le plus. Toute
tracasserie entre Puysegur & Orry ne
noit que d'un mot mal entendu; car
rry avoit dit à l'autre, en présence du
oi d'Espagne, que les magasins seroient
ts, & Puysegur avoit cru qu'il l'avoit
sûré qu'ils étoient faits. Orry faisoit
ir clairement que, comme on n'avoit
u déterminer les endroits des différens
nplacemens, jusqu'à l'arrivée de Puy-
gur, il n'avoit pas été possible, dans

1704. ce peu de temps, de faire les magasin
marqués, & qu'ainsi n'y ayant point d
sa faute, il ne pouvoit avoir été assez sc
pour vouloir, sans aucune nécessité, n
intérêt, en imposer à un homme qu
partoit dans l'instant, pour aller sur le
lieux en question, & qui, au bout d
trois jours, en découvriroit la fausset
Le Roi d'Espagne, Prince véridique
m'assûra que ce qu'Orry disoit, étoit l
vérité.

Ce point éclairci, je voulus tâche
d'approfondir le sujet des animosit
entre l'Abbé d'Etrées & Madame de
Ursins. Voici en peu de mots ce que
découvris en être la premiere cause. L
Cardinal d'Etrées, qui avoit été envoy
en Espagne après le retour de S. M. C
de sa campagne d'Italie, pour y êtr
chargé des affaires de France, voulo
tout gouverner en premier Ministre
Madame des Ursins, Camariéra Majo
de la Reine, aussi ambitieuse & hau
taine que le Cardinal, vouloit aussi d

n côté être la maîtresse, ou du moins 1704.
roître l'être ; ce qui ne tarda pas à re-
oidir l'amitié qu'ils avoient autrefois
ntractée à Rome. Orry, qu'on avoit
ivoyé de France, pour travailler sous
Ambassadeur à l'arrangement des Fi-
nces, crut que le caractere & la ja-
usie de ces deux rivaux lui pourroient
urnir le moyen de s'ériger lui-même
Ministre. Pour cet effet, comme il
ouvoit plus d'accès pour la flatterie dans
ladame des Ursins, & que de plus celle-
pouvoit être plus utile à ses projets,
ant la confiance de la Reine, & tout
uvoir sur son esprit, il s'attacha to-
ement à elle, & eut grand soin de
i faire remarquer les manieres du Car-
nal ; comme aussi de lui insinuer qu'il
tenoit qu'à elle de gouverner entié-
nent cette Monarchie, & que pour lui
travailleroit de toutes ses forces, pour
i être de quelque utilité. Il n'est pas
onnant que de pareils discours fissent
ur effet ; ainsi ils concerterent ensemble

tout ce qu'il falloit faire pour éloigner l
1704. Cardinal. A la sollicitation de la Reine le Roi Catholique en écrivit à son granc pere, avec tant d'instance, qu'il l'obtin

L'Abbé d'Etrées, neveu du Cai dinal, ayant fort envie de devenir Am bassadeur, fit sa cour autant qu'il put Madame des Ursins, blâmant devai elle la conduite de son oncle, & enfi fit si bien, qu'à force de promettre qu' ne feroit jamais que ce qu'il lui plairoi & qu'il dépendroit totalement de s volontés, elle engagea S. M. Catholiqu d'écrire en France, pour que l'Abbé su cédât au Cardinal. Cela fut accordé, en apparence le nouvel Ambassadeu vivoit dans une parfaite intelligence av elle; mais la Princesse des Ursins, ayai eu quelque soupçon que l'Abbé n'agi soit pas de bonne foi, engagea le R d'Espagne à faire prendre à la poste paquet de l'Ambassadeur, pour M. c Torcy; elle y trouva l'éclaircissemei qu'elle cherchoit, car l'Abbé y dé

oit sa conduite, & se lamentoit de
dissimulation qu'il étoit obligé d'avoir. 1704.
adame des Ursins, après avoir pris
pie de cette lettre, & avoir mis sur
marge de l'original ses réponses & ses
flexions, l'envoya elle-même par un
urier au Roi, & se plaignit haute-
ent de la perfidie & des calomnies de
bbé; mais aussi ce qu'elle venoit de
e déplut fort à la Cour de France,
i considéroit cette action comme un
entat au Droit des Gens, les dépêches
s Ambassadeurs devant toujours être
rées.

Il est aisé de croire qu'après cet éclat,
haine entre les partis contendans,
ntée à un tel point, ne pouvoit être
uvie que par la destruction de l'un des
ux. La Princesse des Ursins avec Orry
it soutenue de la Reine: l'Abbé avoit
ur lui M. de Torci, & la plupart des
inistres de la Cour de France, & tout
qu'il y avoit d'Espagnols mécontens du
inistere de Madrid: Puysegur s'étoit

aussi joint à ce dernier, fâché de
1704. qu'Orry s'étoit justifié de l'accusati
intentée contre lui. A mon arrivée
chacun voulut tâcher de me mettre
son côté; la Reine ne dédaigna pas
m'en prier, mais je parlai si francheme
sur tout cela, & aux uns & aux autre
qu'ils virent bientôt que je n'entrer
pas dans leurs tracasseries, ayant d'a
leurs assez d'occupations importante
pour ne me point embarquer dans
discussions aussi désagréables, qu'inuti
aux affaires, dont j'étois principaleme
chargé. Je m'appliquai donc à régler t
ce qui pouvoit avoir rapport aux pré
ratifs, pour l'ouverture de la campag
Je dois cette justice à Orry, qu'il n'o
mit rien de ce qu'il pouvoit croire néc
saire ou utile; car, quoique sans car
tere quelconque, il se mêloit de to
& faisoit tout.

Le Roi d'Espagne voulant comm
der son armée en personne, je le
terminai à partir de Madrid, le 4

ars, pour s'approcher de la frontiere.
est vrai qu'il n'y avoit encore rien 1704.
prêt pour l'ouverture de la campagne;
uis, comme l'Abbé d'Etrées avoit
dre de la Cour de presser le départ
S. M. Catholique, je crus devoir le
onder du mieux que je pourrois. Le
i, qui étoit très-irrité contre Ma-
ne des Ursins, vouloit éloigner son
it-fils de la Reine, afin d'en obtenir
s aisément le renvoi de Madame des
sins. Je n'avois nulle part à ce dessein,
qui plus est, je l'ignorois. J'accom-
gnai S. M. C. jusqu'à Placencia, où il
déterminé qu'il resteroit jusqu'à ce
e je lui fisse savoir que tout étoit prêt,
que, pour presser les affaires, je me
drois à Alcantara. Je ne fus pas long-
nps sans être obligé de faire un tour
lacencia. L'Abbé d'Etrées avoit reçu
rdre de faire partir incontinent de
adrid la Princesse des Ursins, & avoit
ur cet effet une lettre à remettre au
i d'Espagne; mais comme l'on crai-

gnoit que l'Abbé, pour qui ce Prince
1704. avoit conçu une averſion étonnante, ne
pût peut-être pas venir à bout tout seu
de cette commiſſion, j'eus ordre de l'ap
puyer, s'il étoit néceſſaire, & d'employe
même les termes les plus forts, pou
engager S. M. C. à conſentir à la vo
lonté du Roi. Nous chargeâmes le Pere
d'Aubenton, Confeſſeur de S. M. C
d'en faire premiérement l'ouverture à c
Prince, & malgré toute ſa tendreſſ
pour la Reine, ſon amitié pour la Prin
ceſſe, il ne balança pas un inſtant à ſ
conformer aux deſirs du Roi : ainſi l'Abb
n'eut autre choſe à faire qu'à donner ſ
lettre, & moi qu'à conſoler le Roi d'E
pagne, qui étoit pénétré du chagrin qu
reſſentiroit la Reine de cette aventur
J'écrivis à Madame des Urſins, pour lu
témoigner la part que je prenois à ſo
malheur; mais en même temps pour lu
conſeiller, comme ſon ami, d'obéir ave
toute la promptitude & la ſoumiſſio
poſſible; car, malgré le conſentemen

e S. M. C. nous n'étions pas sûrs de ce
ue feroit la Reine, Princeſſe d'une vi- 1704.
acité, d'une ſenſibilité & d'une hauteur
finies. Madame des Urſins ne balança
as ſur le parti qu'elle avoit à prendre,
, pour montrer ſon obéiſſance, elle
artit de Madrid dès le lendemain qu'elle
it reçu l'ordre. La Reine fut outrée
e rage & de douleur; elle jettoit feu
flammes contre les ennemis de la
rinceſſe, & contre ceux qu'elle croyoit
voir contribué à ce changement, ou
même en avoir été bien aiſes: & l'on
e peut pas dire qu'elle eut tort; car ils
avoient pas eu pour elle les égards,
le reſpect qui lui étoit dû. Rien n'étoit
us piquant pour une Reine, qui ſe
ntoit, que de ſe voir enlever une per-
nne, en qui elle avoit une entiere
onfiance. Leurs Majeſtés Catholiques
ritées de ce que l'Abbé d'Etrées ve-
oit de faire, écrivirent ſi fortement au
oi contre lui, qu'ils obtinrent pro-
neſſe qu'il ſeroit rappellé; & en effet le

Duc de Gramont fut nommé, mais il
1704. ne put arriver que dans le mois de Juin
ainsi l'Abbé resta à l'armée jusqu'à ce
temps-là.

Tous nos arrangemens faits, nous résolûmes d'ouvrir la campagne le premie jour de Mai. Notre projet étoit que l Roi d'Espagne entreroit en Portugal pa la droite du Tage, & se rendroit maîtr de Salvatierra, Monsanto, Castel-Branco & de tout le pays, jusqu'à Villaveilla qu'en même temps le Prince de Tzerclaës, marchant par l'autre côté d Tage, prendroit Castel-de-Vide, Port Alegre, & se rendroit à Missa pour communiquer avec nous par le moyen d'u pont de bateaux que nous devions fair à Villaveilla; que de là nous descendrions à Abrantes, d'où nous verrio ensuite le parti que nous aurions prendre, cela dépendant des mouvemens que feroient les ennemis, de l position du pays que nous ne connoissions pas, & même de la saison qu'o

nous avoit aſsûrés ne pas permettre de reſ-
ter campés au delà du mois de Juin. Don 1704.
Franciſco Ronquillo, Gouverneur des armes de la vieille Caſtille, & ſous lui Joffreville, Maréchal de Camp François, venoit auſſi, pour faire diverſion, d'entrer en Portugal du côté d'Almeyda, avec quinze eſcadrons. Le Roi d'Eſpagne s'étant rendu à Alcantara le 3 de Mai, ſon armée ſe mit en marche le lendemain; nous avions environ vingt-cinq bataillons & quarante eſcadrons. L'on inveſtit Salvatierra, dont le Gouverneur, & la garniſon compoſée de deux bataillons, ſe rendirent au bout de deux jours priſonniers de guerre: il nous en auroit fallu au moins douze, s'ils euſſent voulu ſe défendre; mais le Portugais, qui, dès que nous parûmes, tira force coups de canon, ſe rendit priſonnier de guerre, dès que je le fis ſommer au nom de Sa Majeſté Catholique, en faiſant même beaucoup d'excuſes d'avoir tiré, ne ſachant pas la préſence de ce Prince, en-

vers qui il n'avoit garde de manque
1704. de respect.

Les châteaux de Segura & de Ro
marinos, se rendirent aussi de la mêm
maniere. Nous envoyâmes un détache
ment, qui au bout de trois jours prit l
château de Monsanto, de là nous avan
çâmes à Castelbranco, qui ne se défen
dit que quatre jours. Il est assez surpre
nant que des endroits, qui pouvoien
faire quelque résistance, se soumissen
si facilement, tandis que les bourgs, l
villages, & tous les lieux ouverts, par c
nous passâmes, se défendirent, & pa
là furent saccagés.

Il pensa nous arriver à Castelbranc
une aventure fâcheuse. Quelques Fran
çois & Espagnols se querellerent a
sujet de quelque butin; ils en vinren
aux mains, & il y en eut plusieurs c
tués de part & d'autre. Les balles mêm
vinrent dans un champ où le Roi d'Es
pagne faisoit sa halte; j'accourus dan
l'instant, & par bonheur j'en impos

bien aux deux Nations, que depuis
: temps il n'y eut rien de pareil. 1692.
Après la priſe de Caſtelbranco, ayant
: que le Général Fagel étoit campé
'ec deux bataillons Hollandois à ſept
ı huit lieues de nous, à mi-côte de
Sierra-Eſtraya, auprès de Sourcira;
ɔus détachâmes le Marquis de Thouy,
ieutenant Général, avec huit batail-
ns & quelques eſcadrons, pour tâcher
: le ſurprendre.

Cela réuſſit à merveille, & les deux
ıtaillons, qui ſe croyoient en ſûreté
ır leur poſition, & par notre éloigne-
ent, furent à la pointe du jour enve-
ppés. Fagel ſe ſauva tout ſeul, mais
Major Général Veldren, & tout le
ſte fut pris.

Le Prince de Tzerclaës, loin d'exé-
ıter de ſon côté ce dont nous étions
ɔnvenus, étoit reſté ſur la frontiere
Eſtramadure, alléguant pour raiſon,
ue le Duc de Schomberg, Général des
ˌnglois, étant campé à Eſtremos avec

1704. un corps considérable, lui couperoit l
vivres, & toute communication av
notre pays.

Tzerclaës avoit pourtant douze b
taillons, dont quatre François, & tren
escadrons, & Schomberg n'avoit en to
que trente compagnies de cavalerie.
timidité de Tzerclaës alla même à
tel point, qu'il fut plusieurs fois p
de retourner sous Badajos, & il n'en
empêché que par le Chevalier d'Asfel
Maréchal de Camp François, que j
vois mis exprès auprès de lui. Voy
donc que malgré les ordres réitérés
Roi d'Espagne, il n'avançoit pas, n
fûmes obligés de passer le Tage à Vil
veilla pour l'aller chercher. Nous la
sâmes deux bataillons & un escad
pour la garde du pont, & à Castelbra
cinq bataillons & quinze escadrons,
ordres de M. de Gaëtano, Maréchal
Camp Espagnol. J'avois voulu y lai
M. de Thouy, Lieutenant Général Fr
çois; mais il s'en excusa, par l'esp

manie qu'il avoit de ne jamais vou- 1704.
ir ce qu'on lui propoſoit, s'imaginant
ujours que c'étoit quelque ruſe de ſes
nemis, dont il croyoit, ſans raiſon, avoir
grand nombre, pour l'éloigner, ou
ur lui jouer quelque piece. Nous
âmes à Miſſa, & de là à Port-Alegre,
enfin le Prince de Tzerclaës arriva en
me temps que nous.

Cette place qu'il avoit trouvée très-
te, & qui, pour la prendre, requéroit
ucoup d'artillerie, fut priſe le len-
nain de notre arrivée par le Cheva-
d'Asfeld en ſix heures de temps : on
it, pendant la nuit, fait monter du
on ſur une hauteur qu'on croyoit im-
icable : de là on découvroit dans la
e & dans les ouvrages, de maniere
près qu'on eut tiré quelque temps, les
emis abandonnerent les ouvrages, dont
s étant emparés, la garniſon, compo-
de deux bataillons Portugais & d'un
glois, ſe rendit priſonniere de guerre.

'endant que nous étions occupés dans

1704. l'Alentéjo, le Marquis de Lasminas Général des Portugais, avoit assembl auprès d'Almeyda dix-huit bataillons & autant d'escadrons. Il commença pa piller le bourg de Guinaldo, & de l traversant la Sierra Estrecha à Pena-Majoi il attaqua Monsanto, qu'il reprit : su cela M. de Gaëtano, qui étoit campé Castel-Branco, craignant qu'on ne li coupât les vivres, qu'il tiroit de la Zarza & que même les ennemis n'attaquasser Salvatierra, se replia à la Zarza, où trouvoit M. de Ronquillo, Lieutenai Général, & Gouverneur des armes de vieille Castille, qui, sur la marche de La minas, y étoit venu avec son petit corp Me fiant très-peu au savoir-faire de c Généraux Espagnols, j'envoyai M. Joffreville en diligence pour les joindr dès qu'il fut avec eux, il persuada à Ro quillo de marcher en avant sur les er nemis ; mais comme il étoit à prop de les reconnoître avant que de se tr engager, il laissa son infanterie,

ombre de huit bataillons, à un défilé, 1704.
: s'avança avec quinze escadrons : il ouva toute l'armée Portugaise qui mar- oit à lui ; ainsi, jugeant que la partie étoit pas égale, il se retira. Les enne- is étoient si près, que cela ne se put ire qu'après avoir fait plusieurs charges ; ais il se comporta avec tant de pru- nce & de valeur, qu'il culbuta tou- urs ce qui se présenta, & enfin re- ssa le défilé. Ensuite il marcha, sans e suivi, jusqu'à Salvatierra, vers la- elle place il avoit mandé à son infan- ie de prendre les devants. Il y arriva e aventure assez bizarre : comme il oit plu, plusieurs Cavaliers & Fan- ssins de l'arriere-garde ayant déchargé urs armes, l'infanterie qui commen- t à camper auprès de la Zarza, s'ima- iant que c'étoit les ennemis qui avoient tu la Cavalerie, prit tout-à coup l'é- ivante, & s'enfuit jusqu'à Alcantara. s bagages furent pillés par ceux des dats, qui, moins saisis de peur, son-

1704. gerent à profiter du désordre où étoit tout le monde. Le lendemain toute cette infanterie, fort honteuse, revint à la Zarza rejoindre Ronquillo & Joffreville. J'avois détaché le Marquis de Risbourg, Maréchal de Camp, avec trois bataillons & six escadrons, pour aller par Villavella & Castel-Branco renforcer le corps de Ronquillo, & Joffreville lui avoit donné pour le rendez-vous de leur jonction le défilé que j'ai marqué ci-dessus. Risbourg ne sachant rien de l'affaire qui s'étoit passée y arriva quelque temps après l'action & découvrit facilement que les troupes qu'il y voyoit n'étoient pas les nôtres. Il ne laissa pas de faire si bonne contenance, que les ennemis, aussi peu avertis de sa marche que lui de la leur, n'oserent l'attaquer, ne sachant pas quelle étoit sa force; ce qui donna le temps à Risbourg de se retirer à Castel-Branco, où je le joignis le lendemain avec huit bataillons & quatorze escadrons, aya

ıiffé le Roi d'Efpagne campé à Niffa vec le refte de l'armée. 1704.

Mon intention étoit d'aller au fecours e Monfanto ; mais ayant appris qu'il :oit rendu, je voulois marcher au Maruis de Lafminas. Pour cet effet, j'a-ertis Ronquillo de fe trouver avec fes oupes à Duero, afin de me joindre, : le lendemain ayant avec les miennes ıffé la riviere de Pont-Sul, j'y allai mper.

Les ennemis, qui ignoroient mon rivée, marcherent par l'autre côté du ›nt-Sul, fur le chemin de Caftel-Branco, ns le deffein d'aller rompre notre pont : le Tage. Ma jonction étant faite, remarchai à la pointe du jour par le :me chemin, & ayant repaffé le Pont-l, je campai près de Caftel-Branco, :c intention de marcher le lendemain ennemis; mais ceux-ci, pour le coup, :rtis que j'y étois avec un gros corps, retirerent dans l'inftant vers la mon-;ne, & fe placerent fous Pena-Major.

Voyant donc qu'il n'y avoit plus moye
1704. de les attaquer, je laissai au Comt
d'Aguilar, Lieutenant Général, le com
mandement de ce camp, & retournai d
ma personne rejoindre Sa Majesté Catho
lique. Dans ce temps-là, le Marquis d
Villadarias, Capitaine Général d'Anda
lousie, s'étoit approché de nous, avec di
bataillons & quelques escadrons. Il e
ordre de faire le siege de Castel-de-Vide
& nous lui envoyâmes le Chevalier d'A
feld, avec huit bataillons François. I
place de soi-même n'étoit pas bonne
mais toutefois, comme outre l'encein
de la ville il y avoit un bon & gra
château, nous aurions eu de la peine
nous en rendre maîtres, tant par rappo
à notre médiocre artillerie, mal fourn
de tout, que par rapport aux chaleu
qui étoient devenues excessives. M
par bonheur, au bout de quatre jours
siege, notre canon ayant commenc
égratigner la muraille, le Gouverne
Portugais demanda à capituler, & e

oya en otage un Colonel Portugais &
n Anglois. On leur proposa d'être pri- 1704.
onniers de guerre : sur quoi l'Anglois
e mit à jurer & tempêter, disant qu'il
'y consentiroit jamais ; mais nous trou-
âmes moyen d'intimider le Gouver-
eur, en l'assûrant que, s'il se défendoit,
ous passerions tous les hommes au fil
e l'épée, tandis que les femmes se trou-
eroient nécessairement exposées à la bru-
ilité des Soldats ; au lieu que se rendant
naintenant, nous laisserions à lui & aux
Officiers tous leurs équipages, & qu'on
engageroit à empêcher tout pillage &
ésordre dans la ville.

Il consentit donc à se rendre prison-
ier de guerre, & les Anglois n'y vou-
nt point acquiescer, les Portugais nous
ntroduisirent dans la ville. Sur cela les
nglois voulurent se saisir du château ;
nais le Gouverneur, pour leur ôter le
noyen de se défendre, avoit fait jetter
ans le puits toute la poudre ; en sorte
ue les Anglois furent contraints de subir

le ſort du reſte de la garniſon, qui con
1704. ſiſtoit en deux bataillons Portugais, &
un Anglois.

Pendant le ſiege de Caſtel-de-Vide, l
Duc de Gramont, nouvel Ambaſſadeur
arriva au camp de Niſſa, & l'Abbé d'E
trées, deux jours après, prit congé d
S. M. C., bien joyeux de ſortir ave
honneur d'un emploi où il ne recevo
que des dégoûts: le Roi, quelque tem
auparavant, lui avoit envoyé le Cordo
bleu, pour marque publique de la ſa
tisfaction qu'il avoit de lui; choſe d'au
tant plus agréable, qu'il y avoit peu c
point d'exemple qu'on l'eût donné à u
Eccléſiaſtique qui n'étoit, ni Evêque, n
Cardinal.

Les chaleurs étant devenues ſi inſu
portables, qu'il n'étoit plus poſſible c
tenir la campagne, nous décampâmes c
Niſſa le 1.er de Juillet, & retournâm
ſur terres d'Eſpagne, pour prendre d
quartiers de rafraîchiſſement.

Le Roi Catholique s'en retourna

adrid, le Prince de Tzerclaës à Ba- 1704.
jos; & le Marquis de Villadarias,
ès avoir pris le château de Marveon,
é Port-Alegre & Castel-de-Vide, reprit
hemin d'Andalousie : quant à moi, je
rendis à Ciudad-Rodrigo, & le Comte
guilar, après avoir rasé Castel-Bran-
, revint à Alcantara. La raison pour-
i nous fîmes raser toutes nos con-
ètes, à la réserve de Marveon, de
vatierra & de Segura, c'étoit le grand
ignement de ces places, la difficulté
les ravitailler, & le nombre de trou-
qu'il auroit fallu pour les garder;
qui auroit trop affoibli notre armée,
i extrêmement diminuée par les ma-
es. Le Marquis de Lasminas, voyant
nous avions séparé l'armée, mar-
de Pena-Major, pour se rendre à
neyda, & de là pareillement mettre
troupes en quartier; mais, comme
r la commodité du chemin il effleura
re frontiere, cela m'obligea de ras-
bler les quartiers voisins, crainte

1704. qu'il n'eût dessein d'attaquer Ciudad Rodrigo, qui n'avoit pour toute fortification qu'une simple muraille, & qui par conséquent auroit été pris avant que de pouvoir être secouru. Mais dès que les ennemis eurent passé le Coa, & r parti leurs troupes, j'en fis autant d miennes, que j'étendis derriere Ciuda Rodrigo, entre le Duero & la Sierra Gata. Ainsi finit cette premiere campagr dont le succès auroit dû être plus cor dérable; mais la timidité & l'imbécill du Prince de Tzerclaës nous fit perd (ainsi que je l'ai dit,) un mois to entier de deux que nous avions, & p là nous empêcha d'aller jusqu'à Abr tes, à quatorze lieues au dessous de V laveilla, & à quatorze seulement de L bonne. Nous aurions pu nous y étab y faire descendre notre pont, & pe être même que, la seconde campagr nous aurions pu aller jusqu'à Lisbon mais le retardement de l'exécution ce projet donna le temps aux enne

s'accommoder dans les grandes mon- 1704.
nes, qui séparent Villavella d'avec
rantes.

Le Duc de Schomberg ne fit pas un
illeur personnage, car il resta toujours
bras croisés à Estremos, ou Elvas,
s jamais songer à nous inquiéter en
n, ni même à nous observer; de ma-
re que, tant que nous fûmes dans l'A-
téjo, nous ne vîmes pas un seul de
partis: aussi fut-on en Angleterre si
content de lui, que le Comte de
lway fut envoyé pour commander à
place.

La grande faute des Généraux en-
nis fut dans la disposition de leurs
upes, avant l'ouverture de la cam-
gne; car au lieu de les mettre à portée
se pouvoir joindre en corps d'armée,
ur nous faire tête, de quelque côté que
us allassions, ils les répartirent, partie
n côté, partie de l'autre du Tage,
s avoir seulement eu la précaution de
re un pont de bateaux, ni à Villa-

vella, ni à Abrantes, pour leur com
1702. munication. C'eſt auſſi ce qui nous dé
termina à marcher tout droit en avai
le long du Tage, afin de profiter de le
mauvaiſe ſituation, & de les empêch
de ſe joindre du reſte de la campagn
Cela nous réuſſit, & auroit peut-êt
cauſé la perte du Portugal, ſi le Prin
de Tzerclaës eût exécuté ce dont no
étions convenus, & ſi nous n'avions ma
qué de beaucoup de choſes eſſentiell
pour une entrepriſe de cette nature. No
fûmes toujours dans une grande diſet
de pain, dont quelques gens vouloie
rejetter la faute ſur Orry, ſans trop
ſoucier d'examiner ſi c'étoit la ſienne
non. Pour moi, qui dois le mieux ſav
qu'un autre, & qui n'ai jamais eu d'ami
ni d'ennemis, que par rapport au bi
du ſervice, je me crois obligé d'excuſ
Orry en partie : en voici la raiſon. Pu
ſegur, qu'on avoit envoyé dès le mo
de Décembre, pour arranger les prép
ratifs de guerre, ayant réglé qu'on

:viroit de caiſſons à la maniere de
ance, Orry en fit auſſi-tôt faire le 1704.
mbre ſuffiſant; mais malheureuſe-
ent il ſe trouva que dans le pays où
us fîmes la guerre, & dont Orry
oit moins le temps que Puyſegur de
nformer, les chemins étoient preſ-
e impraticables pour les voitures, en
:te que nombre de caiſſons ſe briſoient,
par conſéquent le pain n'arrivoit ja-
ais à temps, ni en la quantité requiſe:
plus, comme nous étions fort avant
Portugal, & qu'il falloit que nos con-
is vinſſent de loin, les chaleurs gâ-
ent une partie du pain: à la vérité
y avoit en cela beaucoup de la faute
s Commis, qui, pour gagner davan-
ge en donnant plus de poids au pain,
le cuiſoient jamais aſſez; ce qui con-
ouoit à le faire gâter plutôt. Orry ne
uvoit être lui-même par-tout à ſoi-
er toutes choſes, & je lui dois cette
tice, qu'il n'épargnoit point ſes peines
ur remédier à tous ces malheurs; mais

aussi ses ennemis faisoient de leur côté
1704. tout ce qu'ils pouvoient pour le faire
échouer, au hasard de tout ce qui en
pourroit arriver de fâcheux pour nos
maîtres. Nous n'avions aussi que très-
peud'artillerie, & encore moins de mu-
nitions de guerre; de maniere que, si
quelqu'une des places que nous prîmes
eût voulu se défendre, je doute que
nous eussions eu de quoi la prendre. Le
manque d'orge pensa faire périr toute
notre cavalerie Espagnole, & nous autres
Etrangers en fûmes causes, pour n'a-
voir pas voulu croire les gens du pays
qui nous assûroient qu'il falloit néces-
sairement donner de l'orge aux chevaux
d'Espagne, sans quoi ils périssoient: nous
étions accoutumés dans les autres pays
ne donner à la cavalerie, que les four-
rages que l'on trouvoit sur terre. Cette
expérience fit que dans la suite nous nous
conformâmes à la maniere Espagnole
notre cavalerie Françoise diminua aussi de
deux tiers par les chaleurs. J'établis mon

1704.

uartier général à Salamanca, où j'appris victoire de M. le Comte de Toulouse dans la Méditerranée, sur la flotte ombinée d'Angleterre & de Hollande; en fis la réjouissance, quoiqu'intérieurement j'eusse une douleur vive, ayant u en même temps par un Courier de Cour, que le Maréchal de Taliard voit été battu, & pris à Hochstet; nouvelle bien plus importante : car la premiere e servoit qu'à retenir cette année les Catalans dans leur devoir, & à donner e la réputation au Comte de Toulouse, au lieu que la derniere nous chassoit totalement de l'Allemagne, & nous amenoit à défendre nos frontieres d'Alsace.

Le Prince de Darmstadt débarqua cet té à Gibraltar, & s'empara de cette place, ont la garnison étoit très-foible, & le Gouverneur imbécille : sur cela le Duc e Gramont m'écrivit pour me représenter l'importance de reprendre cette place au plutôt, & pour me proposer

1704. d'y envoyer à cet effet un gros détachement. Je n'en jugeai pas comme lui, prévoyant que dans peu j'aurois toutes les forces du Portugal sur les bras; & ainsi, malgré tout ce qu'il m'écrivit par ordre du Roi d'Espagne, je refusai net. En effet, j'avois eu des avis réitérés que les ennemis, informés du mauvais état où la mortalité des hommes & des bêtes nous avoit réduits, se préparoient à profiter de notre foiblesse, & qu'en conséquence ils rassembloient devers Coïmbre & Aguarda toutes les troupes réglées du Portugal, ne laissant de l'autre côté du Tage, que des milices. Leur projet étoit bon, car, s'ils avoient voulu faire des efforts de l'autre côté du Tage, il ne leur auroit pas été facile de réussir en peu de temps: indépendamment des places qu'ils y auroient trouvées, comme Alcantara, Valencia, Marveon, Alburkerque & Badajos, ce côté-là étoit fort éloigné de Madrid, & même, pour y aller, il falloit traverser un pays fort

de, & ensuite passer le Tage. Ils au-
ent pareillement trouvé des places 1704.
re la Sierra de Gata & le Tage, &
grandes difficultés pour les subsis-
ces; ils auroient laissé Alcantara, &
re armée derriere eux: au lieu qu'entre
Duero & la Sierra de Gata, ils ne
ıvoient que Ciudad-Rodrigo, (ville
s défense, ainsi que je l'ai marqué ci-
ant,) & de là à Madrid, il n'y avoit
cinquante lieues, tout bon pays,
-abondant, & si ouvert, qu'il n'étoit
re possible d'arrêter un ennemi, qu'a-
des forces à peu près égales. Je sa-
pour certain que l'armée des en-
ıis seroit composée de trente-sept
ıillons, dont dix étoient Anglois ou
llandois, & de cinquante escadrons.
ı'avois à leur opposer que dix-huit ba-
lons François réduits à rien, & trente-
escadrons des plus foibles, sans
ıpter cinq bataillons Espagnols de
ıison à Ciudad-Rodrigo, ne faisant
cinq cents hommes. Le reste des

troupes Eſpagnoles étoit en Eſtramadur
1704. aux ordres du Prince de Tzerclaës, dor
l'infanterie étoit ſi diminuée, qu'il n
avoit pas un bataillon qui paſsât cer
hommes.

J'avertis la Cour de Madrid des mou
vemens des ennemis, de leurs projets
& de la néceſſité de m'envoyer au pl
tôt une augmentation de troupes, af
d'arrêter l'ennemi, ou ſi cela ne ſe po
voit qu'en combattant, d'être en ét
de le faire avec un peu moins de déſ
vantage.

Le Prince de Tzerclaës, qui voy
de ſon côté un grand mouvement,
cauſe des milices Portugaiſes qui alloie
remplacer les troupes réglées, écri
fortement ſur le danger où il étoit,
ſant que Badajos alloit être aſſiégée,
que toute l'Eſtramadure ſeroit perdu
ſi on ne lui envoyoit du ſecours. Sur ce
on fit partir de Madrid les régimens
Gardes, infanterie & cavalerie, po
l'aller joindre, & l'on m'ordonna de

›yer auſſi des troupes. Non-ſeule-
ıt je refuſai de le faire, mais j'écri- 1704.
que les appréhenſions de ce Général
ent chimériques, & que je pouvois
ıner pour certain, que dans très-peu
emps le Roi de Portugal & l'Ar-
luc viendroient m'attaquer. L'on con-
a pourtant à ne faire nulle attention
›utes mes repréſentations; à quoi
ſegur, qui ſe trouvoit alors à Madrid,
beaucoup; car il ſoutenoit que les
emis ne pouvoient raſſembler une
ée ſuffiſante pour ſe préſenter devant
; ainſi je fus traité de viſionnaire.

Cependant les Portugais continuoient
s préparatifs à Almeyda, & leurs
ıpes ſe rendirent de toutes parts à
uarda. Les Princes même étoient arri-
à Coïmbre avec les ſtatues de Saint
toine de Padoue, & ils avoient déjà
›lié leur départ pour la frontiere. Je
ivis encore ſi fortement, qu'à la fin on
nmença à croire que je pourrois peut-
e avoir raiſon; ainſi l'on fit prendre

la route de Salamanca aux Gardes à ch
1704. val, & l'on envoya ordre au Prince
Tzerclaës de faire avancer le Marq
de Bay, Lieutenant Général, avec quin
escadrons, auprès d'Alcantara, afin d'êt
à portée de marcher de son côté, ou
mien, selon le besoin. Le premier
Septembre je me campai à Castras,
quatre lieues en arriere de Ciudad-R
drigo, avec dix bataillons les plus élo
gnés; je plaçai à une lieue de moi
San-piritus la cavalerie Espagnole,
ordonnai au reste des troupes d'être pr
à marcher au premier ordre. Le 13, j'e
avis que les ennemis commençoient
s'assembler sous Almeyda: sur cela,
doutant plus qu'ils ne se missent bie
tôt en mouvement, je me mis en marc
dès le même soir avec la cavalerie, po
aller me poster à Felices-el-Chico, q
n'est qu'à trois lieues d'Almeyda, & s
la riviere d'Agueda, dont j'avois réso
de disputer le passage. Cette riviere pr
noit sa source dans la Sierra de Gata, d

Pedrofin, au milieu de montagnes
iles & couvertes de bois; de là elle 1704.
oit par des fonds, dont les bords
nt affez efcarpés, & venoit en paffant
ès de Ciudad-Rodrigo traverfer toute
aine, en deçà de la Sierra de Gata,
elle alloit fe jetter dans le Duero:
vérité, il y avoit beaucoup de paf-
, & fi peu d'eau durant l'été, qu'elle
ouloit prefque plus; mais les bords,
ne j'ai déjà dit, étoient très-efcar-
n beaucoup d'endroits. Toute mon
terie fe rendit le lendemain à Felices-
aico, & je me fis joindre en peu de
par la cavalerie Françoife, & par
arquis de Bay. La Cour de Madrid,
ie de ce qui fe paffoit fur la fron-
, commença à avoir une fi grande
ur, qu'elle m'envoya ordre de refter
la défenfive, & fur-tout de ne
: rifquer une action. Je répondis
falloit néceffairement défendre l'A-
a, ne connoiffant point d'autre pofte
e puffe arrêter les ennemis, & les

empêcher d'aller à Madrid. Sur cela, l'
1704. me récrivit encore qu'abſolument l'
me défendoit une action, & qu'ai
j'euſſe à me retirer à meſure que
ennemis avanceroient. Malgré tous
ordres ſi poſitifs du Roi d'Eſpagne,
crus qu'il y alloit de ſa Couronne de n
rien faire, & je réſolus de défendre l'
gueda, au haſard de tout ce qui en po
roit arriver, étant convaincu que, ſ
ne le faiſois, l'Eſpagne étoit perdue; a
qu'il valoit mieux riſquer la bataille a
quelque eſpérance de ſuccès, que de t
abandonner, & de tout perdre ſans co
férir, manœuvre honteuſe & infâ
Vers la fin du mois, les ennemis déca
perent d'auprès d'Almeyda, & ſe ca
perent à une lieue de moi. Ayant reco
mon poſte, qu'ils trouverent ina
quable, ils longerent par leur droit
long de la riviere, & j'en fis de mê
par ma gauche, campant toujours vis
vis d'eux. Au bout de quelques jours
marche, ils ſe camperent à une pe

ıe de Ciudad-Rodrigo. Auprès de
e ville, la riviere faisoit un coude, 1704.
demi-cercle, & les ennemis s'étoient
:és au centre de ce demi-cercle, éga-
ent à portée de tenter les passages,
étoient au dessus & au dessous de
ille. Cette situation m'obligea de
: une manœuvre que la seule néces-
pouvoit excuser. Je séparai mon
ée en deux, de maniere qu'une
tié étoit éloignée de l'autre d'une
se demi-lieue, la ville se trouvant dans
:re-deux. Toutes les troupes que
endois m'ayant alors joint, j'avois
mille cinq cents hommes de pied
:ois mille cinq cents chevaux; les
emis avoient dix-huit mille hommes
ied bien effectifs, & cinq mille
aux. Cette grande supériorité ren-
encore ma séparation plus dange-
e; mais c'étoit un parti forcé, &
y avoit pas moyen, sans cela, de
uter le passage de la riviere, mon
que ressource. De l'autre côté de la

riviere, à moitié chemin du camp en-
1704. mi, il y avoit une hauteur qui régnit
fort loin, toujours parallele à la rivie ;
nous l'occupions par nos Gardes de C-
valerie, de maniere que les ennemis e
pouvoient reconnoître notre situat n
sans avoir auparavant chassé nos ge ;
& c'est ce qu'ils balançoient à faire, e
voyant pas ce qui étoit derriere pour es
soutenir. Au bout de deux jours, com e
je me promenois sur les hauteurs vi-
vis de ma droite, je vis qu'environ d
mille Fantassins & mille chevaux f-
toient de la droite du camp enner ,
pour aller vers les hauteurs devant n e
gauche. Le Marquis de Thouy, qui c-
mandoit, ayant vu ce mouvement, t
avancer quelques troupes du piquet p r
soutenir nos Gardes ; & comme je s
que les ennemis tâtonnoient fort, e
m'ébranlai avec deux cents chevaux e
j'avois menés avec moi. Pour les f e
paroître plus en nombre, je les pa-
geai en dix troupes, & longai toujo s
r

ar la crête de la hauteur, comme si
voulois aller tomber sur le flanc des 1704.
étachemens ennemis. Cela réussit; les
énéraux Portugais firent halte, & re-
irent ensuite le chemin de leur camp.
Les ennemis résolurent de ne plus
umuser à nous tâter par détachemens,
ais de marcher avec toute l'armée;
nsi le 8 Octobre, ils décamperent à
petite pointe du jour, & se mirent
marche, par leur droite, vers notre
uche. Dès que je vis qu'ils se por-
ient tous de ce côté-là, j'y fis, dans
nstant, marcher ma droite. Voici ma
position: comme l'on ne pouvoit,
noins de remonter près de trois lieues,
verser la riviere d'Agueda au dessus
Ciudad-Rodrigo, que fort près de
abbaye de la Charité, où il y avoit
gué à passer six escadrons de front,
ppuyai la droite de mon infanterie à
Couvent, & étendis le reste jusqu'à
ne petite maison, sur un terrein élevé
ui dominoit la plaine, par où les en-

nemis devoient déboucher en sortant d
1704. gué. A la gauche de cette maison,
mis sur deux lignes l'aile gauche de ca
valerie, à l'exception de six escadroi
que M. de Joffreville porta sur ui
hauteur plus encore à gauche, à desse
de tomber sur le flanc des ennemis, d
qu'au sortir de l'eau ils voudroient
former. J'y plaçai aussi quatre pieces
canon, & le reste de mon artillerie étc
dispersé le long de notre front, da
les endroits d'où l'on découvroit mie
l'eau & la plaine. A la droite de l'A
baye je mis en bataille mon aile dro
de cavalerie, & derriere le centre
l'infanterie je plaçai deux régimens
Dragons.

Vers les neuf heures, nos Garc
s'étant retirées des hauteurs de l'au
côté de la riviere, les ennemis s'y fc
merent, ayant leur centre vis-à-vis
gué. Ils commencerent ensuite à nc
canonner; mais notre canon leur 1
pondit si vivement, que leur artille

: fut au bout de deux heures. Ils firent escendre des détachemens soutenus de 1704.
uelques bataillons, pour approcher de riviere; mais notre canon les fit bien-
ɩt rebrousser chemin. Enfin, après nous voir bien regardés, & vu que notre con-
nance n'étoit pas de gens qui voulussent ; laisser passer impunément, ils se re-
irent en marche vers les trois heures rès midi, & retournerent au camp,
où ils étoient partis le matin. A me-
re qu'ils se retiroient, nos Gardes re-
enoient leurs anciens postes, & notre
oite retourna à son camp au dessous
Ciudad-Rodrigo.

Pendant que les deux armées étoient
présence, & se canonnoient, je reçus
ux Couriers; l'un m'apportoit la per-
ssion du Roi d'Espagne de combattre,
l'autre, l'ordre du Roi de m'en re-
urner en France, dès que le Maréchal
Tessé, nommé pour me succéder, se-
t arrivé à Madrid, & que la cam-
gne seroit finie. Un homme à qui je

dis le contenu des lettres, me conseil
1704. de ne point balancer à aller attaquer le
ennemis; mais je ne crus pas, qu'en hon
neur & en conscience je pusse, pou
une pique particuliere, hasarder mal-
propos l'affaire générale, & qu'il suffi
soit pour ma gloire d'avoir fait échou
les grands projets des ennemis. J'ex
pliquerai ci-après les raisons de mo
rappel.

Les ennemis resterent encore de
jours dans ce camp; mais, comme ils
souffroient beaucoup faute de vivre
nos partis rodant continuellement ent
Almeyda & leur armée, & que d'a
leurs, malgré toutes les belles promes
de l'Amirante, ils ne voyoient pas
seul Espagnol passer de leur côté,
résolurent de reprendre le chemin
Portugal; ce qu'ils exécuterent le 12 C
tobre. Je m'avançai avec ma cavaleri
pour tâcher d'attaquer leur arriere-garc
mais ils se retirerent en si bon ordre, qu
ne nous fut pas possible de les entam

's prirent leur route plus en arriere,
ſin de s'éloigner plus de nous, & d'être 1704.
ıoins inquiétés. En trois marches ils ar-
verent à Almeyda, où ils demeurerent
ıſqu'à la fin du mois, que les pluies
ɔntinuelles étant ſurvenues, ils ſe ſé-
ırerent entiérement; ſur quoi nous en
mes autant.

Pendant tous ces mouvemens que je
ens de raconter, les ennemis, pour
ire diverſion, avoient fait aſſembler à
aſtel-de-Vide toutes leurs milices : ils
ıvancerent même avec du canon à Va-
ncia d'Alcantara, où ils mirent le ſiege.
ès que le Roi de Portugal, & l'Ar-
iduc ſe furent retirés d'auprès de nous,
fis partir en diligence le Marquis de
ıy, avec quinze eſcadrons; il arriva en
u de jours auprès de Valencia: ſur quoi
; Portugais leverent au plutôt le ſiege.
près cela, je laiſſai le commandement
: la frontiere au marquis de Thouy,
je me rendis à Madrid, pour y at-
ndre l'arrivée du Maréchal de Teſſé.

Le Roi d'Espagne fit la cérémonie d
1704. me donner la Toison d'Or, dont il m'a
voit honoré à la fin de la premiere cam
pagne. Mon successeur étant arrivé le 1
à la Cour de Madrid, j'en partis le 1:
pour retourner en France.

Voici ce qui regarde le motif de mo
rappel. Le Duc de Gramont, en arr
vant en Espagne, s'étoit mis en tête qu
y devoit gouverner tout aussi despot
quement, que les Cardinaux de Rich
lieu & Mazarin l'avoient autrefois f
en France. Je ne m'opposai point à cel
en ce qui regardoit le civil; mais po
la guerre, je n'étois nullement d'hu
meur à l'en laisser le maître, croya
qu'il étoit raisonnable de me consult
en tout, & même d'en passer par m
décisions : de là il s'ensuivit que ce D
ordonnoit tout, sans me le commun
quer, ni me consulter; & moi, ferm
dans mon principe, je refusois d'exécut
ce que je n'approuvois pas. J'avois tout
fois l'attention de lui en expliquer l

ifons par écrit, & je lui marquois très
rtement, non-feulement le tort qu'il 1704.
oit de s'oublier à mon égard, mais
ufli le préjudice qui pourroit en arriver
bien du fervice. Il eft aifé de s'ima-
ner que cette conduite déplaifoit fort
l'Ambaffadeur; auffi ne voyant pas
autre moyen pour réuffir dans fes def-
ins, il réfolut de tâcher de mettre un
itre à ma place. Pour cet effet, il re-
éfenta vivement au Roi d'Efpagne, que
tois un homme extraordinaire, entêté,
fficile à vivre, & ne voulant obéir aux
dres de Sa Majefté, qu'autant qu'il me
aifoit; qu'ainfi il falloit abfolument fe
faire de moi. Puyfegur, devant qui
n tenoit tous ces difcours, ne s'y op-
fa point, & je crois même qu il n'au-
it pas été fâché d'un changement, ef-
rant que fous un autre Général il au-
it plus d'autorité & de crédit, que
us moi. Le Marquis de Rivas, Secré-
ire d'Etat, feconda auffi le Duc de
ramont, mais par d'autres vues; car il

y a grande apparence qu'il cherchoit u
1704. bouleversement général des affaires :
conduite me le faisoit juger ainsi ; ca
si j'avois exécuté les ordres qu'on m'
voit donnés d'envoyer des troupes à G
braltar & à Badajos, je me serois trou
totalement sans armée, & les ennem
auroient marché jusqu'à Madrid, sa
trouver le moindre obstacle.

Plusieurs autres Ministres du Cons
de Madrid vinrent à l'appui de la boul
peut-être autant par mauvaise volon
pour le service de Sa Majesté Catholiqu
que par l'aversion qu'ils ont toujours e
pour ceux qui leur tiennent tête, ou q
ne veulent pas faire aveuglément le
volontés. A toutes les raisons qu'on av
données au Roi d'Espagne, on ajou
qu'il étoit du bien du service, que le G
néral fût Maréchal de France, afin q
les Généraux Espagnols ne fissent a
cune difficulté de lui obéir : prétexte fi
vole ; puisque le grade de Capitaine G
néral, étant le premier en Espagne, éto

ɔar rapport à la guerre, égal à celui de
Maréchal de France. M. de Villadarias 1704.
e ſoutint au Maréchal de Teſſé, lorſ-
ju'il alla pour commander au ſiege de
Gibraltar. Le Marquis de Bay en a fait
e même envers moi, en 1706.

Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on avoit été
ontent de moi, & qu'il ne m'eût man-
ué que le Bâton de Maréchal de France,
en n'étoit plus facile : car, lorſqu'on
eut bien confier à un homme le com-
ıandement de ſes armées (ce qui eſt
ſſentiel de cette haute dignité), on ne
ɔit pas ſe faire beaucoup prier pour
indre les titres au pouvoir.

La Reine d'Eſpagne agiſſoit contre
oi, par un autre motif; elle eſpéroit
ıe, par le moyen du Maréchal de
eſſé, qui étoit fort bien avec ſa ſœur
Ducheſſe de Bourgogne, elle pour-
it obtenir le rappel de Madame des
rſins; choſe qu'elle n'eſpéroit pas que
vouluſſe tenter.

Enfin le Roi d'Eſpagne, perſécuté ſur

1704. mon chapitre, écrivit au Roi son grand-pere, pour le prier de me révoquer, & d'envoyer un Maréchal de France, san toutefois s'expliquer davantage : la lettr fut si pressante, que le Roi ne crut pa pouvoir refuser son petit-fils.

Quand le Maréchal de Tessé, qui étoi fort de mes amis, fut arrivé à Madrid il demanda naturellement à la Rein si elle n'avoit pas lieu d'être conten de la campagne que je venois de fair Elle répondit que l'on m'estimoit for & que j'avois rendu de grands service Il lui fit encore d'autres questions à m sujet, auxquelles la Reine répondoit to jours d'une façon avantageuse pour mo sur quoi le Maréchal lui dit : Mais, po quoi donc l'avez-vous fait rappeller ? Q voulez-vous que je vous dise, répon cette Princesse, c'est un grand dial d'Anglois, sec, qui va toujours tout dr devant lui.

Le Duc de Gramont, en me fais ôter le commandement de l'armée, av

u intention de faire mettre à ma place 1704.
quelqu'un de ses amis, dont il pût être
e maître; mais l'expédient qu'il avoit
maginé pour établir son pouvoir, lui
assa le col : car la Reine, qui ne l'ai-
noit point du tout, à cause des discours
qu'il lui avoit tenus contre Madame des
Ursins, eut grand soin de faire envoyer
un Général tel qu'elle le souhaitoit : aussi
deux jours après l'arrivée du Maréchal
de Tessé, le Duc de Gramont fut brouillé
avec lui; & Leurs Majestés Catholiques
rent si bien qu'on le rappella. M. Ame-
ot fut choisi de la main de Madame
des Ursins, pour lui succéder. Elle re-
tourna ensuite triomphante à Madrid,
& y ramena Orry, que le Duc de Gra-
mont avoit fait congédier dès le mois
de Juillet.

A mon retour à Versailles, le Roi,
après beaucoup de discours obligeans,
me demanda pour quelle raison son petit-
fils lui avoit écrit, pour me faire ôter
l'Espagne. Je répondis, que puisque Sa

Majeſté ne le ſavoit pas, j'étois ſatisfait ;
1704. car cela me prouvoit qu'elle n'étoit point mécontente de ma conduite.

1705. L'on m'envoya commander en Languedoc à la place du Maréchal de Villars, que le Roi deſtinoit pour l'armée de la Moſelle. Je me rendis à Montpellier au mois de Mars : j'y trouvai les affaires aſſez tranquilles en apparence mais pourtant, dans le fond, les Huguenots ne reſpiroient qu'après des occaſion de recommencer la révolte. Le Maréchal de Montrevel, au moyen d'une véritable armée, les avoit battus en 1703 Le Maréchal de Villars, qui lui avoit ſuccédé, avoit trouvé moyen, par la négociation, de déſunir les Chefs & de diſperſer les membres ; mais le mal reſtoit toujours enraciné dans les cœurs, de maniere qu'il n'y avoit qu'une grande attention & une grande ſévérité qui pût empêcher le feu de ſe rallumer. Aidé des lumieres & des conſeils de M. de Baſville, homme des plus ſenſés qu'il y

ût en France, je m'appliquai à prévenir
out ce qui pouvoit causer des troubles; 1705.
c je déclarai que je ne venois, ni comme
ersécuteur, ni comme missionnaire,
nais dans la résolution de rendre justice
galement à tout le monde; de protéger
ous ceux qui se comporteroient en fideles
ujets du Roi, & de punir, avec la der-
iere rigueur, ceux qui oseroient y
ontrevenir.

Le même jour que j'entrai dans la
'rovince, l'on prit un nommé Castanet,
'rédicant, lequel fut roué à Montpellier,
onvaincu de toutes sortes de crimes
normes, & non pour fait de Religion,
omme on a affecté de le publier dans
s pays étrangers.

Au retour d'une tournée que je fis
ans les Cevenes, étant un soir chez
M. de Basville, Intendant de la Pro-
ince, un espion nous vint avertir qu'il
avoit, dans Montpellier, nombre de
Chefs des Camisards, lesquels y étoient
enus à dessein de concerter un nouveau

1705. soulévement. Nous fîmes ce que nou. pûmes pour savoir de lui dans quelle: maisons ils pouvoient être, pour les arrêter; mais, malgré nos menaces & no. promesses, cet espion, fanatique lui même, ne voulut jamais nous en dire davantage. Je fis donc assembler, dan l'instant, la milice bourgeoise de la Ville que l'on distribua dans tous les quartiers & puis je fis faire la visite de toutes le maisons. Je défendis que le lendemain on ouvrît les portes que je ne l'ordon nasse, bien résolu de ne point laisse échapper les Camisards : vers la point du jour, le Lieutenant du Prévôt trouva dans une chambre, trois inconnus, qu se mirent d'abord en défense, de ma niere qu'il y en eut un de tué; les deu autres furent légérement blessés. Un d ceux-ci, qui étoit Génevois, déserteu du régiment de Courten, Suisse, m dit que si je voulois lui sauver la vie, i me découvriroit tout; & sur ce que j lui promis, qu'en cas que ce qu'il savoi

ıéritât cette grace, je la lui accorderois;
me raconta qu'ils étoient venus à Mont- 1705.
ellier, pour y exécuter un projet formé
ɔntre M. de Basville & moi, ce qui
evoit être le signal de la révolte géné-
ıle; que tous les Chefs des Camisards
toient à Nismes pour y régler leurs
ffaires, & qu'ils avoient de toutes parts
ait provisions d'armes & de munitions:
l offrit de plus, de nous montrer les
naisons où ces gens-là se tenoient à
Nismes; ainsi je le fis partir en poste,
vec des Gardes, pour s'y rendre plus
liligemment. En effet, l'on y arrêta
Ravanelle, Jonquet, du Villar & beau-
coup d'autres. M. de Basville & moi,
ıous y arrivâmes peu d'heures après, &
sachant que Catinat étoit dans la ville,
je fis tant de peur aux habitans, que
celui chez qui il étoit, l'obligea de sortir
de sa maison, crainte d'être pendu, ainsi
que je l'avois fait publier à son de trompe.
Ce Catinat fut donc pris dans les rues;
& comme il demanda à me parler, on

me l'amena. Il me dit qu'il souhaitoi
1705. de me voir en particulier, ayant quelqu
chose d'important à me communiquer
je le fis entrer dans ma chambre, le
mains liées derriere le dos, & alors j
voulus savoir ce qu'il avoit à me dire
il me répondit que c'étoit pour m'averti
que la Reine d'Angleterre, dont il avoi
la commission, feroit au Maréchal d
Tallard, prisonnier à Nottingham, l
même traitement que je lui ferois. O
n'a peut-être jamais oui parler d'un
pareille effronterie; aussi le renvoyai-j
sur le champ à M. de Basville, qui
par une Commission particuliere de l
Cour, faisoit le procès à tous ces misérables.

Il y en eut environ une trentaine d
convaincus & de mis à mort. Ravanell
& Catinat, qui avoient été Grenadier
dans les troupes, furent brûlés vifs,
à cause des sacrileges horribles qu'ils
avoient commis. Villar & Jonquet furent roués; le premier étoit Lieutenant

Dragons, fils d'un Médecin de Saint-
ppolite, garçon bien fait, qui pa- 1705.
ssoit avoir de l'esprit, & qui, à cause
la facilité qu'il avoit d'entrer chez
us, s'étoit chargé d'exécuter le projet
mé contre M. de Basville & moi; il
voua, & sembloit même s'en faire
ire.

'our montrer jusqu'où va le fanatisme,
dirai ce que ce du Villar répondit à
. de Basville lorsqu'il le jugeoit: lui
nt été représenté qu'il étoit étonnant
mment un homme comme lui s'étoit
ocié de si grands scélérats, il s'écria:
, Monsieur, plût à Dieu que j'eusse
me aussi belle qu'eux!

Je sais qu'en beaucoup de pays l'on a
ulu noircir tout ce que nous avons
t contre ces gens-là; mais je puis
otester, en homme d'honneur, qu'il
a sortes de crimes dont les Camisards
fussent coupables; ils joignoient à la
volte, aux sacrileges, aux meurtres,
x vols & aux débordemens, des

cruautés inouies, jusqu'à faire grill
1705. des Prêtres, éventrer des femmes gross
& rôtir les enfans. C'est aussi cette ho
rible conduite qui fut cause qu'il n
eut jamais parmi eux que la lie du peu
ple; s'ils avoient vécu en Chrétiens,
qu'ils se fussent seulement déclarés pou
la liberté de conscience & la diminutio
des impôts, ils auroient engagé dans
révolte, non-seulement tous les H
guenots du Languedoc, dont on pré
tend que le nombre monte à deux cen
mille, mais il y a apparence que
contagion se seroit communiquée au
Provinces voisines, & peut-être mêm
que beaucoup de Catholiques, ennuyé
de payer les impôts, se seroient auss
joints à eux. Il est étonnant que le
Anglois & les Hollandois, qui fomen
toient sous main cette révolte, ne leu
envoyassent pas des Chefs capables d
mieux conduire les affaires, ou du moin
ne leur donnassent pas de meilleur
avis.

Cette expédition faite à Nismes, nous :ournâmes à Montpellier, où l'on :oit aussi arrêté plusieurs complices, :i furent pareillement exécutés. 1705.

Nous trouvâmes par les papiers pris r les Camisards, & par leur confes-n, qu'il y avoit dans le canton de :rne, deux cents fanatiques prêts à nir en Languedoc, & que du Villar, nt j'ai ci-devant parlé, devoit être Chef de toute la révolte; nous dé-uvrîmes aussi les marchands par qui faisoient les remises d'argent, & ils :ent pendus. Nous arrêtâmes dans la ite plusieurs gens qui couroient les amps, & qui commettoient des dé-rdes, & à force d'exécutions, en un ois de temps, le calme fut rétabli; utefois de temps en temps on voyoit .roître quelques bandes de Camisards, ii étoient d'abord pris & dissipés par s troupes que j'avois dispersées par :lotons dans tous les endroits les plus ıngereux.

1705. Pendant cet été, les ennemis se rendirent maîtres de la Catalogne ; mais ce fut moins par la force que par la défection des habitans, & par la négligence des Cours de Versailles & de Madrid : rien n'étoit plus facile que de l'empêcher, & l'on n'a reconnu, que trop tard, les conséquences de cette perte pour la réparer il en a coûté, aux deux Couronnes, un nombre infini d'hommes & bien de l'argent ; le Roi d'Espagne même en a pensé être détrôné. La principale cause de ce malheur vint de ce que le Ministre le plus accrédité, sur qui rouloient ces sortes d'affaires, n'avoit ni le talent de prévoir le mal, ni le sens d'y remédier ; aussi, par son incapacité a-t-il mis la France au bord du précipice, d'où elle ne s'est tirée que par miracle.

Pour revenir au fait présent, dès le mois de Mai j'avertis M. de Chamillard des menées, qui se formoient dans cette Principauté par les émissaires de l'Ar-

duc; que même il y avoit déjà un 1705.
nmencement de révolte aux environs
Vic, & que l'on y publioit haute-
nt que ce Prince devoit inceſſamment
ver ſur la flotte Angloiſe. En effet,
ois eu avis qu'il s'étoit embarqué à
bonne, avec dix-ſept bataillons &
lque cavalerie. Je repréſentois que
perte de la Catalogne entraîneroit
e de l'Arragon & de Valence, que
Roi d'Eſpagne ſe trouvant attaqué en
me-temps par le côté du Portugal, au-
de la peine à ſe ſoutenir, & ſeroit en
nd danger d'être chaſſé de l'Eſpagne,
qui finiroit honteuſement une guerre
e le Roi avoit ſi glorieuſement ſou-
ue juſqu'alors; que de plus, la
talogne perdue, l'on ſeroit obligé
nvoyer un corps d'armée dans le
uſſillon, pour couvrir cette frontiere
s incurſions des ennemis, outre que
réfugiés pourroient tenter de faire
r-là une irruption en Languedoc.
propoſois, pour remede, que le

Roi mît garnison Françoise dans Ros
1705. & Gironne, & que pour cet effet l'o
fît passer incontinent, en Catalogne
quelques bataillons & quelques régimei
de Dragons, afin de contenir les Cata
lans dans le devoir, & pouvoir, en ca
de descente de la part de l'Archiduc
former une armée de dix ou douze mil
hommes, pour s'opposer à ses entre
prises : il étoit de plus nécessaire c
soutenir M. de Velasco, Vice-Roi c
Catalogne, sujet fidele, mais homm
de peu de courage. Il avoit, à la vérite
dans Barcelone, quatre mille homme
de troupes reglées, mais il n'osoit e
envoyer hors de la Ville, crainte qu
les Bourgeois, qu'il savoit être ma
intentionnés, ne se rendissent maître
de la place. Ainsi la présence d'u
corps François y auroit suppléé, auro
encouragé les sujets fideles, & conten
les séditieux. Je fis voir que ma propo
sition se pourroit exécuter, sans touche
aux armées que le Roi avoit sur diffe

tes frontieres; car mon projet étoit 1705.
: l'on prît, en Provence, quatre mille
nmes des troupes de la Marine,
ıtre bataillons de la Comté de Nice,
ıtre du Languedoc, & quatre du
ussillon; on les auroit remplacés
les Milices, lesquelles auroient suffi
ır la garde du pays & des places, vu
oignement des ennemis, assez occupés
eurs.

Nous avions trois régimens de Dra-
ıs, à portée de marcher avec nous;
cent Officiers Irlandois réformés à
val; il y avoit à Perpignan un train
:tillerie en bon état, & M. Dupont
ılbaret, Intendant du Roussillon, se
.rgeoit de me fournir tout le nécessaire
ır les vivres; de maniere qu'en trois
ıaines nous aurions été en état de
mer une armée capable d'écraser les
talans rebelles, & de faire tête à
.rchiduc lorsqu'il auroit voulu dé-
:quer. J'écrivis sur cela des lettres
s-fortes & très-pressantes; j'envoyai

même des couriers, mais je ne p
1705. jamais faire comprendre au Minist
l'importance de l'affaire. A la fin, la
de mes importunités, il me marqua q
le Roi n'étoit pas assez puissant po
fournir une armée pour la défense
chaque Province de la Monarchie E
pagnole. Le beau raisonnement! quand
lui faisois voir qu'il s'agissoit de to
l'Espagne, & que, sans rien déranş
ailleurs, le Roi n'avoit qu'à se ser
des troupes qui étoient alors inutiles
elles se trouvoient, & à portée des lie
menacés, qu'il étoit si important
mettre en sûreté. L'on sera peut-ê
étonné de ce que je me mêlois d'u
affaire qui ne me regardoit pas, & l'
croira volontiers que le motif d'ê
de quelque chose & à la tête d'u
armée, étoit principalement ce qui r
faisoit agir. Je ne puis nier que p
content d'être oisif en province dans
temps de guerre très-vive, j'aurois so
haité de me retrouver dans mon éleme
nature

turel ; mais le bien de la cauſe com-
une que je voyois viſiblement péri- 1705.
ter, par les nouvelles que je recevois
par la connoiſſance que j'avois de
ſpagne, y avoit la plus grande part.
ıoi qu'il en ſoit, la ſuite a fait voir
e j'avois raiſon. La flotte Angloiſe
iva devant Barcelone, le 22 Août,
nombre de ſoixante-ſix vaiſſeaux de
rre, treize galiotes à bombes, &
t bâtimens de tranſport. Sur cela
redoublai mes inſtances, d'autant
il n'étoit plus douteux que les en-
nis n'en vouluſſent à la Catalogne,
il y avoit déjà huit à dix mille Mi-
lets ſous les armes pour l'Archiduc,
qu'ainſi l'on ne pouvoit avoir aucune
uiétude pour Toulon. Les réponſes
nt toujours ſur la négative. Je ne
rebutai pourtant pas d'abord, tant
hoſe me paroiſſoit de conſéquence ;
s jamais M. de Chamillart ne voulut
écouter, quoique les Gouverneurs
agnols de toutes les places de Cata-

logne joigniſſent leurs repréſentatio
1705. aux miennes : tout ce que je pus obte
après maints couriers, fut un ordre
M. de Quinſon, Commandant en Rou-
ſillon, d'envoyer un ſecours d'homm
& de munitions au Gouverneur de Roſ
ce qui préſerva cette place. Cependa
l'Archiduc avoit débarqué auprès de B-
celone, dont il forma le ſiege. Velaſc
qui craignoit encore plus le dedans c
le dehors, ſe trouvoit fort embarra
Le château de Montjouy pris, & les b-
teries dreſſées contre la ville, l'on fit,
4 Octobre, une eſpece de capitulatic,
mais qui fut très-mal obſervée ; car
Miquelets, profitant des pourparlers,
trerent dans la place, & ouvrirent les p-
tés aux ennemis. Le Prince de Darmſt
avoit été tué au Montjouy, & Mil
Peterborough reſtoit ſeul Général aup
de l'Archiduc.

Barcelone pris, non-ſeulement to
la Catalogne ſe déclara contre le R
d'Eſpagne, mais auſſi le Royaume

'alence. L'Arragon ne branla pas en- 1705.
ore, craignant d'être châtié à cause du voisinage des troupes Castillanes. Les laces de Gironne, Lerida, Méquinença, Monçon, Tortoze, Tarragone & Car-onne, furent ou rendues de gré, ou urprises par les ennemis, n'y ayant que eu ou point de garnison.

Vers le milieu d'Octobre, je reçus rdre du Roi d'aller faire le siege de ice. Cette place étoit une des plus fortes u'il y eût en Europe; c'étoit l'ouvrage e tous les Ducs de Savoie, qui en voient consécutivement augmenté les rtifications. M. de Chamillart n'avoit éterminé cette entreprise, que pour se sculper d'avoir, par le vain projet du ege de Turin, qu'il vouloit faire faire son gendre le Duc de la Feuillade, ns toutefois avoir aucuns des prépa-tifs nécessaires, d'avoir, dis-je, par-là npêché M. de Vendôme de rien en-eprendre pendant cette campagne.

L'on ne me donna qu'une très - mé-

diocre armée ; &, si je n'avois engag
1705. M. de Vauvré, Intendant de la Marin
à Toulon, & nommé pour être mo
Intendant à ce siege, à me donner l
double d'artillerie de ce qui étoit port
dans l'ordre de la Cour, je ne sais
j'aurois pu réussir. Je partis le 20 d'Oc
tobre, & fus droit à Toulon, où
pressai le départ du Chevalier de Bell
fontaine, qui devoit transporter par m
à Villefranche toute notre artillerie.
y avoit dans la Comté de Nice un trai
de suspension d'armes, qui devoit dur
jusqu'au 30 du mois; & il étoit mêm
stipulé qu'on s'avertiroit réciproqueme
dix jours d'avance, en cas de rupture, c
qu'on ne voulût pas prolonger l'armi
tice. J'écrivis donc à M. Paratte, Mar
chal de Camp, qui commandoit à Vill
franche, pour qu'il en avertît le Ma
quis de Carail, Gouverneur de Nic
Le 31, je passai le Var, & me rend
devant la place : mon armée étoit com
posée de quinze bataillons très foibles

& d'aſſez mauvaiſe qualité, outre un 1705.
bataillon de la marine. Je n'avois pris avec moi que deux cents Dragons, à cauſe de la rareté des fourrages. La garniſon conſiſtoit en trois régimens d'Infanterie, & trois compagnies de Camiſards, faiſant en tout deux mille hommes. J'établis mon quartier à Simiers, tant à cauſe du voiſinage de la ville, que parce que ce couvent ſe trouvoit au centre de la circonvallation, & que j'y étois plus à portée d'occuper le poſte de la Trinité, par où les ennemis pouvoient venir au ſecours.

Les vents contraires empêcherent notre flotte d'arriver, & les pluies continuelles groſſirent tellement toutes les rivieres, que je me trouvai, pendant plusieurs jours, entre le Var & le Paillon, ſans pouvoir avoir commerce, ni avec Antibes, ni avec Villefranche. Enfin, le temps s'étant remis au beau, Bellefontaine parut, & je fis toutes les diſpoſitions néceſſaires pour le ſiege. Il falloit

commencer par la ville, qui n'étoit pa
1705. forte; mais toutefois, comme il y avo
des bastions revêtus, je fus obligé d'
aller dans les formes. Le 4 au soir, j
me saisis du couvent de Saint-Jean-Bap
tiste, dans le fauxbourg, qui étoit fo
près de l'endroit par où je voulois atta
quer la ville. L'on commença aussi-tô
à travailler à une batterie de quatre piece
& l'on fit des tranchées de communi
cation, nécessaires pour y aller en sûreté
mais le canon ne put y être placé, qu
le 13 au soir: le 14, je fis sommer
ville. Le Marquis de Senantes sortit, &
la capitulation ayant été faite, la ga
nison monta au château, & nous fîm
entrer des troupes dans la ville. Jusqu'a
lors les ennemis ne tiroient point sur no
gens, & je défendois qu'on tirât sur eu
car, faisant travailler à quelques batteri
de canon & de mortiers contre le ch
teau, j'étois bien aise de le faire tran
quillement. Le Marquis de Senantes
fils du Marquis de Carail, au bout c

leux jours, me revint trouver pour me léclarer de la part de son pere, que, si 1705.
lans l'instant je ne renouvellois l'arnistice, il alloit faire tirer sur nous. Je ui répondis que mon ordre n'étoit point l'entrer dans aucun traité, & qu'ainsi il ouvoit faire ce qu'il voudroit. Sur cela e feu commença de part & d'autre : il toit même extraordinaire que le Marjuis de Carail eût tant tardé.

Je n'avois pu, avant la prise de la ille, bien reconnoître le château, ni me éterminer par où je l'attaquerois. Nous mployâmes donc quelques jours à tout xaminer avec le sieur Filey, Maréchal e Camp, & Ingénieur en Chef.

La place avoit trois fronts, l'un du ôté de la ville, un autre du côté de imiers, & le troisieme du côté de Montalban. Nous trouvâmes que celui le la ville se montroit le plus : mais l étoit difficile d'y conduire du canon, k de le placer; de plus, les ouvrages toient sur des rocs vifs, cachés par une

chemise de maçonnerie, sur lesque
1705. le canon n'auroit rien fait. Le Duc d
Vendôme, qui, pendant la dernie
guerre, avoit commandé dans la ville
étoit cependant pour cette attaque. Cel
de Simiers avoit pareillement ses diffi
cultés, par rapport à l'emplacement d
batteries; mais il y avoit de plus u
trop grande quantité d'ouvrages, u
double enceinte, un fossé taillé dans
roc, double chemin couvert miné de pa
tout, ce qui, vu la saison & le peu d
troupes que nous avions, qui ne faisoie
que cinq mille hommes, auroit rend
cette attaque des plus longues & de
plus douteuses. Le Maréchal de Vauba
vouloit absolument que j'attaquasse
château par cet endroit : le Roi m'e
avoit envoyé, par un Courier, le proje
& le plan qu'il en avoit faits; mais, pa
les raisons susdites, je ne le voulus pa
Le Maréchal de Catinat, qui, en 1691
l'avoit attaqué par-là, ne l'auroit pa
pris, si par bonheur une bombe n'eû

t ſauter le magaſin, & détruit le its. 1705.

Il ne reſtoit donc que l'attaque du té de Montalban, que nous trouvions ſeule praticable, tant à cauſe de la mmodité d'y conduire du canon, que r le manque d'ouvrages que l'on avoit gligé d'y faire, dans la ſuppoſition que ſcarpement empêchoit d'y pouvoir onter.

Etant ainſi déterminés, nous commennes, dès le 16 Novembre, à faire tralller à nos batteries : comme c'étoit : le canon que je comptois de réuſſir ns ce ſiege, je ne voulus point qu'aue piece tirât, que toutes ne fuſſent êtes pour tirer à la fois, afin d'éteindre ıs promptement le feu des ennemis ; d'ouvrir tellement la place, qu'elle : obligée de ſe rendre. Nous établîmes ıquante pieces de gros canon, pour ttre en breche du côté de Montalban, vingt ſur la hauteur de S. Charles, ur battre le rempart à revers, outre

1705. seize mortiers. Les Chiourmes des galeres monterent le canon de Villefranc jusqu'à la hauteur de Montalban, & là le traînerent dans les batteries. Chevalier de Roanez, qui command nos galeres, se donna pour cela des soi continuels.

Nous ne fîmes point de tranch réglées, mais seulement des boyau pour conduire aux batteries. Pend que nous y faisions travailler, les assiég firent plusieurs sorties dans lesquelles furent toujours repoussés avec perte. mauvais temps, le mauvais terrein le peu de travailleurs que notre pet armée pouvoit fournir, furent causes q nos batteries ne purent commence tirer, que le 8 de Décembre. Ce fut al un beau spectacle; car les ennemis répc dirent par cinquante pieces de canon à r soixante - dix, & à nos seize mortie l'artillerie de part & d'autre tiroit comn la mousqueterie, & le bruit & la fum étoient tels qu'on ne pouvoit, ni voi

i s'entendre. Nous eûmes ce jour-là le 1705.
eur de Filey & un Brigadier d'Ingé-
ieurs tués d'un même coup de canon.
La bonté de la maçonnerie, & l'éloi-
nement de nos batteries qu'il n'avoit
as été possible de placer plus près, que
e deux à trois cents toises, à cause d'un
rand fond qui se trouvoit au pied du
lacis, retarderent de beaucoup les
reches, qui ne se trouverent en état
ue dans les premiers jours de Janvier.
'avois trouvé moyen, quelque temps
uparavant, de me rendre maître de
ouvrage à cornes, qui couvroit le fond
u côté de Simiers, & dont nos batte-
es avoient ouvert les branches, & par
e moyen je comptois de faire couler,
ar le chemin couvert, quelques déta-
hemens pour monter à une des breches;
ar nous en avions trois. J'avois résolu
e donner l'assaut général, le 6 au ma-
in, & mes dispositions étoient faites;
nais le Marquis de Carail, ne jugeant 1706.
as à propos de s'exposer à être emporté,

1706. fit battre la chamade le 4 au soir. La capitulation fut réglée dans l'instant, & le lendemain matin le régiment Dauphin prit possession d'une porte, ou, pou mieux dire, comme elle étoit si bou chée qu'on ne put l'ouvrir, il entr dans le château par la breche. Nous ac cordâmes au Marquis de Carail tous le honneurs de la guerre, & cela d'autan plus volontiers, que j'avois grande im patience d'être maître de la place; j savois que le Duc de Savoie avoit dé terminé de la secourir, & qu'actuelle ment le Comte de Thaun étoit arrivé Tendes, en deçà des Alpes, à neuf lieue de Nice, avec trois mille hommes d troupes réglées, & autant de milices mais dès qu'il sut la prise du château il se retira en Piémont. J'envoyai le sieu de Grimaldy, Brigadier, avec quelque bataillons, du côté de Jospel & de Breglia, & tout le Comté se soumit en suite. Je disposai les troupes en quartier d'hiver, & retournai en Languedoc

ant laissé à M. de Paratte le comman- 1706.
ement de Nice & du Comté.

Nous ne perdîmes à ce siege, que six
ents hommes, & les ennemis environ
ıtant. Nous y fîmes une prodigieuse
nsommation de poudre; elle se mon-
it à près de sept cent milliers.

Le Roi avoit ordonné qu'on rasât to-
lement le château; ce qui fut si bien
écuté, qu'il ne paroît plus qu'il y en
t jamais eu dans cet endroit. Nous
ouvâmes dans la place près de cent
eces de canon, & beaucoup de muni-
ons de guerre.

Le Roi, imbu de l'opinion que l'es-
ırpement rendoit l'approche inaccessible
ar le côté de Montalban, m'avoit
ıandé qu'il craignoit fort, qu'après
voir perdu beaucoup de temps & con-
ommé bien des munitions, je ne fusse
bligé d'en revenir à l'attaque proposée
ar M. de Vauban. Pour faire voir que
e ne m'étois point trompé, je montai

1706. à cheval avec cinquante Officiers, ju
qu'au haut de la breche.

Dès le commencement du ſiege, j'avo
repréſenté que la plus grande difficul
que je trouverois dans l'entrepriſe, feroi
le peu de troupes que j'avois, & qu'ain
il me falloit néceſſairement envoyer u
renfort. Sur les inſtances que je fis, l'c
ordonna au Maréchal de Villars, q
commandoit ſur le Rhin, de m'envoy
trente-deux Compagnies de Grenadier
mais elles n'arriverent point à mon cam
ayant été arrêtées à Antibes penda
quelques jours par le mauvais temp

A mon arrivée devant Nice, aya
viſité le pays, je fis faire au delà de mc
camp, des redoutes ſur les hauteurs
afin de barrer l'entre-deux du Var
du Paillon : mon intention, en le
conſtruiſant, n'étoit autre que de pre
venir toute ſurpriſe, & me donner l
temps de raſſembler mes troupes; ca
n'ayant qu'une très-petite armée, &

beaucoup de terrein à garder, j'étois foible de par-tout, & par conséquent hors d'état de résister à un corps considérable, qui feroit tout d'un coup tombé sur moi. J'avois donc résolu, en cas de l'approche d'un secours, de ne laisser que ce qui auroit été nécessaire pour la garde des batteries, & de marcher avec le reste au devant des ennemis, pour les combattre le plus diligemment que je pourrois. Il est étonnant que le Duc de Savoie n'y ait pas songé d'abord, ayant, par le Col de Tende, si peu de chemin à faire; car vu la situation des quartiers en Italie, l'expédition auroit été faite avant que le Duc de Vendôme ou le Duc de la Feuillade en eussent pu être informés, & sans même qu'ils pussent, en aucune façon, l'empêcher, & m'être d'aucun secours. 1706

Au mois de Février 1706, le Roi me fit Maréchal de France, & m'ordonna, en même temps, de me rendre en Espagne, pour y commander l'armée

contre le Portugal. Le Roi d'Espagne avoit
1706. résolu d'aller en personne faire le siege
de Barcelone; & pour cet effet menoit
avec lui les troupes Françoises, hors
quatre escadrons qu'il laissoit en Castille
aux ordres de M. de Joffreville.

Le Comte de Toulouse, Amiral de France, devoit aussi se rendre devant Barcelone, avec une escadre de vingt vaisseaux de ligne, & y porter toute l'artillerie, & les munitions de guerre nécessaires pour le siege.

Le Maréchal de Tessé n'approuvoit nullement ce projet, par bien des raisons. Il considéroit les difficultés qu'il y avoit à traverser cinquante lieues de pays ennemi, rempli de défilés, de montagnes, de rivieres, & sans autre secours de vivres que ce que l'on meneroit avec soi : l'incertitude de la mer pour fournir tout le nécessaire quand l'on seroit devant Barcelone, & l'apparence que la flotte combinée pourroit peut-être arriver au secours avant la prise de la

lace, le faisoit trembler pour la réussite 1706.
une entreprise, qui ne pouvoit échouer
ns que l'on courût risque de perdre,
un instant, toute l'Espagne. L'armée
ue Sa Majesté Catholique pouvoit
ener, ne lui paroissoit pas assez consi-
érable, n'y ayant que trente-huit ba-
illons & soixante escadrons; de plus,
craignoit que pendant l'éloignement
Roi & des troupes, les Portugais
se servissent de l'occasion pour aller
oit à Madrid, & se rendre maîtres
toute la Castille. Malgré tout ce que
Maréchal put dire, le Roi d'Espagne
meura ferme dans sa résolution; mais
ur obvier à ce dernier inconvénient,
pria le Roi, son grand-pere, d'en-
yer un Général pour commander sur
frontieres de Portugal.

Ce fut donc sur moi que le choix
mba. Dans la dépêche de M. de Cha-
illart, il m'y faisoit une grande énu-
ération des troupes Espagnoles qui
voient composer mon armée, & me

1706. marquoit que le Roi alloit faire march quinze bataillons François pour me jo dre. J'ai pourtant appris depuis qu n'avoit jamais eu en pensée d'exécu ce dernier article, & qu'il ne me l'av écrit que pour m'engager plus aisément voyage d'Espagne. Dès que j'eus re le courier de la Cour, j'en dépêchai à Madrid à M. Orry, pour lui dire q j'y serois incessamment; mais que, po ne pas perdre un temps précieux da des conjonctures si importantes, je priois de faire envoyer incontinent ordres en Andalousie & en Galice, po faire marcher, sur le Tage, toutes troupes qui ne seroient pas absolum nécessaires pour la garde des places, maniere que les trouvant dans le cen de la frontiere, je pusse, à mon arrivé en former une armée, & faire tête a Portugais.

Je partis de Montpellier, le 27 Février, & me rendis, le douze Ma à Madrid, où je trouvai que M. Or

ıvoit rien exécuté de ce que je lui 1706.
ois mandé, ne m'alléguant d'autre
ſon, ſinon qu'il m'attendoit avant
envoyer aucun ordre. Cette faute penſa
ûter cher ; car les ennemis s'étant,
u de temps après, mis en campagne,
n'y eut plus moyen de raſſembler
cune armée ; & ſi j'avois eu à faire à
s gens un peu entendus & vifs, l'Eſ-
gne étoit perdue.

Après avoir fait avec la Reine d'Eſ-
gne les arrangemens convenables ;
partis pour Badajos, où j'arrivai le 27.
s ennemis ayant aſſemblé leur armée,
i conſiſtoit en quarante-cinq bataillons
cinquante-ſix eſcadrons, étoient
ıus, dès le 25, camper entre Elvas
Campo-Major. Si les troupes d'An-
louſie & de Galice m'avoient joint,
ırois campé dès-lors ſous Badajos,
ns un poſte que je reconnus pouvoir
e facilement mis hors d'inſulte ; mais
Duc d'Icar, Vice-Roi de Galice,
ıs divers prétextes, avoit gardé ſes

troupes; & le Marquis de Villadari;
1706. loin d'exécuter les ordres qu'il avt
reçus, avoit fait marcher les siennes ı
côté de Cadix, sous prétexte qu'il cr-
gnoit pour cette place, à cause e
quelques vaisseaux ennemis qui y p-
roissoient. Il étoit clair que Villadars
ne pouvoit croire ce qu'il avançoit: ca,
quelle apparence que dans le tem
que l'Archiduc étoit menacé d'être at-
qué dans Barcelone, il songeât à fa
le siege de Cadix, qui est une tr
bonne place? De plus, l'armée Portuga
n'y pouvoit aller qu'en pénétrant da
l'Andalousie, ce qu'elle ne pouvoit fa
qu'après avoir pris Badajos: c'étoit do
Badajos qu'il falloit sauver, & pour ce
il falloit avoir une armée.

Cette quantité de Généraux ind-
pendans, dans l'étendue d'une mêı
frontiere, étoit pernicieuse; chac
vouloit avoir une armée, & aucun
pouvoit seul en avoir une assez consic
rable pour s'opposer aux entreprises d'ı

nemi, qui réunissoit ensemble toutes
forces. J'ai aussi su depuis, que les 1706.
dres envoyés de Madrid n'avoient
nt été assez positifs; car des Ministres,
oique très-ignorans dans notre métier,
uloient pourtant toujours agir à leur
e; & c'est ce qui rendoit ma situa-
n plus difficile, ayant autant à com-
tre Madrid que les ennemis.
e retournai le lendemain 28 camper
Talaverra, à trois lieues de Badajos,
c vingt-sept escadrons pour toute
née. Je mandai au Comte de Fiennes
me venir joindre le plus diligem-
nt qu'il pourroit avec dix escadrons.
Freville devoit suivre avec ce qu'il
rroit ramasser en Castille; mais cela
éduisit à trois escadrons de Dragons.
Les ennemis, ayant marché par leur
che, prirent la route d'Alcantara;
quoi je marchai par Caserés & Ar-
o-del-Puerco, à Brocas, qui n'est
à trois lieues d'Alcantara, où je fis
ter huit bataillons, outre les deux

qui y étoient déjà en garniſon. I
1706. ennemis étant arrivés ſur la riviere
Salar, ne crurent pas devoir s'al
placer devant Alcantara, tant que
ſerois à Brocas; ainſi ils marcheren
moi. Je fis d'abord bonne contenanc;
mais voyant que toute leur armée
étoit, je ſongeai à la retraite. J'ordon
à ma ſeconde ligne de s'aller poſter
l'autre côté d'un grand ravin, à d
lieues de Brocas, & à moitié chen
d'Arroyo-del-Puerco, & avec la p
miere je commençai à me retirer. I
que les ennemis nous virent ébranl,
ils s'avancerent tous en bataille le p
diligemment qu'ils purent, mais n
étions déjà entrés dans la forêt av
que d'être atteints. Je formai pluſie
lignes dans le bois, à quelque diſta
les unes des autres : la premiere fut
bord chargée & rompue par le gr
nombre d'ennemis, mais elle ſe ra
bientôt & rechargea; il y eut enf
nombre de charges, dans leſque

ıus avions quelquefois de l'avantage ; 1706.
ıis comme nous ne ſongions qu'à nous
:irer , le déſordre ſe mit dans nos
gimens, qui s'en allerent au grand
lop. Les ennemis , toutefois étonnés
me voir choiſir un bois pour donner
combat de cavalerie , ne s'avançoient
'en ordre , ne doutant pas qu'il n'y
: de l'infanterie dans ce bois ; cela
ıt à la bonne contenance de quatre
adrons François , commandés par le
ımte de Fiennes , qui s'étoit formé
arriere des Eſpagnols , arrêta totale-
nt les ennemis , qui n'oſerent s'avancer
vantage.

Je ralliai ma cavalerie de l'autre côté
ravin , où j'avois ordonné à ma ſe-
ıde ligne de ſe placer , mais où je
la trouvai pas ; car Dom Domingo
nal , Maréchal de Camp , qui la
nmandoit , n'avoit point compris
:dre que je lui avois donné ; & au
ı de ſe former derriere le ravin , il
:oit mis un quart de lieue plus bas

1706. dans une prairie, qui lui parut f commode pour repaître. L'on peut ai ment croire, que, ne trouvant pas ce seconde ligne, mon embarras n'eût p été petit, si les ennemis m'avoient pou avec vigueur. J'eus bien de la peine découvrir où étoit Canal, & je ne sus qu'après que les ennemis se fure tout-à-fait retirés à Brocas. Nous p dîmes, à cette action, environ u centaine d'hommes; je crois qu'il coûta du moins autant aux ennemi avec le Comte de Sanvicenté, Offic Général Portugais.

Les ennemis firent ensuite le sie d'Alcantara, pendant lequel je res à Arroyo-del-Puerco. La place, en s étoit très-mauvaise, n'y ayant, ni foss ni chemin couvert, ni ouvrage ex rieur; toutefois comme elle avoit c bastions, que les assiégeans n'avoient q très-peu d'artillerie & fort peu d'e périence dans l'art militaire, elle e pu tenir long-temps, si le sieur Gasc

Maréch

laréchal de Camp, qui en étoit Gou-
erneur, eût fait son devoir. Je lui 1706.
rois marqué, dans ses instructions,
u'il devoit se défendre le plus long-
mps qu'il pourroit, que quand il y
roit breche il eût à faire une capitu-
tion honorable; que si les ennemis
ors ne lui en vouloient pas accorder
utre que de se rendre prisonnier de
erre, il eût à sortir, avec sa garnison,
l'autre côté du Tage. Il auroit pu
ilement se faire un passage, car le
ps ennemi, qui y étoit, ne consistoit
'en deux régimens de Cavalerie: la
ure de ce pays, plein de brossailles
de ravins, étoit très-favorable à ce
sein, & il auroit pu, pendant la
t, couler le long de la Lagon, &
onter vers la Moraléja: la cavalerie
pouvoit l'inquiéter par-là, & avant
les ennemis eussent pu être avertis
sa marche, & qu'ils eussent pu dé-
her de l'infanterie pour le suivre, il
oit eu au moins deux heures d'avance.

1706. S'il ne pouvoit exécuter ce que je vie[
de dire, je lui ordonnois positiveme[
de soutenir l'assaut, plutôt que de co[
sentir à être prisonnier de guerre.

Il ne fit rien de ce que je lui ma[
quois, il n'attendit pas même qu'il [
eût breche pour battre la chamade, [
il se rendit prisonnier de guerre. [
m'étois avancé, avec ma cavalerie, à L[
Ventas, à quatre lieues d'Alcantar[a],
pour faciliter la capitulation, & tâc[her]
de faire croire aux ennemis que je s[on]-
geois à secourir la place; mais inut[ile]-
ment, car Gasco consentit à tout [ce]
qu'ils voulurent, sans le moindre dél[ai],
& livra la place le 14 Avril. Il ne d[on]-
noit pour excuses, que l'envie de sa[uver]
au Roi la garnison, comme si, [n'y]
ayant point de cartel, nous pouv[ions]
la ravoir quand nous voudrions. D[ans]
la situation des affaires, il valloit m[ieux]
courir le risque d'être emporté; ca[r au]
bout du compte l'on ne pouvoit f[aire]
par une petite breche, de dix toise[s au]

lus, un corps de cinq mille hommes 1706.
e pied, sans qu'il en coûtât bien du
ıonde, & cela auroit pu déranger ou
:tarder les autres projets des ennemis.
: ne voulus point répondre aux lettres
ıe m'écrivit Gasco, ne convenant point
avoir commerce avec un homme qui
'oit manqué si essentiellement à son
ɔnneur, à son devoir, à son pays, à
n Roi & à son Général. J'avois
é trompé dans l'opinion que j'avois
nçue de lui, dès la premiere cam-
gne que j'avois commandée en Espa-
e; & je l'aurois préféré à tout ce
'il y avoit d'Officiers Généraux Es-
gnols.

Alcantara & sa garnison perdue dès
ntrée de la campagne, me jettoit
ıs un furieux embarras, d'autant que,
: la faute du Conseil de Madrid, &
: la désobéissance des Capitaines Gé-
raux, j'étois hors d'état de pouvoir
poser un corps suffisant aux ennemis,
quels se trouvant alors à cheval sur

1706. le Tage, étoient maîtres de se port où bon leur sembleroit, & par consé quent nous donnoient également jalouſ de toutes parts, sans que, d'aucun côt on pût leur résister. J'aurois donc fc souhaité qu'ils eussent pris le parti d'all assiéger Badajos, d'autant que cela l auroit éloignés de Madrid, les aur peut-être occupés jusqu'aux granc chaleurs, & auroit pu donner le tem d'arriver, aux secours que nous atte dions de France après l'expédition Catalogne.

La Cour de Madrid, qui jusqu'al sembloit ne rien appréhender, & gardoit même ce que je mandois com une crainte chimérique, ouvrit er les yeux sur le danger où elle ét Orry résolut de former dix bataill de Milices, & me proposa, dès qu m'auroient joint, de livrer batail mais cela ne suffisoit pas pour ter fortune. Je crus donc qu'il valloit mie disputer le terrein autant que l'on pc

›it, jusqu'à ce que j'eusse un corps de
›nnes troupes suffisant pour les grandes 1706.
'entures.

Les ennemis passerent le Tage à Al-
ntara le 20 Avril, sur quoi je le passai
ssi au pont Cardinal, ayant déjà fait
endre les devants à M. de Joffreville
ec douze escadrons.

Comme j'appris que les ennemis ve-
ient droit à Placentia où je m'étois
npé, je ne doutai plus que leur
ssein ne fût d'aller à Madrid; ainsi
dépêchai un Courier pour en avertir
Reine d'Espagne, & lui représenter
e si les ennemis continuoient leur
rche, elle n'avoit point d'autre parti
›rendre que celui de venir se mettre
notre tête. Les raisons que je lui
nnois étoient, qu'elle y seroit plus en
eté, que sa présence contiendroit les
upes, animeroit les Provinces éloi-
ées & voisines à se maintenir dans
r devoir; au lieu que, se retirant
eurs, elle sembleroit abandonner la

1706. partie, & que la plupart des peupl[e] étant déjà saisis de peur, l'on verro[it] dans l'instant une révolution générale.

Je voulois qu'en même temps q[ue] la Reine viendroit me trouver, el[le] écrivît des lettres circulaires, po[ur] exhorter tous les bons sujets de la ven[ir] joindre à son camp. Vû le génie de [la] Nation & la singularité de l'action, [il] y avoit lieu de croire que de tous côt[és] un nombre infini de personnes seroie[nt] accourues sous l'étendard de cette Pri[n]cesse, dont les manieres nobles & [in]téressantes les auroient engagées à [se] sacrifier pour le maintien de la cau[se] de son mari.

La Princesse des Ursins & M. Ame[lot] n'approuverent pas ma proposition ; l'endroit le plus éloigné du péril, ét[oit] celui qu'ils avoient résolu de préfér[er]. Orry m'avoit aussi proposé de me fa[ire] joindre par les garnisons Françoises [de] Pampelune, Fontarabie & Saint-[Sé]bastien; mais je n'avois garde d'y donn[er]

1706.

:s mains : car il étoit de la derniere
nportance de ne pas nous dessaisir de
:s places, dont la perte auroit totale-
ıent bouché l'entrée aux secours que
ous espérions de France.

Les ennemis continuerent leur marche
squ'à Placentia, d'où je me retirai,
ois lieues en arriere, à la Massagona,
ır la riviere de Tiétar. J'y avois placé
ıit bataillons, qui étoient mon unique
fanterie ; & j'avois fait retrancher les
incipaux gués, afin de faire croire aux
ınemis, que je voulois garder ce
ste, & peut-être, par là, les obliger
prendre un autre chemin, & ainsi
gner du temps ; ce qui étoit ce que
cherchois. Les ennemis, après avoir
sté trois jours à Placentia, vinrent
oit à moi, avec toute leur armée.
omme je les vis tout de bon songer à
e chasser de là, je ne crus pas qu'il
nvînt de hasarder une affaire, d'autant
ıe la riviere étoit fort basse, & mes
tranchemens trop étendus ; ainsi je fis

1706. marcher en arriere mon infanterie ; j restai avec la cavalerie jusqu'à midi & puis me retirai en bataille, au traver des bois ; car c'étoit le terrein qui m convenoit le mieux pour cacher m foiblesse & mes manœuvres. Joffrevill fit l'arriere-garde avec douze troupes d Cavalerie, & par sa bonne contenanc empêcha les ennemis, pendant une heu & demie, de passer la riviere, quoiqu'i fissent un feu continuel de leur artiller & de leur infanterie sur lui & sur u détachement de Dragons, qui gardoie les retranchemens. Dès qu'il se fut retir les ennemis passerent & le suivirent pe dant une demi-lieue, sans oser le cha ger ; de maniere que cela se passa e escarmouches. Leur armée se campa s les bords de la riviere de notre côté, y resta un jour entier. Le 3 Mai, ils s' vancerent à Cassa Texada, d'où je m retirai à leur approche, & le 4 ils can perent à Almaras, & moi auprès de Peralada, à trois lieues de là.

La lenteur de la marche des ennemis 1706.
rovenoit de l'incertitude où ils étoient
ır ce qu'ils avoient à faire : ils igno-
›ient aussi bien que nous ce qui se pas-
›it à Barcelone, dont le Roi d'Espagne
.isoit le siege; car ils n'en pouvoient
/oir des nouvelles que par mer, ce qui
:oit très-long; & comme nous n'avions
ulle communication par terre avec le
ımp de S. M. C., nous ne pouvions
ɔn plus en recevoir des lettres, que par
:s bâtimens qui les portoient de la rade
: Barcelone à Colioure, & de là par
ayonne à Madrid. Les ennemis donc
'aignoient de s'avancer trop avant, de
:ur que, Barcelone pris, le Roi d'Es-
ıgne ne revint tout-à-coup avec toute
ɔn armée, avant qu'ils en fussent infor-
ıés, & qu'alors ayant tout le pays contre
ux, ils n'eussent grande difficulté à rega-
ner le Portugal; ce qui les détermina à
:ster à Almaras quelque temps : mais au
out de huit jours, n'ayant aucunes nou-
'elles, ils prirent le parti d'aller faire

le siege de Ciudad-Rodrigo, qui n
1706. pouvoit les occuper long-temps, & en
suite s'avancer à Salamanque, afin d'y a
tendre le succès de Barcelone. Ils décam
perent le 11 Mai, & reprirent le che
min de Placentia & de Coria, afin d'êt
plus à portée de leurs convois qu'ils t
roient de Portugal. Le 20, ils investire
Ciudad-Rodrigo. Cette ville (on ne pe
l'appeller place) n'avoit ni dehors,
fossé, ni chemin couvert, ni flancs; u
simple muraille en faisoit l'enceinte
toutefois, quoiqu'il n'y eût qu'un bata
lon, & quelques milices, elle se d
fendit jusqu'au 26 au soir, & ne se re
dit, que la breche faite: elle obtint mên
une capitulation honorable. Je m'éto
tenu à S. Martin del Rio, jusqu'apr
la prise de Ciudad-Rodrigo, ensuite
quoi je me repliai à Salamanque.

J'y appris, le 1er de Juin, par un Co
rier de France, le malheureux dénou
ment du siege de Barcelone. Le R
d'Espagne, après avoir pris le Mon

ouy, avoit conduit de ce côté-là ses at- 1706.
aques contre la ville, qu'il avoit battue
endant plusieurs jours; mais avant que
'avoir fait une breche suffisante, la flotte
nnemie arriva : ainsi le Comte de Tou-
ouse, inférieur en nombre, étant obligé
e se retirer à Toulon, il ne fut pas pos-
ble au Roi d'Espagne de continuer le
ege, attendu qu'il n'avoit plus de vi-
res; outre que la flotte portoit à l'Ar-
hiduc un secours de douze bataillons.
ne fut donc plus question que de sa-
oir par où l'armée se retireroit. Les
spagnols vouloient que ce fût par le
ême chemin qu'on étoit venu; mais
: manque de vivres fit choisir le plus
ourt, pour arriver en pays ami, dont
ous étions les maîtres : ainsi il fut déter-
iiné qu'on gagneroit le Lampourdan;
e qui se pouvoit aisément, en quatre ou
inq jours, au lieu que par Igualada &
érida, il en falloit au moins dix avant
ue d'arriver en Arragon, outre que la
délité des Arragonois étoit fort ébranlée,

1706. & que le pays, par où il falloit passer étoit beaucoup plus difficile que l'autre tant par les montagnes & défilés, qu pour le passage des rivieres.

Sa Majesté Catholique décampa le 1 Mai, & fut obligée d'abandonner tout sa grosse artillerie & ses munitions d guerre, n'ayant ni le temps, ni les bête nécessaires pour l'emmener : les malade & blessés resterent pareillement. Il fa dire, à la louange de Milord Peterbo rough, qui commandoit les troupes d l'Archiduc, qu'il eut toute l'attention possi ble pour empêcher les Miquelets de le égorger. Les ennemis suivirent les pre miers jours l'armée du Roi d'Espagne mais dès qu'elle eut passé le Ter, se trou vant en sûreté & à portée des vivres elle fit quelque séjour, en attendant le ordres de la Cour. Le Roi d'Espagne re gagna le Roussillon, pour se rendre pa Bayonne à Madrid, le plus diligemmer qu'il pourroit, & le Chevalier d'Asfel eut ordre de prendre les devants, & d

e rendre à Bayonne, afin d'y régler tout
e qu'il falloit, tant pour le passage de 1706.
. M. C., que pour celui des troupes.

Dès que je fus informé de la résolu-
on du Roi d'Espagne, de venir à Ma-
rid, je dépêchai un Courier, pour sup-
lier la Reine de l'en détourner; car,
û la situation des ennemis, & notre
ibl.sse, il étoit impossible de les em-
ècher d'y aller: ainsi il me paroissoit
ue S. M. C. devoit s'épargner la honte
être obligée de s'enfuir de sa capitale,
iit jours après y être retournée. Je pro-
osois que ce Prince vînt en droiture à
urgos, où il se trouveroit plus à portée
e rentrer en Castille, si nous en étions
aaſſés; sa présen.e y auroit animé les
astillans, & le bruit de son arrivée
isant peut-être croire aux ennemis que
tête des troupes arrivoit, ils auroient
é bride en main; ce qui étoit ce que
ous devions principalement souhaiter.
e comptois de me replier sur le Duero,
y rassembler le plus de troupes qu'il

me ſeroit poſſible, pour en défendre l
1706. paſſage aux ennemis; en tout cas, aprè
les avoir amuſés à mon ordinaire, je m
ſerois retiré ſur Burgos & Victoria, juſ
qu'à ce que les trente bataillons, & ving
eſcadrons François, qui devoient venir
m'euſſent joint. Je ne voulois nullemen
me retirer du côté de Pampelune; ca
c'étoit me mettre dans le coin de l'Eſ
pagne le plus reculé, d'où j'aurois eu d
la peine à reſſortir à cauſe du paſſage d
l'Ebre, outre que nous y aurions eu plu
de difficulté pour nos ſubſiſtances, a
lieu que par Burgos, nous ſerions d'a
bord au centre de la Caſtille, dans
pays du monde le plus abondant.

Je mandai la même choſe à M. d'A
feld, afin qu'il en parlât au Roi d'E
pagne, à ſon paſſage à Bayonne; ma
le Roi avoit une telle impatien
d'être avec la Reine, qu'il n'écouto
rien, & alloit toujours en avant. Il pr
donc le chemin de Pampelune, comm
le plus court, & ſe riſqua ſans eſcor

ıu travers de la Navarre, effleurant l'Ar- ragon qui s'étoit révolté dès que le siege le Barcelone eût été levé. 1706.

La Reine & son Conseil ne lui avoient ɔas écrit comme je les en avois suppliés ; ar en dépit de mes avis, ils faisoient ent mille choses de leur tête, & d'or- linaire c'étoient des fautes auxquelles j'a- ois ensuite la peine de remédier.

Les ennemis eurent nouvelle de la ɜvée du siege de Barcelone, le même ɔur que moi. Milord Peterborough voit dépêché un Courier, par mer, u Marquis de Lasminas & au Comte de ;allway, pour leur en donner avis, : leur faire savoir que l'Archiduc alloit ientôt s'approcher de Madrid, où il ɔmptoit que l'armée Portugaise se ɜndroit aussi, afin de se joindre tous, : de nous chasser totalement d'Es- agne.

Sur cela, le 3 Juin, les ennemis se ıirent en marche d'auprès de Ciudad- ꞁodrigo, & arriverent le 6 à Salamanque;

1706. je m'en étois retiré la veille, me tenant également à portée du chemin de Madrid, & de celui de Valladolid ; car il étoit encore incertain lequel ils prendroient. Le bruit de leur armée étoit pour le premier ; mais je craignois plus le second, attendu que par-là ils nous chassoient de Madrid sans y aller, & que par les contradictions que j'éprouvoi de la part du Ministere, je n'avois pa encore eu le tems de faire les arrangemens nécessaires pour la jonction de troupes derriere le Duero.

Le 12, les ennemis décamperent d Salamanque, & prirent le chemin d Penaranda; ainsi il n'y eut plus à dou ter qu'ils n'allassent à Madrid. L'o me proposa encore de défendre le passa ge de Guadarama; mais je n'y voul point consentir, d'autant que l'on pouvo passer par-tout, à droite & à gauche & qu'ainsi les ennemis se trouvant tou à-coup derriere moi, m'auroient ô toute communication avec la France

ſadrid ; & quand même j'aurois arrêté
ırmée Portugaiſe, l'Archiduc arrivant 1706.
ır l'Arragon, je me ſerois trouvé entre
s deux armées ſans reſſource, ni re-
ııte. Je ſuppliai ſeulement la Reine,
ordonner que les troupes qu'on venoit
: former à Madrid y campaſſent ; que
. de Las-Torres, qui arrivoit de Va-
ıce avec quinze eſcadrons & quelques
taillons, ſe mît à portée de nous joindre
ıand il en ſeroit beſoin ; que Leurs
ajeſtés Catholiques fuſſent prêtes à
rtir d'un moment à l'autre, & que
n eût ſoin d'avoir à Guadalaxara, & ſur
route de Burgos, des farines pour
tre ſubſiſtance. Je renvoyai à Badajos
bataillons, afin de ne pas laiſſer
ſtramadure totalement dégarnie :
ant au peu d'infanterie qui me reſ-
t, je la fis marcher vers Ségovie ;
ſuite, avec ma cavalerie, je me retirai
meſure que les ennemis avançoient.
r ces entrefaites, nous eûmes la triſte
uvelle de la défaite du Maréchal de

1706. Villeroi à Ramilly ; ce qui donna lie au Duc de Marlborough de se rendı maître, sans coup férir, de Bruxelle & de la plus grande partie de la Flandr

Le 17 Juin, les ennemis étant venı camper à la Bajos, je détachai Joffr ville avec quinze escadrons, pour aller, p Ségovie, au Puerto-del-Paular, afin d'o server ce qui pourroit se passer de c côtés-là, & empêcher que les ennem ne pussent envoyer des partis sur chemin que la Reine devoit tenir allant à Burgos. J'ordonnai à mon infa terie de marcher de Ségovie à Som Sierra sur le chemin de Madrid, & Arranda-de-Duéro, où je compt tenir ferme le plus long-temps que pourrois ; & je mandai à M. de La Torres de nous attendre à Torréjon. passai, avec le reste de ma cavalerie le Puerto-de-Guadarama, que je garder par un détachement de Dragon & de quatre compagnies de Grenadier afin d'obliger les ennemis, que je co

oiſſois pour gens de grande prudence,
'y venir en cérémonie En effet, ils ne 1706.
aſſerent le Puerto que le 23; je m'étois
etiré, le 20, au Pardo, & le lende-
nain le Roi d'Eſpagne me joignit à
uncaral, à deux lieues de Madrid. La
eine avoit pris la veille le chemin de
urgos, où elle ſe rendit ſans être en
ucune façon inquiétée.

Madame des Urſins & les courtiſans,
ui ſe trouvoient avec elles, firent tout
e qu'ils purent pour la faire aller à
ampelune; mais M. Amelot & moi
empêchâmes, en repréſentant au Roi
'Eſpagne, que, ſi elle alloit en Navarre,
e feroit confirmer tout le monde dans
a croyance que Leurs Majeſtés Catho-
ques avoient deſſein de ſe retirer tout-
-fait en France; au lieu que la Reine
llant s'établir à Burgos avec les Con-
eils, toutes choſes reprendroient bientôt
e train ordinaire, & les peuples ſe
aſſûreroient.

Nous allâmes, le 22, camper à

1706. Torréjon, où M. de Las-Torres nou joignit; ainsi nous avions cinquante cinq escadrons, y compris Joffrevill qui côtoyoit alors la Sierra, pour cou vrir la marche de la Reine, & observe les ennemis; j'avois aussi laissé le Comt de Fiennes, avec huit cents chevaux pour les amuser, & faire la même ma nœuvre que j'avois faite jusques-là, l présence du Roi d'Espagne ne me l permettant plus.

Le 24, les ennemis arriverent à Las Rozas, à quatre lieues de Madrid; l Comte de Fiennes y eut quelques es carmouches avec leur avant-garde, & se retira en très-bon ordre.

Le 25, ils camperent auprès de Ma drid: nous nous retirâmes à Alcala de là à Guadalaxara, & puis à Sc petran, afin de nous mettre hors d portée de pouvoir être surpris. Comm la désertion commençoit à se mettı dans la cavalerie Espagnole, & que le partisans de la Maison d'Autriche avoier

in de publier que le Roi d'Eſpagne
ouloit abandonner la partie, Sa Ma- 1706.
ſté Catholique alla à la tête de ſes
oupes, qu'on avoit miſes exprès en ba-
ille; il les harangua, eſcadron par
cadron, pour les aſsûrer qu'il étoit
ſolu de reſter en Caſtille, & qu'ainſi
eſpéroit qu'ils ne l'abandonneroient
s; qu'il attendoit, dans peu, les
oupes de France, & qu'alors il mar-
eroit aux ennemis pour les combattre.
e diſcours fit ſon effet, & depuis ce
ur, la déſertion ceſſa. En marchant à
petran, nous avions envoyé M. de
ffreville à Somo-Sierra, pour couvrir
pays de ce côté-là, & nous procurer
s ſubſiſtances. Nous étions ſur ce point
rt embarraſſés; Orry n'ayant pris au-
ne meſure pour nous en procurer,
ioique je lui en euſſe écrit dans toutes
es lettres, & qu'il n'eût point d'autre
faire à ſonger: mais, comme j'ai déjà
t, jamais il ne voulut ſeulement ima-
ner que les ennemis puſſent venir à

Madrid, & n'en convint que lorſqu'i
1706. y furent.

Nous avions auſſi un autre embarr
auquel nous ne pouvions remédier qu
par le ſecours de la France ; ſavoir,
manque d'argent : ce qui nous déte
mina à faire partir Orry en poſte po
Paris, afin d'y repréſenter nos beſoin
& de tâcher en même temps d'en
prunter quelque argent ſur les pierreri
de la Reine, qu'il porta avec lui. C
fut M. Amelot qui m'en fit premier
ment la propoſition : & d'abord je m'y c
poſai, par la raiſon que je ne ſavois
qui m'adreſſer pour tous les détail
outre qu'il étoit le ſeul au fait des
nances d'Eſpagne, dont il avoit toujo
caché avec ſoin la connoiſſance à q
que ce fût ; mais enfin la néceſſité
nous étions, & l'impoſſibilité de trouv
des reſſources ailleurs, me fit conſen
à ſon voyage, à condition qu'il revie
droit au plutôt. Dès que les Eſpagn
le virent parti, ils ſe mirent à ſe d

ıaîner ſi publiquement contre lui, que
me crus obligé de m'oppoſer autant 1706.
ſon retour que j'avois été contre ſon
:part. En effet, il étoit de la juſtice &
: la bonté de S. M. C. d'avoir quel-
ıe complaiſance pour le goût d'une
ation qui venoit de lui donner des
euves ſi éclatantes de ſon attachement
ur ſa perſonne, & à la fidélité de la-
ıelle il étoit uniquement redevable de
conſervation de ſa Couronne.

M. Amelot avoit eu de la peine à ſe
ndre à mes raiſons, craignant de dé-
aire à la Reine & à Madame des
rſins; mais enfin ſon bon ſens & les
ſcours qu'il entendoit tenir devant lui
déterminerent, & nous écrivîmes
njointement en France, pour qu'on y
ırdât Orry: j'envoyai à ce dernier & à
Princeſſe des Urſins, copie de ma
:pêche au Roi, afin qu'ils viſſent que
n'agiſſois point par des ſouterrains.
a Cour de France goûta nos raiſons,
: Orry eut ordre de reſter à Paris.

1706. Orry étoit homme de beaucoup d'es-
prit, très-éloquent, & d'un travail in-
fini; mais il vouloit trop entreprendre
ce qui faisoit qu'il ne pouvoit trouve
assez de temps pour finir aucune affaire
son imagination étoit si vive, qu'elle lu
fournissoit des expédiens pour tout
mais aussi dès qu'il avoit projeté que
que chose, il s'imaginoit & assûro
hardiment qu'elle étoit faite: il exce
loit principalement dans la connoissan
& le maniement des finances; &
doute que personne y eût mieux réuss
s'il avoit travaillé sous un homme h
bile & posé, qui lui eût fait tenir pi
à boule, & l'eût empêché de se mêl
d'autre chose: ses vues pour la politiq
& pour la guerre étoient presque to
jours fausses; mais la bonne opinion qu
avoit de lui-même les lui faisoit so
tenir comme bonnes: ses manier
dures, & le changement total qu'il av
fait dans les Coutumes d'Espagne, l
attirerent la haine de toute la Natio

s

:s ennemis l'accusoient d'avoir beau-
)up volé; mais je lui dois cette justice 1706.
'assûrer que, quoique je l'aie souvent
ıi dire, personne ne m'a jamais pu
ter un fait; s'il a pris, il l'a fait avec
resse.

Le Marquis de Ribas, qui étoit Se-
étaire du Despacho universal, à la
ort de Charles II, & qui avoit dressé
fait signer à ce Prince le fameux tes-
nent, par lequel il déclaroit le Duc
Anjou pour son successeur, étoit tombé
)uis en disgrace par cabales de Cour,
manière qu'il resta à Madrid, lors-
: nous l'abandonnâmes, & même
sta aux Conseils convoqués au nom
l'Archiduc.

Le Marquis de Lasminas & Milord
lway crurent qu'ils pourroient faire
usage merveilleux de ce Ministre;
i ils lui proposerent de donner une
aration comme quoi le testament
t supposé; mais quoiqu'il eut
ıqué à la fidélité qu'il devoit à son

Roi, il ne voulut jamais faire ce qu'i
1706. lui demandoient, malgré toutes leu
promesses & toutes leurs menaces, all
guant qu'il avoit quitté le parti de Ph
lippe V, parce qu'on l'avoit chass
mais qu'il ne pouvoit en honneur sign
une fausseté : cette circonstance conn
de peu de personnes est assez rema-
quable ; aussi ce fut en cette considéra-
tion que, lorsque nous retournâmes à
Madrid, le Roi d'Espagne se conten
de l'exiler dans sa terre, à deux lieu
de là, sans lui faire d'autre mal ; mê
l'année d'après, à l'occasion de la na-
sance du Prince des Asturies, il eut p-
mission de reparoître à la Cour.

Les ennemis resterent auprès de M-
drid, jusqu'au 5 de Juillet, c'est-
dire, jusqu'à ce qu'ils eussent nouve
certaines de la marche de l'Archid.
Ce Prince ne devoit partir de Barcel
que le 21 de Juin ; d'abord il avoit
solu de passer par le royaume de V-
lence ; mais la révolte de l'Arragon

it prendre le chemin de Sarragoſſe. Les 1706.
Généraux ennemis, pour faciliter ſa
narche à Madrid, ſe camperent ſur
e Carama auprès de Torréjon, & avan-
erent un petit corps à Alcala, ſur quoi
ious nous retirâmes à Xadraqué. Nous
vions alors en tout cinquante-cinq eſca-
lrons & dix-neuf bataillons Eſpagnols;
ous renvoyâmes partie de ces derniers
Siguenza & Atienza ſur nos derrieres,
fin d'être plus libres dans nos mou-
emens. L'Andalouſie cependant faiſoit
es merveilles pour le Roi d'Eſpagne:
le levoit quatre mille chevaux & qua-
orze mille hommes de pied. Pareille-
ient les Peuples de la vieille & nou-
elle Caſtille envoyoient de tous côtés
ire à Sa Majeſté Catholique des pro-
ſtations de leur zele & de leur fidélité,
iſſurant qu'au premier ſignal ils pren-
oient les armes & courroient ſur les
nemis. En effet, ils aſſommoient tout
qui s'écartoit de leur armée, & ils
rêtoient tous les Couriers; par ce

1706. moyen j'étois réguliérement instruit d'a-
vance de tous leurs desseins. Les en
nemis, en arrivant à Madrid, avoien
envoyé un détachement à Tolede, o
la Reine Douairiere fit proclamer R
l'Archiduc, son neveu, & arbora so
étendard au haut du Palais; mais l
Habitans, au bout de quelques jours
prirent les armes, saisirent tout ce qu'
y avoit de gens affectionnés au par
contraire, arracherent l'étendard, pr
clamerent Philippe V, & mirent d
gardes chez la Reine Douairiere, qu'i
traiterent pourtant toujours avec respec
quoiqu'ils la tinssent prisonniere. L
Peuples de la Manche se mirent en mên
temps en campagne, & se saisirent d
passages sur le Tage, afin d'empêch
que les ennemis ne pussent venir sur eu

Les Généraux voyant que les Peupl
leur étoient unanimement contraires
qu'ils ne pouvoient se dire maîtres q
du terrein où ils campoient, & craigna
qu'à la fin notre armée grossissant &

ɜur diminuant, ils ne ſe trouvaſſent dans
e grands embarras, écrivirent à Liſ- 1706.
onne, pour que les troupes Portu-
aiſes de l'Alentéjo euſſent ordre de
ɜs venir joindre par le pont d'Almaraz;
ıais la priſe des Couriers empêcha
u'on ne pût ſavoir en Portugal rien
ɜ poſitif ſur l'état des affaires en Eſ-
ıgne, & par conſéquent qu'on y pût
:endre aucunes meſures. Nous ap-
îmes, le 15 Juillet, par des lettres inter-
ptées du Comte de Noyelles, des En-
ɔyés d'Angleterre & de Portugal, au Mar-
ıis de Laſminas & à Milord Gallwai,
ıe l'Archiduc devoit arriver le 12 à
rragoſſe, où le Comte de Noyelles
ɔit déjà; nous apprîmes en même
ınps que, pour favoriſer le paſſage de
Prince, les ennemis avoient marché
Guadalaxarra; ſur quoi ne voulant plus
:n riſquer juſqu'à l'arrivée de nos
ɔupes, que j'attendois dans huit jours
plus tard, & dont on ne pouvoit plus
ıpêcher la jonction, je priai le Roi

d'Eſpagne d'aller à Atienza, & je me
1706. plaçai derriere l'Hénarez à Sirouete, environ à une lieue de Xadraqué, pour obſerver plus sûrement les mouvemens des ennemis, & être même à portée de tomber, par une marche forcée, ſur l'Archiduc, s'il effleuroit de trop près la frontiere de Caſtille. Toutes nos troupes Françoiſes arriverent le 28 à Sirouete, en ſorte que nous avions alors quarante-neuf bataillons, & ſoixante dix-huit eſcadrons : à la vérité nos trente bataillons François n'avoient pas trois cents hommes chacun, l'un portant l'autre. Les ennemis, à cauſe des troupes qu'ils avoient laiſſées à Alcantara & à Ciudad-Rodrigo, n'avoient plus que quarante bataillons & cinquante-trois eſcadrons; mais ils attendoient encore dix à douze bataillons, & une vingtaine d'eſcadrons, qui leur devoient venir avec l'Archiduc & Milord Peterborough.

J'avois réſolu de marcher, le 29, en longeant l'Henarez, pour me rendre da

ı plaine de Marchamalo, afin de com- 1706.
attre les ennemis, & de les obliger à
uitter la Caſtille; mais le même jour 29,
ous commençâmes à voir la tête de leur
rmée, qui venoit droit ſur Xadraqué;
e qui me détermina à reſter à Sirouete,
ttendu que, par la difficulté du pays, &
ı proximité des ennemis, il auroit été
angereux de faire cette marche en plein
our. Ils furent long-temps ſur les hau-
eurs, avant que d'oſer deſcendre dans la
laine de Xadraqué, où étoit le Comte
e Fiennes, avec cinq cents chevaux; &
e ne fut qu'avec de grandes précautions,
après avoir tiré du canon ſur lui, qu'ils
y déterminerent. A ſix heures du matin
e Roi d'Eſpagne nous joignit, & vers
es quatre heures du ſoir les ennemis, qui
gnoroient totalement l'arrivée de nos
oupes, & croyoient n'avoir à faire qu'à
otre cavalerie Eſpagnole, firent les diſ-
oſitions pour attaquer le pont ſur l'Hé-
arez, où nous avions mis quatre cents
ommes d'infanterie. Pour cet effet,

1706. leurs Dragons à pied, & deux bataillon soutenus de six escadrons, descendiren en bataille vers la riviere ; mais aux premiers coups de canon, qu'on lâcha au milieu de ces troupes, elles se retireren en confusion. Le reste de la journée s passa en escarmouches & en canonnades dont nous ne pouvions être que difficilement incommodés à cause des hauteur qui nous couvroient.

Le lendemain, les ennemis firent encore de grands mouvemens, & voulurer se former en bataille sur la hauteur, vis-à-vis de nous ; mais notre artillerie le fit bientôt retirer : ils avoient aussi fa couler quelque infanterie dans les haie proche du pont, que nos gens en chasserent dans l'instant. Voyant que les ennemis balançoient sur le parti qu'i avoient à prendre, je résolus de passer l nuit la riviere de Conomarez, qui éto sur notre droite, pour aller nous poste sur le flanc gauche des ennemis, entr Espinosa & Xadraqué, & par-là leu

uper la communication avec Guada- 1706.
cara. J'allai donc reconnoître moi-
ême notre marche, & j'avois déjà
nné tous les ordres néceſſaires pour un
ouvement qui demandoit de grandes
écautions; mais à l'entrée de la nuit,
mme nous étions prêts à nous ébran-
:, j'appris que les ennemis avoient dé-
mpé. La crainte que nous ne gagnaſ-
ns leurs derrieres, ainſi que c'étoit
tre deſſein, les y détermina. Ils n'a-
ient appris la jonction de nos Fran-
is, qu'après être arrivés à Xadraqué;
cela par nos Déſerteurs; encore d'a-
rd ils n'en vouloient rien croire, &
naginoient que le grand nombre de
ites, & la grande étendue de terrein
e nous occupions, étoit une ruſe de
erre, pour leur faire accroire que nous
ions beaucoup de monde. Il étoit pour-
it étonnant, que nos troupes étant ve-
ies par la Navarre, & ayant longé la
ontiere d'Arragon, pendant quarante
ues de pays, ils n'en euſſent point été

informés : cela ne donne pas une bie
1706. haute idée de la capacité, ni de la pré
voyance de leurs Généraux.

Si au lieu de s'amuser à Madrid, à faire proclamer l'Archiduc, & à y at tendre de ses nouvelles, ils eussent mai ché tout de suite après moi, ils m'au roient infailliblement chassé par-de l'Ebre, avant l'arrivée des secours, alors j'aurois eu bien de la peine à r marcher en avant, outre que l'Archid & Milord Peterborough auroient eu temps de les joindre en toute sûreté.

Voyant donc que les ennemis avoie décampé, & la situation du pays permettant pas de les attaquer dans le retraite, nous ne nous mîmes en marcl que le lendemain 31, & fûmes camp à Espinosa. Les ennemis ne s'arrêtere pas qu'ils n'eussent passé l'Hénarez, ent Ita & Guadalaxara. Les partis que no avions lâchés après eux, joints aux pa sans, tuerent plus de trois cents tra neurs, & en prirent deux cents.

Le lendemain, 1.er du mois d'Août, 1706.
ous nous mîmes en marche un peu
près minuit, pour aller droit aux en-
emis, qui avoient campé, la même
uit, à Jonquera, à deux lieues de nous;
nais à cause d'un très-grand défilé, nous
e pûmes déboucher dans la plaine, que
ers les dix heures du matin. Les enne-
nis s'étoient mis en marche dès la pointe
u jour, pour aller à Marchamalo; leur
amp étoit marqué, & partie de leurs
roupes y étoient déjà entrées.

Nous marchâmes sur quatre co-
onnes, ayant à l'avant-garde huit troupes
e Carabiniers soutenues de trois régi-
nens de Dragons, que commandoit
M. de Cilly, Maréchal de Camp. Les
nnemis avoient laissé auprès de Jon-
uera six troupes de Cavalerie, pour
aire l'arriere-garde; on lâcha sur eux à
outes jambes deux troupes de Cara-
iniers qui les culbuterent, & en pri-
ent ou tuerent une cinquantaine. Dès
que les ennemis virent que nous ve-

nions droit à eux, ils tirerent un coup
1706. de canon pour avertir les fourrageurs & maraudeurs, qu'ils alloient décamper; mais n'osant s'aventurer au travers de la grande plaine, ils passerent avec grande précipitation l'Hénarez, & se camperent sur les hauteurs de l'autre côté : comme nous vîmes qu'il n'étoit pas possible de les joindre, & que l'armée étoit fort fatiguée, tant à cause de la longueur de la marche qu'à cause du chaud excessif, nous campâmes ce jour-là à Fontanar, à une lieue de Guadalaxara, & le lendemain nous nous avançâmes à Marchamalo. Ayant reconnu que le poste des ennemis étoit excellent, d'autant que leur droite étoit appuyée à Guadalaxara, leur gauche à un grand ravin, & qu'ils avoient devant eux l'Hénarez dont les bords étoient très-escarpés, nous ne songeâmes qu'à nous placer de maniere à leur couper le chemin de Madrid, & en même temps assûrer nos convois, qui ne nous pouvoient

:nir que d'Atienza; pour cet effet nous
›us mêmes ſur une ſeule ligne, la 1706.
uche tirant vers Fontanar & la droite
ès de la Loubéra, ce qui faiſoit deux
ues d'étendue.

Nous détachâmes, après midi, M.
Legal, Lieutenant Général, avec mille
ıq cens Fantaſſins, mille cinq cens
evaux & trois pieces de douze, pour
er s'emparer d'Alcala, à deux lieues
notre droite, & par où les ennemis
uvoient uniquement avoir commu-
ation avec Madrid. M. de Legal ne
uva aucune réſiſtance à Alcala, que
ennemis abandonnerent à ſon ap-
›che pour ſe retirer à leur armée : il
ſuivit, & les ayant atteints, ils ſe
:rent dans le château de San-Tolcas,
, après quelques volées de canon, lâ-
s de notre part, ils ſe rendirent pri-
niers de guerre, au nombre de quatre
s fantaſſins & quarante chevaux. Un
:utenant Général Portugais, nommé
›m Antonio Aracuer les comman-

1706. doit : l'on prit auſſi un grand conv qui alloit à l'armée ennemie.

Le Roi d'Eſpagne fit partir, le mêm jour, Dom Antonio Delvallé, po aller avec huit cents chevaux, prend poſſeſſion de Madrid ; ce qu'il exécut le 4 Août, jour marqué pour l'arriv de l'Archiduc dans cette capitale. E viron trois à quatre cens hommes, O ficiers ou Miquelets, voulurent ſe d fendre dans le Palais du Roi ; mais fa de vivres, au bout de deux jours, ſe rendirent.

Les ennemis ignoroient ſi abſol ment & l'arrivée des ſecours de Franc & notre marche, que l'on prit nomb de Seigneurs Eſpagnols, qui venoien notre armée, la prenant pour celle l'Archiduc. On les envoya à Pamp lune, auſſi bien que les priſonni qu'on avoit faits dans le Palais.

Il eſt à remarquer que le Marquis Laſminas avoit donné cinq cents p toles pour faire nétoyer le Palais

& en effet nous les y fîmes employer.

Nous trouvâmes les pontons des ennemis, & beaucoup d'attirails de guerre & munitions de bouche, qu'ils avoient laissés à Madrid. 1706.

Les Habitans de Ségovie, apprenant ce qui se passoit, prirent les armes, & forcerent la garnison Portugaise qui étoit dans le château, de se rendre. La capitulation portoit, qu'elle sortiroit avec armes, & seroit conduite en Portugal, à condition de ne point servir de six mois.

Les peuples de la partie de l'Estramadure, entre le Tage & la Sierra de Gata, se mirent sous les armes, & reprirent la Moraleja & Coria. Ceux de Salamanque, après avoir proclamé Philippe V, & mis en prison quelques Portugais & Castillans du parti de l'Archiduc, avoient déterminé de tomber sur un grand convoi, qui partoit de Ciudad-Rodrigo pour Madrid; mais les Portugais en étant avertis, ne le firent pas

partir ; toutefois pour punir cette ville de
1706. son audace, ils aſſemblerent un corps de quatre à cinq mille hommes, & marcherent quelque temps après à Salamanque, qui fut obligée d'ouvrir ſes portes au bout de deux jours de ſiege, & de ſe racheter du pillage pour une ſomme de cinquante mille piſtoles. Le 6 l'Archiduc arriva au camp de Guadalaxara avec trois bataillons & ſix eſcadrons, & le lendemain, Milord Peterborough avec trois bataillons & dix eſcadrons. Le Marquis de Bay, Capitaine Général de l'Eſtramadure, y ayant laiſſé pour Commandant le Marquis de Risbourg, nous joignit avec un régiment de cavalerie.

Nous fûmes avertis que le 11 les ennemis devoient marcher le même ſoir, & qu'ils avoient déjà envoyé leurs équipages ſur une hauteur à une lieue derriere leur camp. En effet, à l'entrée de la nuit, ils ſe mirent en mouvement, & comme il étoit important de gagner toujours les devants pour couvrir Ma-

id & Tolede, & leur barrer le re- 1706.
ur en Portugal, le Chevalier d'Asfeld,
eutenant Général, fut détaché à onze
ures du ſoir avec vingt-cinq eſcadrons,
x bataillons & dix pieces de campagne,
ur ſe rendre diligemment à Alcala : il
: ſuivi le matin par le reſte de l'armée.
s ennemis, qui marcherent de nuit
r un pays très-difficile, ne purent aller
nper qu'entre Loranja & Aubité ſur
Tajuna. Le 13 nous allâmes à Torre-
ı, & fîmes paſſer la Xarama à M.
Asfeld, afin d'être à portée d'avoir plus
omptement une tête ſur le Tage; car
ſavois qu'ils vouloient tâcher de ga-
er Tolede avant nous, afin d'être les
ıîtres de communiquer avec le Por-
gal, & même de ſe maintenir par ce
oyen de l'autre côté du Tage.

Le 14, les ennemis allerent ſe poſter
l'autre côté de la Tajuna, la droite
Chinchon, & la gauche à Colmenar;
: quoi nous campâmes à Cienpoziie-
;, où l'on mit la gauche, & la droite

1706. s'étendoit devers le Tage au dessou d'Aranjuez. J'envoyai un détachemen de cavalerie & d'infanterie à ce dernie lieu, pour aider les Manchegots, qu s'y étoient rendus au nombre de sept huit cents, pour garder ce poste: il nou étoit nécessaire, tant pour avoir des nou velles, si les ennemis vouloient passer l Tage, que pour nous mettre toujou entre eux & Tolede.

Les ennemis se voyant, par nos mou vemens & manœuvres, dans l'impossi bilité d'exécuter leur dessein, restere à Chinchon le plus long-temps qu'i purent; mais ce fut toujours avec grand incommodité, à cause que nos partis ‹ les paysans infestoient tellement les env rons de leur camp, que tout autant qu' en sortoit, c'étoit autant de pris; ce q rendoit leur subsistance très-difficile, ‹ leur faisoit perdre beaucoup de monde.

J'avois, environ dix jours auparavan détaché Dom Juan de Zerecéda, Colo nel de Cavalerie, avec cent cinquan

valiers ou Dragons, pour aller enle- 1706.
un convoi qui venoit de Valence :
e trouva à Guété, vingt lieues en
iere du camp des ennemis : il attaqua
ſcorte, qui conſiſtoit en cent cin-
ante Fantaſſins, & quarante Maîtres ;
en tua ſoixante-dix ſur la place, &
t le reſte avec deux pieces de canon :
amena le tout au camp : l'équipage de
ilord Peterborough s'y trouva mal-
ureuſement, & fut pillé.

Le Général Windham, qui étoit en
rche de Valence, avec cinq ou ſix
aillons pour joindre l'Archiduc, s'ar-
a à Guété, afin d'empêcher que nos
tis n'y retournaſſent, & pour y pré-
rer des vivres pour l'armée ennemie,
i dans peu ſeroit obligée de marcher
ces côtés-là. Milord Peterborough
pouvant s'accommoder avec Milord
allway, qui ne vouloit pas lui céder
onneur du commandement, étoit
parti du camp de Guadalaxara pour

Valence, d'où ensuite il retourna e
1706. Angleterre.

Le sieur Cavaloty, Lieutenant Colo nel, ayant avec deux cents chevaux tom bé sur un fourrage des ennemis aupr de Fuente Duegna, battit l'escorte, tu trois cents hommes sur la place, e prit deux cents soixante-dix & cinq cen chevaux. Le sieur Carillo, Colonel d Cavalerie, attaqua un poste de trois cen hommes que les ennemis avoient m à un moulin sur le Tage, & les tua c prit tous. Sur les mouvemens des Po tugais du côté de Salamanque, on en voya le Marquis de Bay dans la vieil Castille, avec deux bataillons & tro escadrons, auxquels se devoient joind quatre bataillons de Badajos, & neu escadrons.

Le Roi d'Espagne, convaincu de mauvaise conduite qu'avoit tenue Reine Douairiere, crut qu'il ne conve venoit pas à ses intérêts de la laisser e

pagne, durant la guerre : ainſi il en-
ya à Tolede le Duc d'Oſſonne, Ca- 1706.
aine des Gardes-du-Corps, avec un
tachement pour la mener à Bayonne.
le en fut très-mortifiée; elle auroit
urtant dû en être bien aiſe, puiſque
a l'éloignoit des occaſions de donner
un ſoupçon, & d'être à l'avenir in-
iétée.

L'armée des ennemis décampa le 9
ptembre, & marcha à Fuente Duégna,
ils paſſerent le Tage; ſur quoi nous al-
nes camper auprès d'Arranjués, partie
côté de la riviere, & partie de l'autre,
n d'être également à portée de nous
poſer aux ennemis, de quelque côté
ils vouluſſent aller. Le 10, ayant été
erti qu'ils prenoient le chemin de Bar-
as, nous nous avançâmes à Ocagna. Le
, je marchai à Santa Cruz, avec vingt
taillons, & cinquante eſcadrons, afin
pouvoir diligenter la marche des en-
nis, & tomber ſur leur arriere-garde,
l'occaſion s'en préſentoit; mais au bruit

1706. de ma marche, ils allerent se post à Velez.

Comme je vis qu'ils s'éloignoient chemin de Guété, & que de Velez pouvoient aller dans le Royaume de V lence, par un beau pays très-abondan sans passer à Cuença, ou même qu' pourroient, en longeant par leur gauch tâcher de gagner la Guadiana, & essay par-là de s'établir une communicati avec le Portugal, je résolus de leur ba rer l'un & l'autre chemin. Pour effet, je marchai de Santa-Cruz à la C veza, afin de prendre le dessus des ru seaux qui couvroient leur camp, & pouvoir me mettre sur leur flanc gaucl Je fis prier Sa Majesté Catholique marcher aussi à la Caveza, avec le re de l'armée; ce qu'il fit: mais dès q les ennemis furent informés de nos mo vemens, ils ne voulurent pas risquer nous attendre dans leur camp, où no pouvions les attaquer avec grande sance, n'y ayant plus de défilé, ni ru

au entre nous : ainsi ils décamperent 1706.
récipitamment, & voulurent d'abord
rendre la route de Salicés, qui étoit
lus commode; mais, comme ils virent
ar la poussiere de nos colonnes, que
ous approchions, ils se replierent tout
ourt en arriere, & passant une mon-
gne très-difficile, ils reprirent le che-
in de Cuença. Nous campâmes à Velez,
ils ne séjournerent plus qu'ils n'eussent
assé le Xucar, riviere très-considérable.

La marche que nous venions de faire,
ous avoit si éloignés de nos vivres, que
ous étions fort embarrassés comment
ouvoir aller plus en avant; toutefois il
oit nécessaire de ne point donner le
emps aux ennemis de se reconnoître :
our en mieux venir à bout, je crus
u'il falloit se débarrasser d'une foule
e personnes qui nous étoient à charge,
qui nous auroient pu contraindre dans
os mouvemens : ainsi je suppliai le Roi
'Espagne de s'en aller à Madrid, où
'ailleurs le bien des affaires demandoit
a présence.

1706. Je me déterminai enſuite à une ma nœuvre aſſez ſinguliere : ce fut de fair prendre à chaque brigade d'Infanteri une route différente, & de leur donne rendez-vous, à vingt-cinq lieues de là auprès de la Roda ; outre que par là le troupes trouvoient plus aiſément de l ſubſiſtance, qu'en marchant en corp d'armée, je dérobois aux ennemis l connoiſſance de mon projet, qui éto de paſſer le Xucar au deſſous d'Alarcon & de tâcher de les joindre dans la plain avant qu'ils euſſent gagné le Gabriel. J détachai M. de Legal avec mille che vaux, pour les ſerrer de plus près, & je ſuivis avec toute la cavalerie. Dè qu'ils eurent paſſé le Xucar, ils ſe cru rent en ſûreté, & voulant ſéjourner au camps de Villanueva & de Perale, j m'avançai à Picaſſo ſur le Xucar, pou leur faire accroire que je n'avois d'obje que de les obſerver de loin ; mais quan je vis que, par la ſupputation des mar ches, mon Infanterie ſeroit un tel jou

à l

la Roda, je m'y portai diligemment
vec ma Cavalerie, & de là je marchai 1706.
ır le Xucar à Fuente Santa, où j'avois
onné rendez-vous à toute l'armée. Le
.4 Septembre au ſoir, nous paſsâmes
ı riviere, & arrivâmes au grand jour
Quintanar, où nous ſûmes par nos
artis que les ennemis étoient en mar-
he. En effet, étant inſtruits que nous
aſſions le Xucar, ils avoient décam-
é & pris le chemin d'Inieſta, pour
agner le pont de Valdecona ſur le
Gabriel. Nous redoublâmes notre mar-
he, & tous nos Dragons ſe porterent
n diligence ſur leur arriere-garde, qui
toit compoſée de vingt eſcadrons &
lix bataillons; mais malgré tout ce que
ious pûmes faire, on ne put les arrêter
lans la plaine, & ils eurent le temps
le ſe mettre en bataille de l'autre côté
l'Inieſta, où ils appuyerent leur droite,
& s'étendirent ſur une hauteur, ayant
devant eux un ruiſſeau aſſez petit, mais
difficile à paſſer pour la cavalerie. L'on

culbuta quelques eſcadrons de l'arriere-
1706. garde, dont on tua ou prit environ quatre cents, comme auſſi deux cents charrettes & pluſieurs équipages. La marche que nous venions de faire, étant de ſept grandes lieues, ſans eau, & par un très-grand chaud, notre infanterie ne put arriver qu'à quatre heures du ſoir; je voulus alors longer le ruiſſeau par ma droite, afin de le paſſer au deſſous de la gauche des ennemis, où il étoit plus praticable; mais la nuit ne nous donna pas le temps d'exécuter notre projet; ainſi il fallut reſter en bataille juſqu'au jour, pour manœuvrer. Pendant la nuit les ennemis ſe retirerent par les montagnes au pont de Valdecagna, dont ils n'étoient éloignés que de deux lieues & demie, & paſſerent le Gabriel à la pointe du jour. M. d'Auzeville, Brigadier, les ſuivit avec mille chevaux, fit nombre de priſonniers & prit beaucoup de bagages.

N'y ayant plus d'eſpérance de joindre

es ennemis, j'allai camper à Terraſſon
ur le ruiſſeau de Quintanar, tant pour 1706.
trouver de l'eau & laiſſer repoſer les
oupes que nos marches continuelles
voient extrêmement fatiguées, que
our être plus à portée d'arranger nos
ivres, faire les diſpoſitions pour le reſte
e la campagne, & voir ce que devien-
roient les ennemis.

Ils avoient laiſſé dans Cuença trois
ataillons & un détachement de mille
ommes de pied, avec un régiment de
avalerie. Je détachai M. de Heſſy,
ieutenant Général, avec ſept bataillons,
ngt-cinq compagnies de Grenadiers,
uit cents chevaux & trois pieces de
ouze, (notre unique groſſe artillerie)
our en faire le ſiége. J'envoyai auſſi
I. de Pons, Lieutenant Général, avec
nq cents chevaux & un bataillon à
Iolina d'Arragon, pour couvrir la Caſ-
lle de ce côté là.

Les ennemis craignant que nous ne
ouvaſſions encore moyen de les aller

1706. chercher de l'autre côté du Gabriel, continuerent leur marche dans le royaume de Valence, se contentant de laisser garnison dans Requena; ainsi la Castille se trouva libre des troupes de l'Archiduc, les Portugais s'étant retirés en même temps de Salamanque, sur l'approche du corps que Sa Majesté Catholique y avoit fait marcher.

N'y ayant plus rien à craindre pour le secours de Cuença, à cause de la retraite des ennemis, je résolus de me porter du côté du royaume de Murcie, dont l'Evêque me crioit vivement au secours. Les Anglois avoient pris, dès le 4 Septembre, le château d'Alicante; ils s'étoient ensuite emparés d'Origuela, & de là avoient marché à Murcie, pour s'en rendre maîtres. Le manque de subsistances m'empêchant de marcher en corps d'armée, je fis avancer devers Villena M. de Joffreville avec dix bataillons & dix-huit escadrons; & je fis marcher en droiture à Murcie M. de

Medinilla, Maréchal de Camp, avec quatre bataillons & neuf escadrons. Dès que les ennemis apprirent l'approche de ces troupes, ils leverent le siege de Murcie, & se retirerent à Alicante. Medinilla ayant délivré l'Evêque de Murcie, alla attaquer Origuela, qu'il prit, l'épée à la main, après quelques heures de résistance; il n'y avoit point d'Anglois dedans, les seuls Habitans animés par les Moines la défendoient, quoiqu'il n'y eût aucune sorte de fortification, ni même de murailles tout autour : aussi la ville fut-elle pillée, & quantité de Peuple & de Moines y périrent. Le Gouverneur d'Alicante envoya deux cents hommes, pour se jetter dans Origuela, dont le château étoit assez bon; mais un détachement de notre cavalerie tomba dessus, & les tua tous, hors quinze que l'on fit prisonniers. 1706.

Cuença se rendit le 9 Septembre, la garnison prisonniere de guerre : les sieurs de Humada, Maréchal de Camp Espa-

1706. gnol, & de Palm, Brigadier Hollandois, commandoient dans la ville. L'armée ennemie, après être entrée dans le Royaume de Valence, se porta devers la frontiere de Castille, de l'autre côté de Xucar, afin d'empêcher que nous ne pénétrassions par-là.

Ils se séparerent en plusieurs corps, & en différens endroits, pour la commodité des subsistances, mais à portée de se rejoindre, s'il en étoit besoin: le principal quartier étoit Xativa, où se tenoient les Généraux.

Je m'avançai donc à Villena avec le gros de l'armée, & je poussai M. de Joffreville vers Elché, où les ennemis avoient mis garnison, afin de nous en rendre maîtres. Le Colonel Bowles, Anglois, qui étoit dans Elché, avec quatre cents hommes de pied, quatre cents Dragons, cent chevaux & nombre de Paysans, refusa de se rendre à M. de Joffreville; mais y étant arrivé moi-même, deux jours après, il se rendit

prisonnier de guerre. Il en coûta fort cher à cette ville, (des plus jolies & des plus riches qu'il y eût en Espagne) : car, quoique malgré moi elle eût été en partie pillée, nous en tirâmes encore quatre-vingt mille sacs de bled, & vingt mille pistoles en or. 1706.

Les ennemis étant totalement rencoignés dans les montagnes de Valence, il étoit question de voir ce que nous pourrions entreprendre.

Le manque d'artillerie étoit le principal obstacle à des conquêtes ; j'y avois pourtant pourvu autant qu'il dépendoit de moi, & des foibles moyens de la Cour d'Espagne : dans cette vue, après avoir, par l'arrivée des secours de France, repris la supériorité sur les ennemis, j'avois fait donner les ordres pour que de Seville l'on nous envoyât quatre pieces de vingt-quatre. Elles furent long-temps en chemin, faute de charriots convenables & d'affûts ; mais enfin, ayant avis qu'elles approchoient, & m'étant

aussi arrivé quatre pieces de seize, de
1706. Madrid, je me déterminai au siege de Carthagene, d'autant que je n'avois pas assez d'artillerie pour entreprendre celui d'Alicante.

Carthagene étoit une ville considérable par le nombre de ses Habitans, par sa richesse, & par la beauté de son port. De plus, se trouvant alors sur nos derrieres, il étoit nécessaire de nous en rendre maîtres, pour la sûreté du pays & de nos quartiers.

Il me fallut quelque temps pour nos préparatifs; & même, chose assez singuliere, je fus obligé de faire provision de sceaux, par la raison que dans toute la plaine de Carthagene, il n'y a point d'autre eau que des puits; de maniere qu'il fallut faire distribuer tant de sceaux par bataillons & escadrons, sans quoi l'armée n'auroit pu boire.

J'arrivai devant la place le onze Novembre: après l'avoir reconnue, je la trouvai entourée de murailles, & bien

flanquée, quoique ſans foſſé, ni chemin couvert; d'ailleurs pourvue d'une prodigieuſe artillerie. Je fis d'abord occuper une hauteur, qui étoit aſſez près de la place, & le 13 j'y fis mettre quelques pieces de huit; mais elles furent bientôt réduites au ſilence par le gros feu des ennemis. Le ſoir, j'ouvris la tranchée, & dès le lendemain 14, nous travaillâmes aux batteries qui ſe trouverent en état, & tirerent le 17 au matin. La breche ſe fit très-aiſément; ainſi la Ville capitula le même ſoir. Je ne leur voulus accorder d'autres conditions que celle d'être priſonniers de guerre. Il y avoit dans la place deux bataillons Valenciens, cent cinquante chevaux & trois mille payſans. Le ſieur de Valere, Maréchal de Camp Eſpagnol, y commandoit. Trois galeres, qui ſe trouvoient dans le Port, ſe ſauverent la nuit. Nous trouvâmes dans la place ſoixante-quinze pieces de gros canon & trois mortiers. Pendant les ſix jours de ſiege, le feu de l'artillerie fut

1706.

1706. très-considérable ; nous ne perdîmes pourtant que deux cents hommes.

Cette expédition faite, & la saison étant fort avancée, je ne songeai plus qu'à séparer l'armée. Pour cet effet, j'établis dans Origuëla M. de Hessy, Lieutenant Général, avec dix bataillons & huit escadrons, pour couvrir le Royaume de Murcie. J'envoyai à Yécla M. d'Asfeld, Lieutenant Général, avec quatre bataillons & quinze escadrons, pour y être à portée de Villena, contenir les ennemis, & les empêcher d'inquiéter les quartiers, que nous avions dans la Manche. Je fis aussi passer pareil nombre de troupes entre le Xucar & le Gabriel, pour la sûreté de ce côté-là, de la Castille, & pour assûrer notre communication avec Molina d'Arragon. Le quartier général fut mis à Albacété, à peu-près dans le centre des quartiers & de la frontiere : après quoi je partis pour Madrid, où j'arrivai le 5 de Décembre.

Ainſi finit cette campagne, des plus ſingulieres par les différens événemens. 1706.
Les commencemens nous avoient fait envisager une ruine totale des affaires; mais les ſuites devinrent auſſi utiles que glorieuſes aux armes des deux Couronnes. L'ennemi maître de Madrid, nulle armée pour l'arrêter, le Roi obligé de lever le ſiege de Barcelone, & de ſe retirer en France, tout cela ſembloit décider du ſort de l'Eſpagne; & ſans contredit ſi nos ennemis euſſent ſu profiter de la conjoncture, & pouſſer leur pointe, l'Archiduc en auroit été Roi, ſans eſpérance de retour pour Sa Majeſté Catholique: mais les fautes groſſieres que commirent ſes Généraux, jointes à la fidélité ſans exemple des Caſtillans, nous donnerent le temps & les moyens de reprendre le deſſus, & de rechaſſer les ennemis hors de la Caſtille.

Les deux armées firent, pour ainſi dire, le tour de l'Eſpagne: elles commencerent la campagne près de Badajos,

1706. & après s'être promenées au travers des deux Caſtilles, la finirent aux Royaumes de Valence & de Murcie, à cent cinquante lieues de là.

Nous fîmes quatre-vingt-cinq camps, & quoique tout ſe paſsât ſans action générale, nous en tirâmes autant d'avantage que ſi l'on eût gagné une bataille; car de compte fait nous fîmes dix mille priſonniers.

Cette année fut remplie d'événemens malheureux pour la France & pour l'Eſpagne. La Flandre fut perdue par la bataille de Ramillies (*a*) : l'Italie par celle de Turin (*b*), & l'Eſpagne par la levée du ſiege de Barcelone, & par notre retraite de Madrid : nous fûmes les ſeuls qui eûmes le bonheur de nous relever de notre perte.

(*a*) Le Maréchal de Villeroi commandoit l'armée du Roi.

(*b*) Le Maréchal de Marſin, qui commandoit l'armée ſous le Duc d'Orléans, y fut tué.

Je ne puis omettre une chose des plus bizarres & des plus incompréhensibles, 1706. concernant un Officier Général Portugais. Etant au mois d'Avril sur la frontiere de Portugal, il m'écrivit par un Paysan un billet, pour me dire, que, quoiqu'il ne fût pas connu de moi, il avoit tant de respect pour Sa Majesté Catholique, qu'il me donneroit avis de tout ce qui se passeroit. Ce message me surprit fort; mais comme je crus que je ne courois point de risque en établissant un commerce avec cet homme, je lui répondis très-poliment, avec assûrance de mon estime & de mon amitié; aussi fut-il très-exact à me mander à l'avance tous les différens mouvemens que les ennemis devoient faire, & cela me fut de grande utilité. Pendant que nous étions campés à Cienpozuelos, & les ennemis à Chinchon, il me fit dire qu'il avoit grande envie de me voir; qu'il le pourroit facilement quand il seroit de jour, sous prétexte de visiter les gardes, & que

1706. ſi je voulois lui envoyer quelque Officie: à un tel endroit, il s'y rendroit la nuit & viendroit me trouver chez moi : e effet, le tout s'exécuta ſelon qu'il l'avoi propoſé, & j'eus avec lui une conver ſation de deux heures, dont je fus très content, par le compte exact & détaill qu'il me rendit de l'état des ennemis & de leurs deſſeins. En prenant congé d moi, il me pria de vouloir bien con-tribuer à le faire retourner bientôt e Portugal, & me dit que, pour en venir bout, il feindroit d'être extrêmemen mal le matin que les ennemis décampe roient, & qu'il demanderoit à M. d Laſminas la permiſſion de reſter; qu'i m'enverroit un Trompette pour me prie de lui donner une garde; qu'enſuit après s'être repoſé quelque temps, pou faire ſemblant de ſe remettre, je lui ac-corderois un congé pour aller en Portu-gal. Il joua ſa comédie à merveille. M de Laſminas qui l'alla voir, le trouv tout couvert de ſang, qu'il diſoit avoi

ɔmi, & lui permit de m'envoyer de- 1706.
ander une ſauve-garde : j'accomplis
ut ce dont nous étions convenus ; &
qui eſt riſible, j'en fis l'hiver ſuivant
:change contre un de nos Officiers Gé-
:raux, priſonnier en Portugal. Ce vi-
ɔnnaire avoit en tête qu'il ſervoit le
oi ſon Maître par ce beau manege ;
r, diſoit-il, il n'eſt point de ſon inté-
t d'avoir la guerre avec l'Eſpagne ; ainſi
faut que les mauvais ſuccès lui ouvrent
; yeux, & lui fourniſſent un prétexte
ıur abandonner les alliés. L'envie d'en
rler avec les Miniſtres de Lisbonne,
plupart ſes parens, étoit une des prin-
ɔales raiſons qui lui faiſoient ſouhaiter
ardemment de retourner en Portugal.
Les Anglois avoient, cette même
mpagne, projetté de faire une deſcente
ı Guyenne, & pour cet effet ils avoient
nbarqué à Portſmouth douze régimens
infanterie, & trois cents Dragons mon-
s : outre cela, ils avoient à bord un
ɔmbre ſuffiſant d'Officiers François ré-

1706. fugiés, pour former ſix régimens d'infanterie, & quatre eſcadrons de Dragons; de plus, ils avoient beaucoup d'armes, d'outils, de munitions de guerre, une groſſe artillerie, & une ſomme très-conſidérable d'argent : neuf bataillons & trois régimens de Dragons étoient auſſi campés à Cork en Irlande pour la même fin, & les vaiſſeaux de tranſports y étoient tout prêts. Le Comte de Rivers étoit le Général de cette expédition.

Toute cette flotte devoit venir vers l'entrée de la Garonne, & le débarquement ſe devoit faire entre Blaye & l'embouchure de la Charente. Ils devoient ſe ſaiſir de Xaintes, afin d'empêcher qu'on ne pût venir ſur eux avant qu'ils euſſent le temps de ſe fortifier, & afin de pouvoir plus facilement faire couler les réfugiés vers le Quercy & les Cévennes. Selon ce que ceux-ci feroient, l'armée ſe détermineroit, & le moins qu'ils ſe propoſoient, c'étoit de brûler les vaiſ-

aux à Rochefort. Si par la révolte des 1706.
uples, ils trouvoient praticable de s'é-
blir en Guyenne, ils y auroient pen-
unt l'hiver fait passer un nombre plus
nsidérable de troupes, afin d'y avoir
ıe armée suffisante, pour s'y maintenir
faire la guerre.

J'ai cru devoir insérer dans ces Mé-
oires ce que je viens de rapporter,
ıoique hors de mon sujet, à cause que
projet a été su de peu de personnes,
que j'en ai appris le détail par un des
inistres d'Angleterre sur qui tout avoit
ulé.

Les vents contraires firent échouer ce
ojet, ainsi les troupes destinées pour
tte expédition passerent par mer au
oyaume de Valence.

Peu après mon retour à Madrid, nous
apprîmes que M. de Bay avoit surpris
lcantara, où il y avoit deux bataillons
ortugais. Cette nouvelle étoit de grande
nséquence, par rapport à la frontiere
: Portugal.

Environ le même temps, M. de Pon
1706. Lieutenant Général, que j'avois mis po
Commandant du côté de Molina d'A
ragon, voulant se montrer homme e
treprenant, se mit en campagne av
neuf escadrons, un bataillon de troup
reglées, & quelques milices, & s'avan
à Calamoche en Arragon; les ennem
ayant rassemblé un corps de troupes, l
surprirent & le battirent, il y per
trois à quatre cents hommes: le sie
Grafton, Brigadier, y fut pris.

Comme je craignis que M. de Pon
naturellement un peu étourdi, ne f
encore quelques fautes, j'y envoyai M
de Joffreville, pour commander sur tou
cette frontiere, & je lui donnai quat
régimens de Cavalerie d'augmentatio

Au commencement du mois de Ja
1707. vier, je reçus du Roi une longue d
pêche sur les projets de la campagne.

Le Duc de Noailles, qui cherch
pratique, souhaitoit d'entrer par le Rou
sillon en Catalogne avec une arm

ɔur y faire diverſion, & dans la ſuite e joindre, s'il en étoit beſoin; mais je ɔuvois que la premiere partie de ſa opoſition étoit dangereuſe, par la raiu que les ennemis qui ſe ſeroient ɔuvés préciſément entre le Duc de oailles & nous, n'avoient qu'à raſmbler toutes leurs forces, & attaquer lui des deux qu'ils auroient voulu, ıs que l'autre pût ni le ſecourir, ni voir même ce qui ſe paſſoit; de maɜre que s'ils venoient à battre l'une s deux armées, ils pouvoient après la retomber ſur l'autre. 1707.

La ſeconde partie de la propoſition Duc de Noailles étoit, ſelon moi, ıpraticable, attendu que la commuɔation qu'il prétendoit s'ouvrir par la u d'Urgel, le long de la Segre, avoit mbre d'obſtacles preſque inſurmonɔles, tant par la longueur du chemin ıe par la nature du pays, rempli de filés, de précipices & de montagnes ès-rudes.

1707. Mon sentiment étoit, qu'en fait de guerre, il falloit aller au plus sûr, & par conséquent faire entrer par la Navarre les vingt-quatre bataillons & vingt-trois escadrons que le Roi destinoit pour renforcer l'armée d'Espagne. Ces troupes auroient été toujours à portée de nous joindre ou d'être jointes par nous ; chaque jour j'aurois de leurs nouvelles & je pourrois diriger leurs mouvemens, selon qu'il me paroîtroit convenir.

Je voulois d'abord qu'elles fissent la conquête de l'Arragon, après quoi, si l'ennemi se tenoit rencoigné derriere les montagnes du royaume de Valence, j'aurois assiégé Lerida très-commodément, en faisant venir de Pampelune le canon & tout l'attirail nécessaire.

Si l'armée des ennemis passoit en Arragon, pour s'opposer à nos entreprises, je m'y serois porté avec toutes nos troupes réunies. S'ils entroient en Castille par Villena, ou en Murcie par Origuela,

ne ferois opposé à eux avec la plus
nde partie de l'armée; mais j'aurois laiſ- 1707.
le l'autre côté du Tage, un corps ſuffi-
: pour ſoumettre l'Arragon & même
Valence, ſi les ennemis s'en éloi-
ient trop.

Comme il n'étoit pas aiſé d'expliquer
ı clairement toutes choſes par lettres,
voyai au Roi le Marquis de Brancas,
réchal de Camp, pour en rendre
compte plus détaillé.

ıprès avoir donné tous les ordres
eſſaires pour les prèparatifs de la
pagne, j'allai moi-même à Molina
r y viſiter le pays & fixer mes pro-
ſur la connoiſſance que j'en aurois.
dant ce voyage je reçus un Courier
France, au ſujet de la propoſition
le Roi me fit, de faire paſſer en
agne M. le Duc d'Orléans à la tête
vingt-quatre bataillons, & vingt-
tre eſcadrons, pour commander le
ps du côté de la Navarre, ſi je le
eois à propos,

Ce Prince souhaitoit ardemment de
1707. se trouver à la tête d'une armée, afin
de réparer le malheur qui lui étoit arrivé en Italie, la campagne précédente;
son courage & son ambition lui faisoient
espérer qu'il en trouveroit des occasions;
car il faisoit plus de cas de la vraie gloire
que de la grandeur de sa naissance.

Je retournai donc au plutôt à Madrid
pour déterminer ma réponse, de concert
avec Leurs Majestés Catholiques, qui
furent charmées d'apprendre qu'ils auroient leur oncle pour Généralissime.
Nous avions eu avis que les troupes aux
ordres de Milord Rivers, arrivées quelque temps auparavant à Lisbonne, en
étoient reparties, & qu'elles venoient
à Alicante; cela nous obligea à faire
une nouvelle répartition de nos forces
pour les armées du Portugal & de la
Castille. L'Archiduc, après l'arrivée du
secours, pouvoit avoir dans l'étendue de
la Catalogne, de l'Arragon & de la Valence, soixante-neuf bataillons & qua

vingt neuf eſcadrons ; nous ne pou- 1707.
ıs lui oppoſer, à cauſe des garniſons
ıl falloit laiſſer pour la ſûreté de Ca-
& autres places, que cinquante-cinq
ıillons, & quatre-vingt dix-neuf eſ-
:ons : ainſi je propoſois que l'on nous
oindre inceſſamment par quatorze des
.illons nouvellement deſtinés pour
pagne ; que les dix autres avec les
ıt - trois eſcadrons s'aſſemblaſſent à
lela, pour de là entrer en Arragon,
même temps que nous commence-
s nos mouvemens. Quant à la per-
ıe de M. le Duc d'Orléans, je ſup-
s le Roi de l'envoyer en droiture
joindre, ne convenant pas que ce
ce fût ailleurs qu'à la tête du gros
'armée, & j'aſsûrois Sa Majeſté que
'omettrois rien pour contribuer à la
te de ſon neveu, & d'un petit-fils de
ıce. Je ſuppliois ſur-tout le Roi de
oir bien, ſans perte de temps, faire
er à Pampelune le plus d'artillerie &
nunitions de guerre qu'il ſeroit poſ-

1707. ſible, afin que ſi nous gagnions la ba taille, qui, ſelon toutes les apparences ſe donneroit à l'ouverture de la can pagne, nous fuſſions en état d'en pr fiter.

Il ne reſtoit aux ennemis en Portuga que douze bataillons, & autant d'eſc drons, ainſi nous en donnâmes par nombre au Marquis de Bay, pour le faire tête.

Le Roi approuva tout ce que j'av propoſé, & m'ayant laiſſé la nominati de l'Officier Général pour comman le corps qui devoit agir en Arragon, me déterminai en faveur de M. de Leg l'ancien Lieutenant Général, d'aut que M. d'Arenes, qui marchoit avec troupes, étoit plus ancien que M. Joffreville, ſur qui naturellement j'a rois dû jetter les yeux, tant par rapp à ſon mérite perſonnel, que parce q commandoit déjà de ce côté-là.

La flotte Angloiſe arriva à Alicant, au commencement de Février, & y c

barc

barqua les troupes qu'elle avoit à bord ;
sur quoi les ennemis, qui se trouvoient 1707.
trop resserrés dans leurs quartiers, s'étendirent à Elché, Elda, Novelda & dans plusieurs autres endroits.

Comme j'appris qu'ils rassembloient toutes les voitures de l'Arragon & de Valence, & qu'il paroissoit, par toutes leurs manœuvres, qu'ils avoient dessein de se mettre bientôt en campagne, je partis de Madrid le 15 Février, pour me rendre sur la frontiere. J'arrivai à Yécla le 23, & voyant que les ennemis étoient en grand mouvement, je fis rapprocher de San-Clementé les troupes qui étoient sur les derrieres ; & afin d'être plus en état de rassembler toutes nos forces, je retirai d'Orihuela celles qui y étoient, me contentant de mettre un bataillon dans le château : je ne laissois pas que d'être embarrassé, attendu que nos recrues n'étoient pas encore arrivées ; que nos magasins n'étoient pas encore faits, & que les voitures, pour le service des vivres,

1707. nous manquoient. Je preſſai tant que je pus le Munitionnaire général, & je tâchai de ramaſſer dans le pays de quoi aider à ſuppléer à nos beſoins.

Quelques bataillons ennemis voulurent entrer dans la Oya de Caſtalla; mais le Chevalier d'Asfeld y ayant envoyé cinq cents hommes, ils rebrouſſerent chemin; toutefois, comme cette vallée étoit très-commode, ils y marcherent avec un corps de dix mille hommes, & s'y établirent.

J'avois placé en avant le ſieur de Zéréceda avec ſon régiment de Cavalerie, comme l'Officier de l'armée le plus propre à me donner de bonnes nouvelles. Il eut avis qu'il devoit ſortir d'Alicante un gros convoi pour les troupes, qui étoient dans la Oya de Caſtella; ſur quoi il s'alla embuſquer à une demi-lieue d'Alicante, avec quatre-vingt Maîtres choiſis. Au lieu du convoi, il vit ſortir de la ville un bataillon Anglois, qu'il laiſſa approcher à cinquante pas de lui;

appercevant alors que le bataillon mar-
1oit en colonne, & les armes en ban- 1707.
ouliere sans songer à lui, qui se trou-
oit caché dans un fond entouré d'ar-
res, il débusqua tout-à-coup, & entra
toutes jambes au milieu du bataillon,
ui n'eut le temps ni de se recon-
oître, ni de se former; il en tua cent,
: prit les autres quatre cents, avec leurs
quipages. Il n'eut que quatre Cavaliers
e tués ou blessés. Cette action étoit
es plus hardies & des plus brillantes;
ais aussi il prit si bien son temps, &
t si bien profiter de la négligence des
nemis, que l'on ne peut l'accuser d'a-
oir été téméraire: c'étoit le meilleur
rtisan qui fût peut-être en Europe,
rt entreprenant, mais fort sage; il avoit
e plus un talent merveilleux pour la
onnoissance du pays, & pour les marches
: autres mouvemens de guerre: je lui
ouvois tant de bon sens, tant de capa-
té & tant de vues pour notre métier,
ue je le consultois en tout, & que sou-

1707. vent je me suis repenti de n'avoir pa suivi ses conseils. Je dois ajouter un circonstance, qui fait voir le caractere d la nation Espagnole. Le sieur Zéré céda, dès qu'il eut fait son coup, déta cha le sieur de Funbüena, Capitain dans son régiment, avec vingt Cava liers pour aller aux portes d'Alicante observer ce qui en pourroit sortir, & lui en donner avis; car, avec le peu d troupes qu'il avoit, il étoit fort embar rassé de ses prisonniers. Funbüena lu manda que tout étoit tranquille, & qu l'occasion étoit si favorable, que s'il vou loit lui envoyer vingt Cavaliers de plus il se flattoit de prendre Alicante. Zéré céda, en m'en rendant compte, m donnoit la raison de cette proposition *Porque todo le parecia pauco por su gra valor* (*a*).

Dès les premiers jours d'Avril les en

(*a*) Parce que sa grande valeur lui faisoit p roître tout facile.

emis commencerent à camper à Xativa,
ç le 8 toute leur armée vint camper 1707.
Fuente la Yguera, à quatre lieues
'Yécla; sur quoi je donnai les ordres
our faire assembler toutes nos troupes
Chinchilla, quatorze lieues en arriere
'Yécla. Le 12, les ennemis s'avancerent
Yécla, d'où le Chevalier d'Asfeld, que
y avois laissé, me vint joindre à Mon-
alegre, où j'étois campé avec une qua-
antaine d'escadrons. Les ennemis firent
ne marche de nuit pour nous y sur-
rendre; mais nos troupes en ayant été
verties à temps se retirerent à Petrola,
ç de là à Chinchilla, où j'étois résolu
'attendre de pied ferme, d'autant que
'étoit une belle plaine, & que je comp-
ois y être joint à temps par le gros des
roupes.

Les ennemis s'étoient hâtés de se
nettre en campagne, afin de tâcher d'en
enir à une bataille avant l'arrivée des
ecours qui venoient de France; mais
oyant qu'à mesure qu'ils avançoient

nous reculions, ils crurent qu'il leur
1707. étoit inutile & même dangereux d'avancer davantage, sans avoir préalablement pris Villena, & de plus qu'en l'attaquant cela me donneroit peut-être envie de marcher au secours, & à eux, par conséquent, occasion de batailler. Ils remarcherent donc le 16 de Montalegre, & se camperent le 18 devant Villena, où je n'avois laissé que deux cents hommes aux ordres du sieur Grossetête, Capitaine dans Charolois. Le château avoit de bonnes murailles flanquées par de grosses tours; les ennemis crurent que la ville s'étant rendue à leur arrivée, le château ne demandoit pas grande cérémonie; mais le Commandant les obligea à ouvrir la tranchée, & à faire des batteries; ainsi la siege traînoit en longueur.

Cependant toutes nos troupes étant arrivées à Chinchilla, je remarchai en avant le 18, & le 19 nous campâmes à Montalegre, où nous fûmes obligés, faute de vivres, de séjourner jusqu'au 23.

Comme je craignois pour Villena, je détachai deux mille cinq cents hommes de pied & quatre cents chevaux, pour aller attaquer Ayora à trois lieues de nous, afin d'échanger cette garnifon contre celle de Villena, que je fuppofois devoir être prife. Le Comte de Pinto, Maréchal de Camp, qui commandoit ce détachement, fut obligé de faire des batteries contre le château; mais le 23, en arrivant à Almanza, ayant appris que le fiege de Villena étoit levé, je ne doutai plus qu'ils ne vinffent à moi, ainfi je renvoyai en diligence chercher le détachement d'Ayora, qui ne rejoignit que le 25 au matin. En effet, ce même jour qui étoit le lendemain de Pâques (*a*), les ennemis parurent en colonnes vers les huit heures du matin, & fe mirent en bataille vis-à-vis de nous dans la plaine, entre Almanza & 1707.

(*a*) Le Marquis de Lafminas, & Milord Galloway, étoient les Généraux.

1707. Caudeté ; ils avoient mêlé cavalerie & infanterie : pour nous, nous étions rangés sur deux lignes à la maniere ordinaire. Le canon de notre droite commença à tirer à trois heures ; mais à peine eût-il tiré vingt volées, que les ennemis ayant passé un grand ravin, qui étoit devant leur gauche, occuperent la hauteur où étoit cette batterie ; sur quoi j'ordonnai que notre armée s'ébranlât pour charger. Le combat commença par la droite ; notre cavalerie chargea la gauche des ennemis avec tant de valeur qu'elle la renversa ; mais l'infanterie ennemie fit un si grand feu sur nos gens qu'ils furent obligés de se retirer : toutefois notre cavalerie se rallia & rechargea encore celle des ennemis, qui s'étoit réformée à la faveur de son infanterie : à cette charge les ennemis furent encore culbutés ; mais le feu des bataillons contraignit de rechef notre cavalerie à se retirer. Voyant qu'il feroit difficile sans infanterie de rien faire à cette droite, je

is avancer de la seconde ligne la brigade du Mayne, que commandoit M. de Bulkeley; elle chargea l'infanterie ennemie & la défit entierement : notre cavalerie chargea en même temps, & alors la gauche des ennemis fut totalement mise en déroute. 1707.

Notre gauche, commandée par M. d'Avaray, avoit fait plusieurs charges; mais quoiqu'elle eût gagné du terrein, & qu'elle fût même soutenue de la brigade de la Sarre, elle n'avoit pu rompre les ennemis. Notre droite, après avoir tout battu devant elle, s'étant venu mettre en bataille sur le flanc gauche de la droite des ennemis, ils voulurent se retirer, mais nous les serrâmes de si près, que bientôt ils se débanderent, & se sauvant à bride abattue, leur infanterie fut toute taillée en piece.

Les affaires n'avoient pas eu un pareil succès dans le centre, où les ennemis avoient battu le gros de notre infanterie, & même deux de leurs bataillons, ayant

1707. pénétré nos deux lignes, s'étoient avancés jusqu'aux murs d'Almanza. Don Joseph Amézaga, Maréchal des Logis de la Cavalerie, y accourut avec deux escadrons d'Ordénes Viejo, les chargea & les défit. Le reste de l'infanterie ennemie, voyant que la nôtre se rallioit, qu'il y avoit des brigades qui n'avoient pas chargé, que leur aile gauche étoit battue, & que l'aile droite s'en alloit fort en désordre, voulut se retirer; mais dans la retraite plusieurs bataillons furent chargés & taillés en pieces. Le Comte de Dona, Maréchal de Camp, gagna une montagne couverte de bois avec treize bataillons, & le lendemain matin, se voyant investi sans espérance de se pouvoir sauver, il se rendit prisonnier de guerre.

Cette victoire fut complette; les ennemis y eurent cinq mille hommes de tués: on leur fit près de dix mille prisonniers: on leur prit cent vingt drapeaux & étendards, toute leur artillerie

& la plupart de leurs bagages, auxquels ils avoient fait prendre le matin la route de Fuenté la Yguerra. Parmi les priſonniers, il ſe trouva ſix Maréchaux de Camp, autant de Brigadiers & vingt Colonels. Milord Galloway, Général des Anglois, y perdit un œil; il devoit même être pris, mais il trouva moyen de s'échapper. Notre perte en tout montoit environ à deux mille hommes. Les ſieurs d'Avila, de Polaſtron & de Sillery, Brigadiers, y furent tués; le Duc de Sarno, Maréchal de Camp, & le Marquis de Saint Elme, Brigadier, y furent bleſſés. 1707.

Le Duc d'Orléans, qui s'étoit arrêté à la Cour avant de partir, & qui, au lieu de venir en droiture à l'armée, ainſi que je le lui avois propoſé, avoit voulu paſſer à Madrid pour y voir la Reine, ſa niece, arriva le jour même de la bataille à Albaceté, à douze lieues d'Almanza, & nous joignit le lendemain 26. S. A. R. pour profiter de la victoire, prit la réſolution d'entrer

dans le Royaume de Valence, de l'autre
1707. côté du Xucar, avec trente-ſept bataillons & cinquante eſcadrons. M. d'Aſfeld avec treize bataillons & vingt-ſix eſcadrons, devoit marcher à Xativa, pour ſe rendre maître de tout le pays en deçà de cette riviere. Les troupes, venant de France, devoient entrer en Arragon & marcher droit à Sarragoſſe; après quoi, ſelon le projet que j'avois fait l'hiver, nous devions entreprendre le ſiege de Lérida.

La difficulté des ſubſiſtances étoit notre plus grand embarras; ainſi il fallut quelques jours pour nous arranger; mais comme nous n'avions plus d'ennemis à craindre, nous crûmes que nous pourrions fonder nos eſpérances ſur les vivres que nous trouverions dans le pays, où nous allions entrer, d'autant qu'il n'étoit pas poſſible d'en faire venir de Caſtille.

En conſéquence, le 28, nous nous mîmes en marche, & après avoir paſſé

e Xucar à Alcala del Rio, nous arri-
âmes le 2 de Mai, devant Requena; 1707.
a garnifon compofée de deux bataillons
e rendit prifonniere de guerre.

Nous continuâmes notre marche pour
ntrer par Bunnol dans le Royaume de
Valence, fur quoi les ennemis fe reti-
erent avec les débris de leur armée du
ôté de Tortoze. Dès que nous fûmes à
Cheflé à quatre lieues de Valence, nous
îmes fommer cette ville de fe fou-
nettre, afin d'éviter les malheurs d'un
ege. Les Magiftrats envoyerent des
Députés, qui prêterent obéiffance le
uit, & auffi-tôt nous y envoyâmes le
eur Deluallé, Lieutenant Général, avec
ix bataillons & fept efcadrons pour en
rendre poffeffion. Tout le pays, à
'exemple de la Capitale, s'empreffa de
enir fe foumettre.

S. A. R. voyant qu'il n'y avoit plus
le difficulté dans la conquête du
Royaume de Valence, repartit le 9 pour
e rendre par Madrid en Navarre, & fe

mettre à la tête de l'armée qu'y raſ-
1707. ſembloit le ſieur de Legal. Ce Prince arriva à Tudela en peu de temps, & ſe mit auſſi-tôt en marche pour Sarragoſſe. Le Comte de la Puebla, Lieutenant Général, qui y commandoit pour l'Archiduc, ſe retira à ſon approche, & tout l'Arragon ſe ſoumit dans l'inſtant.

Je ne dois pas omettre une circonſtance ſinguliere. Le Comte de la Puebla pour tâcher de contenir les Peuples le plus long-temps qu'il pourroit, & par-là retarder la marche du Duc d'Orléans fit accroire aux Habitans de Sarragoſſe que les bruits que l'on faiſoit courir d'une nouvelle armée, venant de Navarre, étoient ſuppoſés, & même que le camp, qui paroiſſoit, n'avoit rien de réel ; que ce n'étoit qu'un fantôme formé par art magique ; ſur quoi le Clergé alla en proceſſion ſur le rempart, & de là, après beaucoup de prieres, exorciſa les prétendus ſpectres que l'on voyoit. Il eſt étonnant que le Peuple

fût assez crédule pour donner dans une pareille imagination, dont il ne fut détrompé que le lendemain, lorsque les Hussards de l'armée du Duc d'Orléans, ayant poussé vivement une garde de Cavalerie de la Puebla jusqu'aux portes de la ville, y couperent plusieurs têtes. Alors la peur les saisit, & les Magistrats partirent au plutôt pour se soumettre à S. A. R. Je n'aurois pas cru ce que je viens de raconter, si je n'en avois été assuré à Sarragosse même, par tous les principaux de la ville. 1707.

Cependant après avoir amassé quelques farines à Valence, je m'avançai devers l'Ebre avec trente bataillons & quarante escadrons, afin de pousser tout-à-fait les ennemis de l'autre côté de cette riviere, nettoyer totalement le Royaume de Valence, & ensuite joindre Mgr. le Duc d'Orléans. Le Marquis de Lasminas & le Comte de Galloway se retiroient devant moi, à mesure que j'avançois.

1707. Je donnai au Chevalier d'Asfeld le commandement général du Royaume de Valence, & augmentai ſon corps de troupes juſqu'à vingt bataillons & trente-ſix eſcadrons, afin qu'il fût en état de ſoumettre tout le pays, & de faire tête aux ennemis, s'ils vouloient y rentrer, lorſque je ſerois paſſé en Arragon.

Enfin, le 23, j'arrivai vis-à-vis de Tortoze ; je chaſſai les ennemis d'un fauxbourg qu'ils occupoient en deçà de l'Ebre, & je donnai ordre pour qu'on attachât le mineur à un ouvrage qui couvroit le pont de bateaux, afin d'empêcher que les ennemis ne puſſent repaſſer cette riviere & nous inquiéter. Ils défirent d'eux-mêmes le pont de bateaux ; mais l'ouvrage ne fut pris qu'après mon départ.

J'attendois l'arrivée du Chevalier d'Asfeld, avant que de quitter tout-à-fait le Royaume de Valence ; il avoit aſſiégé Xativa, dont les Habitans, ſoutenus de ſix cents Anglois, ſe défen-

lirent avec une opiniâtreté incroyable.
L'on ne put jamais les engager à se 1707.
rendre, de maniere que la brêche faite,
& nos troupes s'y étant logées, il fallut
mener du canon pour ruiner les re-
tranchemens qu'ils avoient faits en ar-
riere : il fallut même attaquer rue par
rue, & maison par maison; ces enragés
se défendoient par-tout avec une bra-
voure & une fermeté inouie : enfin,
après quinze jours de siege & huit jours
que nos troupes étoient dans la ville,
on s'en rendit totalement maître, l'épée
à la main. Nombre d'Habitans furent
tués, & sur-tout des Moines; ce qui
se put sauver se retira derriere une pre-
miere enceinte du château. M. d'As-
feld fit mettre du canon en batterie pour
faire brêche, sur quoi le Comman-
dant Anglois demanda à capituler pour
les Habitans; mais comme on ne voulut
point donner d'autres conditions que
celles de se soumettre à la discrétion de
S. M. C., l'Anglois se retira avec sa gar-

nifon dans l'enceinte intérieure du châ
1707. teau, & les Habitans mirent bas le
armes.

Pour imprimer de la terreur, & pré venir par un exemple févere une pa reille obftination, je fis totalemeut dé truire la ville, n'en laiffant uniquemen que la principale Eglife, & je renvoy en Caftille tous les habitans, avec de fenfe de jamais revenir dans leur pay Le Chevalier d'Asfeld, enfuite de cet expédition, laiffa le fieur de Mahony Maréchal de Camp, pour bloquer château & foumettre ce qui étoit l'autre côté du Xucar; puis il fe rend en diligence au camp, vis-à-vis Tortoze.

Alcira, pofte important par fon un que pont fur le Xucar, & le châte de Xativa, fe rendirent peu après, condition que leur garnifon feroit con duite en Catalogne.

Je n'avois pu me mettre en marc que le 29 Mai, à caufe des arrange

nens de vivres qu'il me falloit nécef-
airement tirer du pays, ne pouvant en 1707.
aire venir de la Manche où étoient nos
nagafins à foixante lieues de là.

Je traverfai auprès de Cherta les
nontagnes qui féparent la Valence de
Arragon, afin de remonter l'Ebre & de
ne joindre à Mgr. le Duc d'Orléans.
es Soumettans du pays & les Miquelets
e préfenterent derriere des coupures,
u'ils avoient faites dans les endroits les
lus difficiles; mais nos Grenadiers les
nirent bientôt en fuite. Dès que nous
îmes forcé ces paffages, toutes les
illes des environs vinrent à l'obéiffance,
t j'appris que S. A. R. s'étoit rendu
naître de Sarragoffe, le 25 : fur quoi je
s plufieurs détachemens, tant pour
onner de mes nouvelles à ce Prince,
ue pour trouver des grains & ramaffer
es bateaux à Cafpé, où je comptois
affer l'Ebre. Les ennemis me côtoye-
ent d'abord, la riviere entre deux, &

ensuite toute leur Cavalerie alla se
1707. camper auprès de Lérida.

J'arrivai, le 4, à Caspé, & le six Juin je me rendis à Sarragosse, au moyen de relais que j'avois fait mettre, & après y avoir concerté toutes choses avec S. A. R., je retournai le 8 à Caspé.

Pour aller en avant il falloit s'assûrer des vivres ; & pour faire une entreprise il falloit du canon & des munitions de guerre : c'est ce qu'il n'étoit pas facile de régler ; car, malgré ce que j'avois écrit l'hiver à M. de Chamillart, l'on n'avoit point fait voiturer d'artillerie à Pampelune.

Mgr. le Duc d'Orléans donna tous les ordres possibles, pour tâcher d'y remédier ; mais il n'y avoit pas moyen d'en avoir de long-temps : ainsi nous résolûmes de nous avançer toujours avec l'armée, afin d'éloigner l'ennemi, & de bloquer Lérida, en attendant que nous en pussions former le siege. S. A. R. se dé

ermina aussi à faire passer en Castille
lix bataillons François aux ordres du 1707.
Marquis de Brancas, afin de mettre le
Marquis de Bay plus en état de reprendre
Ciudad-Rodrigo, & de pousser la guerre
ivement en Portugal.

Le 11 & le 12, je passai l'Ebre dans
es bateaux que j'avois accommodés ex-
rès, & le 14, je campai à Candasnos,
ù Mgr. le Duc d'Orléans me joignit le
endemain.

Nous marchâmes le 18 à Ballovar sur
a Cinca, afin d'être en état de la passer,
ès qu'elle feroit guéable; car la fonte des
eiges l'avoit extrêmement grossie: les
nnemis étoient campés de l'autre côté
e la riviere, en plusieurs corps diffé-
ens, vis-à-vis des principaux gués,
ns aucune infanterie; mais il fallut
rendre patience; ne pouvant faire de
ont pour aller à eux, nous nous con-
entâmes de nous étendre depuis Fraga
isqu'à Estriché. Le sieur d'Arennes,
Lieutenant Général, fut détaché pour

assiéger la ville & château de Méqui-
1707. nença, qu'il prit au bout de quelques jours. Le château de Mirabet fut aussi obligé de se rendre, aussi bien que celui de Monçon.

Le 1.er de Juillet, M. de Legal, qui commandoit à Estriché, passa au gué vis-à-vis de son camp, & chassa les ennemis qui se retirerent en grand désordre du côté de Lérida : il fit quelques prisonniers. Nous passâmes en même temps la Cinca à Fraga, dont on se saisit; après quoi on y rétablit le pont que les ennemis avoient brûlé.

Le sieur d'Arennes fit remonter la Segre aux bateaux que nous avions dans l'Ebre, & par ce moyen, ayant passé la dite Segre, au dessous de sa jonction avec la Cinca, il alla se camper à la Granja, & établit un pont sur la Segre, auprès de Scarpé. Les ennemis, qui comptoient se maintenir de l'autre côté, se replierent sous Lérida; mais, comme nous y passâmes avec la plus grande partie de l'ar

ıée, ils ne jugerent pas à propos de se
ıſſer enfermer dans cette place, & ſe 1707.
tirerent plus avant en Catalogne, nous
ıandonnant la plaine d'Urgel, d'où
ous tirâmes des ſecours infinis par la
odigieuſe quantité de grains que nous
trouvâmes. Nous repaſsâmes enſuite
Segre, afin d'être plus tranquilles
ndant les grandes chaleurs, d'autant
e nous ne pouvions de très-long-
nps eſpérer d'avoir l'artillerie & les
ınitions néceſſaires pour un ſiege. D'a-
rd le quartier général fut à Algoira;
ıis enſuite nous le tranſportâmes à Ba-
uier, où nous avions établi deux
ıts ſur la Segre, pour la commodité
: fourrages. Nous laiſsâmes des trou-
à Algoira, à Alcaras, à Fraga & à
ınçon, pour la ſûreté de notre com-
nication avec l'Arragon.

Le Chevalier d'Asfeld avoit aſſiégé
nia, ville ſituée ſur la mer; mais
ès avoir été repouſſé par trois fois à
ſaut général qu'il avoit donné, il crut

ne devoir pas s'opinâtrer davantage &
1707. faire périr ses troupes : ainsi le 20 d
Juillet il leva le siege, laissant seulemen
quelques troupes pour contenir la garni
son de cette place.

Les Généraux ennemis se plaigniren
fort & menacerent de représailles de
part du Duc de Marlborough en Flan
dre, sur ce que nous fîmes faire un gran
tour aux garnisons de Xativa & d'Alcir
composées de quinze cents hommes,
lieu de les faire passer par le plus cou
en Catalogne. Nous étions en droit
leur faire prendre tel chemin qu'il no
plaisoit, le contraire n'étant pas stipu
dans les capitulations ; nous aurio
même été en droit de les arrêter ent
rement ; car plusieurs Officiers & So
dats s'étoient jettés dans les montagn
de Valence, & s'étoient joints aux M
quelets qui nous incommodoient fo
ce qui étoit contre toutes les regles
la guerre.

Le 18 Août, je reçus ordre par
Cour

Courier du Cabinet de me rendre diligemment en Provence, afin d'y servir fous Monfeigneur le Duc de Bourgogne, qui devoit marcher au fecours de Toulon, que le Duc de Savoie affiégeoit. Le Maréchal de Teffé, qui commandoit fur cette frontiere, étoit campé auprès de Toulon avec partie de fon armée, & nous devions concerter les moyens de rechaffer les ennemis, dès que les fecours, qui marchoient de tous côtés, feroient arrivés. Le fieur d'Arennes avoit été détaché, quelques jours auparavant, pour s'y rendre avec douze bataillons, & autant d'efcadrons. Je partis le 19, & fis toute la diligence poffible, paffant par Sarragoffe, Pampelune, Saint-Jean-Pié-de-Port, Pau & Touloufe. J'appris auprès de Béziers la levée du fiege de Toulon; ainfi, après m'être repofé deux jours, les chaleurs étant exceffives, je repris le chemin d'Efpagne, & rejoignis Son Alteffe Royale auprès de Lérida, dans le mois de Septembre. Malgré tous les foins que 1707.

ce Prince s'étoit donnés pour tâcher de
1707. ramasser l'artillerie, & toutes les choses nécessaires pour un siege, il manquoit presque de tout; toutefois il vouloit absolument attaquer Lérida, & vouloit même ouvrir la tranchée, deux jours après mon arrivée. Sur les représentations que je lui fis, il différa jusqu'au retour des troupes du sieur d'Arennes & l'arrivée de six bataillons de Castille car notre infanterie étoit si foible, qu'elle n'auroit pu fournir à relever la tranchée & aux travailleurs. Outre le siege de la ville, nous avions encore celui du château, excellent par sa situation : nous n'avions que quinze pieces de canon fort peu de poudre, & trois mille outils, de maniere qu'il étoit à craindre qu'après avoir achevé de ruiner l'armée nous nous trouvassions sans Lérida, & sans avoir eu le temps d'accommoder notre frontiere de Valence & d'Arragon. Néanmoins Son Altesse Royale voulant absolument en courir tous les

risques, nous ouvrîmes la tranchée à la ville, la nuit du 2 au 3 d'Octobre. Il y 1707.
avoit du côté de notre attaque deux enceintes bastionnées, qui se joignoient pourtant à l'angle auprès de la riviere. Il n'y avoit nulle part ni fossé, ni chemin couvert, ni ouvrage extérieur, hors une contre-garde, qui couvroit l'angle, où se joignoient les deux susdites enceintes. Nous dressâmes des batteries contre cet ouvrage, & ayant fait breche, aussi-bien qu'au corps de la place, nous y donnâmes l'assaut le 12 au soir. L'on s'y logea, malgré la vive résistance & le gros feu des assiégés; rien ne pouvoit alors nous empêcher d'entrer dans la ville; mais je conclus à attendre au jour, crainte qu'il n'arrivât quelque désordre, qui nous auroit pu faire perdre beaucoup de monde, & peut-être même courir le risque d'être rechassés, d'autant que vers le milieu de la ville il y avoit encore une enceinte. Pendant la nuit les ennemis attaquerent plusieurs fois notre

logement, mais ils furent toujours re-
1707. poussés avec perte.

Le Prince de Darmstadt, qui commandoit dans la place, fit une faute considérable, dont nous ne profitâmes pas, n'en ayant pas été instruits : il avoit fait sortir toute sa garnison entre la ville & la Segre dans un chemin couvert qui protégeoit ce côté-là, d'où il faisoit faire un feu terrible sur nos gens. Si nous avions poussé en avant, ou coulé le long du rempart, les ennemis se seroient trouvés pris comme dans un trébuchet, & le château n'auroit pu tenir, n'y ayant que cinquante hommes de garde. Le sieur Wills, Maréchal de Camp Anglois, ayant représenté au Prince de Darmstadt le danger qu'ils couroient, sans pouvoir l'en convaincre, ramena ses troupes au château ; sur quoi l'Allemand fut obligé d'en faire de même des siennes. Le jour venu, nos troupes entrerent dans la ville sans opposition, & le pillage fut immensé ; car tout le pays s'y étoit réfu-

gié. Ce que le Prince de Darmſtadt fit à l'égard des habitans, étoit choſe inouie. Il auroit dû faire battre la chamade pour tâcher d'obtenir quelques conditions pour eux, & empêcher le ſac. 1707.

Nous nous déterminâmes enſuite à attaquer le château par le côté de la campagne, & nous nous contentâmes, du côté de la ville, d'établir des poſtes pour empêcher les ſorties. L'on ouvrit la tranchée le 16 Octobre, les batteries tirerent peu de jours après, & le 11 Novembre la place capitula.

Les ennemis avoient raſſemblé une eſpece d'armée à Tarraga, pour faire ſemblant de vouloir ſecourir Lérida; ſur quoi il y eut entre nous quelques conteſtations ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Son Alteſſe Royale vouloit laiſſer quelques troupes devant la place, & marcher avec le reſte aux ennemis pour les combattre; mais je ne pouvois être de ce ſentiment par bien des raiſons: je ſoutenois que, ſelon toutes les apparences, les

1707. ennemis ne nous attendroient pas, & qu'ainſi il ne convenoit point, dans cette ſaiſon avancée, de perdre un inſtant de tems à pouſſer vigoureuſement le ſiege; que de plus l'on n'eſt jamais ſûr de gagner une bataille; que ſi nous la perdions, l'Eſpagne étoit perdue; & que ſi nous la gagnions, nous n'en pouvions tirer d'autre profit que de prendre Lérida, attendu le manque de munitions de guerre & de bouche; qu'ainſi, puiſque nous étions maîtres de la ville, il valoit beaucoup mieux réunir toutes nos forces en deçà de la Segre, que les ennemis auroient de la peine à paſſer; après quoi nous ſerions toujours les maîtres, ou de nous maintenir dans notre camp qui étoit très-fort, ou d'en ſortir pour combattre, quand les ennemis ſeroient plus à portée de nous. Son Alteſſe Royale ſe rendit à mon avis, & nous repaſsâmes la Segre.

Les ennemis, peu de jours après, s'avancerent à la Borjas, à trois lieues de

nous, avec une vingtaine de bataillons & soixante-dix escadrons : ils vinrent même le 1.er de Novembre avec toute leur cavalerie sur les hauteurs vis-à-vis de nous, pour nous reconnoître. 1707.

Le sieur de Cerezeda, qui avoit été détaché le matin avec cent cinquante chevaux, les ayant rencontrés, fit si bien par ses manœuvres, qu'il attira à une demi-lieue du gros deux cents chevaux, qui composoient leur avant-garde, & retournant tout-à-coup sur eux, les chargea, les battit, en tua cinquante sur la place, & en prit autant, après quoi il se retira tout doucement devant eux jusqu'au camp.

Dès que les ennemis apprirent la prise de Lérida, ils se retirerent à Cervera. Son Altesse Royale partit pour Madrid le 22 de Novembre. Elle auroit fort souhaité faire le siege de Tortoze avant la fin de la campagne, mais cela étoit impossible. Je ne songeai donc plus qu'à établir & assûrer les quartiers d'hiver.

Pour cet effet, je détachai M. d'Arennes
1707. pour aller assiéger Morella : cette place, par sa situation, & vu notre manque d'artillerie, n'étoit pas facile à prendre; je fus même obligé d'y aller faire un tour, l'affaire tirant en longueur; mais enfin, le 17 de Décembre, elle se rendit à M. d'Arennes.

Je chargeai M. d'Asfeld de la garde du Royaume de Valence, & de tout le pays, entre la mer & les montagnes de Morella jusqu'à l'Ebre; je laissai M. de Louvigny, Maréchal de Camp, à Lérida; M. de Legal, Lieutenant Général, à Sarragosse, pour commander dans l'Arragon, & je me rendis ensuite à Madrid pour y concerter avec Son Altesse Royale & les Ministres d'Espagne les préparatifs pour la campagne prochaine. J'avois demandé permission au Roi, d'aller, pendant l'hiver, faire un tour en France : S. A. R. l'avoit aussi demandée pour elle, & cela nous fut accordé. Ainsi nous partîmes tous deux;

mais le Roi d'Eſpagne, alarmé de ſe trouver ſans Général pendant l'hiver, 1707.
envoya un Courier à Verſailles, & par le retour j'eus ordre de reſter : en même temps M. de Chamillart me marqua, par une lettre particuliere, que le Roi avoit intention de m'employer ailleurs qu'en Eſpagne, la campagne d'après. Je revins donc à Madrid, où je ne reſtai que quatre jours; puis je pris la route de Valence, afin d'y viſiter les quartiers & la frontiere. Avant de me mettre en chemin, j'appris que le régiment de Louvigny, qu'on avoit placé, contre mon ordre, à Benavarry, en Ribagorze, avoit été enlevé par les ennemis. C'étoit dommage, car il étoit bien composé en Officiers & Soldats, tous Allemands.

Le Roi d'Eſpagne me donna, incontinent après la bataille d'Almanza, les villes de Liria & de Xerica avec toutes leurs dépendances. Il les érigea en Duché avec la Grandeſſe de la premiere Claſſe pour moi & mes deſcendans. Ces

terres avoient été autrefois les apanages
1707. des feconds fils des Rois d'Arragon. Le Gouvernement de la Province du Limoufin étant venu à vaquer par la mort du Comte d'Auvergne, le Roi me le donna dans l'inftant, fans attendre que ni moi, ni mes amis euffent feulement le temps de le demander.

Après avoir vifité la frontiere de Valence du côté de Tortofe, où l'on avoit fait des lignes pour empêcher les irruptions des ennemis, je me rendis à Sarragoffe où étoit le quartier général : de là j'allai à Lérida voir & ordonner des fortifications : puis ayant eu ordre de la Cour de retourner en France, dès que Monfeigneur le Duc d'Orléans arriveroit, & cela fans prendre congé du Roi d'Efpagne, ni même l'en avertir d'avance, de peur qu'il ne voulût me retenir, je me rendis à Pampelune vers le milieu de Février, fous prétexte d'aller au devant de Son Alteffe Royale, & le lendemain qu'il y arriva, je partis pour

Bayonne, me contentant d'écrire à Sa Majesté Catholique, pour lui rendre 1707.
compte des ordres que j'avois reçus. Je suis persuadé qu'on m'en a su fort mauvais gré à Madrid; mais je n'avois point demandé l'ordre que je venois de recevoir, & je ne pouvois le communiquer, sans manquer au secret que je devois au Roi.

Fin du Tome premier.

NOTES
POUR
LES MÉMOIRES
DU MARÉCHAL
DE BERWICK.

TOME PREMIER.

N°. I.

M. HUME, Hist. de la Maison de Stuart, tom. 3, pag. 417, *in*-4., dit : » Le Prince » d'Orange avoit gardé, depuis son mariage » avec la Princesse Marie d'Angleterre, *une con-* » *duite prudente, digne du grand fond de sens* » *dont il étoit éminemment partagé.* Egale- » ment éloigné de causer du mécontentement » aux Factieux, & de donner de l'ombrage au » Prince qui remplissoit le trône, son penchant » ne le portoit pas moins que son intérêt, à » s'employer avec une assiduité constante aux » affaires du Continent, sur-tout à susciter des

obſtacles à la grandeur du Monarque François, contre lequel il avoit conçu depuis longtems, par un mêlange de raiſons perſonnelles & politiques, la plus violente animoſité. Cette conduite avoit flatté les préventions de toute a nation Angloiſe; mais étant contraire aux nclinations de Charles, qui cherchoit la paix our plaire à la France, elle avoit beaucoup liminué pour lui la faveur & l'affection de ce Monarque. Jacques, après la mort de ſon rere, s'étoit cru ſi intéreſſé à bien vivre avec héritier apparent, qu'il avoit donné au Prince uelques témoignages d'amitié; & de ſon ôté, *le Prince avoit rempli tous les devoirs e reſpect & d'attachement pour le Roi.* A la remiere nouvelle de l'invaſion de Monmouth, s'étoit hâté de faire paſſer la mer à ſix régiens de troupes Angloiſes, employés au ſerice de la Hollande. Il avoit offert de prendre commandement des troupes du Roi contre les ebelles: & quoiqu'il déſapprouvât beaucoup s maximes de l'adminiſtration de Jacques, ne s'étoit jamais permis d'en parler, ni d'autriſer par la moindre apparence de faveur les jets de plainte, qu'on s'efforçoit de répandre ıns toute la Nation; c'étoit à la priere du oi même que le Prince avoit commencé à endre part aux affaires du Royaume. «

C'eſt ainſi que les meilleurs Hiſtoriens

écrivent ſouvent d'imagination. On trouve tou le contraire de cela dans *les Mémoires de Jac ques II, écrits de ſa propre main*, dont M Macpherſon vient de publier des extraits e Angleterre, & auſſi dans *les négociations im primées de M. le Comte d'Avaux.* On y vo que le Prince d'Orange, depuis ſon mariag avec la Princeſſe Marie, eut toujours les yeu fixés ſur le trône d'Angleterre ; qu'il ſe lia av tous les Factieux du pays, avec les Shaftsbury les Monmouth, les Sidney, &c. ; qu'il les en couragea dans tous leurs excès, eſpérant par c moyen, non-ſeulement exclure le Duc d'Yor de la ſucceſſion à la Couronne, mais mên parvenir à la Régence, du vivant du R Charles, en le forçant à une dépendance ſe vile du Parlement. Après la mort de Charles I il encouragea le Comte d'Argyle & le Duc c Monmouth dans les entrepriſes, qui les co duiſirent ſur l'échafaud : en voici les preuves.

Extrait des Mémoires du Roi Jacques, écrits de ſa propre main, d'après le re cueil de papiers originaux, imprim par M. Macpherſon, tom. 1.

» Le Prince d'Orange avoit toujours regar
» le Roi actuellement régnant (Jacques II),
» le Duc de Monmouth, qui prétendoit à

Couronne, comme deux obstacles à ses vues: c'est pourquoi Fagel, le Pensionnaire de Hollande, lui avoit conseillé autrefois de les commettre l'un avec l'autre, parcequ'à tout événement il seroit sûr de trouver son avantage: si le Duc de Monmouth réussissoit & venoit à bout de se mettre en selle, il seroit facile à lui, qui étoit Protestant, & en même temps héritier apparent par le droit de sa femme, de le désarçonner; que si au contraire le Duc de Monmouth succomboit, il se trouveroit délivré d'un dangereux rival, & seroit joint par tout son parti; ce qui se vérifia dans la suite: ainsi il fit tout ce qu'il put pour enflammer l'ambition & la fureur de ce jeune homme, & le poussa en avant comme une victime qu'il destinoit à la boucherie, jouant lui-même un jeu sûr. "

» Le Roi (Jacques II) avoit été informé, durant la vie du feu Roi, par un nommé Maupouleam, leur compagnon de table, de l'amitié & de l'étroite correspondance entre le Prince d'Orange & le Duc de Monmouth: le feu Roi en ayant été instruit, dit à cette occasion, qu'*il s'étonnoit comment deux hommes, qui visoient à la même chose, pouvoient être si bons amis & convenir si bien ensemble.* " *Ibid.*

Lorsque Monmouth fut pris, il écrivit, sur *Ibid.*

» la route au Roi pour demander d'être admi
» en sa présence, disant qu'il avoit quelqu
» chose à lui révéler, qui lui procureroit u
» regne heureux. Ralph (Radulphe) Sheldo
» fut envoyé pour lui parler. Le Duc lui de
» manda, qui avoit le plus la confiance du Roi
» Sheldon répondit, que c'étoit Sunderlan
» Monmouth alors se frappant la poitrine dar
» sa surprise, dit : *Comme j'espere en Dieu*
» *promit de me joindre.* Il pria Sheldon d'en ir
» former le Roi, & dit, qu'il lui nommeroit s
» complices, puisqu'il voyoit que quelques-u
» avoient sa confiance. Pendant que Sheldon,
» retour, en rendoit compte à Sa Majesté, Su
» derland, sous prétexte d'affaires, entra dans
» cabinet : Sheldon s'arrêta tout court, & d
» manda à parler au Roi en particulier : mais
» Roi dit, qu'il pouvoit tout dire devant ce Se
» gneur. Sheldon fut très-embarrassé, mais
» décida à faire son rapport. Sunderland par
» frappé d'abord, mais se remettant aussi-tôt
» il dit avec un éclat de rire : si c'est là to
» ce qu'il a à révéler, il n'en tirera pas gra
» profit. "

Ibid. » Plusieurs personnes, entr'autres la Rei
» Douairiere, appuyerent la demande du D
» de Monmouth, & engagerent le Roi à co
» sentir à le voir contre son opinion ; ce qu
» n'auroit pas dû accorder, s'il n'étoit pas da

» l'intention de lui faire grace : il desiroit l'entendre plus amplement au sujet de ce que » Sheldon avoit rapporté. Il est étonnant que » Mylord Sunderland ne s'y soit pas opposé : » on a dit depuis que sous main il donna des » assûrances au Duc de Monmouth de son pardon, s'il persistoit à ne rien dire ; & qu'après » lui avoir ainsi ôté toute créance, en l'engageant » à se contredire, il eut soin de le faire expédier » le plutôt possible. "

» Bentinck fut envoyé, de la part du Prince » d'Orange, pour féliciter le Roi sur la prise de » Monmouth. Il fut dans une agonie terrible, » quand il apprit que le Roi avoit consenti à » voir Monmouth ; & quoiqu'il sût ensuite que » le Duc n'avoit rien révélé, il n'eut de repos » que lorsqu'il vit sa tête à bas. Cela fut si visible à tout le monde, que Mylord Dartmouth, revenant de l'exécution & en rendant compte au Roi, lui dit, qu'il étoit débarrassé d'un ennemi, mais qu'il lui en restoit un plus puissant & plus dangereux. " *Ibid.*

Voyez aussi les Mémoires de M. le Comte Avaux, tom. 1, pag. 49, 63, 75, 157 ; m. 2, pag. 90, 159 ; tom. 3, pag. 52 ; m. 4, pag. 1, 17, 28, 31, 59, 105, 106, 13, 120, 131, 133, 146, 181, &c. Nous : citerons que deux ou trois de ces textes ur la conviction de ceux qui peuvent n'avoir

pas ſous les yeux les Mémoires ſuſdits.

» Voilà ce qui s'eſt paſſé dans les Etats Généraux
» à l'égard de la France. Pour ce qui eſt de l'An-
» gleterre, *on a vu le deſſein que le Prince d'O-*
» *range a formé, depuis l'année 1679, d'uſurper*
» *cette Couronne ſur ſon beau-pere, & de ſe*
» *faire déclarer Régent du vivant du Roi Charles*
» *ſon oncle, & la négligence que le feu Roi*
» *d'Angleterre a eu là-deſſus.* " Tom. 4, pag. 1.

Année 1688. » Comme j'étois perſuadé qu'on ne pouvoit
» faire trop d'attention aux deſſeins du Prince
» d'Orange, & ſur-tout à ceux qu'il formoit
» contre M. le Duc d'Yorck, qui ne pouvoient
» avoir que de très-fâcheuſes ſuites ; je manda
» *pour la dixieme fois* au Roi, que le Prince
» d'Orange comptoit qu'il auroit infailliblemen
» des démêlés avec le Duc d'Yorck pour la Cou-
» ronne d'Angleterre ; & comme il croyoit que
» quelque choſe qu'il fît pour gagner les bonne
» graces du Roi, Sa Majeſté ſeroit toujour
» pour le Duc d'Yorck, qui étoit Catholique
» cela le détournoit entiérement de prendre au
» cune liaiſon avec Sa Majeſté ; & comme j
» ſavois que le Duc d'Yorck étoit entiéremen
» trompé, j'écrivis au Roi le 29 Août 1680, q
» que j'avois déjà eu l'honneur de lui mander
» y avoit déjà du temps, que les Miniſtres d'Et
» du Roi d'Angleterre n'étoient pas au Du
» d'Yorck comme ce Prince le croyoit, & qu'i

étoient au contraire absolument dévoués au Prince d'Orange; que Mylord Sunderland faisoit une partie de ce que sa femme souhaitoit, & que sa femme étoit gouvernée par M. Sidney, qui n'agissoit que par l'instigation de M. le Prince d'Orange; que Mylord Hyde prenoit plus d'intérêt en sa niece la Princesse d'Orange, qu'en ce qui regardoit M. le Duc d'Yorck, & pour M. Godolphin, qu'il avoit été de tout temps attaché à M. le Prince d'Orange; qu'ainsi ces Messieurs n'agissoient que suivant ses vues, & selon qu'il leur inspiroit. « Tom. 1, pag. 49.

» J'informai le Roi & M. de Barillon (Ministre du Roi de France à Londres) que le Duc de Monmouth avoit fait assidument sa cour au Prince d'Orange dans le voyage que celui-ci venoit de faire en Brabant, & qu'on parloit plus que jamais de faire M. de Monmouth Général de la Cavalerie à la place du Prince de Vaudemont; que le Prince d'Orange n'avoit pas témoigné seulement par les bons traitemens qu'il avoit faits au Duc de Monmouth, son manque de respect pour le Roi d'Angleterre & pour M. le Duc d'Yorck; mais qu'il l'avoit marqué bien davantage par les caresses excessives qu'il avoit faites contre son ordinaire à Mylord Brandon (il étoit un des complices de la Conjuration de la Rye); que ce 26 Mai 1683.

» Mylord étoit arrivé le 24 Mai au soir à la » Haye ; que M. Bentink l'étoit allé voir aussi- » tôt, lui qui ne rendoit aucune visite, bien loin » de faire la premiere ; qu'il lui avoit fait mille » amitiés ; que le Prince d'Orange ne lui en » avoit pas moins témoigné le lendemain, & » que la Princesse d'Orange étant à Onslardick » on l'avoit invité d'aller saluer cette Princesse. « Tom. 3, pag. 52.

» Lorsqu'il vaque une place d'Echevin dans l » ville de Leyde, le Conseil de la ville en pré » sente trois au Prince d'Orange, & il en chois » un. Un de leurs Echevins étant mort, ils en » voyerent au Prince d'Orange à Diren le Bail » de leur ville, avec un de leurs Conseillers » pour lui porter la nomination de trois per » sonnes. Ces trois Députés étant entrés dar » une chambre, le Prince d'Orange les vi » trouver ; & sans attendre qu'ils lui parlai » sent, il s'adressa au Bailli de Leyde, & l » dit, qu'il étoit bien impudent d'oser se présent » devant lui après l'infâme action qu'il avo » faite de livrer Armstrong (il étoit un d » Conjurés de la Rye) au Roi d'Angleterre, » lui demanda s'il savoit bien qu'il n'étoit p » en sûreté à Diren, & que le Duc de Monmou » y étoit ; qu'il pouvoit se venger sur lui de » méchante action qu'il avoit faite : il le chas » ensuite honteusement de sa maison, & lui d

» fendit de se présenter jamais devant lui. “ Cette affaire excita une grande fermentation dans la ville de Leyde, que le Pensionnaire Fagel & lui eurent bien de la peine à calmer : néanmoins il persista long-temps dans son refus, de nommer aucun des trois qui lui avoient été présentés, parce que pas un des trois ne voulut s'engager à donner sa voix pour mettre dans le Conseil de Ville de Leyde une de ses créatures, qui en avoit été chassée ; sur quoi M. d'Avaux écrivoit au Roi en ces termes : „ Cependant je supplie Votre Majesté de me permettre de lui faire observer le caractere de l'esprit de M. le Prince d'Orange, & combien il est peu capable de plier & de prendre des expédiens propres à sortir des affaires, qu'il se fait ici pour vouloir tout entreprendre avec une autorité absolue : il appréhende extrêmement, que Messieurs de Leyde ne portent cette affaire dans l'Assemblée de Hollande ; cette plainte pourroit en attirer beaucoup d'autres, & ce premier pas fait enhardiroit Messieurs d'Amsterdam à faire des propositions qui diminueroient notablement son autorité ; il ne tient qu'à lui de prévénir ce coup en faisant l'élection ; cependant il ne la veut pas faire, *parce qu'il ne peut se vaincre, ni céder en rien.* “ Tel fut cet homme, dont M. Hume & tous les faiseurs de portraits

nous vantent *la haute ſageſſe*, & ſur-tout *la modération*.

On voit dans d'autres endroits des mêmes Mémoires, » que le Prince d'Orange força tou- » tes les troupes Angloiſes, au ſervice de la » République, de rendre au Duc de Monmouth » diſgracié, tous les honneurs qu'elles ren » doient au Prince de Waldeck, leur Général » & cela contre les ordres précis du Roi d'An » gleterre; qu'il lui fit rendre, dans toutes le » Villes, des honneurs extraordinaires & inſo » lites, avec affectation. Il voulut que la Prin » ceſſe d'Orange l'admît tous les jours à ſon di » ner, bien qu'elle mangeât ſeule & en ſo » particulier; qu'il fût de toutes ſes promenades » lorſque l'on danſoit, c'étoit le Duc de Mon » mouth qui menoit la Princeſſe, & on ne com » prenoit pas comment le Prince d'Orange, qu » étoit le plus jaloux de tous les hommes, ſouf » froit tous les airs de galanterie dont tout l » monde s'appercevoit entre la Princeſſe & l » Duc; il ſembloit même que le Prince d'O » range eût changé d'humeur, ou qu'il eût de » deſſeins que l'on ne comprenoit pas; car lui » qui ne permettoit pas que la Princeſſe d'O » range reçût aucune viſite particuliere, non » ſeulement d'aucun homme, mais même d'au » cune femme, preſſa lui-même le Duc de Mon

» mouth d'aller les après-dîners chez la Princesse
» pour lui apprendre des contre-danses. Il lui fit
» même jouer des personnages qui ne convenoient
» guere à une Princesse, ni même à une
» femme ordinaire; car le Prince d'Orange obligea
» la Princesse d'apprendre à aller en patins
» sur la glace, parce que M. de Monmouth vouloit
» apprendre à y aller. C'étoit une chose fort
» extraordinaire de voir la Princesse d'Orange,
» avec des juppes fort courtes & à demi retroussées,
» & des patins de fer à ses pieds,
» apprendre à glisser, tantôt sur un pied, tantôt
» sur l'autre. «

Voici encore deux traits, qui l'emportent sur tous les autres: » Il obligea la Princesse d'aller au prêche de Jurieu; ce qui parut fort surprenant, non-seulement parce que ceux de la Religion Anglicane ne vont pas au prêche des Presbytériens, mais encore parce que Jurieu avoit écrit des livres fort insolens contre le Roi d'Angleterre; & qu'il avoit traduit en François & présenté publiquement au Prince d'Orange le livre, où le Duc d'Yorck étoit accusé d'avoir coupé la gorge au Comte d'Essex dans la prison. Le jour anniversaire du Roi Charles I, la Princesse fut obligée de se parer, au lieu de prendre un habit de deuil: ensuite le Prince la contraignit d'aller dîner, quelques prieres & quelques instances qu'elle lui fît au contraire. Cette Prin-

» cesse, qui dînoit toujours seule, fut obligée
» de souffrir qu'on lui portât tous les plats l'un
» après l'autre : il est vrai qu'elle en mangea
» peu, ou, pour mieux dire, point du tout; &,
» pour rendre public l'outrage qu'il a voulu faire
» en cela au Roi d'Angleterre, il mena la Prin-
» cesse à la Comédie, quoi qu'elle pût faire pour
» s'en exempter. «

Voilà comme le Prince d'Orange *remplissoit tous les devoirs de respect & d'attachement au Roi, son oncle, & au Duc d'Yorck, son beau-pere.*

N°. 2.

Relation de la Bataille de la Boyne, & de la retraite du Roi Jacques I, d'après les Mémoires de ce Prince, écrit de sa propre main.

LE Roi quitta Dublin le 16 de Juin, & all joindre cette partie de son armée qui s'éto avancée jusqu'à Castel-Town-Bellew, près c Dundalk, sous le commandement de M. Girai din, un de ses Lieutenans Généraux : il camp là, ayant la ville à sa droite, devant lui un petite riviere qui se décharge dans la mer

Dundalk

Dundalk, & vis-à-vis de la montagne. Les François & la plupart de ſes troupes ſe rendirent à ce camp. "

» Le Prince d'Orange, de ſon côté, ayant débarqué à Carickfergus, le 14 Juin, retira ſes troupes de Belturbet, d'Inniskillin & des autres places, n'y laiſſant que très-peu de monde pour la garde du pays; & après avoir laiſſé repoſer ſes ſoldats & médité ſon projet de campagne, il marcha à Newry, où étant informé que le Roi étoit encore avec ſon armée à Dundalk, il y ſéjourna trois ou quatre jours pour attendre ſon artillerie, & pour délibérer ſur le parti qu'il devoit prendre, ou de marcher droit à Dundalk, ou, en faiſant un petit circuit, de prendre ſa route par Armagh. Durant ce ſéjour, il envoyoit des partis journellement pour reconnoître les chemins, & on remarqua que toutes les nuits il en envoyoit un à un paſſage appellé Halfway-bridge, pour inſulter une garde de Cavalerie & de Dragons que le Roi y avoit fait placer entre Dundalk & Newry: ſur quoi Sa Majeſté fit un détachement d'Infanterie & de Cavalerie, ſous les ordres du Colonel Dempſy & du Lieutenant-Colonel Fitzgerald, & leur ordonna de ſe mettre en embuſcade, & de tâcher, s'il étoit poſſible, de ſurprendre ce parti des ennemis. Cela fut exécuté très-heureuſement: le parti, conſiſtant en deux cents hommes de pied & ſoixante Dragons,

donna dans l'embuſcade à la pointe du jour, & fut preſqu'entiérement détruit ou fait priſonnier, avec très-peu de perte du côté du Roi; le Colonel Dempſy fut bleſſé, & mourut trois ou quatre jours après. Ce petit ſuccès anima les troupes & augmenta leur ardeur pour le combat, mais ne fit pas changer au Roi la réſolution qu'il avoit priſe, de l'éviter le plus long-temps qu'il ſeroit poſſible; de ſorte qu'ayant appris que le Prince d'Orange avoit tout diſpoſé pour ſa marche, & devoit venir droit à lui, & ne jugeant pas que le poſte, où il étoit, pût être défendu contre une armée ſi ſupérieure, il leva ſon camp & ſe retira le 23 à Ardée, où ſon artillerie le joignit. Là il apprit bientôt par ſes partis & les déſerteurs, que le Prince d'Orange avoit paſſé les montagnes entre Newry & Dundalk; en conſéquence il ſe retira le 27 à Dumlane, & le jour ſuivant il arriva ſur la Boyne, qu'il paſſa, & ſe campa vis-à-vis du pont, avec ſa droite vers Drogheda, & ſa gauche en remontant la riviere. Ce poſte lui parut paſſablement bon, & le meilleur qu'il y eût dans le pays: il réſolut de s'y arrêter, & d'y attendre l'ennemi, quoique ſon armée ne fût pas de plus de vingt mille hommes, & celle du Prince d'Orange de quarante à cinquante mille. (a)

(a) Les troupes du Roi Jacques étoient de nouvelle

» La raiſon qui engagea le Roi à riſquer un combat ſi inégal, fut qu'il ſe verroit ſans cela obligé d'abandonner Dublin & toute la Momonie ſans coup férir, & de ſe retirer derriere la riviere de Shannon dans la Connacie, province la moins fertile en bled de toute l'Irlande, & où n'ayant pas de magaſin il ne pourroit ſubſiſter long-temps. D'ailleurs ſes troupes avoient de l'ardeur pour le combat; & étant de nouvelle levée, elles auroient été beaucoup découragées par une retraite continuée; & ayant conçu de la méfiance, elles ſe feroient probablement diſperſées; ou bien elles auroient reproché au Roi le peu de confiance qu'il avoit en leur valeur, & lui auroient ſoutenu qu'ils euſſent fait des merveilles s'il les avoit miſes à l'épreuve. Les François auſſi s'ennuyoient beaucoup en Irlande, & étoient très-impatiens de s'en retourner chez eux. Ces raiſons engagerent donc le Roi à diſputer le paſſage de la Boyne; mais ayant reconnu toute la difficulté de défendre le gué

levée, peu diſciplinées, mal armées, & n'avoient qu'une très-foible artillerie; l'armée du Prince d'Orange, deux fois plus nombreuſe, étoit compoſée d'Anglois, de Hollandois, d'Allemands, de Danois & de François réfugiés, tous vieux régimens, à qui il ne manquoit rien: elle étoit accompagnée d'une flotte en mer, qui fourniſſoit abondamment à tous leurs beſoins; elle avoit un train prodigieux d'artillerie.

d'Oldbridge, il prit le parti, pour arrêter l'ennemi le plus qu'il seroit possible, de placer un régiment dans le village, & de l'y faire retrancher. Nous avions contre nous la hauteur du terrein, qui étoit à la rive gauche du côté des ennemis.

» Le 30 au matin les ennemis parurent de l'autre côté, où la riviere étoit guéable presque par-tout : leur infanterie vis-à-vis d'Oldbridge, leur gauche vers Drogheda : leur aile de cavalerie se plaça sur une hauteur, si près de la riviere, que le Roi fit avancer quelques piéces de canon, qui l'obligerent de se cacher derriere l'éminence. Ce fut dans cette occasion que le Prince d'Orange eut l'épaule effleurée par un des deux premiers boulets, qui lui enleva la peau sans lui faire d'autre mal. A midi le canon des ennemis arriva, & sur le champ ils tirerent sur différentes parties de notre camp sans nous faire grand dommage, à cause de la trop grande distance, quoiqu'ils eussent au moins cinquante pieces, & quelques mortiers, qui tirerent aussi très-inutilement. Le Roi prévoyant qu'ils feroient marcher leur droite vers Slane, pour passer la riviere en cet endroit, & qu'ils entreprendroient de forcer le gué d'Oldbridge, ordonna de charger le bagage, & d'être prêt à marcher, afin que le camp fût déblayé avant le matin, & il envoya à Slane le régiment de Dra-

gons du Chevalier Neal O'neal, avec ordre de défendre le paſſage le plus long-temps qu'on pourroit, ſans s'expoſer à une entiere deſtruction. Il penſoit, comme on l'a dit, que l'ennemi tenteroit le paſſage en cet endroit ; & après l'avoir exécuté, offriroit la bataille ; ou marcheroit vers Dublin : ce qu'il auroit pu faire aiſément, du moins avec un détachement de Cavalerie & de Dragons, étant ſi ſupérieur, tant en cavalerie, qu'en infanterie.

» Le premier Juillet on entendit battre la générale avant le jour dans le camp ennemi. Au lever du ſoleil leur aile droite ſe mit en marche vers Slane, ſuivie d'une ligne d'infanterie, le Roi auſſi-tôt fit marcher ſa gauche du même côté, & envoya à Dublin le bagage. Les Dragons du Chevalier Neal O'neal ſe comporterent très-bien à Slane, où ils diſputerent le paſſage près d'une heure, juſqu'à ce que l'ennemi eût amené ſon canon, & ſe retirerent enſuite en bon ordre avec la perte ſeulement de cinquante hommes : leur Colonel eut la cuiſſe percée d'une balle, & ils eurent encore un Officier ou deux bleſſés.

» Les ennemis, après avoir paſſé la riviere, s'étendirent ſur leur droite, comme s'ils euſſent projetté de nous prendre en flanc, ou de ſe placer entre nous & Dublin ; ce qui engagea M. de Lauſun à faire marcher ſa gauche d'un

pas égal vis-à-vis des ennemis, pour obſerver tous leurs mouvemens : le Roi dans le même temps ſe transporta à l'aile droite de ſon armée, pour donner ordre à toutes les troupes de ſuivre M. de Lauſun, croyant que le centre des ennemis ſuivroit leur aile droite. Il trouva le Duc de Tyrconnel avec la Cavalerie & les Dragons de l'aile droite, & les deux premieres brigades de la premiere ligne, en ordre de bataille, devant Oldbridge, & ne jugea pas à propos de les tirer de ce poſte, attendu que le bagage n'étoit pas encore aſſez avancé ſur le chemin de Dublin. Le reſte de l'infanterie marcha par ſon flanc après M. de Lauſun. Le Roi prit lui-même le corps de réſerve, composé des régimens d'infanterie de Purcel & de Brown, & s'avança avec eux juſqu'à ce qu'il eût joint l'arriere-garde de l'infanterie, qui ſuivoit M. de Lauſun. Il ordonna au Chevalier Charles Carny, qui commandoit cette réſerve, de ſe placer à la droite de la premiere ligne de ladite infanterie, afin de former là une ſorte d'aile. Il paſſa enſuite le long de la ligne, & trouva M. de Lauſun & la droite de l'ennemi, vis-à-vis l'un de l'autre en ordre de bataille à une demi-portée de fuſil. Le Roi ne jugea pas à propos de charger encore, parce qu'il attendoit les troupes, qu'il avoit laiſſées à Oldbridge. Mais pendant qu'il diſcouroit ſur ce ſujet avec M. de Lauſun, un Aide de

Camp lui donna avis que l'ennemi avoit forcé le passage d'Oldbridge, & que l'aile droite étoit défaite. Le Roi, sur cette nouvelle, dit tout bas à M. de Lausun, qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit attaquer avant que les troupes sussent ce qui s'étoit passé à la Droite, & tâcher par ce moyen de rétablir l'affaire. Il envoya M. de la Hoguette à la tête de l'infanterie Françoise, fit mettre pied à terre aux Dragons, les plaça dans les intervalles de sa cavalerie, & ordonna à M. de Lausun de marcher en avant. Mais comme ils commençoient à s'ébranler, Sarsefield & Maxwell, qui avoient été reconnoître le terrein entre les deux armées, rapporterent qu'il n'étoit pas possible que la cavalerie pût charger, attendu qu'il y avoit entr'eux & l'ennemi deux doubles fossés avec des berges très-hautes, & un petit ruisseau qui couloit dans la vallée, qui séparoit les deux armées. Dans le même moment, les Dragons ennemis monterent à cheval, & toute leur ligne commença à marcher par leur droite. Nous perdîmes bientôt de vue leur avant-garde, qui se trouva cachée par un village : il paroissoit seulement, par la poussiere qui s'élevoit derriere, que leur dessein étoit de gagner la route de Dublin. Sur cela le Roi, puisqu'il étoit impossible de les attaquer, jugea à propos de marcher aussi par la gauche vers la route de Dublin, & de passer un petit

ruiſſeau à Duleck, n'y ayant pas de paſſage plus haut à cauſe d'un marais. A peine la marche étoit-elle commencée, que la défaite de l'aile droite ne fut plus un ſecret ; car, pluſieurs des Cavaliers diſperſés & bleſſés ſe mêlerent avec les troupes avant qu'elles euſſent gagné Duleck. M. de Lauſun alors conſeilla au Roi de prendre avec lui ſon régiment de Cavalerie, qui étoit de l'avant-garde de cette aile, & quelques Dragons, & de ſe rendre ſans délai à Dublin, de peur que l'ennemi, qui étoit ſi fort en Cavalerie & en Dragons, ne fît des détachemens, & n'y arrivât avant lui ; mais que ſi Sa Majeſté y arrivoit avant eux, il pourroit, au moyen des troupes qu'il meneroit avec lui, & de la garniſon qu'il y trouveroit, les empêcher de s'en rendre maîtres, juſqu'à ce qu'on pût faire la retraite, qu'il prioit Sa Majeſté de laiſſer à ſa conduite. Il lui conſeilla même de paſſer outre, & de ſe rendre en toute diligence en France, pour ne pas tomber entre les mains des ennemis ; ce qui ſeroit non-ſeulement ſa ruine, mais encore celle du jeune Prince ſon fils ; que tant qu'il vivroit, il y auroit lieu d'eſpérer, & que s'il étoit une fois en France, on pourroit rétablir ſes affaires, les François étant très-probablement les maîtres de la mer ; qu'il donneroit une de ſes mains pour pouvoir avoir l'honneur de l'y accompagner ; mais qu'il étoit de ſon devoir de

faire la retraite le mieux qu'il pourroit, ou de mourir avec les François s'ils étoient battus. Ce conſeil ne fut pas du goût du Roi; il héſita long-temps, malgré les inſtances de M. de Lauſun, & ne ſe rendit que lorſqu'il apprit que toute l'armée ennemie avoit paſſé la riviere, & qu'il étoit de toute néceſſité que les troupes, qui n'avoient pas même combattu, ſe déterminaſſent à la retraite.

» Quant à l'action qui ſe paſſa à Oldbridge, il paroît que l'ennemi, s'étant apperçu que toute l'aile gauche & la plus grande partie de l'infanterie s'étoient éloignées avec M. de Lauſun, attaqua le régiment qui avoit été poſté dans le village, avec un gros corps d'infanterie, tous étrangers, & qu'ils l'en chaſſerent bientôt; qu'alors les ſept bataillons de la premiere ligne, qui étoient demeurés en ordre de bataille derriere une hauteur, pour ſe garantir du canon de l'ennemi, s'ébranlerent & avancerent courageuſement, malgré leur feu continuel, juſques tout près d'eux; puiſque M. Arthur, Major du premier bataillon des Gardes, paſſa ſa pique au travers du corps de l'Officier qui commandoit le bataillon ennemi vis-à-vis de lui. Mais cette même infanterie s'appercevant que la cavalerie ennemie paſſoit la riviere, elle lâcha pied, malgré tout ce que Dorington & les autres Officiers purent faire pour les arrêter; ce qui coûta la vie

à plusieurs de leurs Capitaines, à Arundel, Ashton, Dungan, Fitzgerald, & à deux ou trois autres. M. le Marquis d'Hocquincourt y fut aussi tué, avec plusieurs autres de sa brigade : Parker, Lieutenant-Colonel des Gardes, & Arthur, Major, furent tous deux blessés, & le dernier mourut le même jour. Le Duc de Tyrconnel essaya aussi en vain de les rallier. Malgré cette défaite de l'infanterie, l'aile droite de cavalerie & dragons s'avança, & chargea tout ce qui avoit passé la riviere, tant infanterie que cavalerie ; mais Mylord Dungan ayant été tué, on ne put jamais engager les dragons à revenir à la charge : ceux de Clare ne firent guere mieux. Néanmoins la cavalerie fit son devoir avec beaucoup de bravoure, & si elle ne put rompre l'infanterie ennemie, ce fut plutôt parce que le terrein lui étoit peu favorable, que faute de vigueur ; car, après avoir été repoussée par l'infanterie, elle revint plusieurs fois à la charge contre la cavalerie, & la rompit chaque fois. Les régimens de Tyrconnel & de Parker souffrirent le plus en cette occasion. Powel & Vaudrey, tous deux Lieutenans des Gardes, avec la plupart des Exempts & Brigadiers des deux corps, furent tués ; comme aussi le Comte de Carlingford, M. d'Amande, & plusieurs autres Volontaires qui s'étoient joints à eux. Nugent & Casanove furent blessés dans Tyrconnel ; Major Omara, &

le Chevalier Charles Tuke furent tués, & Bada blessé. Dans Parker le Colonel blessé, Green le Lieutenant-Colonel avec Doddington le Major & plusieurs autres Officiers tués; & des deux escadrons de ce régiment il ne resta que trente hommes sains & saufs. Sunderland fut blessé; mais son régiment ne souffrit pas beaucoup, n'ayant eu affaire qu'avec la cavalerie ennemie, qu'il eut bientôt pliée. Enfin, cette aile fut tellement accablée par le nombre, & tellement maltraitée, qu'elle fut obligée de céder: le Lieutenant-Général Hamilton ayant été blessé, fut fait prisonnier à la derniere charge; & le Duc de Berwick, ayant eu un cheval tué sous lui, fut culbuté au milieu des ennemis, où il fut foulé & meurtri, & ne se sauva qu'avec le secours d'un cavalier. Sheldon, qui commandoit la cavalerie (sous le Duc de Berwick,) eut deux chevaux tués sous lui.

» L'ennemi perdit aussi des hommes de marque, parmi lesquels étoit le Maréchal de Schomberg, (qu'on dit avoir été tué par le Chevalier Tuke, ou par Otool, Exempt des Gardes, dans le moment qu'il passoit le gué;) la Caillemote avec deux autres Colonels, & le Lieutenant-Colonel du régiment de Schomberg (*a*), lequel régiment

(a) Le Docteur Walker, Ministre presbytérien, qui contribua tant à la défense de Londonderry, & qui avoit continué depuis à porter les armes, fut tué à ce combat.

& les Gardes-du-Corps du Prince d'Orange furent fort maltraités : mais cela fut de petite considération dans une armée si nombreuse, & c'est pourquoi les ennemis firent une grande faute, de n'avoir pas suivi plus vivement l'aile droite : s'ils l'avoient fait, ils auroient pu gagner Duleck avant l'aile gauche, où étoit le Roi, lui couper sa retraite, & remporter ainsi une victoire complette. A peine le Roi eut-il passé le défilé avec l'avant-garde de la gauche, & eut commencé sa marche vers Dublin, que Tyrconnel joignit Lausun dans le moment qu'il le passoit, & l'ennemi parut aussi & fit mine d'attaquer l'arriere-garde; mais l'infanterie Françoise & quelques troupes de cavalerie se retournerent sur eux, & firent si bonne contenance, qu'on les laissa passer le ruisseau tranquillement, & emmener avec eux cinq des six pieces de canon qu'avoit l'aile gauche; la sixieme resta embourbée dans un marais, & fut perdue. De-là ils gagnerent Néal, autre grand défilé, en bon ordre, l'ennemi les suivant toujours, mais sans les presser : toutefois cette terreur panique, qui avoit saisi les troupes, les poursuivit toujours, & aussi-tôt que le jour fut tombé, la plus grande partie de l'infanterie Irlandoise se débanda; plusieurs n'avoient pas attendu la nuit pour jetter leurs armes & abandonner leurs drapeaux, mais l'infanterie Françoise resta en corps d'armée, & se retira en bon ordre.

» Le Roi, ayant cédé enfin aux avis de M. de Laufun, arriva à Dublin la nuit, & y trouva le Major Wilfon avec des lettres de la Reine, qui lui apprenoient la défaite complette du Prince de Waldeck à Fleurus par M. de Luxembonrg. Cette bonne nouvelle le confirma dans fon deffein de retourner en France; mais, avant que de s'y réfoudre, il confulta en particulier tous ceux de fon Confeil, en qui il avoit le plus de confiance, les deux Chanceliers, le Duc de Powis, Nagle, Secrétaire d'Etat, le Marquis d'Albeville, le Lord Baron Rice, & d'autres, qui tous furent d'opinion unanime, qu'il ne devoit pas perdre un moment de temps, qu'autrement il couroit grand rifque de tomber entre les mains des ennemis, qu'on attendoit le lendemain à Dublin.

» Vers minuit, un Aide-de-Camp vint, de la part du Duc de Berwick, pour informer le Roi qu'il avoit rallié fept mille hommes de pied à Brafil, & pour lui demander quelques cavaliers & dragons pour le mettre en état de faire fa retraite. Le Roi y envoya auffi-tôt fix compagnies de Dragons du régiment de Luttrel, & trois compagnies de Cavalerie de celui d'Abercorn, c'eft-à-dire tout ce qu'il avoit, à l'exception de ceux qui l'avoient efcorté jufqu'à Dublin. Mais, quand le jour parut, le Duc le Berwick vit que les foldats s'étoient difperfés de nouveau, &

il en donna avis au Roi, qui, dans le même moment, reçut un meſſage du Duc de Tyrconnel par M. Taaf, ſon Chapelain, très-digne Eccléſiaſtique, qui le prioit de ne pas reſter un inſtant à Dublin, & de ſe rendre en France le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible, & d'envoyer toutes les troupes qui étoient dans la ville, à Leſlip, au devant de M. de Lauſun & de lui, parce qu'ils ne comptoient pas aller juſqu'à Dublin, dans la crainte de ne pouvoir pas en retirer aſſez tôt leurs troupes fatiguées. En conſéquence de cet avis, le Roi donna ordre à Simon Luttrel de marcher à Leſlip avec toutes les forces qui étoient dans la ville, à l'exception de deux compagnies de ſon régiment de Cavalerie qu'il garda pour l'accompagner; &, cédant au conſeil de tous ſes amis, il ſe détermina à partir pour la France, où il crut que ſa préſence ſeroit plus utile pour ſes affaires, qu'en Irlande avec un corps de troupes ſi affoibli & ſi découragé.

» Comme le Roi montoit à cheval, il fut abordé par quatre Gentilshommes, Meſſieurs de la Hoguette, Famechon, Chamarante & Merode, tous Colonels ou Officiers, qui lui dirent qu'ils avoient eu ordre de M. de Lauſun de le joindre, & le Duc de Tyrconnel, à Dunboin; & que, ne les y ayant pas trouvés, ils étoient venus les chercher à Dublin. Quand le Roi leur demanda ce qu'étoient devenus leurs hommes, ils répon-

dirent que la faim & la laſſitude les avoient diſperſés, & qu'il étoit inutile de les tenir aſſemblés, puiſqu'ils avoient brûlé toutes leurs meches : ils dirent, que les ennemis étoient très-près de la ville, & que Sa Majeſté n'avoit pas de temps à perdre, ſi Elle vouloit pourvoir à ſa sûreté : ils la prierent de leur faire donner d'autres chevaux, les leurs étant fatigués, afin qu'ils puſſent l'accompagner. Le Roi, n'en ayant pas à leur donner, les laiſſa à Dublin; &, montant à cheval à cinq heures du matin, il s'éloigna doucement juſques à Bray, diſtant de Dublin de dix milles. Là, le Roi laiſſa deux compagnies, avec ordre d'y reſter juſqu'à midi pour défendre le pont, en cas que quelque parti ennemi ſe préſentât pour paſſer; & il continua ſa route par les hauteurs de Wicklow, très-peu accompagné, juſqu'à la maiſon d'un Gentilhomme nommé Hacket, près d'Arclow, où il fit repoſer ſes chevaux, & enſuite continua ſa route à Duncannon.

» A peine eut-il fait deux milles, que les quatre Officiers François, qu'il avoit laiſſés à Dublin, l'atteignirent, & l'aſſûrerent que, s'il ne ſe hâtoit pas davantage, il ſeroit infailliblement pris, parce qu'ils venoient d'être pourſuivis par un parti ennemi pendant un mille, & que ce parti ne pouvoit pas être loin. Le Roi leur dit, qu'il avoit bien de la peine à le croire, & qu'il lui pa-

roiſſoit impoſſible qu'un parti ennemi pût être ſi avancé, & qu'ils avoient pris probablement des gens du pays pour des ſoldats : à quoi ils répliquerent, qu'ils ſe flattoient que le Roi leur rendoit la juſtice de croire qu'ils ſavoient diſcerner des gens de guerre quand ils les voyoient; qu'ils les avoient bien reconnus, & qu'ils formoient trois ou quatre petits eſcadrons avec un parti en avant; qu'ils avoient été pourſuivis & qu'on avoit tâché de les couper, & que ces partis ne pouvoient être à plus d'un mille derriere eux. Sur ce rapport ſi poſitif, le Roi hâta le pas, & par leur avis, à l'entrée de la nuit, il laiſſa la Rue & un Brigadier des Gardes à la tête d'un pont pour arrêter l'ennemi, dans le cas qu'ils fuſſent ſuivis : ceux-ci, peu après, n'entendant pas parler des ennemis, ſuivirent le Roi, qui, ayant fait route toute la nuit, arriva à Duncannon à la pointe du jour.

» M. de la Hoguette & ſes compagnons allerent droit à Paſſage, où ils trouverent le Lauſun, vaiſſeau Malouin de vingt canons, nouvellement arrivé avec une charge de bled & autres denrées pour l'Irlande ; ils engagerent le Capitaine de mettre à la voile, & de deſcendre avec la marée juſques à Duncannon : ils vinrent trouver le Roi ſur le midi, pour lui faire part de ce qu'ils avoient fait, & pour l'exhorter d'aller à bord de ce vaiſſeau pour ſe rendre par mer à Kinſale,

plutôt que de passer par Waterford, le vent étant favorable & la côte libre; qu'il pourroit y être le lendemain matin. Le Roi goûta la proposition, s'embarqua aussi-tôt que le vaisseau fut arrivé, & passa la barre avant la nuit. Lorsqu'il fut en mer, ces mêmes Messieurs voulurent lui persuader d'aller en droiture à Brest, à quoi il n'acquiesça pas, & entra le matin de bonne heure à Kinsale. Il y trouva M. Forar, commandant une escadre de sept petits bâtimens, & quelques vaisseaux marchands chargés de bled & de vins: il y trouva aussi M. Duquesne avec trois frégates.

» La Reine d'Angleterre avoit obtenu ces vaisseaux pour être aux ordres du Roi, & ils se rencontrerent là très-à-propos. Elle s'étoit employée, avec succès, auprès de M. de Seignelay, Ministre de la Marine, qui etoit devenu fort zélé pour la cause du Roi. Il avoit, dans ce même temps, fait équiper une grande flotte, assez forte pour combattre les flottes combinées des Anglois & des Hollandois, comme il parut bientôt; de sorte que si le Roi avoit pu différer, seulement de quelques semaines, l'action décisive de la Boyne, il auroit vu cette flotte maîtresse du canal de Saint-George, & en état, ou de le transporter avec son armée en Angleterre, ou d'empêcher qu'il ne vînt d'Angleterre des secours pour l'armée du Prince d'Orange; ce que le Ministre se proposoit principalement. Mais la vie

Lettre de la Reine, du 27 Juin 1690.

du Roi, dans ses dernieres années, ne fut qu'une suite de malheurs; de sorte que les succès des François ne furent pour lui d'aucune utilité, au lieu que ses malheurs lui furent doublement funestes, en diminuant son crédit & sa réputation auprès de ses amis & de ses ennemis, comme il arriva particuliérement en cette occasion.

» Le Roi, avant que de s'embarquer, écrivit à Mylord Tyrconnel, que, cédant à ses avis, à ceux de M. de Lausun & de tous ses amis, il partoit pour la France, d'où il espéroit leur envoyer bientôt des secours considérables, & leur laissoit, en attendant, cinquante mille pistoles, c'est-à-dire tout l'argent qui lui restoit; après quoi il mit à la voile & entra dans le port de Brest le 20 Juillet (nouveau style) d'où il dépêcha aussi-tôt un courier à la Reine pour l'informer de son arrivée, & de son malheur dans le pays qu'il venoit de quitter. Il lui marqua qu'il savoit bien qu'on le blâmeroit d'avoir hasardé un combat si inégal, mais qu'il n'y avoit pas de poste plus avantageux où il pût le risquer; & qu'en reculant toujours, il auroit tout perdu sans coup férir, & se seroit vu poussé dans la mer.

» Les actions de ceux qui sont malheureux, ont coutume d'être censurées en plus d'une maniere; ainsi quelques-uns blâmerent le Roi d'avoir trop hasardé; d'autres le blâmerent d'avoir hasardé trop peu, & d'avoir trop tôt abandonné l'Irlande,

Cette résolution fut sans doute trop précipitée ; & l'on ne conçoit pas sur quels fondemens Mylord Tyrconnel a pu presser le Roi avec tant d'instance de s'en aller, à moins que ce ne fût par affection pour la Reine, qu'il savoit être tellement affectée & livrée à des angoisses, que sa vie n'étoit qu'une agonie perpétuelle : elle lui avoit écrit plusieurs fois pour le conjurer de veiller à la conservation du Roi, & lui avoit mandé qu'à moins de voir dans son cœur, il ne se pouvoit faire aucune idée du tourment qu'elle éprouvoit, & qu'il ne devoit pas par conséquent s'étonner de ses instances réitérées...... Cette sollicitude pour le Roi étoit sans doute pardonnable, & même louable dans la Reine ; mais ceux qui devoient sur-tout avoir à cœur son bien-être & celui de ses sujets, aussi-bien que son honneur & sa réputation dans le monde, n'auroient pas dû lui donner des conseils si foibles & si décourageans, & l'engager à abandonner une cause à laquelle il restoit encore tant de vie. La perte de la bataille ne le contraignoit pas de prendre le parti que M. de Rosen & d'autres Officiers expérimentés avoient conseillé il y avoit déjà long-temps, savoir, de tout abandonner. Il y avoit encore derriere lui les meilleurs ports & les places les plus fortes de l'Isle : il pouvoit attendre pour voir s'il n'étoit pas possible de rassembler les troupes dis-

perſées, dont le nombre étoit très-peu diminué dans la bataille : ſa préſence y auroit beaucoup contribué, au lieu que ſa fuite ne pouvoit que les décourager ; il devoit être aſsûré que ſon peuple, & ſur-tout la Cour de France, ſeroient difficilement engagés à ſoutenir une guerre qu'il étoit le premier à abandonner. Mais d'un autre côté on ne peut guère s'étonner que le Roi ait cédé à la voix unanime de ſes Généraux, de ſes Miniſtres, de tous ceux qui l'environnoient. Cette terreur panique répandue ſi univerſellement, qui fit voir à des Officiers, à des Militaires qui avoient du ſervice, des phantômes de troupes, tandis qu'il n'y en avoit pas à vingt mille d'alentour, excuſent, ce ſemble, le Roi d'avoir pris un ſi mauvais parti.

» Tout ce que l'on vient de dire pour juſtifier le Roi, ne l'auroit pas engagé à prendre ſitôt ſa détermination, s'il n'avoit pas regardé ſon voyage en France comme le moyen le plus ſûr de rétablir ſes affaires, ſuivant un certain projet dont il avoit alors l'eſprit préoccupé, & qui avoit même été formé à la Cour de France. Le Prince d'Orange étoit en Irlande avec l'élite de l'armée Angloiſe : cette Iſle, malgré l'avantage qu'il venoit de remporter, n'étoit pas à beaucoup près réduite ſous ſon obéiſſance ; il ne pouvoit pas par conſéquent en retirer ſes troupes ſans perdre tous les fruits de ſa victoire ; les Fran-

çois, d'un autre côté, paroissoient être les maîtres de la mer, après avoir battu les Anglois à la Baye de Bantry; il n'y avoit aucun doute qu'ils ne le fussent sur terre après l'entiere defaite du Prince de Waldeck à Fleurus.

» Toutes ces considérations firent croire au Roi qu'il ne pouvoit arriver trop tôt en France, ne doutant pas qu'il ne convainquît aisément Sa Majesté Très-Chrétienne, que la maniere la plus efficace & la plus courte de le rétablir, & en même temps de rompre la ligue formidable, formée contre lui-même, étoit de le transporter avec un bon corps de troupes en Angleterre qui en étoit alors dégarnie, & où le peuple en général étoit très-disposé à réparer ses fautes & ses bévues, dont il commençoit à avoir honte; d'y envoyer en même temps une escadre dans le canal de Saint-George, pour empêcher le Prince d'Orange de faire repasser son armée en Angleterre, & pour transporter quelques troupes Irlandoises en Ecosse. Ce fut l'idée de ce projet, qui le détermina principalement à quitter sitôt l'Irlande; & la nouvelle de la victoire signalée, remportée par les François sur les flottes combinées des Anglois & des Hollandois, & qu'il apprit à son arrivée à Brest, fit qu'il s'applaudit extrêmement du parti qu'il avoit pris de passer en France. Le Roi avoit été

informé de la résolution prise par la Cour de France, de combattre les Anglois & les Hollandois dans le Canal, & que M. de Seignelay, qui étoit l'Auteur du projet, devoit envoyer vingt-cinq frégates légeres dans celui de Saint-George, pour brûler tous les vaisseaux qui ne seroient pas nécessaires pour transporter le Roi avec quelques troupes d'Irlande dans la Grande-Bretagne, & retenir de cette maniere le Prince d'Orange avec son armée en Irlande. Ce projet étoit bien concerté & bien préparé, & devoit infailliblement opérer le rétablissement du Roi; il en étoit persuadé: il quitta l'Irlande plein de cette idée, & voulut être à temps pour avoir part à l'exécution; mais lorsqu'il arriva à Saint-Germain, on lui dit que tout étoit fini, & qu'il n'y avoit plus rien à faire. De cette sorte la victoire des François n'eût point de suite, ni pour le Roi d'Angleterre, ni pour l'avantage de la France. La maladie de M. de Seignelay l'empêcha d'aller lui-même à bord de la flotte, comme il se l'étoit proposé. M. de Tourville qui en avoit le commandement, battit l'ennemi, mais ne le poursuivit pas, & ne brûla pas ses vaisseaux, comme il lui avoit été enjoint. Lorsque M. de Seignelay lui en fit le reproche à son retour, il dit que les Anglois en levant les bouées,

La Manche.

avoient rendu la pourſuite trop haſardeuſe, & qu'il n'avoit pas cru devoir la tenter (a). M. de Seignelay, qui avoit épouſé la cauſe du Roi avec ardeur, outré de dépit, dit à M. de Tourville, qu'il n'y avoit d'autre raiſon que ſa poltronnerie qui l'eût empêché de ruiner la flotte Angloiſe, & de rétablir le Roi d'Angleterre. L'Amiral prit feu, & commençoit à donner un libre cours à ſon reſſentiment, lorſque M. de Seignelay, pour adoucir ce qu'il venoit de dire, ajouta, qu'il ne révoquoit pas en doute ſa bravoure; qu'il ſavoit que perſonne n'en avoit plus que lui, mais qu'il y a bien des gens, du nombre deſquels il le mettoit, *qui ſont poltrons de tête, quoiqu'ils ne le ſoient pas de cœur.*

(a) Les Anglois ſe retirerent parmi les Sables vers la Tamiſe, & alleren tancrer au Nore en grande confuſion, ils firent lever toutes les bouées. Dans la premiere lettre que Mylord Torrington écrivit au Marquis de Caermarthen, Préſident du Conſeil, immédiatement après le combat, il avoue que, s'il eſt ſuivi, tous les vaiſſeaux ſont perdus. Il paroît, par d'autres lettres de l'Amiral Anglois, que l'après-midi il ſurvint un calme, pendant lequel il jetta ſes ancres, précaution négligée par l'Amiral François, qui fut conduit fort loin à l'oueſt par le reflux & les courans. Le ſoir les Anglois profiterent auſſi de la marée pour faire route à l'eſt. On reproche auſſi à M. de Tourville, d'avoir pourſuivi un ennemi battu en ordre de bataille.

» Le lendemain de l'arrivée du Roi à Saint-Germain, Sa Majesté Très-Chrétienne vint le voir, & en termes généraux lui promit toutes sortes de bons offices & de secours; mais lorsque le Roi voulut s'ouvrir à lui du projet d'invasion de l'Angleterre, il reçut la proposition avec froideur, & dit, qu'il ne pouvoit rien statuer là-dessus avant que de recevoir des nouvelles d'Irlande. Le Roi voulut lui remontrer qu'il pouvoit se convaincre sans cela que l'Angleterre étoit dégarnie, & qu'en y transportan des troupes il en feroit le siege de la guerre & couperoit tous les nerfs de la ligue formé contre lui, & il lui demanda une conférence ce sujet. Mais Sa Majesté Très-Chrétienne, pe satisfaite apparemment de la conduite du Roi e Irlande, & dégoûtée pour le moment de tout entreprise de cette nature, prétexta une indisposition, & refusa de le voir pendant plusieur jours. Jamais la patience du Roi ne fut mise une si cruelle épreuve durant tout le cours de vie: ni la révolte de ses sujets, ni la désertio de ses favoris, ni la perte de la bataille, ne lu avoient jamais fait perdre tout espoir; mai quand il se vit, dans un moment aussi critique exclus de chez le Prince, qui étoit son uniqu ami & soutien, il en fut entiérement accablé c'étoit déclarer que l'on condamnoit sa conduit passée, & que l'on étoit résolu de ne plus rie

hasarde

hasarder pour lui. Son désespoir fut d'autant plus grand, que ses espérances avoient été, depuis les succès des François sur mer, & mieux fondées, & plus vives. Il demanda, quelque temps après, qu'il lui fût permis d'aller à bord de la flotte : on lui répondit que cela n'aboutiroit à rien sans troupes de terre, & qu'on n'en pouvoit pas donner, attendu que le Duc de Brandebourg menaçoit de joindre ses troupes à celles du Prince de Waldeck. Le Roi ne put obtenir seulement un petit secours d'armes & de munitions pour les restes de son parti en Irlande : Sa Majesté Très-Chrétienne disoit, que tout ce qu'on y enverroit seroit autant de perdu. On ne songea donc qu'à y dépêcher quelques vaisseaux vuides pour ramener les François & ceux qui voudroient se joindre à eux ; & le Roi fut obligé, conformément à ces résolutions, d'envoyer au Duc de Tyrconnel un ordre de passer lui-même en France, & de nommer un Commandant à sa place, ou de faire avec l'ennemi la meilleure capitulation possible, s'il aimoit mieux rester dans le pays. « *Mémoires du Roi Jacques.*

Lettre du Roi Jacques, du 24 Juillet au Duc de Tyrconnel.

Ce que Louis XIV refusa d'entreprendre dans un moment si favorable, il le tenta deux ans après avec la perte d'une grande partie de sa marine. Pour mettre le Lecteur en état de juger

ſi les eſpérances du Roi Jacques étoient bien fondées, nous nous contenterons de traduire quelques lignes d'une Hiſtoire de la Grande-Bretagne, publiée depuis peu, & compoſée ſur des pieces originales. » Quoique les François » euſſent eu par-tout les plus grands ſuccès, » néanmoins Lous XIV, *par une heureuſe négli-* » *gence*, ne voulut pas attaquer ſes ennemis du » côté où il pouvoit leur porter les coups les plus » terribles. L'ignorance de la Cour de France par » rapport à l'état intérieur de l'Angleterre, a » ſouvent préſervé ce Royaume du danger le » plus imminent, mais jamais avec un bonheur » auſſi marqué que cette année. Les flottes vic- » torieuſes de France voguerent librement & en » triomphe dans la Manche pendant plusieurs » ſemaines; elles reſterent à l'ancre, ſans crainte » d'un ennemi, dans cette baye même qui » vingt mois auparavant, avoit reçu la flotte du » Prince d'Orange, à Torbay. S'ils euſſent dé- » barqué une armée ſous le nom du Roi Jac- » ques, la Couronne eût été transférée ſans » coup férir de la tête du Roi régnant ſur celle » du dernier Roi. Il n'y avoit pas de troupes » réglées en état de faire face à un ennemi; le » peuple étoit mécontent; le Conſeil diviſé par » des factions; Jacques avoit conſervé un très » grand nombre d'amis, & le Roi régnant avoit » perdu pluſieurs des ſiens. Mais, ou Louis XIV

Macpherſon, Hiſt. de la Grande-Bretagne, tom. 1. pag. 675.

» ne voulut pas mettre fin à la contestation pour » le trône d'Angleterre, ou, par un effet assez » ordinaire de sa vanité, content de jouir de la » gloire de la victoire, il en négligea les avan- » tages. Ce caractere indécis fut toujours le » salut de ses ennemis ; l'Angleterre lui dut sa » constitution actuelle, & peut-être même son » indépendance : Guillaume dut à son plus mor- » tel ennemi son trône, & son affermissement » sur le trône. "

On peut voir aussi dans M. Dalrymple quelle fut la consternation & la confusion en Angleterre. Il ajoute : „ Véritablement dans un temps » où l'armée se trouvoit dans un pays séparé de » l'Angleterre, par des mers dont les ennemis » étoient les maîtres ; où la flotte, le boulevard » de la Nation, étoit en fuite ou bloquée dans » ses ports ; où le Roi étoit absent ; les rênes » du Gouvernement entre les mains d'une femme, » dont le conseil étoit divisé par deux factions „ implacables ; à la veille d'une invasion, avec „ la rebellion déclarée dans un Royaume, & „ prête à éclater dans les deux autres ; enfin „ avec la perspective du retour d'un maître „ exilé, qui reviendroit armé du pouvoir & „ de la vengeance : on peut dire que l'empire „ Anglois étoit ébranlé jusqu'au centre. «

Il est plus que probable que dans ce même temps le Prince d'Orange étoit agité des ter-

reurs d'une invaſion de la part de la France. Après avoir conduit ſon armée juſqu'à Carrick, dans le chemin de Limmerick, il la quitta ſubitement, au grand étonnement de tout le monde, pour aller à Dublin, ſe propoſant de paſſer en Angleterre : mais ayant appris que les François, après leur victoire à Beachy-Head, s'étoient contentés de brûler un petit village dans la partie occidèntale de l'Angleterre, & s'en étoient retournés chez eux, il rejoignit auſſi-tôt ſon armée, bien content d'en être quitte à ſi bon marché. Il paſſa à la vérité deux mois en Irlande, mais dans des alarmes continuelles, & fut ſi impatient de ſe voir en Angleterre, qu'il s'embarqua par une tempête, & laiſſa l'Irlande à moitié réduite, & dans le cas de rentrer bientôt ſous les loix de ſon ennemi.

Il paroît, par le récit du Maréchal de Berwick & par la relation ci-deſſus de la bataille de la Boyne, que tous ceux qui juſqu'ici nous ont donné des hiſtoires générales ou particulieres de la guerre d'Irlande, ont copié des Mémoires très-imparfaits & très-fautifs : M. de Voltaire, entr'autres, lorſqu'il a écrit : *Le Roi Jacques ne ſeconda pas en Irlande les ſecours de Louis XIV...,... Les François combattirent à la journée de la Boyne : les Irlandois s'enfuirent. Leur Roi Jacques n'ayant paru dans l'engagement, ni à la tête des François, ni à la*

tête des Irlandois, se retira le premier. Il avoit toujours cependant montré beaucoup de valeur; mais il y a des occasions où l'abattement d'esprit l'emporte sur le courage.

Il sembleroit que la seule réputation d'une bravoure peu commune, que ce Prince avoit acquise sur terre & sur mer, auroit dû au moins faire suspendre un jugement aussi précipité. Devoit-on croire si aisément qu'un Prince, qui s'étoit montré si brave en combattant pour les autres, pût manquer de valeur en combattant pour sa propre Couronne? La véracité du Roi Jacques & du Duc de Berwick est si connue; tous les détails des deux relations s'accordent si bien ensemble, & sont tellement circonstanciés, qu'il est impossible de douter de leur vérité. On sait donc que ce Prince se tint, tant que l'affaire dura, à la tête de son armée, & qu'il y ordonna tous les grands mouvemens qui se firent. Il étoit à la gauche vis-à-vis du Prince d'Orange, lorsqu'il apprit que sa droite étoit battue; ce fut lui qui, dans ce moment critique, prit la résolution hardie & peut-être téméraire d'attaquer, avec la gauche, la droite des ennemis, comme le seul moyen de rétablir l'affaire: il n'en fut empêché, ayant même déjà fait ébranler les troupes pour charger, que sur le rapport qu'on vint lui rendre, qu'il n'étoit pas possible que sa cavalerie pût joindre l'ennemi, vu les obstacles que for-

moient deux doubles fossés avec des berges très-hautes, & un petit ruisseau qui couloit dans la vallée qui séparoit les deux armées. Il fallut donc alors songer à la retraite : il fit passer à son armée le ruisseau de Duleck, & la mit en sûreté derriere ce ruisseau; il ne se rendit ensuite à Dublin, avec un corps de cavalerie, que parce qu'il étoit de la plus grande importance d'y arriver avant les ennemis, & que l'on ne pouvoit les y primer que par une grande diligence. Si les Irlandois se sont montrés meilleurs soldats en France & en Espagne, qu'ils n'ont paru dans cette guerre, ne seroit-ce pas parce que les troupes du Roi Jacques étoient des nouvelles levées, à moitié armées & peu disciplinées ?

M. de Voltaire dit encore : *Il est à croire que la fortune eut peu de part à cette révolution depuis son commencement jusqu'à sa fin : les caracteres de Guillaume & de Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir, dans la conduite des hommes, les causes des événemens, remarqueront que le Roi Guillaume, après sa victoire, fit publier un pardon général, & que le Roi Jacques vaincu, en passant par une petite ville nommée Galloway, fit pendre quelques citoyens, qui avoient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes qui se conduisent ainsi, il étoit bien aisé de voir qui devoit l'emporter.* Voilà un jugement sur le caractere de ces deux

Princes, & ſur les effets de leurs caracteres reſpectifs, bien mal établi. Le Roi Jacques, dans ſa retraite, ne paſſa pas par Galloway : depuis la Boyne juſqu'à Dublin, & depuis Dublin juſqu'à Duncannon, où il monta ſur un vaiſſeau, tout le pays lui étoit ſoumis; il ne trouva nulle part de l'oppoſition, & ne fut pas dans le cas d'exercer aucune ſévérité. A l'égard de la conduite du Prince d'Orange, nous allons en inſtruire le Lecteur d'après un Hiſtorien, qui cite les meilleurs garants. » Les premiers actes du Roi » (Guillaume), après ſon arrivée à Dublin, furent contraires à toute bonne politique, & » peut-être à toute juſtice. Il publia une Déclaration, par laquelle il promit pardon & protection à tous ceux d'entre le menu peuple, » qui, dans un temps limité, livreroient leurs » armes : mais *il excepta la Nobleſſe*, réſolu de » l'abandonner à toute la rigueur du droit de » la guerre & de conquête ; &, *quoiqu'il n'y eût* » *pas de Cour de Judicature ouverte pour procéder d'une maniere légale, il proſcrivit &* » *donna ordre de ſaiſir toutes leurs terres &* » *leurs effets*. L'avidité de ſes adhérens pour ces » forfaitures, étouffa tout ſentiment de juſtice; » les Commiſſaires exécuterent ſes ordres avec » une rigueur extrême, ils ruinerent un pays » qu'ils prétendoient s'approprier. La perſécution, la miſere publique & la confuſion re-

Macpherſon, Hiſt. de la Grande-Bretagne, Liv. 1, p. 664.

» gnerent par-tout ; le Roi lui-même, ou peu
» ſincere dans ſes offres de pardon faites à la
» multitude, ou n'ayant pas aſſez d'autorité pour
» contenir la licence de ſon armée, *permit qu'on*
» *n'eût aucun égard à ſa Déclaration, & qu'on*
» *violât toutes ſes promeſſes*. L'avarice, la ven-
» geance, la cruauté gratuite & ſans frein, mé-
» connurent toute bonne foi & toute décence. Le
» déſeſpoir pouſſa les Irlandois à de nouvelles
» hoſtilités, puiſque la ſoumiſſion ne produiſoit
» qu'injuſtice, oppreſſion & ruine. . . . Douglas
» pourſuivit ſa marche meurtriere à Athlone,
» pillant le pays, maſſacrant des infortunés qui
» ſe repoſoient ſur la foi de la Déclaration du
» Roi, détruiſant les eſpérances de la moiſſon,
» brûlant les cabanes des pauvres payſans, &
» enlevant leur bétail, livrant à l'inſolence & à
» la barbarie d'une armée licentieuſe ceux qui
» venoient en foule dans ſon camp pour y cher-
» cher de la protection ; enfin, faiſant de tout le
» pays une ſcene de miſere, de dévaſtation &
» d'horreur. . . . Après la levée du ſiege de Lim-
» merick, les Proteſtans, pour ſe ſouſtraire au
» reſſentiment des Irlandois, ſuivirent le Roi
» Guillaume dans ſa retraite : il ne voulut, ou
» ne put les défendre. Ils trouverent dans leurs
» prétendus amis des ennemis cruels, qui leur
» ravirent tout ce qu'ils comptoient mettre à l'a-
» bri dans le camp : ſon armée étendit ſes rava-

„ ges au loin, ſans garder aucune diſcipline. *Des*
„ *excès d'une cruauté barbare ont été imputés*
„ *au Roi lui-même, ſur des témoignages peut-*
„ *être ſuſpects; mais ſon humeur a pu être aigrie*
„ *par la réſiſtance qu'il éprouva à Limmerick &*
„ *l'échec qu'il y eſſuya. Ces barbaries ſouillent*
„ *les annales du temps, & il eſt difficile de dé-*
„ *cider ſi elles furent commiſes en conſéquence de*
„ *ſes ordres, ou par une licence qu'il n'eut pas*
„ *l'autorité de réprimer.* "

Dès cette année même, le Parlement d'Angleterre ſtatua, le 17 Octobre, qu'une partie des ſubſides accordés au Roi Guillaume, juſqu'à la concurrence d'un million ſterling, ſeroit levée ſous l'hypotheque, ou par la vente des biens confiſqués en Irlande. » La bonne intelli- *Ibid.*
» gence, dit le même Auteur, qui avoit ſubſiſté p. 677.
» juſqu'à un certain point entre le Roi & ſon
» Parlement, faillit être interrompue à l'occaſion
» des forfaitures en Irlande. Les ſerviteurs de la
» Couronne, particuliérement les amis du Roi,
» s'étoient adjugé les biens des Rebelles, & ils
» n'étoient pas d'humeur à ſacrifier leur intérêt
» perſonnel au ſervice du Public. Il y eut donc
» de grands débats; mais enfin l'affaire fut ajuſ-
» tée entre les amis de Guillaume & ceux de la
» Nation : il fut arrêté qu'une troiſieme partie
» des forfaitures ſeroit à la diſpoſition du Roi,
» & qu'il auroit de plus le pouvoir d'accorder

» telles conditions, ou capitulation, aux R
» belles soumis, qu'il jugeroit convenables. «
Remarquez que *les Rebelles*, traités avec tant de rigueur par les Anglois, étoient *le Roi, le Parlement, & le peuple d'Irlande.*

N°. 3.

A l'occasion du projet d'invasion en 1692.

M. DE VOLTAIRE témoigne le plus grand étonnement de ce que Louis XIV persista si long-temps à donner des secours à son Allié détrôné, & il pense que, quand même le débarquement en Angleterre, dans cette occasion ou dans toute autre, se seroit effectué, le Roi Jacques n'auroit jamais recouvré sa Couronne. Mais, c'est que M. de Voltaire paroît avoir ignoré quelle étoit alors la disposition des esprits. Dans la révolution qui précipita Jacques du Trône, comme dans presque toutes les affaires de la vie, les hommes furent plutôt menés par les événemens, qu'ils ne les dirigerent. Lorsque les Anglois inviterent le Prince d'Orange à passer dans leur isle; lorsque, pour se rendre dans son camp, ils déserterent leur Souverain, pas un, peut-être, d'entr'eux ne songeoit à créer ce Prince Roi d'Angleterre. La Duchesse de Marlborough,

dans ses Mémoires, proteste que la pensée ne lui en étoit jamais venue, d'où on peut conclure qu'elle n'étoit venue, ni à son mari, ni aux amis de son mari. Le Prince d'Orange lui-même avoit pour objet direct & avoué d'obliger le Roi de convoquer un Parlement, qui lui feroit la loi, & d'engager ce Parlement dans une ligue contre Louis XIV. C'étoit-là la vue de tous les Alliés, du Pape Innocent XI, de l'Empereur, du Roi d'Espagne. Les Etats-Généraux donnerent copie à tous les Ministres Etrangers, de la résolution qu'ils avoient prise en faveur du Prince d'Orange. Elle portoit en substance, » qu'ils avoient jugé devoir l'assister, parce que Jacques II empiétoit sur les loix fondamentales de sa Nation, laquelle il vouloit réduire sous un Gouvernement arbitraire, par l'établissement de la Religion Catholique & la destruction de la Réforme; & qu'il étoit de l'intérêt & de la gloire de leur Stadhouder de l'empêcher, aussi-bien que de rétablir une bonne correspondance entre le Roi & ses Sujets; que c'étoit pour cela qu'il passoit dans la Grande-Bretagne, non pas, comme il l'avoit déclaré à Leurs Hautes-Puissances, avec la moindre intention d'envahir ce Royaume, ou d'ôter le Roi de dessus son Trône, *beaucoup moins pour s'en rendre le maître, ou pour renverser & apporter quelque préjudice à la sucession légitime*, mais uniquement pour se-

D'Avrigny, Mémoires pour l'Histoire.

courir la Nation, maintenir les Loix, la Religion & la liberté, en aſſemblant un Parlement libre, où l'on prendroit de juſtes meſures pour ſe garantir des maux dont on étoit menacé. « Le Manifeſte du Prince contenoit à-peu-près les mêmes choſes. Il ajoutoit ſeulement, qu'il y avoit des ſoupçons que le Prince de Galles n'avoit pas été mis au monde par la Reine, & que le Parlement, qui ſeroit convoqué, feroit la recherche de ſa naiſſance. La retraite du Roi jetta les Anglois dans un grand trouble, & les força à tenir une Aſſemblée extraordinaire & inconſtitutionnelle de Seigneurs & de Notables, ſous le nom de Convention, à laquelle le Prince d'Orange donna la loi impérieuſement, en leur déclarant qu'il ſeroit peu ſatisfait du titre de Régent, & que, s'ils ne faiſoient pas quelque choſe de plus pour lui, il retireroit ſes troupes & les livreroit à la vengeance de leur Roi outragé, & de ſon Allié le Roi de France. Ils ſe virent donc dans la néceſſité de le prendre pour leur Souverain, & tous leurs débats ſur le contrat original, ſur la vacance du Trône, ſur l'abdication de Jacques, furent dès-lors ridicules, & ne ſervoient qu'à montrer qu'ils ne ſavoient plus où ils en étoient; & qu'ils le prenoient pour leur Roi malgré eux. Quand enſuite la Convention fut changée, de l'agrément du nouveau Roi, en Parlement, ſans nouvelles

élections de la part du peuple, plusieurs s'opposerent à ce changement, & refuserent de siéger dans un Parlement si illégal. Enfin ces Communes, qui avoient montré plus d'unanimité & plus de zele que les Lords, pour mettre Guillaume sur le Trône, prirent des mesures pour retenir leur Monarque dans leur dépendance: ils décernerent, que le revenu du dernier Roi avoit cessé avec son pouvoir; &, lorsqu'on leur fit connoître que l'Irlande étoit menacée d'une invasion, ils n'accorderent que quatre cent vingt mille livres sterling de subsides, somme aussi disproportionnée aux besoins du Gouvernement, qu'elle étoit au dessous de l'attente de leur Roi. La Chambre montra la même parcimonie dans ses autres largesses.

Après la guerre d'Irlande, le nombre des partisans du Roi Jacques augmenta en Angleterre: plusieurs tenoient encore pour le droit héréditaire; ç'avoit été de tous temps la doctrine de l'Eglise Anglicane & des deux Universités, que ce droit est *divin* & *indéfaisable*; en conséquence l'Archevêque de Cantorbery avoit évité de se trouver au couronnement du Roi Guillaume, & y avoit été suppléé par l'Evêque de Londres. Tous les Evêques, à l'exception de huit, avoient refusé de prêter le serment de fidélité au Gouvernement actuel: leur exemple avoit été suivi par un très-grand nombre du

fecond Ordre. Le dégoût des Anglicans augmenta, lorfqu'ils virent le presbytéranifme devenir en Ecoffe la religion dominante & nationale, & que le Roi Guillaume faifoit tous fes efforts pour mettre en Angleterre tous les Proteftans Diffidens fur le même pied que les Epifcopaux. Les nobles fruftrés dans leurs efpérances, piqués de fe voir exclus des charges les plus honorables de la Cour, dont ils voyoient des Hollandois revêtus, comparoient les manieres ouvertes & nobles de Jacques, fes difpofitions vertueufes, fon amour pour fon peuple, avec les qualités peu féduifantes du Prince régnant, & ils étoient honteux de ce qu'ils avoient fait : ils avoient craint Jacques dans fa profpérité, ils le plaignoient fincérement dans fon malheur. Le peuple avec cette légereté, à laquelle il eft par-tout & toujours livré, ennuyé bientôt d'un Maître étranger, qu'ils voyoient entouré d'étrangers à fa Cour, gardé par une armée d'étrangers ; de plus, ne voyant aucune fin à la guerre & aux impôts néceffaires pour la foutenir, foupiroit après un fecond changement, qui remettroit les chofes dans leur ordre naturel : ils voyoient que le regne de Guillaume n'étoit, ni heureux, ni brillant : la guerre d'Irlande, après avoir été trop négligée, fut conduite avec peu de jugement, & terminée fans gloire : il en avoit coûté

dix-huit millions ſterling à la nation, outre les arrérages dus à l'armée : la flotte, ce boulevard de la nation, étoit dans un état déplorable, réduite à ſe cacher dans les ports & entre les ſables de la Tamiſe : c'étoit avoir acheté bien cher l'avantage d'avoir le Stadhouder de Hollande pour Roi. On le ſentit vivement, & cependant on ne prévoyoit pas de fin aux maux. Tout tendoit ſi évidemment à une nouvelle révolution, que le Marquis d'Halifax & d'autres, qui avoient tant contribué à l'établiſſement actuel, déclaroient publiquement, que ſi Jacques vouloit ſe rapprocher des Proteſtans, on ne pourroit le tenir éloigné ſeulement quatre mois. Ils en furent ſi convaincus, qu'ils commencerent à ſe lier avec les Jacobites, & à les flatter d'un rétabliſſement prochain. Les partis différens étoient alors ſi peu attachés à leurs principes politiques, que les Presbytériens en Ecoſſe, à qui le Roi Guillaume avoit donné quelque dégoût, entrerent auſſi-tôt dans un complot contre lui, & les Whigs en Angleterre prirent part à une conjuration pour défaire leur ouvrage. Guillaume les avoit irrités en caſſant ce Parlement, qui, ſous la forme ou le nom de Convention, l'avoit mis ſur le trône, & en voulant étendre la prérogative royale. Les Agens ſubalternes de parti & de faction, qui s'étoient donné tant de mouvement pour Guillaume, s'employoient

Dalrymple, app. Stuart, papers.

Lettre de Caermarthen à Guillaume. Juin 13. 1690.

avec une égale ardeur pour Jacques : le Chevalier Jean Cochran, Ferguſon, Wildman, entretenoient une correſpondance réglée avec la Cour de Saint-Germain : les ſecrets même du cabinet furent trahis par le Comte de Monmouth, & communiqués à Wildman, qui les tranſmettoit à Jacques, du moins on le crut. Le Duc de Bolton, le Marquis de Wincheſter, le Comte de Devonshire, le Lord Montague, furent pareillement ſoupçonnés.

Marie à Guillaume, 1690.

Caermarthen à Guillaume, 1690.

Le Comte de Marlborough, peu content de Guillaume, & ſe rappellant peut être ſes grandes obligations à Jacques, écrivit à ce dernier une lettre, où il exprimoit dans les termes les plus forts ſon repentir : il demanda pardon au Roi & à la Reine, & l'obtint ; il ſe fit l'agent du Roi Jacques, ſon chargé d'affaires ; il gagna le Comte de Shrewsbury ; il intrigua avec Caermarthen (Danby) ; il promit de ramener la Princeſſe de Danemarck à ſon devoir ; il entreprit en quelque ſorte de débaucher l'armée ; il preſſa le Roi Jacques de faire une deſcente en Angleterre avec vingt mille hommes. Le Roi ne lui accorda jamais une confiance entiere : il pouvoit pourtant être ſincere, du moins il effectua en partie ce qu'il avoit promis. La Princeſſe de Danemarck, excitée par ſes avis, & ſentant un retour d'affection pour ſon pere, peut-être auſſi pouſſée par le reſſentiment contre

Jan. 10, 1691.

10 Mai, 1691.

le Prince & la Princeſſe d'Orange, qui la traitoient mal, fit ſa paix avec le Roi Jacques, lui demanda humblement pardon de ſes fautes, & promit de le joindre auſſi-tôt qu'il paroîtroit en Angleterre. L'Amiral Ruſſel entra dans les mêmes cabales, & Marlborough exhorta le Roi d'accepter ſes offres de ſervice. Godolphin y entra auſſi, offrit de ſe démettre de ſa charge de Tréſorier, & la garda par ordre du Roi. Le Marquis de Caermarthen, malgré tout le zele qu'il témoignoit en public pour la révolution, prêtoit l'oreille en ſecret aux ſuggeſtions des Jacobites.

Déc. 10, 1691.

Mém. de Jacques II, 1692. Avis de Marlborough. Mſſ. 1694.

Pendant que les Grands prenoient ainſi d'eux-mêmes des engagemens avec Jacques, ce Prince ne négligeoit pas d'entretenir le zele de ceux d'un ordre inférieur. Ferguſon ne s'endormoit pas, & de cette Imprimerie ſecrete, d'où étoient parties tant d'invectives autrefois contre Jacques, Duc d'Yorck, ſe répandoient alors autant d'écrits en ſa faveur. Nous apprenons par des pieces originales, qu'il y eut dans ce même temps une conſpiration formée par les Jacobites dans la Cité, de s'emparer par ſurpriſe de la Tour de Londres, d'attaquer les gardes du Prince & de la Princeſſe d'Orange, & de ſe ſaiſir de leurs perſonnes. Les meſures ſecretes de Jacques, s'étendoient aux délibérations du Parlement, & juſques à la nomination

Voyez le Recueil de Macpherſon.

des serviteurs de Guillaume. Le délai que la Chambre des Communes apporta à donner au Roi régnant, les subsides demandés en 1692, la facilité avec laquelle l'affaire passa ensuite, furent l'effet des intrigues des Jacobites; quelques-uns, en refusant tous secours, voulurent laisser Guillaume dans l'embarras, & le Royaume exposé à une invasion; d'autres vouloient bien consentir à une taxe sur les Aides, mais c'étoit dans la vue que Jacques pût en jouir après son retour, sans être chargé de l'odieux de l'avoir établi. Ils entreprirent, sous le masque de patriotisme, de mettre en cause les Evêques de Salisbury (Burnet) & de Saint-Asaph, & de les flétrir pour avoir osé soutenir qu'on pouvoit prêter au Roi Guillaume le serment de fidélité, comme au Conquérant de l'Angleterre. On voulut dans le même temps éloigner du Ministere le Marquis de Caermarthen, à qui on ne pouvoit trop se fier, en le citant en jugement pour avoir eu la témérité de dire, que tant que l'acte *habeas corpus* auroit force de Loi, il seroit impossible de régner sur les Anglois. Jacques devoit décider celui qui le remplaceroit, & il y eut concurrence entre le Marquis d'Halifax & le Comte de Rochester.

Mém. de Ferguson, M. ss. Octob. 1691.

En Ecosse, tout étoit encore plus favorablement disposé. Les Montagnards se tenoient toujours prêts à entrer en action: leurs mon-

vemens, depuis la révolution, avoient été dirigés par le Roi Jacques; ils avoient fait la guerre quand il le leur avoit ordonné, & ce fut lui qui leur ordonna de cesser les hostilités, & de faire une sorte de treve avec le Gouvernement actuel : il y eut un projet d'envoyer dix mille hommes, sur-tout de troupes Irlandoises, sous la conduite du Duc de Berwick & du Comte de Dumbarton, qui devoient aussi être commandées par le Marquis d'Athol, le Comte d'Argyle & le Comte d'Hume, en qualité de Lieutenans-Généraux. Ces Seigneurs consentoient de prendre les commissions du Roi Jacques : le Comte d'Arran, fils aîné du Duc d'Hamilton, l'ami fidele & constant de Jacques, disoit, qu'il répondoit corps pour corps, pour le Marquis d'Athol & pour le Comte d'Argyle.

Telles étoient les dispositions des Grands & du Peuple, tant en Angleterre qu'en Ecosse, vers le temps de l'invasion projettée en 1692. Pour prouver au Peuple que la Religion Protestante ne couroit aucun risque, les Ecclésiastiques, qui avoient refusé de prêter au Prince régnant le serment de fidélité, devoient joindre le Roi à son arrivée, & le suivre dans sa marche, pour inculquer à tous les devoirs indispensables, qui les lioient à leur Souverain légitime.

Ce fut la connoissance certaine que Louis XIV eut de tous ces mouvemens qui le déter-

mina à former cette grande entreprise. Après le combat fatal de la Hogue, les pratiques des Jacobites ne discontinuerent pas ; ils gagnerent les plus distingués parmi les Nobles, ceux qui avoient été les plus grands ennemis de Jacques: toute la Nation paroissoit dans l'attente de son retour, & le souhaiter. La déclaration que ce Prince publia en 1693, & qui fit tant de peine aux Catholiques & à quelques Royalistes ardens, fut dictée à Mylord Middleton, par les Shrewsbury, les Caermarthen, les Godolphin, les Churchill, par l'Amiral Russel, &c. On peut bien douter de la sincérité de plusieurs d'entr'eux, & de leur degré de zele ; mais il est évident qu'ils regardoient le retour du Roi comme possible, même comme probable ; qu'à tout événement ils étoient bien aise de prendre leurs précautions, en faisant leur paix avec le Monarque détrôné, & qu'ils n'auroient pas montré beaucoup d'opposition à son tétablissement.

Il paroît certain, que l'Amiral Russel en particulier n'avoit pas cherché à combattre la flotte Françoise. Il avoit fait au Roi Jacques deux propositions, dont il lui laissa le choix : l'une étoit de différer l'invasion jusqu'à l'hiver, disant qu'il profiteroit du délai pour congédier divers Officiers, & donner leurs places à d'autres, mieux intentionnés pour lui ; l'autre, que, si l'on ne vouloit pas remettre la partie, alors il four-

niroit à la flotte Françoiſe le moyen de faire voile en Angleterre, en employant la ſienne à faire une deſcente ſur la côte de France; & en effet, il demanda à la Cour de Londres la permiſſion de faire une deſcente à Saint-Malo, que l'on ne jugea pas à propos, ou qu'on n'oſa lui accorder : mais dans toute ſa correſpondance il ne ceſſa de prier le Roi Jacques d'empêcher la rencontre des deux flottes, & l'avertit, que, comme Officier & comme Anglois, il ne pourroit ſe diſpenſer de faire feu ſur le premier vaiſſeau François qu'il trouveroit, quand même il verroit le Roi ſur le tillac. Une circonſtance ſinguliere, ajoute M. Dalrymple, c'eſt qu'à cette époque Jacques ne ſe fioit point à la ſincérité des gens, ſur les aſſûrances deſquels il régloit ſes démarches, & que Guillaume ſe ſervoit de quelques-uns, dont la diſſimulation lui étoit connue. Quand Jacques venoit à conſidérer combien les informations, qu'il recevoit de Marlborough, étoient exactes, il croyoit que ce Seigneur lui étoit véritablement attaché; mais lorſqu'il réfléchiſſoit ſur la vanité de quelques-unes de ſes promeſſes touchant la révolte de l'armée, il le ſoupçonnoit d'avoir envie de le trahir une ſeconde fois. Tantôt il penſoit que les vues de Ruſſel étoient moins de le ſervir, que de ſuivre ſes principes républicains, & de dégrader la Monarchie dans ſa perſonne; car, il n'étoit

jamais content des Déclarations que le Roi projettoit & en demandoit de plus claires, & de plus amples pour la sûreté & la liberté des sujets; & tantôt il le soupçonnoit de se ménager la double ressource de se faire un mérite auprès de lui, s'il manquoit la flotte Françoise, & de s'en faire un auprès de son rival, s'il la rencontroit. De l'autre côté, nous savons que Guillaume n'ignoroit pas la correspondance de plusieurs de ses Ministres, comme de Shrewsbury, & de Godolphin. Voyez *les Mémoires de Dalrymple & de Macpherson, avec les Lettres originales, qu'ils ont publiées comme pieces justificatives.*

N°. 4.

Mort & caractere du Roi Jacques II.

Le Roi pardonna publiquement à tous ses ennemis. Un peu avant que d'expirer, il nomma à haute voix le Prince d'Orange, la Princesse de Danemarck & l'Empereur, & dit qu'il desiroit qu'ils en fussent informés. Il avoit souvent déclaré, qu'il devoit plus au Prince d'Orange qu'à tout le monde ensemble. Le Roi de France le vint voir plusieurs fois pendant sa maladie, & descendit toujours à la porte du château, sans faire entrer son carrosse dans la cour:

dans ſa troiſieme viſite, il déclara qu'il reconnoîtroit le Prince de Galles pour Roi d'Angleterre. Il avoit long-temps héſité : Monſeigneur le Dauphin, Monſeigneur le Duc de Bourgogne, &, en général, tous les Princes étoient bien décidés, & diſoient que ce ſeroit manquer à la dignité de la Couronne de France, de ne pas reconnoître ce titre dans le Prince de Galles. Sa Majeſté inſtruiſit premiérement la Reine, & enſuite le jeune Prince de ſes intentions; puis s'approchant du lit du Roi, il dit : *Monſieur, je viens ſavoir comment Votre Majeſté ſe trouve aujourd'hui.* Le Roi Jacques ne l'entendit pas & ne fit pas de réponſe; ſur quoi un de ſes ſerviteurs l'ayant averti que le Roi de France étoit là, il dit : *Où eſt-il?* Le Roi dit auſſi-tôt : *Je ſuis ici, & je viens ſavoir comment vous vous trouvez?* Le malade le remercia de toutes ſes faveurs; le Roi l'interrompit, en diſant : *Ce que je fais eſt peu de choſe, ce que je vais vous apprendre eſt de plus grande conſéquence.* Tout le monde commençoit à ſortir de la chambre, lorſque le Roi dit : *Que perſonne ne ſe retire. Je viens, Monſieur, pour vous dire, que, lorſqu'il plaira à Dieu de vous retirer de ce monde, je prendrai votre famille ſous ma protection, & traiterai votre fils, le Prince de Galles, de la même maniere que je vous ai traité, & le reconnoîtrai pour Roi d'Angleterre, comme il le*

ſera alors véritablement. Tous ceux qui étoient préſens, François & Anglois, fondirent en larmes à l'inſtant : quelques-uns ſe jetterent aux pieds de Sa Majeſté; d'autres, par des geſtes, infiniment plus expreſſifs que les paroles, témoignerent leur ſenſibilité & la vivacité de leur reconnoiſſance pour une réſolution ſi généreuſe. Le Roi en fut ſi ému qu'il pleura lui-même : le malade, pendant cette ſcene attendriſſante, faiſoit des efforts inutiles pour parler & ſe faire entendre : Sa Majeſté Très-Chrétienne prit congé de lui, & s'en alla. En montant dans ſa voiture, il appela l'Officier qui étoit de garde, & lui ordonna de faire, après la mort du Roi, le même ſervice auprès du fils qu'il avoit fait auprès du Roi, & de lui rendre les mêmes honneurs.

Le jour ſuivant, le Roi d'Angleterre ſe trouva mieux, & l'on permit au Prince de Galles de le voir : comme on s'étoit apperçu que le Roi ne voyoit jamais ſon fils ſans une grande émotion, que l'on jugeoit pouvoir être préjudiciable à ſa ſanté, cette permiſſion ne lui étoit accordée que rarement. Auſſi-tôt que le jeune Prince parut dans la chambre, le Roi étendit ſes bras pour l'embraſſer, & lui dit : *Je ne vous ai pas vu depuis que Sa Majeſté Très-Chrétienne a été ici, & a promis de vous reconnoître après ma mort. J'ai envoyé Mylord Middleton à Marly pour le remercier.* Le lendemain

demain, ses forces diminuerent considérablement; il eut des convulsions ou tremblemens continuels dans les mains, & le jour suivant, (un Vendredi 16 Septembre) il expira.

Il étoit un peu au dessus de la taille moyenne, bien fait, très-fort & nerveux; il avoit le visage un peu long, le teint clair, & une physionomie ouverte & douce. Son port extérieur étoit un peu contraint & roide, ce qui rendoit son abord moins gracieux que courtois & obligeant. Il étoit affable, d'un accès facile, & ne fut jamais cérémonieux, quoique personne ne connût mieux que lui l'étiquette, & ne l'observât plus ponctuellement lorsqu'il le falloit. Dans sa conversation, il cherchoit moins à s'exprimer avec élégance qu'à convaincre par de bonnes raisons; &, ayant un peu d'embarras dans la langue, son discours avoit plus de solidité que de grace. Il avoit en horreur la duplicité du Courtisan; il étoit fidele dans ses professions d'amitié, & ne trompoit jamais par de vaines espérances ceux qu'il ne pouvoit servir. Il étoit d'un tempérament vif & colere; mais, dans les dernieres années de sa vie, sa vertu l'avoit entiérement subjugué, &, dans sa jeunesse, il ne lui fit jamais commettre des actions indignes de son rang: son feu & sa vivacité n'éclaterent guere que dans les combats. A l'égard de ses ennemis personnels, il n'eut jamais la foiblesse de les flatter, toujours

aſſez de généroſité pour leur pardonner, & communément aſſez de prudence pour ne s'y pas livrer. Il faut pourtant convenir que, dans le temps où il étoit plus eſſentiel pour lui de ſuivre invariablement ces principes de conduite, il donna ſa confiance à quelques perſonnes qui l'avoient déjà trahi, & il éprouva, par une malheureuſe expérience, que ſa clémence & ſes bienfaits n'étoient pas capables de les changer.

Il aimoit l'exercice, particuliérement la promenade & la chaſſe : ces divertiſſemens cependant, ni aucun autre plaiſir, ne le détournerent jamais de ſes occupations plus ſérieuſes. Son application aux affaires fut telle, dans tout le temps de ſa vie, qu'elle ſembloit être le principal de ſes amuſemens : ce fut dans ſa plus grande jeuneſſe, durant ſon exil, dans le temps qu'il n'avoit pas de demeure fixe, qu'il ſuivoit les camps, qu'il vivoit dans la plus grande diſſipation, expoſé aux ſéductions de tout genre ; ce fut, dis-je, dans ce temps qu'il commença ces Mémoires de ſa vie, qu'il a depuis continués juſqu'à ſa mort : aucun autre Souverain n'a jamais laiſſé un Recueil auſſi complet des événemens arrivés dans le ſiecle où il a vécu.

Le Roi Charles II trouva toujours en lui un frere affectionné, un conſeiller ſincere & fidele, un ſujet ſoumis : il n'en prit jamais de l'om-

brage, choſe rare entre deux freres, dans les conjonctures ſur-tout où ils ſe trouverent, & dans une Cour remplie d'eſprits remuans & factieux. On a remarqué que tant d'infortunes, tant de cuiſans chagrins, dont ſa vie a été remplie, ne lui ont jamais arraché une larme; il n'en a verſé qu'une fois en ſa vie, & ç'a été à la mort d'un frere, qui lui ouvroit l'héritage de trois Royaumes.

Il fut toujours bon mari, malgré quelques égaremens de ſa jeuneſſe : dans ſes dernieres années ſur-tout, il répara pleinement ſes torts par l'affection la plus tendre & la plus conſtante pour la Reine, & par ſon reſpect pour ſon mérite & ſes vertus. Il fut le meilleur des peres, quoique peu fortuné dans quelques-uns de ſes enfans; le meilleur maître, quoique toujours très-mal ſervi; l'ami le plus conſtant, quoique jamais Roi en ait moins trouvé dans ſes beſoins. Lorſqu'à ſon retour de Salisbury il apprit que la Princeſſe Anne s'étoit auſſi éloignée, il parut pénétré de la douleur la plus vive d'un tel traitement de la part d'une fille chérie; néanmoins, oubliant auſſi-tôt l'indignité d'une telle conduite & le préjudice qui devoit en réſulter pour ſes affaires, il ne témoigna plus que des alarmes pour ſa ſanté, & de la crainte qu'un voyage, entrepris dans le temps d'une groſſeſſe avancée, ne lui occaſionnât une fauſſe couche.

Il fut toujours ſourd aux avis, qui lui furent donnés contre ſon Miniſtre Sunderland & d'autres Serviteurs, parceque leur ayant pardonné leurs fautes paſſées, les ayant comblés d'honneurs & de bienfaits, ayant même ſauvé la vie à quelques-uns, la droiture de ſon ame ne lui permettoit pas d'entretenir la moindre ſuſpicion de leur infidélité ; ils purent ainſi vendre & trahir à leur aiſe un maître, qui ne pouvoit pas mal penſer d'eux : ſes vertus furent le piége où ils le prirent ; la défiance & les atrocités d'un tyran l'auroient ſauvé ; ſa clémence, ſa douceur, ſa confiance, furent ſa ruine ; & il pouvoit dire avec Céſar : *Mene hos ſervaſſe, ut eſſent qui me perderent ?*

Il parvint au Trône, âgé de plus de cinquante ans, avec toutes les connoiſſances, toute l'expérience, toutes les qualités & toutes les vertus propres à rendre ſon regne illuſtre & ſon peuple heureux, ſi le malheur des temps, la jalouſie de Religion, & l'ambition de quelques Grands n'en avoient empêché l'effet. Il étoit capable de commander lui-même ſon armée & ſa flotte. Sa jeuneſſe avoit été employée dans un continuel exercice des armes : depuis l'âge de neuf ans, qu'il ſe trouva avec ſon pere à la bataille d'Edgehill, juſqu'à l'âge de vingt-ſept qu'il rentra avec ſon frere en Angleterre, il avoit fait le métier de la guerre ſous les deux plus

grands Capitaines du temps, le Prince de Condé, & le Maréchal de Turenne. Le premier avoit une si haute idée de son courage, qu'il disoit que, s'il y avoit un homme au monde qui ne connût pas la peur, c'étoit le Duc d'Yorck; & le second lui portoit une affection si tendre, qu'ayant eu connoissance d'un projet de descente en Angleterre, il ne balança pas à lui offrir du secours pour en assûrer la réussite. Sa valeur, qui avoit fait honneur à sa Nation parmi les Etrangers, fut employée, après son retour, avec utilité dans la guerre contre les Hollandois, où il montra la plus grande intrépidité: il s'en servit ensuite pour se soutenir dans cette persécution longue & cruelle, qu'il essuya de la part des factieux d'Angleterre, pour cause de sa Religion; les plus furieux assauts ne purent ébranler sa constance.

Il avoit une réputation bien établie de véracité, de justice, d'amour pour ses peuples, comme d'attachement pour leurs véritables intérêts, d'économie & d'application aux affaires; & cette opinion fut confirmée dans tous les esprits, par ses discours à son Conseil & à son Parlement.

Jamais Roi ne monta sur le Trône avec un applaudissement plus général, & jamais la Nation ne fut plus heureuse que de son temps. Il la fit jouir de toutes les douceurs & des avantages

de la paix, & donna tous ses soins à protéger & à étendre le Commerce. Cette résolution d'éviter toute guerre, autant qu'il seroit possible, ne l'empêcha pas de mettre l'armée & la flotte sur un pied plus respectable qu'elles n'avoient jamais été; de garnir les ports & les magasins de tout ce qui est nécessaire pour l'entretien d'une Marine formidable; de remplir les Forteresses d'armes & de toutes sortes de munitions: & son économie fut telle, que, sans avoir recours à de nouveaux subsides Parlementaires, ce qui avoit été accordé pour la liste civile lui suffit pour cela; &, quoiqu'il fût obligé de faire des dépenses extraordinaires, quand il se vit menacé d'une invasion, il laissa néanmoins 150000 livres sterling dans l'Echiquier, & 400000 livres d'arrérages à recevoir.

Pourquoi donc ce Roi a-t-il été dépossédé après seulement quatre ans de regne? Il l'a été pour des causes, qui ne contredisent en rien tout ce que nous venons de dire. On peut même assûrer qu'il l'a été sans avoir encouru la haine de ses Sujets. S'il étoit resté parmi eux, ils ne se seroient probablement jamais portés à aucun outrage contre sa personne: il n'étoit pas possible de ne pas respecter sa vertu & la droiture de ses intentions. La grande & la principale cause de son détrônement a été le refus constant qu'il a fait d'entrer dans la ligue d'Aus-

bourg, & de ſeconder l'animoſité de l'Empereur, du Roi d'Eſpagne, du Prince d'Orange & d'Innocent XI contre Louis XIV. Il réſiſta, parce qu'il crut qu'il n'étoit pas de ſa juſtice de faire la guerre à un Prince ſon parent & ſon allié, & contre qui, ni lui, ni ſon peuple n'avoient aucuns griefs, & parce qu'il regarda toujours la guerre comme le plus grand fléau d'une Nation. Ce refus engagea toutes les Puiſſances liguées contre Louis XIV, à concourir, ſinon directement à ſon expulſion, du moins à une entrepriſe pour le contraindre à entrer dans la ligue. Le Prince d'Orange qui ſe voyoit bien près du trône par le droit de ſa femme, & qui avoit depuis long-temps des vues d'ambition, ſe chargea avec plaiſir d'être l'exécuteur de leur volonté : ſans ſon invaſion, les mécontentemens de ſes ſujets n'auroient pas opéré ſon détrônement, comme ſans les mécontentemens de la Nation, on n'auroit pas penſé à l'invaſion.

Il y avoit donc des mécontentemens, & c'eſt la ſeconde cauſe de ſon malheur. Ces mécontentemens ne venoient pas d'aucun acte de cruauté, ou d'injuſtice, ou d'infraction aux loix fondamentales ; ils étoient occaſionnés par ce qu'on appelloit ſa *bigoterie*. Il étoit ſincérement attaché à la Religion Catholique, & il la regardoit comme la ſeule véritable ; il avoit beaucoup ſouffert durant le regne de ſon frere,

pour ſe maintenir dans le droit de la profeſſer; étant monté ſur le trône, il crut pouvoir faire célébrer l'Office dans ſa Chapelle Royale, ſuivant le rit Romain, avec toute la ſolemnité & toute la pompe qui convenoient au lieu. Il crut auſſi, qu'il étoit de ſa dignité de vivre en correſpondance avec le Pape, Chef de ſa Religion, comme faiſoient tous les autres Rois Catholiques; d'avoir un Miniſtre auprès de lui, d'en recevoir un de ſa part. Il crut devoir tirer ſes ſujets Catholiques de l'oppreſſion où ils étoient, & ſuſpendre en vertu de ſa prérogative Royale les Loix Pénales, portées autrefois contr'eux : il permit donc à quelques Catholiques de porter les armes dans ſes troupes; il en introduiſit d'autres dans ſes Conſeils, en les diſpenſant du ſerment du Teſt : il ne perſiſta dans cette pratique, qu'après un jugement du Banc du Roi, la Cour de Juſtice la plus accréditée, qui décida qu'il avoit le pouvoir diſpenſatif des loix Pénales; jugement qui fut confirmé par le Chancelier & les douze Juges d'Angleterre, qui ſont les interpretes des Loix. Il entreprit d'aller plus loin, & d'établir la liberté de conſcience en faveur de preſque tous les Diſſidens : il y fut décidé, non-ſeulement par l'intérêt de ſa Communion, mais parce que cette Loi lui parut juſte en elle-même, la ſeule capable de réunir les eſprits, & de les faire vivre en paix, d'augmenter les

forces de l'Etat, en faisant concourir tous les bras au bien général, & à donner de la vigueur au commerce. En effet, la Déclaration fut reçue avec de grands témoignages de joie par les Presbytériens, & on en vit revenir en Angleterre des essains, qui s'étoient expatriés pour cause de Religion, & avoient porté les Manufactures de laine à Leuwarden, à Lunenbourg & dans la Frise. On sait l'opposition qu'il trouva de la part de l'Eglise Anglicane, & comment il procéda par des voies juridiques.

Voilà à peu près à quoi se réduisent les entreprises, qu'on a tant reprochées à cet infortuné Monarque, & qui ont tant alarmé la Nation. Aussi y a-t-il apparence, que même les Protestans zélés seroient revenus de leurs terreurs, si l'ambition de quelques Grands ne se fût point mêlée à la Religion. Ceux-ci s'imaginerent, que les Catholiques Romains alloient absorber toutes les charges du Royaume, & détourner sur eux toutes les graces du Prince; qu'en peu de temps on ne verroit qu'eux dans les emplois considérables; que les Protestans en seroient exclus, & que les choses viendroient à un point, qu'il ne leur resteroit d'autre parti à prendre, que de se faire Catholiques, ou de vivre en hommes privés dans leurs maisons: c'est l'unique raison qu'apporte la Duchesse de Marlborough dans ses Mémoires, pour colorer la

trahiſon de ſon mari & de ſes conſors; & il faut convenir que le Roi, dans ſon grand zele pour ſa Religion, & entraîné par les conſeils de Milord Sunderland, du Pere Peters & autres, ne donna que trop de ſujets à ces alarmes.

On a coutume de reprocher au Roi Jacques, de n'avoir pas donné bataille au Prince d'Orange, avant que de quitter l'Angleterre, & d'avoir trop tôt abandonné la partie deux ans après en Irlande. Le Roi lui-même, dans ſes Mémoires, ſe reproche d'avoir cédé trop facilement dans cette derniere occaſion aux inſtances unanimes de ſes Généraux, tant François, qu'Anglois ou Irlandois; mais ce n'étoit pas certainement par défaut de courage; c'étoit plutôt, comme il le dit, dans la vue de profiter des circonſtances favorables pour faire une deſcente en Angleterre. A l'égard de ſa conduite lors de l'invaſion du Prince d'Orange, elle étoit évidemment forcée. La déſertion non prévue de tous ſes ſerviteurs les plus favoriſés, de ſes parens, de ſes enfans, déconcerterent toutes ſes meſures, & ne lui laiſſerent pas d'option: s'il s'étoit approché davantage du camp ennemi, il auroit vu les déſertions ſe multiplier. Lorſque le Sénat de Rome porta contre Céſar ſes derniers décrets, & arma Pompée & les Conſuls d'un pouvoir abſolu, prévoyoit-t-il, pouvoit-il prévoir que Pompée, qui avoit une armée de

Vétérans, qui avoit ordonné des levées par toute l'Italie, seroit obligé d'abandonner Rome & l'Italie même à son ennemi, & de se sauver en Grece avec tous les Grands de la République, & cela en moins de deux mois de temps ? Labienus auroit-il déserté son Général, s'il l'avoit pu prévoir ? Non certainement, & s'ils n'ont pas fait ferme contre l'ennemi de l'Etat, ce n'a pas été défaut de courage : l'affection des peuples pour César dans le nord de l'Italie, le peu de zele pour Pompée & le Sénat dans les parties plus méridionales, confondirent tous leurs projets ; & César, parti de Ravenne avec une seule légion, se trouva maître de tout sans coup-férir.

N°. 5.

Mort du Prince d'Orange, & son caractere.

GUILLAUME III de Nassau, Prince d'Orange, mourut le 8 Mars 1701, vieux style, (19 Mars 1702, nouveau style,) dans la cinquante-deuxieme année de son âge, dont il avoit regné treize ans en Angleterre. Deux jours auparavant, il avoit donné une commission pour passer l'acte d'*abjuration*, ou d'exclusion de

Smollet, Histoire d'Angleterre.

Jacques III ; mais, ſe trouvant ſi foible qu'il ne pouvoit ſigner ſon nom, il appliqua une empreinte préparée à cet effet, en préſence du Lord, Garde des Sceaux, & des *Clercs* ou Secrétaires du Parlement. Le Comte d'Albemarle, arrivant de Hollande, conféra en particulier avec lui ſur la ſituation des affaires du Continent ; ce que le Roi reçut avec une grande froideur, & lui dit : *Je tire vers ma fin.* Le ſoir, il remercia le Docteur Bidloo de ſes ſoins, & lui dit : *Je ſais que vous, & les autres habiles Médecins, avez fait tout ce que votre art pouvoit vous enſeigner pour me ſecourir ; mais tout eſt inutile, & je me ſoumets.* Il fut aſſiſté à la mort par l'Archevêque de Cantorbery (Teniſon) & l'Evêque de Salisbury (Burnet), qui lui adminiſtrerent le Sacrement. Les Lords du Conſeil-Privé étoient dans l'appartement voiſin avec pluſieurs Seigneurs, auxquels il parla en peu de mots. Il remercia le Lord Overkirk de ſes longs & fideles ſervices ; donna au Lord Albemarle (Keppel) la clef de ſon cabinet & de ſon ſecrétaire, en lui diſant, *qu'il ſavoit ce qu'il en devoit faire.* Il demanda le Comte de Portland (Bentinck ;) mais, ayant perdu la parole avant l'arrivée de ce Seigneur, il lui prit la main, & la mit contre ſon cœur avec les marques de la plus tendre affection.

Il étoit de moyenne taille, le corps mince, &

d'un tempérament délicat, ſujet à l'aſthme, & incommodé d'une toux continuelle depuis ſon enfance. Il avoit le nez aquilin, les yeux étincelans, le front élevé, avec un air de réſerve & de gravité.

Il naquit à la Haye en 1650, & eut, par les ſoins de de Wit, Penſionnaire de Hollande, une excellente éducation. (D'autres ont écrit qu'il avoit eu une éducation très-négligée.) Ce Miniſtre de la République diſoit, qu'en formant le jeune Prince aux affaires, il ſe propoſoit de le rendre capable de ſervir ſon pays, s'il arrivoit que des conjonctures imprévues jettaſſent un jour l'adminiſtration entre ſes mains. Cette conjoncture arriva en 1672. Louis XIV, ligué avec Charles II, ayant porté la guerre à l'improviſte juſques dans le cœur de la Hollande, le Prince d'Orange fut élu, à l'âge de vingt-deux ans, Capitaine-Général des forces de la République, & Amiral de leur flotte. Les de Wit ſont maſſacrés, la faction Françoiſe écraſée, l'Edit perpétuel révoqué, le Prince d'Orange créé Stadhouder avec les mêmes prérogatives que ſes ancêtres. Hume, Hiſt. des Stuarts.

» Tout ce que les efforts de l'ambition & » de la prudence humaine peuvent préparer pour » détruire une Nation, Louis XIV l'avoit fait : » il n'y a pas, chez les hommes, d'exemple » de petite entrepriſe formée avec des prépara- Voltaire.

» tifs plus formidables «. Le Roi eut ſur pied, pendant cette guerre, au moins cent cinquante mille hommes; les Puiſſances voiſines, par un aveuglement étrange, le ſecondoient dans ſon entrepriſe, & fourniſſoient entre trente & quarante mille hommes de plus. La République de Hollande néanmoins ne fut pas détruite, elle ne perdit pas une ſeule ville; & cette guerre, d'un autre côté, en procurant la deſtruction du parti de Louveſtein & l'élévation du Prince d'Orange, en indiſpoſant toutes les Puiſſances & tous les peuples contre Louis XIV, fut la vraie cauſe de toutes ſes humiliations ſubſéquentes, comme auſſi de la ruine de la Maiſon de Stuart, qui concourut avec lui dans cette funeſte invaſion. C'eſt une grande leçon pour les Princes : il y en a tant d'autres de ce genre, ſans ſortir de l'Hiſtoire de notre temps!

On voit, dans les Hiſtoires générales, ce que le Prince d'Orange fit dans cette criſe pour détacher l'Angleterre de l'alliance de la France, & pour liguer contre elle toutes les Puiſſances de l'Europe : on y trouve auſſi ſes exploits militaires, dont M. de Feuquieres a fait une cenſure ſi rigoureuſe, & peut-être ſi juſte. Cette guerre finit, en 1678, par le Traité de Nimegue, conclu le 10 Août contre le gré du Prince d'Orange; puiſque quatre jours après, le 14 du même mois, il attaqua le Maréchal de Lu-

xembourg à Saint-Denys près de Mons, & engagea un combat ſanglant & opiniâtre, ſe faiſant un jeu de ſacrifier inutilement un très-grand nombre de braves gens. Il ne pouvoit ignorer la ſignature du Traité ; car M. de Luxembourg, qui ne devoit pas être mieux inſtruit de ce qui ſe paſſoit à Nimegue que le Stadhouder de Hollande, en avoit eu la nouvelle : on crut, dans le temps, qu'il en avoit une copie dans ſa poche ; on a écrit même, qu'il ne le nioit pas, & que, lorſqu'on lui reprocha une telle conduite, il répondit froidement, *qu'il n'avoit pu ſe refuſer cette derniere leçon de ſon métier.*

Il avoit épouſé, l'année d'auparavant, la Princeſſe Marie, fille du Duc d'Yorck, depuis Jacques II. La hauteur, avec laquelle il en fit la demande, fut généralement remarquée. Il ſe lia auſſi-tôt avec tous les factieux d'Angleterre, & il fomenta tous les troubles qu'il y eut pendant le regne de Charles II, dans la vue de lui ſuccéder, en faiſant exclure le Duc d'Yorck, & même dans l'eſpérance d'attirer à lui, dès ce moment, toute l'autorité, en forçant le Roi à une dépendance ſervile de ſon Parlement. Après la mort de Charles, il encouragea le Duc de Monmouth & le Comte d'Argyle dans ces entrepriſes téméraires, qui les conduiſirent ſur l'échafaud. On voit tout cela dans les Mémoires de M. le Comte d'Avaux. On y peut voir auſſi

la continuation de ses intrigues sous Jacques II, & toutes les mesures qu'il prit en Hollande pour avoir une armée, une flotte, & l'argent nécessaire pour l'invasion de l'Angleterre. Tout cela prouve qu'il étoit grand *Politique.*

Le reste de sa vie est assez détaillé dans les Mémoires du Maréchal de Berwick. Il continua d'être presque toujours malheureux à la guerre, au point que le Parlement d'Angleterre, en 1712, en complimentant Milord Marlborough sur ses succès, le remercia *d'avoir réparé l'honneur de la Nation Angloise.* Ce que nous allons ajouter, sera donc pour faire connoître plus à fond son caractere & ses mœurs.

» Ce Prince, dit M. de Voltaire, nourrissoit » sous le flegme Hollandois une ardeur d'am» bition & de gloire, qui éclata toujours dans » sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses » discours. Son humeur étoit froide & sévere, » son génie actif & perçant. Son courage, qui ne » se rebutoit jamais, fit supporter à son corps » foible & languissant des fatigues au dessus de » ses forces. Il étoit valeureux sans ostenta» tion (*a*), ambitieux, mais ennemi du faste; » né avec une opiniâtreté flegmatique, faite » pour combattre l'adversité; aimant les affaires

(*a*) Il paroît par ces Mémoires que l'on ne convenoit pas de sa bravoure.

» & la guerre; ne connoissant ni les plaisirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité; » enfin, presqu'en tout l'opposé de Louis XIV. « Il eut la gloire de jouer pendant trente ans le personnage le plus distingué de toute l'Europe, si on excepte Louis XIV. Il mit sa félicité à contrecarrer ce Monarque, qu'il haïssoit personnellement. Mais c'est à peu près à quoi se sont réduites toutes ses jouissances. Il n'estimoit, ni n'aimoit les Anglois, & s'embarrassoit même fort peu de leur cacher ses sentimens : aussi par un juste retour, étoit-il peu estimé & aimé de ses nouveaux sujets. On peut voir dans toutes les Histoires du temps les mortifications qu'il essuya de leur part, lorsqu'après la paix de Riswick, on licentia la moitié des troupes contre son avis (& véritablement contre toute bonne politique, à cause de la mort prochaine & prévue du Roi d'Espagne), & lorsqu'on conclut malgré ses sollicitations au renvoi même de ses Gardes Hollandoises. Il en conçut tant d'indignation, qu'après deux ou trois tours dans sa chambre, les yeux fixés en terre, il s'arrêta, & dit : » Pardieu, si j'avois un fils, elles ne me » quitteroient pas «. M. Dalrymple atteste ce fait. On assure aussi qu'il prit la résolution d'abandonner le Gouvernement, & qu'il avoit déjà écrit une harangue qu'il devoit prononcer aux deux Chambres, pour leur déclarer cette inten-

tion, mais qu'il en fut détourné par ses Ministres & ses Confidens. Aussi passoit-il le plus souvent qu'il pouvoit à la Haye, pour se consoler des chagrins qu'on lui donnoit à Londres : on a dit qu'il n'étoit que Stadhouder en Angleterre, & qu'il étoit Roi en Hollande.

Il eut toujours en Hollande un crédit absolu, parce que la populace l'idolâtroit, & qu'il prit toujours un soin particulier de faire nommer ses créatures à toutes les places. Après sa mort, le parti des zélés Républicains, à qui sa mémoire étoit odieuse, prit le dessus. Ils blâmoient d'une commune voix son humeur sombre, cachée, avare & nullement bienfaisante. Ils lui reprochoient de n'avoir usé des prérogatives, qui lui avoient été cédées par la République, que pour l'extinction de la liberté ; d'avoir travaillé toute sa vie à l'abaissement des anciennes familles du pays, & d'avoir introduit à leur préjudice dans la Magistrature des gens nouveaux, & sortis de peres inconnus ; d'avoir exclus ses compatriotes des emplois militaires, pour y placer des réfugiés François & d'autres étrangers, qui lui fussent uniquement dévoués. L'acharnement des Républicains contre la mémoire de ce Prince parut sensiblement par la permission qu'ils donnerent à leurs Comédiens d'Amsterdam & de la Haye, de le jouer publiquement sur leurs Théatres, travesti en tyran, dans une Tragédie allégorique,

Relation, Mss. de la Blinière, dans le Supplément aux Mémoires de Torcy.

intitulée *Engeſtlant ;* aux repréſentations de laquelle les Magiſtrats, la Bourgeoiſie & les Païſans même, accoururent à l'envi. On y peignoit des plus noires couleurs, le Prince, la Princeſſe (*a*) ſon aïeule & ſes favoris, tels que Dodick, Mylord Portland & les autres. Corneille de Wit au contraire, & ceux de ſa faction, y étoient repréſentés comme des Citoyens vertueux & dignes des plus grands éloges. Cette Tragédie fut imprimée, & afin qu'on ne doutât point que c'étoit le feu Prince d'Orange & ſes Partiſans que l'on y donnoit en ſpectacle, on y joignit une clef manuſcrite, qui dévoiloit tous les myſteres de l'allégorie.

M. Smollet conclut ce qu'il dit du Roi Guillaume de cette ſorte : » Enfin, pour donner en » peu de mots une idée de ſon caractere, Guil» laume *fut fataliſte en religion, infatigable à* » *la guerre, entreprenant dans la politique,* » *totalement inſenſible à toutes les émotions* » *douces & généreuſes du cœur humain, froid* » *parent, mari indifférent (b), homme déſa-* » *gréable, Prince peu gracieux, impérieux Sou-*

(*a*) Emilie de Solmes, veuve de Fréderic-Henri, Prince d'Orange, qui fut ſa tutrice après la mort de la Princeſſe d'Angleterre ſa mere, morte en 1660.

(*b*) Cependant à la mort de la Reine Marie il témoigna beaucoup de douleur.

» *verain* «. Malheureuſement les faits & les anecdotes, qui nous le dépeignent dans ſa vie privée, ne détruiſent aucun trait d'un ſi vilain tableau. Nous avons déjà vu dans quelques notes, comment il en a uſé avec le Roi Charles II ſon oncle, & avec le Duc d'Yorck ſon beau-pere, avant & après que celui-ci fut monté ſur le trône ; quelles étranges complaiſances il exigeoit de la Princeſſe d'Orange. On ſait avec quelle dureté il traita ſa belle-ſœur la Princeſſe Anne, du vivant de ſa femme. Après la mort de la Reine Marie, il comprit bien qu'il étoit de ſon intérêt de ménager un peu plus l'héritiere préſomptive de la Couronne, & qu'en continuant de la maltraiter, il ne feroit que ſe compromettre en indiquant à tous les Mécontens de ſon Royaume un centre de réunion. Il voulut donc bien conſentir à une reconciliation ; mais il parut par toute ſa conduite, qu'elle n'étoit qu'extérieure, & que ſon intention n'étoit pas d'augmenter par-là le crédit de la Princeſſe. Il la recevoit & la congédioit comme toutes les autres Dames de la Cour, ſans cérémonie & ſans la faire reconduire. On l'a vue ſouvent attendre des heures entieres dans ſon antichambre. Il ne lui eſt jamais arrivé de faire monter le Prince de Dannemarck dans ſa voiture ; il lui refuſa conſtamment la permiſſion de ſervir dans l'armée, ſi ce n'eſt dans la guerre d'Irlande,

Mémoires de la Ducheſſe de Marlborough.

pendant laquelle il eut beaucoup de Danois à son service : il étoit de plus intéressant pour lui de faire paroître en armes contre le Roi Jacques son autre gendre. Le Prince, après la mort de son frere le Roi de Danemarck, demanda instamment, qu'il lui fût permis de faire son compliment au Roi, le jour de la fête de Sa Majesté, sans être obligé de prendre un habit de couleur, ce qui n'étoit pas sans exemple ; sa requête fut rejettée, & le Prince se soumit. Madame la Duchesse de Marlborough nous atteste, qu'il étoit d'un naturel si sauvage, qu'il n'avoit, ni dans les grandes, ni dans les petites choses les procédés d'un Gentilhomme, & qu'elle pourroit remplir un volume du récit de ses brutalités. La Princesse de Danemarck crut devoir le féliciter sur la prise de Namur, le succès le plus éclatant quil ait eu dans toutes ses campagnes : elle lui adressa une lettre humble & remplie de complimens ; il ne lui en accusa pas seulement la réception. Quand il fut question de faire la maison du Duc de Glocestre, il dit à la Princesse sa mere, qu'elle auroit la nomination de toutes les places, à l'exception de celles des Gouverneurs & des Précepteurs ; & après qu'elle eut pris des engagemens, il voulut rétracter sa promesse ; & il fallut employer le crédit de Milord Albemarle, pour lui faire entendre raison : il nomma toutefois à trois des

Mémoires de la Duchesse de Marlborough.

Ibid.

charges, trois perſonnes qui avoient été de la Maiſon de la feue Reine, uniquement pour épargner un peu d'argent, & n'eut pas d'autre motif pour ſe porter à une action ſi baſſe. Enfin, lorſque le Duc de Gloceſtre mourut, il envoya un ordre par le retour du courier, de congédier à l'inſtant toute ſa maiſon, & il fallut des ſollicitations pour l'engager à laiſſer aux Officiers ſeulement un quartier de leurs gages.

Ibid.

On ignore où M. de Voltaire peut avoir lu que le Roi Jacques vivoit à Saint-Germain d'une penſion de 70000 liv., que la Reine Marie lui faiſoit. Il n'eſt pas poſſible d'ajouter foi à cette anecdote. M. de Voltaire nous dit lui-même que Louis XIV pourvoyoit à tous les beſoins de ſon allié détrôné avec la plus grande magnificence. Le Roi Jacques auroit-il voulu conſentir à recevoir une ſomme ſi modique, de la fille uſurpatrice de ſon trône, lui qui croyoit qu'elle avoit conſeillé au Prince d'Orange ſon mari, de l'arrêter & de le mettre à la Tour de Londres ? Le Prince d'Orange y auroit-il conſenti ? Lui qui, pour ſe faire donner par le Parlement une augmentation de 100000 livres ſterling, inſinuoit aux uns qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer d'allouer 50,000 liv. pour la Maiſon du Duc de Gloceſtre, qui avançoit en âge ; aux autres, qu'il falloit accorder pareille ſomme à la Reine d'Angleterre, femme de Jacques II ; & qui néan-

moins, après avoir obtenu cette addition à la liste civile, n'a jamais donné un sol de cet argent à la Reine d'Angletrre, & fit rester le Duc de Glocestre entre les mains des femmes plus long-temps que de coutume, & ne lui alloua dans la suite que 15000 liv. pour sa Maison, sur lesquelles il refusa d'avancer un quartier, pour meubler les appartemens du jeune Prince, & lui acheter de la vaisselle. La Duchesse de Marlborough a attesté ces faits, de son vivant, à la face de la nation. (Voyez ses Mémoires) M. Dalrymple dit : Qu'il a vu » une lettre originale de Milord Portland au » Roi Guillaume, écrite après la paix de Riswick, dans laquelle il lui fait savoir, que se » conformant à ses ordres, il avoit offert au » Roi Jacques une pension annuelle de 50000 » livres sterling «. Il s'agissoit apparemment dans cette lettre des 50000 liv. qui devoient être payées pour le douaire de la Reine, & que le Prince d'Orange retint, parce que le Roi Jacques refusa de sortir de France. Il pardonna aisément à son beau-pere de lui avoir fourni ce prétexte, tel quel, de garder l'argent. Il est vrai, ce Prince-là étoit en tout l'opposé de Louis XIV.

On n'entreprendra pas de peser les avantages & les désavantages qui ont résulté pour la nation Angloise de la RÉVOLUTION, dont il a été l'auteur. Les conséquences s'étendront à

tous les siecles à venir, & qui peut percer une suite infinie de successions politiques : » Soit » qu'il pensât réellement, dit M. Smollet avec » d'autres Ecrivains très-accrédités, que les in- » térêts du Continent & ceux de la Grande-Bre- » tagne fussent inséparables ; soit qu'il n'eût en » vue que d'engager l'Angleterre dans la Confé- » dération comme une alliée utile pour sa pa- » trie ; il est certain qu'il embarrassa ses » Royaumes dans des guerres étrangeres, qui » devoient probablement entraîner leur ruine. » Pour suivre son objet favori, il ne se fit au- » cun scrupule d'employer tous les moyens » de corruption, qui altérerent totalement les » mœurs de la nation : il procura la Sanction » Parlementaire à une armée toujours existante ; » ce qui semble à présent être devenu partie de » la Constitution : il introduisoit la pratique » pernicieuse d'emprunter sur des fonds éloi- » gnés ; ce qui ne pouvoit manquer de former » une multitude d'usuriers, de courtiers, d'a- » gioteurs, qui alloient chercher leur proie » jusques dans les parties les plus intérieures de » leur patrie, qu'ils dépouilloient de leurs es- » prits vivifians ; il chargea la nation d'une dette » toujours grossissante, & y introduisit un sys- » tême de politique propre à la jetter dans la » misere & le désespoir, & à la conduire à sa » destruction «.

N°. 6.

N°. 6.

Portrait du Duc de Marlborough.

C'EST ici le lieu de dire un mot de Mylord Churchill, Duc de Marlborough, qui va jouer un ſi grand rôle : ce que nous en dirons ſera preſqu'entiérement pris d'un Mſſ. intitulé, *la Cour d'Angleterre*, écrit en 1702, avant qu'il eût commandé les armées, & où le portrait ſuivant de ce Seigneur eſt attribué au Duc de Shrewsbury.

» Jean Churchill, Duc de Marlborough, Ca- » pitaine Général des troupes d'Angleterre, eſt » fils du Chevalier Baronet Vincent Churchill, » d'une bonne famille. La paſſion du Duc » d'Yorck pour ſa ſœur, (dont il eut le Duc » de Berwick & d'autres enfans) l'introduiſit à » la Cour, où la beauté de ſa perſonne & ſes » manieres obligeantes gagnerent tellement la » Ducheſſe de Cleveland, maîtreſſe de Charles » II, qu'elle l'y établit ſolidement. Il accom- » pagna le Duc d'Yorck, lorſqu'il fut envoyé » en Ecoſſe, & fut fait Lord ſous le titre de » Lord Aymouth, & bientôt après Baron d'An- » gleterre ſous le titre de Lord Churchill.

» A l'avénement du Roi Jacques à la Cou- » ronne, il continua d'être un de ſes favoris,

» fut fait Membre du Conseil & Major-Général
» de l'armée ; mais le progrès rapide du Papisme
» le choqua : son amour pour sa patrie contre-
» balança sa reconnoissance pour les faveurs du
» Roi Jacques, & le détacha de la personne de
» ce Prince, pour l'attacher aux intérêts de son
» pays ; ce qu'il marqua dans uue lettre au
» Roi, où il justifia sa conduite, apportant les
» mêmes raisons que Brutus avoit autrefois em-
» ployées contre César.

» Il contribua plus que personne à engager les
» Officiers de l'armée dans la cause du Prince
» d'Orange, & il fut fait à l'avénement de ce
» Prince au trône, Comte de Marlborough, &
» Capitaine Général de l'armée, dans lequel
» poste il servit quelques années avec l'affec-
» tion générale des troupes. A l'occasion d'un
» différend survenu entre le Roi & lui, qui est
» encore un mystere pour le public, il fut dé-
» pouillé de tous ses emplois : la Princesse de
» Danemarck encourut la disgrace du Roi &
» de la Reine sa sœur, pour avoir refusé de l'a-
» bandonner & la Comtesse sa femme. Vers la
» fin du regne de Guillaume, il rentra en fa-
» veur, fut fait Gouverneur du Duc de Glo-
» cestre, un des Lords Justiciers & Plénipoten-
» tiaire en Hollande.

» A l'avénement de la Reine Anne, il fut
» fait Capitaine Général de toutes les forces,

» Duc, & Chevalier de l'Ordre de la Jar-
» retiere.

» Il eſt grand & bel homme pour ſon âge ; » il a beaucoup de politeſſe, & des manieres » très-engageantes ; d'une préſence d'eſprit ad- » mirable, au point de n'être jamais troublé ; » d'une tête nette & d'un jugement ſûr ; hardi, » jamais découragé faute de ſuccès ; en toutes » manieres capable de devenir un grand » homme, ſi les faveurs dont ſa Souveraine » le comble, n'enflent pas ſon orgueil, & ne » lui attirent pas le mépris de la Nobleſſe & » l'envie du Peuple d'Angleterre. « *Duc de Shrewsbury.*

» Il ſuccéda au Prince d'Orange, non-ſeulement dans le commandement de l'armée, mais comme Chef de *la Ligue ;* il fut l'ame de *la grande alliance* contre la France ; & n'étant qu'un homme nouveau, un particulier, un ſujet, il acquit par ſes talens & ſon activité une influence plus grande dans les affaires, que la haute naiſſance, une autorité reconnue, & même la Couronne d'Angleterre n'en avoient procuré au Prince d'Orange. Non-ſeulement toutes les parties de cette grande machine furent maintenues plus entieres & dans une union plus étroite, mais il l'anima & lui imprima un mouvement plus rapide & mieux ſoutenu. A des campagnes languiſſantes &

déſaſtreuſes ſous le Stadhouder de Hollande, ſuccéderent des ſcenes de guerre pleines d'action : toutes celles où il eut part en perſonne, ou qu'il dirigea, furent couronnées par les plus brillans ſuccès : il ſe montra peut-être le plus grand Général, & en même temps le plus grand Miniſtre de ſon temps. « *Bolingbroke.*

Avec tout cela il eut de grands défauts, des vices même, & on ne les cache pas dans ces Mémoires.

FIN *du Tome premier.*

ERRATA du Tome premier.

PAGE xix, ligne 18, du Prince, *lisez*, au Prince.
Page 3, ligne 5, ajoutez à la marge, *Voy.* la note n. 1.
Pag. 28, lig. 13, Boy-due-Nore, *lis.* Boy-du-Nore.
Pag. 59, lig. 6, qu'il, *lis.* qu'ils.
Pag. 147, lig. 17, Fenwiek, *lis.* Fenwick.
Pag. 168, à la marge, 1688, *lis.* 1701.
Pag. 186, lig. 12, Gock, *lis.* Goch.
Pag. 196, lig. 13, Haltz, *lis.* Hultz.
Pug. 199, lig. 24, abandonné Gueldre, *lis.* la Gueldre.
Pag. 221, lig. 17, infantrie, *lis.* infanterie.
Pag. 226, lig. 21, Orry, *lis.* d'Orry.
Pag. 237, lig. 1, aſſûrés, *lis.* aſſûré.
Pag. 242, lig. 6, Eſtrecha, *lis.* Eſtreja.
Pag. 243, lig. 8, Villavella, *lis.* Villaveilla.
Pag. 251, lig. 2, Villavella, *lis.* Villaveilla.
Pag. 251, lig. 24, Villavella, *lis.* Villaveilla.
Pag. 260, lig. 12, San-piritus, *lis.* San-Spiritus.
Pag. 264, lig. 24, longai, *lis.* longeai.
Pag. 292, lig. 12, dans, *lis.* pour.
Pag. 342, lig. 2, à Sirouete, *lis.* à Sirouetté.
Pag. 342, lig. 9, Sirouet, *lis.* Sirouetté.
Pag. 343, lig. 7, Sirouet, *lis.* Sirouetté.
Pag. 390, lig. 19, la ſiege, *lis.* le ſiege.
Pag. 411, lig. 6, nulle, part, *lis.* nulle part.
Pag. 428, lig. 15, avec un, *lis.* avec deux.
Pag. 432, lig. 15, Jacques I, *lis.* Jacques II.
Pag. 435, lig. 15, qu'ils euſſent, *lis.* qu'elles euſſent.
Pag. 452, lig. 15, d'alentour, *lis.* alentour.
Pog. 453, lig. 17, d'y envoyer, *lis.* d'envoyer.
Pag. 455, lig. 18, alleren tancrer, *lis.* allerent ancrer.
Pag. 468, lig. 29, ſans nouvel, *lis.* ſans nouvelle.